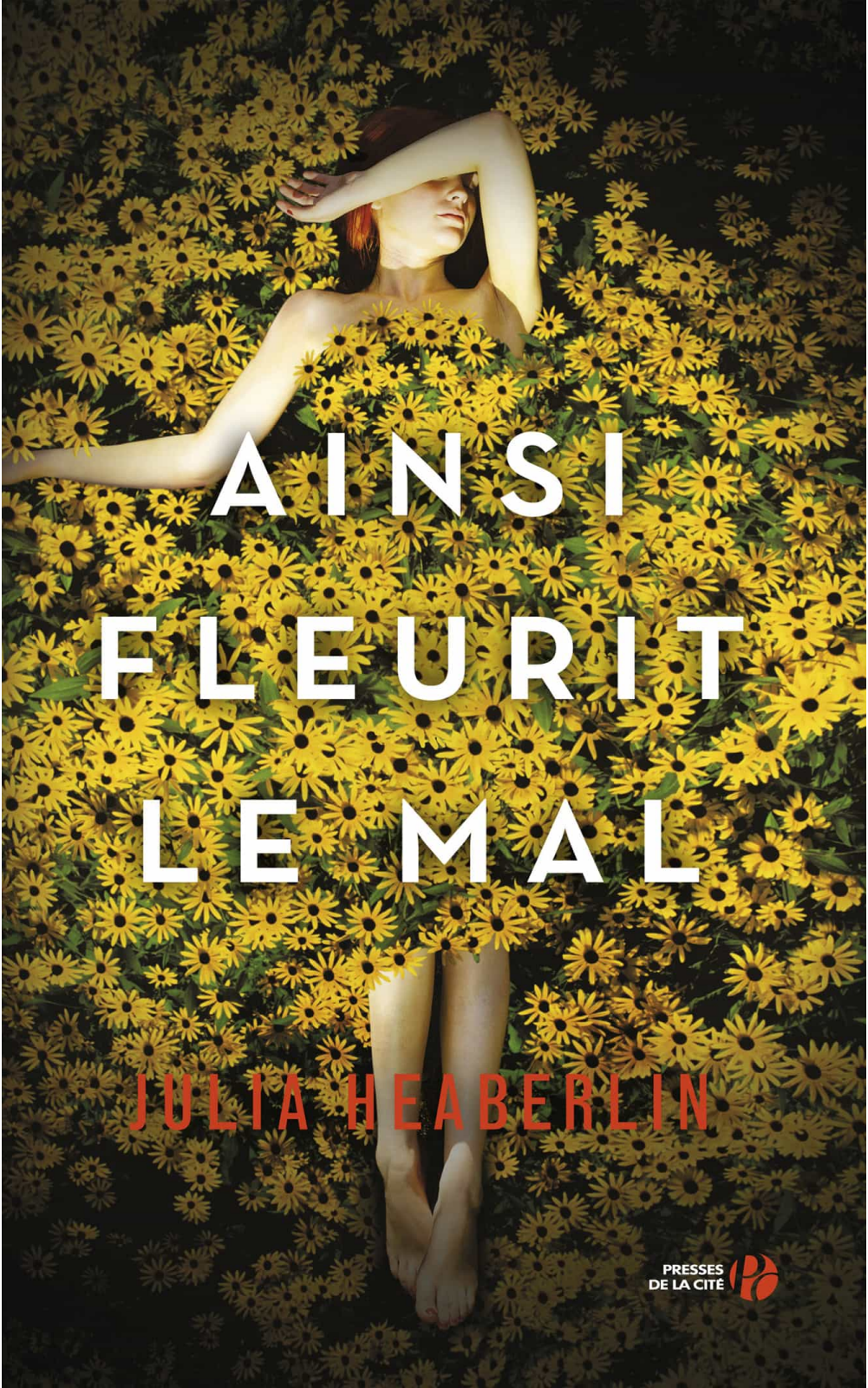
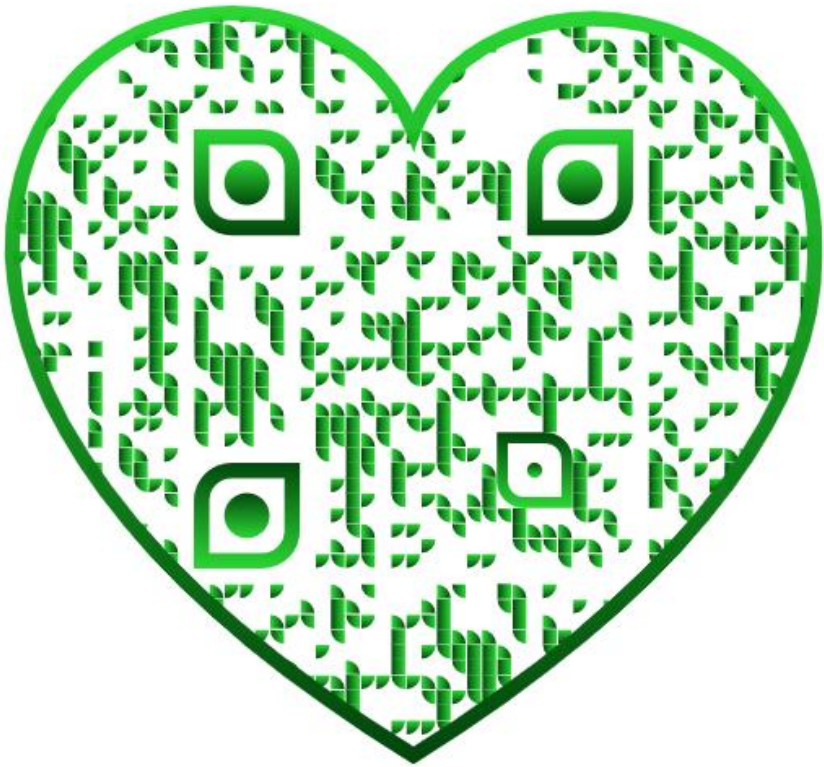
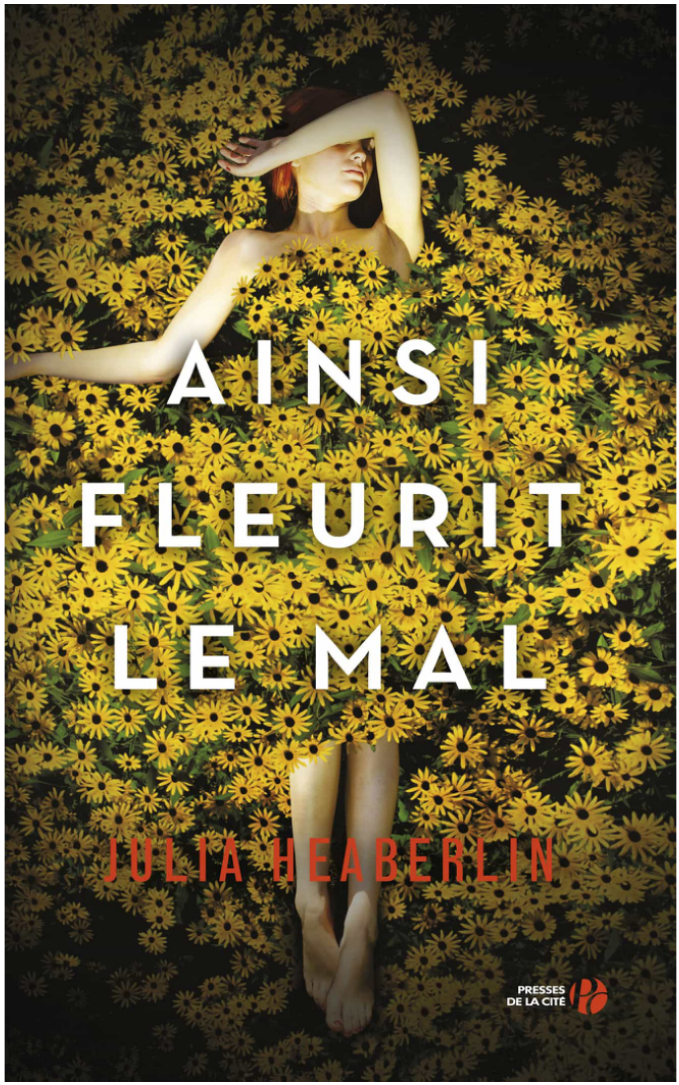

AINSI
FLEURIT
LE MAL
JULIA HEABERLIN
PRESSES
DE LA CITÉ




AINSI
FLEURIT
LE MAL
JULIA HEABERLIN
PRESSES
DE LA CITÉ

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
EN VERSION NUMÉRIQUE

Qui es-tu ?

Julia Heaberlin

AINSI FLEURIT LE MAL

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cécile Leclère

PRESSES DE LA CITÉ

Pour Sam, grâce à qui tout a changé pour moi

Black-Eyed Susans*, le titre original du roman, est un nom de fleur. S'il existe bien des fleurs qui se nomment « suzannes aux yeux noirs » en français, leurs caractéristiques ne correspondent en rien à celles dont il est ici question. La black-eyed susan, en France, est connue sous le nom de « rudbeckie hérissée » ou « marguerite jaune ». Nous avons choisi de traduire, et de faire des Susan des Marguerite et des black-eyed susans tantôt de simples marguerites jaunes, tantôt des Marguerite aux yeux noirs.*

Prologue

Trente-deux heures de ma vie ont disparu.

Ma meilleure amie, Lydia, me conseille de les imaginer comme de vieux vêtements perdus au fond d'un placard sombre. Je ferme les yeux. Ouvre la porte. Déplace un peu les objets. Fouille.

Les choses dont je me souviens, je préférerais les avoir oubliées. Quatre taches de rousseur. Des yeux bleus, grands ouverts, à dix centimètres des miens. Des insectes grignotant une joue lisse. Le crissement de la terre sous mes dents. Ces détails, je m'en souviens.

C'est mon dix-septième anniversaire, et les bougies sur le gâteau sont allumées.

Les petites flammes me font signe de me dépêcher. Je pense aux Marguerite, allongées dans leur glacial tiroir métallique. À leur odeur, dont je ne parviens pas à me débarrasser, malgré les douches répétées, et pourtant je frotte, je frotte.

Sois heureuse.

Fais un vœu.

Je plaque un sourire sur mon visage, je me concentre. Tout le monde dans cette pièce m'aime et veut me voir rentrer à la maison.

Espérant retrouver cette bonne vieille Tessie.

Je souhaite ne jamais me souvenir.

Je ferme les yeux et je souffle.

PREMIÈRE PARTIE

TESSA ET TESSIE

Ma mère m'a tué,
Mon père m'a mangé,
Ma sœurette Marlène a pris bien de la peine,
Pour recueillir mes os jetés
Dessous la table et les nouer
Dans son foulard de soie
Qu'elle a porté sous le genévrier.
Kywitt, kywitt, bel oiseau que je suis !

Tessie, dix ans, lisant à voix haute *Le Conte du genévrier* des frères Grimm à son grand-père, 1988

Tessa, aujourd'hui

Pour le meilleur ou pour le pire, j'avance sur le chemin tortueux qui mène vers mon enfance.

La maison, posée de guingois sur la crête d'une colline, semble l'œuvre d'un enfant, un empilement de cubes et de rouleaux de papier-toilette. La cheminée penche d'une drôle de façon, les tourelles pointent de part et d'autre comme des missiles sur le point de décoller. Autrefois, je dormais dans l'une d'entre elles, l'été, et je m'imaginais fusant à travers l'espace.

Trop souvent au goût de mon petit frère, je grimpais par une des lucarnes donnant sur le toit de tuiles pour rejoindre le belvédère qui dominait la maison, m'égratignant les genoux, m'agrippant aux oreilles pointues des gargouilles et aux rebords des fenêtres pour garder l'équilibre. Tout en haut, appuyée à la rambarde, je contemplais le paysage texan, plat et infini, et les étoiles de mon royaume. Je jouais de la flûte aux oiseaux nocturnes. L'air s'engouffrait dans ma fine chemise de nuit de coton blanc, j'avais l'impression d'être une étrange colombe, perchée sur le faîte d'un château. Cela ressemble à un conte de fées, et c'en était un.

Mon grand-père habitait cette demeure à la campagne qu'on aurait cru sortie d'un conte, mais c'est pour mon frère, Bobby, et moi qu'il l'avait bâtie. Elle n'était pas bien grande, cependant je n'ai jamais compris comment il avait eu les moyens de se la payer. Il nous avait réservé chacun une tourelle, un recoin où nous cacher du reste du monde si l'envie nous en prenait. Il avait tenu à nous offrir quelque chose de spectaculaire, une sorte de Disneyland rien qu'à nous, manière de compenser la mort de notre mère.

Notre grand-mère avait tenté de s'en débarrasser peu après la disparition de papy, mais l'endroit ne s'était vendu que des années plus

tard – elle reposait déjà sous terre, entre son mari et sa fille. Personne ne voulait de ce manoir. Il était bizarre, disaient les gens. Maudit. Par leurs vilaines paroles, surtout.

Après qu'on m'avait retrouvée, des photos de la propriété s'étaient étalées partout, dans les journaux, à la télévision. La presse locale l'avait baptisée le Château du Grimm. Je n'ai jamais su si le jeu de mots sur « crime » était intentionnel, ou le résultat d'une coquille sur « de », alors qu'ils avaient seulement la volonté d'associer le lieu à l'univers des frères Grimm.

Il se murmurait que mon grand-père devait avoir un lien avec mon enlèvement, et avec le meurtre de toutes les Marguerite aux yeux noirs. « Comme un air de Michael Jackson et de son Neverland », continuaient de souffler les gens un peu plus d'un an après, alors même que l'État venait d'envoyer un homme dans le couloir de la mort. C'étaient les mêmes qui, chaque Noël, amenaient leurs enfants pour qu'ils admirent cette maison en pain d'épices tout illuminée, récupérant au passage un sucre d'orge dans le panier mis à disposition sur la terrasse à l'avant.

J'appuie sur la sonnette. Elle ne joue plus *La Chevauchée des Walkyries*. Je suis un peu prise au dépourvu en découvrant le couple qui m'ouvre la porte. Parfaitement raccord avec l'endroit. Lui, l'air bourru, prend appui sur une canne. Elle, replète au nez pointu, un fichu sur la tête, tient un chiffon à poussière, la mine lasse. Un duo sorti tout droit d'un conte pour enfants.

Je leur expose ma requête en bafouillant. La femme paraît me reconnaître aussitôt, son expression s'adoucit un peu. Elle repère la cicatrice en croissant de lune sous mon œil. Dans son regard, je lis « la pauvre petite », pourtant dix-huit ans ont passé et j'ai moi-même une fille aujourd'hui.

— Je m'appelle Bessie Wermuth, et voici mon mari, Herb. Entrez donc.

Herb m'observe avec méfiance, je le vois bien. Je ne lui en veux pas. Je reste une inconnue, même s'il sait parfaitement qui je suis. Comme tout le monde dans un rayon de cinq cents kilomètres au moins. Je suis la fille Cartwright, celle qu'on a abandonnée aux côtés d'une étudiante étranglée et d'un tas d'ossements humains, au-delà de la Highway 10, dans un champ en friche, non loin de la propriété des Jenkins.

Je fais la une des tabloïds les plus racoleurs, je suis l'héroïne des histoires de fantômes racontées autour du feu de camp.

Je suis l'une des quatre Marguerite aux yeux noirs. Celle qui a eu « de la chance ».

— Je n'en ai que pour quelques minutes, promets-je.

M. Wermuth fronce les sourcils, tandis que madame m'assure qu'il n'y a « aucun problème ». De toute évidence, c'est à elle que reviennent les décisions importantes, qu'il s'agisse de la hauteur de la pelouse ou de la conduite à adopter lorsqu'une malheureuse rouquine ayant vu de très près le Mal absolu se présente sur le pas de leur porte et demande à entrer.

— Nous ne pourrons pas vous accompagner en bas, grommelle l'homme en ouvrant plus largement.

— Nous n'y sommes pour ainsi dire pas descendus depuis que nous avons emménagé, s'empresse de préciser Mme Wermuth. Guère plus d'une fois par an. L'endroit est humide. Et il y a une marche abîmée. Une hanche cassée signerait notre arrêt de mort, à l'un comme à l'autre. À nos âges, il suffit d'une petite fracture pour filer en un rien de temps aux portes du paradis. Si vous tenez à la vie, évitez de mettre un pied à l'hôpital passé soixante-cinq ans.

Sur cette sinistre affirmation, je me fige dans le vaste salon, submergée de souvenirs, en quête d'objets qui ne sont plus là. Le totem que Bobby et moi avions scié et sculpté un été, tout seuls comme des grands, et qui nous avait valu à peine un bref passage par les urgences. Le tableau peint par notre grand-père qui montrait une petite souris à bord d'un bateau dont la voile était un mouchoir, affrontant un océan déchaîné, sauvage.

Désormais, c'est une croûte de Thomas Kinkade qui est accrochée là. La pièce est meublée de deux canapés fleuris et d'une quantité étourdissante de bibelots, encombrant les étagères, placés dans des vitrines. Chopes de bière allemandes, bougeoirs, poupées de collection représentant les quatre filles du docteur March, papillons et grenouilles de cristal, tasses à thé anglaises délicatement décorées, une cinquantaine au moins, pierrot de porcelaine à la joue marquée d'une unique larme noire. Tous s'interrogeant, m'imaginé-je, pour savoir comment ils avaient fini par se retrouver réunis ici.

Le tic-tac est apaisant. Dix pendules anciennes sont alignées contre le mur, dont deux en forme de chats aux mouvements de queue parfaitement synchronisés.

Je comprends pourquoi Mme Wermuth a choisi notre maison. D'une

certaine manière, elle est des nôtres.

— On y va, dit-elle.

Obéissante, je la suis, négociant le couloir qui serpente hors du salon. Autrefois, j'étais capable d'en parcourir les virages dans l'obscurité complète, sur mes patins à roulettes. Elle fait la lumière au fur et à mesure et, soudain, j'ai l'impression de progresser dans le couloir de la mort.

— La télé dit que l'exécution aura lieu d'ici quelques mois.

Je sursaute. C'est exactement ce vers quoi se dirigeait mon esprit. La voix d'homme éraillée qui a retenti dans mon dos est celle de M. Wermuth, imprégnée de la fumée des cigarettes.

Je marque un temps d'arrêt et déglutis pour faire disparaître le nœud dans ma gorge, j'attends qu'il me demande si je serai au premier rang pour voir mon agresseur émettre son dernier souffle. Au lieu de ça, il me tapote l'épaule maladroitement.

— Je serais vous, je n'irais pas. Il ne mérite pas que vous lui accordiez une seule seconde de votre temps.

Je me suis trompée, au sujet de Herb. Ce ne serait pas ma première erreur de jugement, ni la dernière, sûrement.

La tête encore tournée vers lui, je me cogne à un recoin du mur.

— Ça va, rassuré-je très vite Mme Wermuth qui, main levée, hésite à toucher ma joue meurtrie, car elle est trop proche de la cicatrice, cette marque permanente laissée par une bague de grenat pendouillant à un doigt squelettique.

Cadeau d'une Marguerite, pour que je ne l'oublie jamais. J'écarte tout doucement la main de Mme Wermuth.

— Je ne me souvenais pas que ce virage arrivait si vite.

— Complètement dingue, cette fichue baraque, commente Herb dans sa barbe. Qu'est-ce qu'il y avait de mal à vivre à St Pete ?

Il ne semble pas attendre de réponse. L'impact sur ma joue commence à se faire sentir et ma cicatrice, en écho, émet un minuscule ping-ping-ping.

Le couloir continue en ligne droite. Tout au bout, une porte ordinaire. Mme Wermuth récupère dans son tablier une clé toute bête, qu'elle insère sans mal dans la serrure. Avant, nous avions vingt-cinq clés comme celle-ci, toutes exactement similaires, permettant d'ouvrir n'importe quelle porte du manoir. Étrange souci pratique, de la part de mon grand-père.

Un courant d'air froid nous balaye. Il me vient une odeur de choses qui meurent, d'autres qui prolifèrent. Je vis mon premier moment de doute depuis que je suis partie de chez moi, une heure plus tôt. Mme Wermuth tire sur le bout de ficelle qui danse au-dessus de sa tête. L'ampoule nue et poussiéreuse s'allume laborieusement.

— Tenez.

Je sens quelque chose dans mon dos, M. Wermuth me tend la petite lampe torche qu'il avait dans la poche.

— Je l'ai toujours sur moi pour lire. Vous savez où se trouve l'interrupteur principal ?

— Oui, je réponds machinalement. Tout de suite en bas.

— Attention à la seizième marche, m'avertit Mme Wermuth. Une bête y a creusé un trou. Moi, je compte en descendant. Prenez votre temps. Je vais nous préparer une tasse de thé et puis vous pourrez nous raconter l'histoire de la maison, après. On trouvera ça passionnant, pas vrai, Herb ?

Il émet un grognement. À choisir, il préférerait sûrement propulser une petite balle blanche loin, loin dans le grand bleu au large de la Floride, je parie.

Sur la deuxième marche, j'hésite, je tourne la tête, en proie au doute. Si jamais quelqu'un fermait la porte, on ne me retrouverait pas avant plusieurs siècles.

Mme Wermuth m'adresse un petit salut de la main d'un air un peu niais.

— J'espère que vous trouverez ce que vous êtes venue chercher. Ça doit être important.

S'il s'agit d'une perche tendue, je ne la saisis pas.

Je descends bruyamment, comme une gamine, sautant par-dessus la seizième marche. En bas, je tire sur une autre ficelle, et un éclairage au néon très dur s'abat aussitôt sur la pièce.

J'ai sous les yeux une tombe vide. C'était le lieu où naissaient les objets, où étaient entreposés des chevalets accueillant les tableaux inachevés, où étaient alignés, sur les panneaux d'établi, d'étranges et effrayants outils, c'était le lieu où, grâce à la chambre noire sur le côté, les photos prenaient vie, le lieu où, dans les coins, des mannequins de couturière faisaient la java. Bobby et moi jurions les avoir vus bouger plus d'une fois.

Ici, quelques coffres anciens contenaient de vieux chapeaux aussi

élégants que ridicules enveloppés dans du papier de soie, et puis la robe de mariée de ma grand-mère, brodée de trois mille deux perles exactement, et l'uniforme porté pendant la Seconde Guerre mondiale par mon grand-père, avec une tache à la manche dont Bobby et moi avons toujours été persuadés qu'il s'agissait de sang. Mon grand-père était soudeur, paysan, historien, artiste, chef scout, photographe à la morgue, fusilier, menuisier, républicain, démocrate félon. Poète. Il était incapable de prendre une décision, c'est aussi ce que l'on dit de moi.

Il nous avait ordonné de ne jamais descendre ici seuls et n'avait jamais su que nous avions désobéi. Mais voilà, la tentation était trop grande. Nous étions particulièrement fascinés par un album noir et poussiéreux, interdit, qui réunissait les clichés de scènes de crime pris durant sa courte carrière de photographe à la morgue du comté. Une femme au foyer, les yeux écarquillés, la cervelle répandue sur le linoléum de sa cuisine. Un juge nu, mort noyé, ramené sur la rive par son chien.

Je fixe la moisissure qui envahit avec avidité les murs de brique de tous côtés. Le lichen noir qui s'épanouit dans une large fissure zigzaguant à travers le sol de ciment dégoûtant.

Plus personne n'a chéri cet endroit depuis la mort de papy. Je me dépêche de rejoindre l'angle opposé, pour me glisser entre le mur et la chaudière à charbon abandonnée depuis des années. Quelque chose court furtivement sur ma cheville. Un scorpion, un cafard. Je ne cille pas. Des créatures plus effrayantes ont rampé sur mon visage.

Derrière la chaudière, on y voit moins bien. Je dirige le faisceau lumineux sur le mur jusqu'à ce que je trouve la brique crasseuse décorée d'un cœur rouge, peint là pour berner mon frère. Il m'avait espionnée un jour que je passais en revue les différentes possibilités. Je suis les contours du cœur à trois reprises.

Puis je compte dix briques au-dessus, et cinq de plus. Tout à fait hors d'atteinte pour le petit Bobby. J'enfonce le tournevis que j'ai apporté avec moi dans le mortier qui s'effrite, et j'entreprends de faire levier. La première brique bascule vers l'avant, s'écrase avec fracas sur le sol. Je m'attaque aux trois suivantes, que je parviens à extirper l'une après l'autre.

Je braque la lampe torche dans le trou.

Des toiles d'araignée filandreuses comme des tableaux de spin-art. Et au fond, une masse rectangulaire et grise.

Elle attend, depuis dix-sept ans, dans la crypte que je lui ai fabriquée.

Tessie, 1995

— Tessie. Tu m'écoutes ?

Ses questions sont aussi idiotes que celles de ses prédécesseurs.

Je quitte des yeux le magazine ouvert sur mes genoux, qui se trouvait sur le divan quand je m'y suis assise.

— Je ne vois pas l'intérêt.

Je tourne une page, juste pour l'énerver. Bien entendu, il sait que je ne lis pas.

— Alors pourquoi es-tu ici ?

Je laisse l'air s'imprégner d'un épais silence. Le silence est mon seul moyen de contrôle dans le défilé des psychiatres. Puis je dis :

— Vous savez pourquoi. À cause de mon père, qui insiste pour que je vienne.

Parce que j'ai détesté tous les autres. Parce que papa est tellement triste que ça m'est insupportable.

— Mon frère dit que j'ai changé, ajouté-je.

Trop d'informations. Moi qui croyais pourtant avoir retenu la leçon.

Les pieds de sa chaise couinent sur le parquet, il vient de se déplacer légèrement. Prêt à bondir.

— Et toi, tu trouves que tu as changé ?

Tellement facile. Dégoûtée, je me replonge dans mon magazine. Les pages sont froides, lisses, raides. Elles puent le parfum. C'est le genre de revue qui, j'imagine, est rempli de filles squelettiques et enragées. Je me demande : Est-ce cette image que voit cet homme lorsqu'il m'observe ? J'ai perdu une dizaine de kilos dans l'année. Tout mon tonus musculaire de championne d'athlétisme a pour ainsi dire disparu. Mon pied droit est enveloppé d'un encombrant plâtre, tout neuf, souvenir de ma troisième opération. L'amertume envahit mes poumons. J'inspire un grand coup. Mon but ? Ne rien ressentir.

— OK, concède-t-il. Ma question était idiote.

Je le sens qui me regarde avec intensité.

— Que dis-tu de celle-là, alors : pourquoi m'as-tu choisi cette fois ?

Je lance le magazine sur la table. J'essaie de me souvenir qu'il fait une exception, probablement une faveur accordée au procureur. Car il traite rarement les adolescentes.

— Vous avez signé un document légal précisant que vous ne me prescririez aucun médicament, que vous ne publieriez absolument rien sans mon consentement concernant nos séances dans le cadre de vos recherches et que vous ne diriez jamais que vous soignez une des Marguerite aux yeux noirs. Vous vous êtes aussi engagé à ne pas faire usage de l'hypnose.

— Tu me fais confiance ? Tu es certaine maintenant que je n'aurai recours à aucune de ces méthodes ?

— Non, je réplique du tac au tac. Mais au moins je serai millionnaire si vous tentez le coup.

— Il nous reste quinze minutes. Nous pouvons utiliser ce temps à ta guise.

— Super.

Je récupère le magazine.

Tessa, aujourd'hui

Deux heures après que j'ai quitté le manoir de mon grand-père, William James Hastings III se présente à mon domicile, une maisonnette des années 1920 sise à Fort Worth, volets noirs lugubres, toute en angles droits, sans la moindre fioriture. Derrière la porte s'épanouit une jungle de couleurs et de vie, mais à l'extérieur j'ai opté pour l'anonymat.

Je rencontre pour la première fois cet homme au nom aristocratique qui prend place sur mon canapé. Il ne doit pas avoir plus de vingt-huit ans, il mesure au moins 1,90 mètre, il a de longs bras ballants, de grandes mains. Il se cogne les genoux contre la table basse. William James Hastings III me rappelle davantage un joueur de base-ball professionnel dans la fleur de l'âge qu'un avocat, on a l'impression qu'il suffirait de l'équiper d'une balle et d'un gant pour que sa gaucherie disparaisse. Jeune. Mignon. Son nez un peu fort l'empêche d'être tout à fait beau. Il est venu accompagné d'une femme en veste de tailleur blanche, chemisier à col blanc, pantalon noir. Du genre à ne se soucier de la mode que de loin, par simple nécessité professionnelle. Petite, blonde naturelle. Pas d'alliance ni de bagues. Les ongles nets, plats, dépourvus de vernis. Son unique parure consiste en une chaîne en or à laquelle est accroché un pendentif d'apparence coûteux, un motif tarabiscoté qui m'évoque vaguement quelque chose. La masse grise, encore toute poussiéreuse et couverte de vieilles toiles d'araignée, est posée entre nous sur la table de salon.

— Appelez-moi Bill, dit-il. Pas William, et surtout pas Willie.

Il sourit. Je me demande s'il a déjà utilisé cette entrée en matière face à un jury. Il pourrait trouver mieux.

— Tessa, comme je vous l'ai dit au téléphone, nous sommes ravis que vous nous ayez contactés. Étonnés, mais ravis. J'espère que vous ne m'en voulez pas d'être venu en compagnie du Dr Seger – Joanna. Nous

n'avons pas de temps à perdre. Joanna est la médecin légiste qui va exhumer les ossements de… des Marguerite demain. Elle souhaite recueillir rapidement un échantillon de votre salive. Pour l'ADN. À cause des problèmes qu'on a pu rencontrer, pièces à conviction égarées et analyses pseudo-scientifiques, elle préfère se charger elle-même des prélèvements. Enfin, si vous êtes vraiment sérieuse. Angie n'avait jamais pensé…

Je m'éclaircis la gorge.

— Je suis sérieuse.

Je ressens soudain un pincement au cœur pour Angela Rothschild. Durant six années, cette femme bon chic bon genre aux cheveux argentés m'avait relancée et répété sur tous les tons que Terrell Darcy Goodwin était innocent. S'attaquant à chaque doute l'un après l'autre, au point que je ne suis maintenant plus sûre de rien.

Angie était une sainte, un bulldog, une sorte de martyre aussi. Elle avait consacré la dernière moitié de sa vie et la majeure partie de l'héritage de ses parents à faire libérer des prisonniers que l'État du Texas avait condamnés à tort. Chaque année, plus de mille cinq cents détenus pour viol ou meurtre la suppliaient de s'occuper de leur affaire, Angie devait donc faire le tri. Elle m'avait confié que cette impression de jouer avec la vie des gens, à travers leurs appels, leurs lettres, était la seule chose qui lui ait jamais fait envisager de démissionner. Je ne m'étais rendue qu'une fois à son bureau, juste après son premier coup de fil. Il était situé dans le sous-sol d'une ancienne église, dans un quartier mal famé de Dallas bien connu pour la forte mortalité des fonctionnaires de police qui y étaient affectés. Puisque ses clients ne pouvaient pas voir la lumière du jour ni faire un saut au Starbucks du coin, alors elle non plus, avait décrété Angie. Lui tenaient compagnie dans cette cave une cafetière et trois autres avocats qui avaient un deuxième boulot salarié à côté, plus tous les étudiants en droit qui avaient envie de s'investir.

Neuf mois plus tôt, Angie s'était assise au même endroit, sur mon canapé, vêtue d'un jean et chaussée de ses santiags noires éraflées, une des lettres de Terrell à la main. Elle m'avait suppliée de la lire. Elle m'avait suppliée de faire un tas de choses, d'ailleurs, comme autoriser un de ses gourous d'experts à tenter de réveiller ma mémoire. Et maintenant elle était morte, d'une crise cardiaque ; elle avait été retrouvée le visage écrasé sur une pile de documents ayant trait à l'affaire Goodwin. Le rédacteur de sa nécrologie y avait vu une certaine

poésie. Ma culpabilité avait atteint un niveau presque insoutenable dans la semaine qui avait suivi son décès. Angie, avais-je pris conscience trop tard, était un de mes piliers. Une des rares à ne jamais m'avoir laissée tomber.

— Est-ce que c'est… ce que vous avez pour nous ?

Bill fixe le plastique dégoûtant extirpé du fond de la cave de mon grand-père comme s'il était rempli d'or. Le sachet a laissé une trace de mortier grumeleux sur le verre de la table, tout à côté d'un élastique rose dans lequel est prise une mèche des cheveux auburn de ma fille, Charlie.

— Vous aviez dit au téléphone que vous deviez aller… le récupérer, dit-il. Que vous aviez parlé à Angie de ce… projet… mais vous n'étiez pas sûre de le retrouver.

Ce n'est pas vraiment une question, je ne réponds pas.

Ses yeux balaient le salon où est disséminé le bric-à-brac d'une artiste et de son adolescente de fille.

— J'aimerais convenir d'un rendez-vous à mon bureau d'ici quelques jours. Après que je l'aurai… examiné. Vous et moi, nous allons devoir tout reprendre à zéro, pour l'appel.

Pour un type aussi costaud, il émane de lui une certaine délicatesse. J'en viens à m'interroger sur son style de plaidoirie, me demandant si son arme secrète ne serait pas la douceur.

— Prête pour le prélèvement ? nous interrompt brusquement le Dr Seger, professionnelle au possible, déjà en train d'enfiler ses gants en latex.

Inquiète, peut-être, que je ne change d'avis.

— Bien sûr.

Nous nous levons toutes les deux. Elle me chatouille l'intérieur de la joue, enferme de microscopiques particules de moi dans une éprouvette. Je sais qu'elle a prévu d'ajouter mon ADN à la collection fournie par trois autres Marguerite, dont deux, toujours non identifiées, gardent encore leur nom générique de Jane Doe[1]. Je sens une énergie chez cette femme. L'impatience.

Je reporte mon attention sur le sachet posé sur la table, et sur Bill.

— C'était une sorte d'expérience suggérée par un de mes psys. Il se peut que le plus important soit justement ce qui n'est pas contenu là-dedans, je commente.

En d'autres termes, je n'ai pas dessiné d'homme noir ressemblant à

Terrell Darcy Goodwin.

Ma voix reste calme, mais mon cœur s'emballe. Je confie Tessie à cet avocat. J'espère ne pas faire une bêtise.

— Angie… Elle vous serait tellement reconnaissante. Elle l'est, j'en suis sûr.

Bill forme un petit crochet avec son index, le lève vers le ciel. Je trouve ça réconfortant : cet homme harcelé par des gens qui, chaque jour, lui mettent des bâtons dans les roues – des gens pas foncièrement mauvais, mais qui s'accrochent avec obstination à leurs mensonges et à leurs erreurs fatales – croit malgré tout en Dieu. Ou du moins en quelque chose.

Le téléphone du Dr Seger vibre dans sa poche. Elle jette un coup d'œil à l'écran.

— Je dois répondre. C'est un de mes étudiants. Je vous attends à la voiture, Bill. Chapeau bas, mademoiselle. C'est bien, ce que vous faites.

Elle a un léger accent nasillard. De l'Oklahoma, peut-être. Un sourire me vient machinalement aux lèvres.

— D'accord, Jo, je vous rejoins tout de suite.

Bill, avec des gestes posés, boucle sa sacoche puis récupère précautionneusement le sachet plastique, il semble peu pressé. Ses mains se figent à l'instant où le Dr Seger referme la porte derrière elle.

— Vous venez de rencontrer la noblesse personnifiée. Joanna est un génie du génome mitochondrial. Elle fait des miracles avec des os en piteux état. Le jour même du 11 septembre, elle a foncé à New York et elle n'en est repartie que quatre ans plus tard. Une action historique : elle a contribué à identifier des milliers de victimes à partir de morceaux carbonisés. Elle vivait dans une auberge de jeunesse, au début. Elle trimait quatorze heures par jour. Elle n'y était pas obligée, ce n'était pas son boulot, mais dès qu'elle le pouvait, elle s'asseyait avec les familles endeuillées pour leur expliquer la science, pour qu'ils puissent être aussi certains qu'elle l'était. Elle est allée jusqu'à apprendre des rudiments d'espagnol pour pouvoir s'adresser aux proches des cuistots et des plongeurs mexicains qui travaillaient dans les restaurants de la tour Nord. C'est une des meilleures expertes médico-légales au monde, et en plus de ça l'un des êtres humains les plus adorables que j'aie croisés dans ma vie, et elle a décidé de donner une chance à Terrell. Je dis ça pour que vous vous fassiez une image juste de ces personnes qui nous soutiennent. Alors, dites-moi, et vous, pourquoi vous êtes avec nous ?

Qu'est-ce qui vous a soudain fait basculer de notre côté ?

Sa voix s'est teintée d'une légère nervosité. Il me fait gentiment comprendre qu'il ne faudrait pas que je les plante.

— Il y a plusieurs raisons, j'explique, mal assurée. Je peux vous en montrer une.

— Tessa, j'ai besoin de tout savoir.

— C'est mieux si vous l'avez sous les yeux.

Je l'entraîne dans notre couloir étroit sans un mot, laissant derrière moi l'antre violet et bordélique de Charlie, où pulse en général de la musique, et j'ouvre la porte tout au fond. Ce n'était pas prévu, pas aujourd'hui en tout cas.

Bill surgit comme un géant dans ma chambre, se cogne la tête dans le lustre ancien orné des morceaux de verre polis par la mer que Charlie et moi avons récupérés l'été précédent sur les plages grises de Galveston. Il fait un pas de côté, frôle un de mes seins par mégarde. S'excuse. Gêné. Pendant un instant, j'imagine cet inconnu les jambes emmêlées dans mes draps. Je ne me souviens pas de la dernière fois que j'ai laissé entrer un homme ici.

Non sans une certaine inquiétude, je regarde Bill s'imprégner de détails intimes : le dessin humoristique qui représente la maison de mon grand-père, les bijoux en or et argent disséminés sur la commode, le gros plan de Charlie qui nous fixe de ses yeux lavande, une pile de culottes en dentelle blanche fraîchement lavées, que je regrette de toutes mes forces de ne pas avoir rangées dans un tiroir.

Il a tout de suite un mouvement de recul quasi imperceptible en direction de la porte, l'air de se demander, clairement, dans quel pétrin il s'est fourré. N'aurait-il pas placé tous ses espoirs pour le pauvre Terrell Darcy Goodwin dans une dingue qui l'attire tout droit dans sa chambre ? L'expression de son visage me donne envie d'éclater de rire. Je ne suis pas à l'abri du fantasme sur l'Américain pur sucre avec double cursus, mais en général mon genre se situe plutôt tout à l'opposé de cet homme.

Ce que je m'apprête à lui montrer m'empêche de dormir la nuit, au point que je finis par lire et relire le même paragraphe d'*Anna Karénine*, l'oreille à l'affût du moindre craquement de la maison, un souffle de vent, le plus petit pas de ma fille à minuit, les sons les plus doux qui lui échappent dans son sommeil et parviennent jusqu'à moi.

— Ne vous inquiétez pas, dis-je en forçant ma voix à se teinter de légèreté. Je préfère les hommes riches et moins altruistes. Et, comment

dire… assez mûrs pour avoir des poils. Venez par ici. S'il vous plaît.

— Charmant.

Mais je perçois son soulagement. Il approche en deux foulées. Ses yeux suivent mon doigt qui pointe la fenêtre.

Ce n'est pas le ciel que je désigne ainsi, mais la terre, où survit encore une touffe de marguerites jaunes pile sous le rebord, me narguant de leur œil noir.

— Nous sommes en février, j'annonce doucement. Les marguerites jaunes ne fleurissent qu'en été.

Je marque une pause, le temps qu'il assimile la nouvelle.

— Elles ont été plantées il y a trois jours, le jour de mon anniversaire. Quelqu'un les a fait pousser spécialement pour moi puis les a repiquées juste devant ma chambre.

Le champ en friche sur la propriété des Jenkins avait été ravagé par les flammes deux années avant que les Marguerite y soient abandonnées. Une allumette imprudemment jetée par la fenêtre d'une voiture égarée sur le chemin avait coûté à un vieux paysan toute sa récolte de blé, et préparé le terrain pour les milliers et milliers de fleurs jaunes qui tapisseraient le champ.

L'incendie avait du même coup creusé notre tombe, un fossé inégal, en pente. Les marguerites avaient jailli et fièrement décoré les lieux bien avant notre arrivée. Ce sont des fleurs voraces, souvent les premières à proliférer sur des terres brûlées, dévastées. Jolies, mais avec un fort esprit de compétition. Leur but : surpasser les autres. De vraies pom-pom girls.

Une allumette mal éteinte, un geste négligent, et nos surnoms se virent à jamais inscrits dans le folklore des faits divers sordides.

Depuis ma chambre, Bill vient d'envoyer à Joanna un texto un peu long, sans doute parce qu'il ne veut pas répondre à ses questions au téléphone en ma présence. Nous la rejoignons dehors, devant ma fenêtre, au moment où elle prélève un peu de terre dans une de ses fioles. Son pendentif scintille au soleil, effleure un pétale lorsqu'elle se relève.

— Il ou elle a utilisé quelque chose de plus que la terre de votre jardin, constate Joanna. Probablement un terreau de marque classique, et des graines que l'on doit pouvoir trouver dans n'importe quelle

jardinerie. Mais on ne sait jamais. Vous devriez contacter la police.

— Et leur dire que quelqu'un plante des jolies fleurs devant chez moi ?

Je ne voulais pas sembler sarcastique. C'est raté.

— C'est une violation de propriété privée, intervient Bill. Du harcèlement. Vous savez, ce n'est pas forcément le tueur. Ça peut être n'importe quel cinglé au fait de l'actualité.

C'est subtil, mais je le sens : il doute de ma santé mentale. Il espère que j'ai davantage qu'une touffe de fleurs sous ma fenêtre pour convaincre un juge de l'innocence de Terrell. Une petite part de lui se demande si je ne les aurais pas plantées moi-même.

Est-ce que je lui raconte tout ?

J'inspire une grande bouffée d'air.

— À chaque fois que j'appelle les flics, ça finit sur Internet. J'ai droit à des coups de fil, des lettres anonymes, des dingues sur Facebook. À des cadeaux déposés devant ma porte. Des cookies. Des sachets remplis de merde de chien. Des cookies fabriqués à base de merde de chien. Enfin, de chien… allez savoir. Tout regain d'attention fait de la vie de ma fille un enfer au lycée. Après deux années de tranquillité, l'exécution fait tout remonter à la surface.

Voilà exactement les raisons pour lesquelles, pendant des années, j'ai dit non, non et non à Angie. Dès qu'un doute s'insinuait, je le repoussais. Mais en définitive je comprenais Angie, et Angie m'avait comprise. « Je trouverai un autre moyen », m'avait-elle assuré.

Les choses étaient différentes, désormais. Angie était morte.

Il était venu devant ma fenêtre.

J'écarte un truc qui se faufile dans mes cheveux. Un insecte ramené avec moi de la cave de mon grand-père ? Au souvenir de ce moment où j'ai enfoncé ma main en aveugle dans ce trou humide quelques heures plus tôt, ma colère grimpe d'un cran.

— Vous savez, la tête que vous faites, là ? Ce mélange de pitié, de gêne et de compréhension mal placée ? Eh bien, c'est la tête que font tous ceux que je rencontre, d'aussi loin que je me souvienne. Tout ce temps je me suis protégée, et jusqu'ici tout va bien. Je suis heureuse maintenant. Je ne suis plus la gamine traumatisée que j'étais à seize ans.

Je resserre autour de moi mon grand pull-over marron, alors que le soleil d'hiver pose une caresse chaude sur ma joue.

— Ma fille ne va pas tarder et je préférerais qu'elle ne vous croise

pas ici avant que je lui aie expliqué deux ou trois choses. Elle ne sait pas que je vous ai contactés. Je tiens à ce que sa vie reste aussi normale que possible.

— Tessa.

Joanna tente un pas dans ma direction, s'arrête.

— Je comprends.

Il y a un tel poids, terrible, dans sa voix. « Je comprends. » Chaque mot comme une bombe qui s'abat, une puis deux, sur le fond de l'océan.

Je scrute son visage. Les rides minuscules creusées là par le chagrin des autres. Des yeux bleu-vert qui ont vu bien plus d'horreurs que je ne pourrais en imaginer. Senti. Touché, inspiré même, dans la pluie de cendres qui tombait du ciel.

— Vraiment ? je reprends d'une voix douce. J'espère. Parce que je serai présente lorsque vous exhumerez ces deux corps.

C'est mon père qui a payé les cercueils.

Joanna frotte le pendentif entre ses doigts, comme s'il s'agissait de la sainte croix.

Je me rends compte soudain que dans son monde, c'est tout comme.

Elle porte à son cou une double hélice en or.

L'échelle entortillée de la vie.

Un brin d'ADN.

---

1. En anglais, Jane Doe pour les femmes, John Doe pour les hommes, désignent des personnes non identifiées. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Tessie, 1995

Une semaine plus tard, mardi, 10 heures précises. Me voilà de retour sur le divan rebondi du docteur, et je ne suis pas seule. Oscar frotte sa truffe humide contre ma main, rassurant, puis s'installe par terre à côté de moi, vigilant. Il m'appartient depuis quelques jours et je refuse d'aller où que ce soit sans lui. Ce que personne ne conteste. Oscar, doux et protecteur, leur redonne espoir.

— Tessie, le procès aura lieu dans trois mois. Quatre-vingt-dix jours. Mon boulot le plus important, maintenant, c'est de te préparer émotionnellement. Je connais l'avocat de la défense, il est excellent. Il est encore meilleur lorsqu'il croit sincèrement que la vie d'un innocent est entre ses mains, et là, c'est le cas. Tu comprends ce que ça signifie ? Il ne te laissera pas t'en tirer à bon compte.

Cette fois, il entre tout de suite dans le vif du sujet.

Mes mains sont docilement jointes sur mes genoux. Je porte une jupe plissée courte à carreaux bleus, des collants blancs à motif dentelle et des bottes en cuir verni noir. Je n'ai jamais été du style petite fille sage, malgré mes cheveux roux doré et ces taches de son que mon tendre grand-père comparait à de la poussière magique. Ni avant ni maintenant. C'est ma meilleure amie, Lydia, qui m'a habillée aujourd'hui. Elle a fouiné dans le bazar de mes tiroirs et de mon placard, énervée par mon absence d'efforts pour coordonner mes vêtements. Lydia est une des rares amies à ne pas m'avoir laissée tomber. Ces jours-ci, pour ce qui est de la mode, elle tire son inspiration du film *Clueless*, mais je ne l'ai pas vu.

— OK, je réponds.

C'est, après tout, une des deux raisons pour lesquelles je suis assise ici. J'ai peur. Depuis l'instant où, onze mois plus tôt, ils ont arraché Terrell Darcy Goodwin à son petit déjeuner dans un restaurant Denny's

de l'Ohio, où ils m'ont annoncé que j'allais devoir témoigner, j'ai compté les jours comme autant de pilules amères à avaler. Aujourd'hui, il reste quatre-vingt-sept jours, pas quatre-vingt-dix, mais je ne prends pas la peine de rectifier.

— Je ne me souviens de rien.

Je m'en tiens à ça.

— Je suis certain que le procureur t'a dit que ça n'était pas l'essentiel. Tu es une pièce à conviction en chair et en os, vivante. Une jeune fille innocente face à un monstre innommable. Alors revenons sur ce dont tu te souviens. Tessie ? Tessie ? À quoi tu penses en ce moment précis, à cette seconde ? Vas-y, sans réfléchir… Ne détourne pas le regard, d'accord ?

J'étire lentement mon cou, je le dévisage, mes yeux sont deux étangs étales.

— Je me rappelle ce corbeau qui essayait de me bouffer les yeux, j'énonce d'un ton neutre. Dites, c'est quoi l'intérêt de vous regarder alors que vous savez bien que je ne peux pas vous voir ?

Tessa, aujourd'hui

Techniquement, il s'agit de leur troisième tombe. Les deux Marguerite exhumées ce soir du cimetière St Mary de Fort Worth sont ses victimes les plus anciennes. D'abord déterrées de leur première cachette, puis jetées dans le champ avec moi, telles des carcasses de poulet. Nous étions quatre en tout, abandonnées lors d'un même voyage. J'ai atterri par-dessus le corps d'une fille nommée Merry Sullivan, dont le coroner a déterminé qu'elle était morte depuis plus de vingt-quatre heures. J'ai entendu mon grand-père souffler à mon père : « Le diable nettoyait son placard. »

Il est minuit, et je me trouve à au moins trois cents mètres, sous un arbre. J'ai foncé sous le ruban de police qui entoure le site. Je me demande qui, à leur avis, pourrait bien avoir envie de s'aventurer dans un cimetière à cette heure, à part des fantômes. Et moi, certes.

Ils ont érigé un chapiteau blanc au-dessus des deux tombes, il en émane une lueur pâle, comme une lanterne vénitienne. Je ne m'attendais pas à ce qu'autant de monde soit présent. Bill, bien sûr. Mais aussi le procureur, que je reconnais pour avoir vu sa photo dans la presse. Il est accompagné d'un homme chauve au costume mal taillé. Puis au moins cinq policiers, plus cinq extraterrestres, en combinaison blanche jetable, qui vont et viennent hors de la tente. Je sais que la légiste est parmi eux. Des carrières se jouent sur cette affaire.

Le journaliste auteur de la nécrologie d'Angie se doutait-il que ses mots permettraient d'actionner le levier rouillé de la justice ? Qu'ils créeraient un tollé dans un État qui exécute des hommes chaque mois ? Qu'ils influenceraient le juge au point de l'inciter à exhumer les corps et envisager un nouveau procès ? Qu'ils me convaincraient une fois pour toutes de décrocher mon téléphone ?

L'homme en costume pivote soudain sur ses talons. J'aperçois un col

romain de prêtre juste avant de me tapir derrière l'arbre. Les yeux me brûlent un instant, je suis frappée par l'aspect furtif de l'opération, par cet effort suprême pour traiter ces victimes, pourtant non identifiées, avec dignité et respect, du moins tant qu'aucun journaliste n'est présent.

Les filles qui sortent de terre ce soir n'étaient que des os lorsqu'elles ont été transportées jusqu'à cet ancien champ de blé, dix-huit ans plus tôt. J'étais quant à moi à peine vivante. Merry était décédée depuis au moins trente heures, avaient conclu les autorités. Le temps que la police nous trouve, Merry avait déjà subi les assauts des charognards. J'avais essayé de la protéger, mais à un moment de la nuit j'avais perdu connaissance. Il m'arrive encore parfois d'entendre les conversations animées des rats des champs. Je ne peux raconter ces détails à aucun de mes proches. Mieux vaut qu'ils restent persuadés que je ne me souviens pas.

Les médecins disent que mon cœur m'a sauvée. J'ai eu la chance de naître avec un cœur génétiquement lent. Auquel il faut ajouter mon excellente condition physique, j'étais à l'époque l'une des meilleures athlètes du pays en championnat lycéen, catégorie saut de haies. Un jour normal, pour peu que j'aie été seulement occupée à faire mes devoirs, manger un hamburger ou me vernir les ongles, mon pouls battait au rythme régulier de trente-sept pulsations par minute, et la nuit, pendant mon sommeil, il ralentissait jusqu'à vingt-neuf. Le cœur d'une adolescente moyenne bat à environ soixante-dix. Mon père, qu'un célèbre cardiologue de Houston avait pourtant rassuré, avait l'habitude de se réveiller vers 2 heures du matin pour vérifier que je respirais bien. C'est sûr, mon cœur était une sorte de phénomène, tout comme ma vitesse à la course. Il se murmurait que les Jeux olympiques pouvaient être à ma portée. On m'appelait la Petite Boule de feu, à cause de la couleur de mes cheveux et de mon caractère volcanique quand mon temps n'était pas bon ou qu'une adversaire me faisait rater une haie.

Tandis que je luttais pour ma vie dans cette tombe, mon cœur était descendu jusqu'à dix-huit pulsations par minute, avaient établi les médecins. Un urgentiste sur les lieux m'avait même crue morte.

Le procureur avait annoncé au jury que je ne m'étais pas fait surprendre par le tueur des Marguerite, que c'était l'inverse. À cause de moi, il avait paniqué. Cela l'avait poussé à faire le ménage. Le magistrat avait ajouté que l'imposante ecchymose sur le ventre de Terrell Darcy Goodwin, visible sur la photographie agrandie qui servait de pièce à

conviction, bleu, vert, jaune, façon tie-and-dye, était mon œuvre d'art. Les gens aiment les belles histoires, avec une héroïne fougueuse, même si elles ne reposent sur aucune base factuelle.

Une camionnette foncée recule doucement vers la tente. O. J. Simpson a été acquitté l'année où j'ai témoigné, il avait pourtant massacré sa femme, et laissé des traces de son propre sang chez elle. Il n'y avait en revanche aucune preuve matérielle solide contre Terrell Darcy Goodwin, excepté une veste élimée boueuse à un kilomètre et demi de là, avec sur le poignet droit du sang du même groupe que le sien. La tache en question était si minuscule et si dégradée qu'ils n'avaient pas pu en tirer d'ADN, une donnée encore relativement nouvelle à l'époque du procès. Cela m'avait suffi, cependant, pour m'y accrocher. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Je prie pour que Joanna opère sa magie de grande prêtresse et pour que nous découvrions enfin qui sont ces deux filles. Je compte sur elles pour nous guider tous vers la paix.

M'apprêtant à partir, je me cogne violemment le pied dans un obstacle. Je trébuche, le souffle coupé, les paumes en avant, sur une vieille pierre tombale brisée. Malmenée par des racines, elle s'est soulevée et cassée en deux.

M'a-t-on entendue ? Je jette un coup d'œil rapide autour de moi. Le chapiteau est à moitié fermé. Quelqu'un rit. Des ombres se déplacent, aucune n'approche dans ma direction. Je me relève à la force des bras, mes mains me brûlent, je me débarrasse de la mort, de la terre qui colle à mon jean. Je récupère mon portable dans ma poche arrière et fais apparaître sa rassurante lumière. Je l'oriente vers la plaque. Une trace rouge laissée par mes paumes marque l'agneau endormi qui veille sur Christina Driskill.

Christina est venue au monde et s'en est échappée le même jour. Le 3 mars 1872.

Mon esprit se faufile à travers le sol rocheux et parvient à trouver son chemin jusqu'au petit cercueil de bois sous mes pieds, bousculé, fendu, étranglé par les racines.

Je pense à Lydia.

Tessie, 1995

— Tu pleures souvent ?

Première question. En douceur.

— Non.

Nul, ce tuyau beauté de Lydia, qui m'avait conseillé de placer deux petites cuillères glacées sous mes yeux après mes crises de larmes.

— Tessie, je veux que tu me racontes la toute dernière chose que tu as vue avant de devenir aveugle.

On ne s'attarde pas sur ma figure bouffie. On reprend pile où on s'était arrêtés la fois précédente. Malin, pensé-je à contrecœur. Il utilise le mot « aveugle », ce que personne n'oserait me dire en face, sauf Lydia qui, il y a trois jours, a également pris l'initiative de m'ordonner de me laver les cheveux, parce qu'ils commençaient à ressembler à de la barbe à papa rance.

Ce médecin a déjà compris qu'avec moi toute phase d'échauffement est une perte de temps.

J'ai vu le visage de ma mère. Beau, tendre, débordant d'amour. C'est la dernière image claire qui m'est apparue, j'avais les yeux grands ouverts, mais voilà, ma mère est morte quand j'avais huit ans. Son visage, puis plus rien qu'un océan gris chatoyant. Je pense souvent que Dieu a fait preuve d'une certaine gentillesse en me présentant la cécité de cette façon.

Je m'éclaircis la gorge, déterminée à parler un peu durant cette séance, à me montrer plus coopérative, pour qu'il puisse assurer à mon père que je progresse. Mon père, qui s'absente de son travail tous les mardis matin pour m'amener ici. Pour une raison que je ne m'explique pas trop, j'ai l'impression que ce médecin, contrairement à la plupart des autres, ne lui mentira pas. Ses questions sont différentes, sa manière de les poser surtout. Mes réponses le sont aussi, mais je ne sais pas trop

pourquoi.

— Il y avait des tas de cartes sur le rebord de ma fenêtre à l'hôpital, dis-je d'un ton détaché. Une d'entre elles représentait un cochon avec un nœud papillon et un haut-de-forme. Il était écrit « J'espère t'entendre couiner bientôt ». Ce cochon, c'est la dernière chose que j'ai vue.

— La phrase n'était pas très heureuse.

— Ah, vous croyez ?

— Est-ce qu'il y a autre chose qui t'a dérangée dans cette carte ?

— Personne n'a réussi à identifier la signature.

Un gribouillis illisible, en forme de ressort.

— Donc tu n'as jamais su de qui elle provenait.

— Beaucoup d'inconnus ont envoyé des messages, de partout. Et des fleurs, des peluches. Il y en avait tellement que mon père a demandé qu'elles soient descendues à l'étage où sont soignés les enfants atteints d'un cancer.

Et pour finir, le FBI, persuadé d'avoir repéré un indice, a tout récupéré et expédié au labo. Après coup, je les ai imaginés arrachant les cadeaux des mains des petits enfants en stade terminal, tout ça pour rien, puisqu'ils n'avaient pas découvert la moindre preuve utilisable.

Le cochon tenait une pâquerette dans son sabot rose. J'avais omis ce détail. À seize ans, assommée par les calmants sur mon lit d'hôpital, complètement terrifiée, comment aurais-je pu faire la différence entre une pâquerette jaune et une marguerite de la même couleur ?

Mon plâtre me gratte atrocement, j'enfonce deux doigts dans l'intervalle qui le sépare du mollet. Impossible d'atteindre l'endroit précis sur ma cheville. Oscar, qui veut m'aider, me lèche la jambe de sa langue en papier de verre.

— OK, peut-être que cette carte a été l'élément déclencheur, commente le médecin. Peut-être pas. Mais c'est un début. Voilà ce que je pense. Nous allons d'abord évoquer ton trouble de conversion et, ensuite seulement, te préparer pour le tribunal. Pour gagner du temps… certains… espéraient me faire contourner le problème. Mais on ne peut pas faire comme s'il n'existait pas.

Sans blague ?

— En ce qui me concerne, dans cette pièce, le temps ne compte pas.

Pas de pression, voilà ce qu'il est en train de me dire. Lui et moi nous sommes dans le même bateau, sur mon océan de gris, et c'est moi qui fais souffler le vent. C'est le premier mensonge qu'il me raconte,

pour ce que j'en sais.

Trouble de conversion. Il a un joli nom sophistiqué, mon problème.

Freud appelait ça la cécité hystérique.

Tous ces examens coûteux, sans que soit détectée la moindre anomalie physique.

« Tout est dans sa tête. »

« La pauvre, elle ne veut pas voir le monde. »

« Elle ne sera plus jamais la même. »

Pourquoi les gens croient-ils que je ne peux pas les entendre ?

Je me reconcentre sur sa voix. Il me fait penser à Tommy Lee Jones dans *Le Fugitif*. Accent traînant du Texas. Terriblement intelligent, et conscient de l'être.

— … ce n'est pas rare chez des jeunes femmes ayant subi ce genre de traumatisme. Ce qui est rare, en revanche, c'est que cela dure si longtemps. Onze mois.

Trois cent vingt-six jours, docteur. Mais je ne le corrige pas.

Un petit craquement accompagne son mouvement sur la chaise, Oscar se dresse, protecteur.

— Il y a des exceptions, reprend-il. J'ai un jour traité un garçon, pianiste virtuose, qui pratiquait huit heures par jour depuis l'âge de cinq ans. Il s'est réveillé un matin, ses mains étaient comme gelées. Paralysées. Incapables ne serait-ce que de tenir un verre de lait. Les médecins n'ont pas pu découvrir la cause. Il s'est mis à remuer les doigts à nouveau deux ans plus tard, jour pour jour.

Sa voix s'est rapprochée. À côté de moi. Oscar pousse mon bras de son museau, pour m'avertir. Le docteur me glisse dans la main un objet lisse, mince et froid.

— Essaye ça, dit-il.

Un stylo. Je l'attrape. Je l'enfonce sous mon plâtre. Je ressens un soulagement intense, gratifiant. Une légère brise se fait sentir au moment où le docteur s'éloigne, peut-être à cause du pan de sa veste. Je suis certaine qu'il ne ressemble en rien à Tommy Lee Jones. Mais j'imagine très bien Oscar. Aussi blanc qu'une neige fraîchement tombée. Des yeux bleus qui voient tout. Un collier rouge. Des petites dents bien pointues, au cas où quelqu'un déciderait de m'embêter.

— Ce pianiste, il sait que vous parlez de lui à vos autres patients ?

Je ne peux pas m'en empêcher. Le sarcasme est un fouet dont je ne parviens pas à me débarrasser. Mais en ce troisième mardi en sa

compagnie, je dois reconnaître que ce docteur commence à me plaire. J'éprouve les premières pointes de culpabilité. Comme s'il fallait que je fasse davantage d'efforts.

— Eh bien oui, figure-toi. J'ai été interviewé pour un documentaire de la fondation Cliburn à son sujet. Ce que je veux te dire par là, c'est que je suis convaincu que tu vas recouvrer la vue.

— Je ne suis pas inquiète.

La phrase est sortie toute seule.

— C'est souvent un des symptômes du trouble de conversion. Un manque d'intérêt pour un retour ou non à la normale. Cela dit, dans ton cas, je ne crois pas que ce soit vrai.

Sa première confrontation directe. Il attend en silence. Je commence à m'échauffer.

— Je sais pourquoi vous avez fait une exception et accepté de me soigner.

Ma voix se casse un peu au moment où elle prend des accents de défi.

— Ce point commun que vous avez avec mon père. Je sais que vous avez une fille qui a disparu.

Tessa, aujourd'hui

Le bureau métallique, utilitaire, d'Angie est tel que dans mon souvenir, exactement : enfoui sous des montagnes de papiers et de dossiers. Coincé dans un angle d'une vaste pièce en sous-sol de St Stephen, l'église catholique qui s'élève insolemment au cœur du couloir de l'enfer formé par la 2e Avenue et Hatcher Street. Pile au centre d'une zone de Dallas recensée par le FBI comme l'un des vingt-cinq quartiers les plus dangereux du pays.

Dehors, le soleil est de plomb. Midi au Texas. Mais, ici, dans cet espace hors du temps, pas un rayon ne filtre. L'église, désaffectée durant huit ans, porte encore les stigmates d'une histoire violente. Cette pièce, en particulier, a été le repaire de dealers, qui y menaient leurs exécutions et règlements de comptes.

L'unique fois où je m'étais déplacée jusqu'ici, Angie m'avait raconté que le jeune prêtre optimiste qui lui louait ce local en avait lui-même blanchi les murs à la chaux. À quatre reprises. Les impacts et les fissures causés par les balles seraient permanents, avait-il précisé, comme les clous sur la croix. Pour ne jamais oublier.

Sa lampe de bureau est la seule source d'éclairage, elle projette un léger halo sur la reproduction accrochée juste au-dessus. *La Lapidation de saint Étienne*[1]. La première œuvre connue de Rembrandt, peinte alors qu'il avait dix-neuf ans. J'avais appris la technique du clair-obscur dans un autre sous-sol, avec mon grand-père, penché sur son chevalet. Lumières fortes, ombres lourdes. Rembrandt était un maître en la matière. Il avait fait en sorte que le ciel s'ouvre pour accueillir saint Étienne, premier martyr chrétien, lynché par la foule à cause des mensonges de personnes malveillantes. En haut à droite, un petit groupe de trois prêtres. Qui le regardent mourir. Sans rien faire.

Je me demande qui a précédé l'autre dans cet endroit : cette

reproduction ou Angie, qui a décidé que le destin de saint Étienne était un emblème des plus appropriés pour son bureau. Les coins de l'affiche sont tout écornés. Elle est fixée au mur par trois vieilles punaises jaunes et une rouge. Une petite déchirure à gauche a été réparée au ruban adhésif.

À cinq centimètres de là, une autre vision du paradis. Un dessin sur une feuille de bloc-notes. Cinq bonshommes en bâtons avec des ailes de travers, baignés par un rayon de soleil orange vif. Une écriture d'enfant étalée pêle-mêle dans le ciel : LES ANGES D'ANGIE.

J'ai découvert dans la nécrologie d'Angie que ce dessin était un cadeau qui remontait à loin, de la part de la fille alors âgée de six ans de Dominicus Steel, apprenti plombier accusé d'avoir violé une étudiante de la Southern Methodist University devant un bar de Fort Worth dans les années 1980. Dominicus avait été identifié par la victime et deux de ses amies.

Ce soir-là, il avait flirté avec la victime. Il était costaud et noir, il dansait bien. Les étudiantes blanches l'avaient adoré, jusqu'au moment où elles avaient décrété qu'il était ce type au sweat-shirt à capuche gris qui avait abandonné leur amie, saoule et en piteux état, dans une ruelle. Dominicus avait été libéré grâce à l'ADN extrait du sperme gardé douze années durant dans les archives réunissant des pièces à conviction de la police. La mère de Dominicus avait été la première à mentionner les « Anges d'Angie » devant la presse, et le surnom était resté.

Jamais je n'aurais décrit Angie comme un ange. Elle faisait ce qu'elle avait à faire. Elle savait mentir quand nécessaire. Je suis bien placée pour en parler, parce qu'elle avait menti pour Charlie et moi.

Je fais un pas, le son creux de mes bottes résonne sur le linoléum jaune bon marché qui camoufle Dieu sait quoi. Les quatre autres bureaux répartis dans cet endroit, tous enfouis sous un semblable chaos de paperasse, sont vides. Où sont-ils tous ?

Je m'aventure en direction de la porte bleue au fond de la pièce, impossible à manquer. Je frappe un petit coup. Rien. Je devrais peut-être patienter un moment dans le fauteuil d'Angie. Le faire pivoter sur ses roulettes grinçantes dont elle se plaignait tant, fixer le ciel du Rembrandt. Et réfléchir au rôle du martyr.

Au lieu de ça, je tourne la poignée et je pousse le battant. Je frappe à nouveau. Des voix animées me parviennent. J'ouvre grand la porte. Longue table de conférence. Éclairage violent des plafonniers. Visage

surpris de Bill. Une femme sursaute brusquement sur sa chaise, renverse sa tasse de café.

Mes yeux descendent vers la table, suivent la rivière de liquide ambré.

Ma tête se met à bourdonner.

Des dessins, étalés d'un bout à l'autre sur le plateau rayé.

Les dessins de Tessie.

Les vrais. Et ceux qui ne le sont pas.

Je fixe le score, *12-28*, griffonné à la craie blanche sur un tableau noir. On pourrait penser à n'importe quel match déséquilibré, au résultat des Cowboys de Dallas un mauvais jour. Mais il est clair, à la formulation, qu'il s'agit des douze hommes libérés au fil des années par Angie et son équipe juridique tournante, et des vingt-huit qui ne l'ont pas été.

La femme qui a renversé son café, que l'on m'a présentée comme étant une étudiante en troisième année de droit à l'université du Texas, du nom de Sheila Dunning, nous a laissés. William a rapidement rassemblé et rangé les copies de mes dessins, puis il a posé une tasse de café devant moi. Il s'est excusé à de multiples reprises, je lui ai dit et redit : « Ça va, ne vous inquiétez pas, ce n'est pas grave, il faudra bien que je les revoie à un moment ou un autre » et « J'aurais dû frapper plus fort ».

Parfois la Tessie en moi me manque, elle qui se serait contentée de cracher la vérité, crue et tranchante : « Vous êtes trop con. Vous saviez que je venais. Vous saviez que je ne les avais pas vus depuis que je les ai extirpés du mur. »

— Merci d'être venue.

Il s'assied sur une chaise à côté de moi, fait claquer son bloc-notes sur la table. Il porte un jean, des baskets, un pull vert légèrement pelucheux trop étroit pour sa carrure, la plaie pour les hommes larges d'épaules.

— Toujours motivée ? demande-t-il.

— Et pourquoi je ne le serais pas ? réplique Tessie, qui n'a pas complètement disparu, on dirait.

— Nous ne sommes pas forcés de nous installer ici pour discuter. Dans cette pièce.

Il m'observe avec attention, puis reprend :

— C'est là que nous tenons nos conseils de guerre. En général, nous n'y recevons pas nos clients.

Je balaie les murs du regard. À côté du tableau noir, des photographies agrandies représentent cinq hommes. Les affaires en cours, je suppose. Quatre sont afro-américains. Terrell Darcy Goodwin jeune, sur le cliché central, est la star. Il a un bras autour des épaules d'un lycéen en tenue de base-ball rouge et gris, un petit frère peut-être. Même physique avantageux, yeux très écartés, pommettes ciselées, teint café au lait.

Sur le mur d'en face : les scènes de crime. Bouches béantes. Yeux vitreux. Membres indéterminés. Je ne m'attarde pas.

Je tourne la tête vers un immense tableau blanc où a été griffonnée une sorte de frise du temps.

Je vois mon nom. Celui de Merry.

Je m'apprête à prendre la parole quand je remarque que Bill fixe mes jambes croisées, et plus précisément la zone de peau nue et pâle au-dessus de mes bottes noires. J'ai souvent eu envie de rallonger cette jupe. Je range mes jambes sous la table. Il reprend son masque professionnel.

— Je ne suis pas une cliente.

Je bois une gorgée du liquide amer, lis les mots inscrits sur mon mug « Dans de sales draps ? Seul un avocat peut te tirer de là… ».

William suit mon regard. Lève les yeux au ciel.

— Aucun mug présentable, ici. Tous des cochons, et un coup d'éponge n'y changerait rien.

Une plaisanterie. Histoire de faire oublier l'autre moment – sa curiosité pour ce qu'il y a sous ma jupe.

— Cette salle me va bien, William.

— Bill, insiste-t-il. Il n'y a que les gens de plus de soixante-dix ans qui ont le droit de m'appeler William.

— L'exhumation s'est déroulée comme prévu, mardi ? Ça a été tenu secret. Je ne l'ai même pas vue mentionnée dans le journal.

— Vous avez déjà la réponse à cette question, non ?

— Vous m'avez vue sous l'arbre.

— Votre chevelure est difficile à cacher, même dans le noir.

Ah, lui aussi est un menteur, alors. Mes cheveux sont lâchés aujourd'hui, ils sont longs et bouclent librement jusque sous mes épaules. Ils ont gardé la couleur de feu de mes seize ans. Deux nuits plus

tôt, au cimetière, ils étaient rassemblés sous la casquette noire de ma fille Charlie.

— Vous m'avez piégée, bien joué, en conclus-je.

Je me trémousse sur ma chaise, gênée. Je m'adresse à un avocat que je n'ai pas rémunéré pour garder mes confidences. Bien sûr, il pourrait être n'importe qui, un voisin, avec ses beaux yeux marron, sa coupe de cheveux propre et nette, ses oreilles légèrement écartées, ses mains assez grandes pour saisir chacune un pamplemousse. Le meilleur ami rigolo du type sur lequel on a jeté son dévolu, jusqu'à ce qu'on se rende compte qu'en fait… et merde.

Il sourit.

— On dirait la tête que fait ma petite sœur juste avant de me gifler. Pour répondre à votre question, les ossements ont d'abord été envoyés à un anthropologue judiciaire. Ensuite, Jo et son équipe interviennent. Elle voudrait que vous et moi soyons présents. Elle m'a demandé de vous le proposer en personne. Pour se faire pardonner de vous avoir interdit de venir à l'exhumation. Elle était vraiment désolée.

Je frissonne légèrement. Il n'y a pas de ventilation, pas de source visible de chaleur ici. Mon père avait l'habitude de dire qu'au mois de février le Texas ressemble à une femme froide et amère. Et qu'en mars celle-ci perd sa virginité.

— C'est lundi matin que sont examinés les ossements, poursuit-il. Jo a dû user de quelques faveurs pour faire remonter notre affaire au-dessus de la pile. Je peux passer vous chercher si vous voulez. Le labo est à une vingtaine de minutes de chez vous.

— Elle ne craint plus les contaminations, cette fois ?

Telle avait été l'excuse officielle de Joanna pour m'empêcher d'assister à l'exhumation des corps. Elle ne voulait pas qu'il y ait la plus petite faille dans le protocole.

— Nous serons derrière une vitre. Le nouveau labo est aussi un lieu d'enseignement. Super-moderne. On envoie là-bas des os du monde entier. Des étudiants et des scientifiques viennent y voir de leurs yeux les techniques développées par Jo.

Avec un petit sourire pincé, il s'empare de son stylo.

— On s'y met ? J'ai un rendez-vous à 14 heures. Dans le cadre de mon autre boulot, celui qui paie les factures.

Médiateur d'affaires, à en croire le site de son cabinet d'avocats – Dieu seul sait de quoi il peut bien s'agir. Je me demande où il planque

son costume.

— Ouais, on y va.

Je suis moins décontractée que ne pourrait le laisser entendre mon ton.

— Votre témoignage de 1995. Quelque chose a-t-il changé par rapport à ce que vous avez dit ? Vous êtes-vous souvenue d'autres détails ces dix-sept dernières années, concernant votre agression ou votre agresseur ?

— Non.

Ma réponse est ferme. Je veux aider, me répété-je, mais jusqu'à un certain point. J'ai deux adolescentes à protéger, celle que j'étais et celle qui dort dans la chambre violette.

— Juste pour être sûr, je vais vous reposer quelques questions plus précises, d'accord ?

Je hoche la tête.

— Pouvez-vous décrire le visage de votre agresseur ?

— Non.

— Vous rappelez-vous quand vous l'avez croisé ?

— Non.

— Avez-vous le moindre souvenir d'avoir été abandonnée dans ce champ ?

— Non.

— Vous souvenez-vous d'avoir vu notre client – Terrell Goodwin – avant le jour où vous avez témoigné ?

— Non. Pas à ma connaissance.

— Non est une réponse simple, claire et nette, dit-il. Si c'est la vérité.

— Ça l'est. C'est la vérité.

— Avez-vous le moindre souvenir concernant les heures où vous avez été portée disparue ?

— Non.

— La dernière chose que vous avez gardée en mémoire est d'avoir acheté… des tampons… chez Walgreens ?

— Et un Snickers, oui.

L'emballage de la barre chocolatée avait été retrouvé dans la tombe.

— Vous avez entendu vos appels passés à la police cette nuit-là, mais vous n'en aviez aucun souvenir ?

— Oui. C'est ça.

— Tessa, je suis obligé de vous poser la question. Pensez-vous que

nous pourrions réussir à vous faire changer d'avis ? Vous êtes sûre de ne pas vouloir vous soumettre à une hypnose légère ? Vous pourriez vous remémorer quelques détails sur ces heures perdues. Et si vous examiniez vos dessins en compagnie d'un expert ? Si la mémoire vous revient, même un tout petit peu, ça pourrait nous aider à décrocher une nouvelle audience avec le juge.

— C'est un non définitif à l'hypnose, réponds-je calmement. J'ai lu suffisamment de choses sur le sujet pour savoir que ça peut induire de faux souvenirs. En revanche, passer en revue les dessins de ma thérapie ? Oui. Ça peut se faire. Même si je ne vois pas en quoi ça peut vous être utile.

— Génial. Vraiment. J'ai quelqu'un en tête. Une personne avec qui j'ai déjà travaillé. Elle vous plaira, je pense.

J'ai failli éclater de rire. S'il savait le nombre de fois où j'ai entendu cette phrase…

Il pose son stylo à quatre-vingt-dix degrés en un angle parfait. Le fait tourner. Le bloque. Le fait tourner à nouveau. William sait comment tirer parti d'une bonne grosse pause. Il doit être habile au tribunal.

— Il y a forcément une raison à votre présence ici, Tessa. Un truc que vous ne me dites pas. Il faut vraiment que je sache. Parce que si je me base sur vos seules réponses, il se peut fort bien que vous croyiez encore à l'entière culpabilité de Terrell Darcy Goodwin.

J'avais eu du mal à m'endormir la veille en me demandant comment, exactement, je répondrais à cette question.

— J'ai l'impression d'avoir nui… à Terrell… à la barre.

Vas-y mollo.

— D'avoir été manipulée par des tas de gens. Pendant des années. Angie avait fini par me convaincre qu'il n'existait aucune preuve matérielle irréfutable contre lui. Et je vous ai montré les marguerites jaunes. Devant ma fenêtre.

Reste vigilante.

— Oui.

Ses lèvres se sont étirées en une ligne très mince. Il reprend :

— Mais un juge mettra ces fleurs sur le compte de votre imagination, ou de l'intervention d'un cinglé quelconque. Il pourrait même sous-entendre que vous les avez plantées vous-même. Êtes-vous prête à affronter ça ?

— C'est ce que vous pensez ? Que j'invente ?

Son regard est franc, sans concession. Irritant au possible. William ne mérite peut-être pas de tout savoir. En tout cas il ne pose pas la bonne question.

Je commence à croire qu'il avait prévu depuis le début de me faire débarquer dans cette pièce. Pour me renvoyer le passé en pleine figure. Enfoncer un aiguillon dans mon cerveau réfractaire.

— Mes dessins ne sont pas votre botte secrète, réponds-je du tac au tac. Ne placez pas trop d'espoir dans une jeune fille en colère armée d'un pinceau.

---

1. St Stephen, en anglais.

Tessie, 1995

Jeudi. Deux jours seulement après notre précédent rendez-vous.

Le médecin a mis fin à notre session de mardi avec vingt minutes d'avance, peu de temps après mon coup de sang. Il a rappelé vingt-quatre heures plus tard pour convenir d'un nouveau créneau. Je ne sais pas s'il était fâché contre moi parce que j'avais mentionné sa fille, ou simplement pas préparé à entendre ça. Si j'ai appris une chose à propos des psychiatres cette année, c'est qu'ils n'aiment pas que leurs invités se pointent avec des surprises. Ils veulent être les seuls à semer sur le chemin des miettes de pain, même si elles finissent par mener à une forêt si dense qu'on n'y voit rien.

— Bonjour, Tessa.

Formel.

— Tu m'as pris au dépourvu l'autre jour. Je vais être franc, je n'ai pas su comment gérer ça. Que ce soit pour toi ou pour moi.

— J'ai failli ne pas revenir aujourd'hui. Ni jamais d'ailleurs.

Ce n'est pas tout à fait exact. Pour la première fois depuis des mois, j'ai le sentiment de détenir une infime bribe de pouvoir. J'écarte d'un souffle les mèches qui pendent devant mes yeux. Lydia m'a emmenée chez le coiffeur, au centre commercial, hier. « Allez-y franchement », ai-je insisté. J'entendais presque mes cheveux tomber, doux et tristes, sur le sol. J'avais envie de changer de tête. De ressembler davantage à un garçon. Ma meilleure amie a posé sur moi son œil critique une fois la coupe terminée. Et m'a informée que j'avais obtenu l'inverse. J'étais encore plus jolie avec les cheveux courts, selon elle. Ils soulignaient mon petit nez bien droit, pour lequel je ferais bien de remercier le Seigneur chaque jour. Étiraient vers le haut mes yeux, comme des soucoupes volantes dans le ciel du Texas. Lydia travaillait ses comparaisons pour l'examen. Elle avait annoncé, dès le tout premier jour où nous nous

étions donné la main, en CE1, qu'elle se destinait à Princeton. Moi, j'avais cru que Princeton était une petite ville remplie de beaux princes.

Il me semble que le docteur fait les cent pas. Déambule dans la pièce. Oscar ne m'avertit pas. Il somnole, peut-être à cause de ses vaccins, il y a une heure. Ma nouvelle inquiétude est que mon père considère Oscar comme une simple première étape vers un véritable chien d'aveugle, et que mon fidèle Oscar, non dressé, ne soit ensuite renvoyé.

— Ça ne m'étonne pas.

Sa voix est derrière moi.

— J'aurais dû être honnête avec toi dès le début. À propos de ma fille. Même si ça n'est pas du tout pour cette raison que j'ai accepté de te recevoir.

Deuxième mensonge.

— C'était il y a très longtemps.

Ça me gêne, cette voix qui me parvient de différents endroits, une sorte de jeu de balle aux prisonniers dans le noir.

Je compte deux secondes avant le léger craquement de sa chaise. Il n'est ni lourd ni maigre.

— C'est ton père qui t'a parlé de ma fille ?

— Non.

— Tu as peut-être… entendu des rumeurs, alors ?

La question est presque timide. Comme provenant d'une personne normale, mal à l'aise. J'imagine qu'en ce qui le concerne il avance en territoire inconnu.

— J'entends des choses tout le temps, dis-je, évasive. Mes autres sens sont hyper développés, maintenant.

Cette dernière phrase n'est pas vraie du tout. Mes sens sont complètement détraqués. Les haricots verts au bacon de mamie ont un goût de cigarette détrempée ; la voix de mon petit frère chéri me fait le même effet que les faux ongles rouges de tante Hilda griffant du verre. La musique country me fait soudain fondre en larmes, moi qui ai toujours pensé, en secret, qu'elle a été créée pour les imbéciles.

Je ne dis encore rien de tout cela à ce médecin. Qu'il croie que je suis brusquement devenue hyper perceptive. Je ne vais tout de même pas balancer Lydia, qui m'a lu tous les articles qu'elle a pu trouver sur Terrell Darcy Goodwin et les investigations sur les Marguerite. Et a mené sa petite enquête sur tous les psys qui ont tenté de percer les

mystères de mon cerveau.

Tout ce que je sais, c'est que ces moments où je suis allongée sur la couette rose de Lydia, avec les plaintes d'Alanis Morissette en fond sonore, et ma meilleure amie en train de me faire la lecture de tout ce qu'elle a imprimé à la bibliothèque… ce sont les minutes, les heures où je me sens le plus en sécurité. Lydia est la seule à me traiter exactement de la même manière qu'avant.

Pour une raison ou une autre, je pense que ce médecin-là pourrait bien être le deuxième à me comprendre. Il a perdu une fille. La douleur doit être une de ses proches amies. Je me raccroche à cet espoir.

Tessa, aujourd'hui

Je prends vite fait une dernière photo avec mon iPhone. Trois en tout. J'aurais dû le faire trois jours plus tôt, avant que les tiges ne ploient, que leur œil ne s'incline d'un air abattu vers le sol.

Angie est la seule à qui j'ai tout raconté et maintenant elle est morte.

Je ne me laisserai pas avoir par la tête penchée des marguerites jaunes sous ma fenêtre. Je sais qu'à l'intérieur de chacun de ces trente-quatre yeux noirs sont amassées assez de graines pour en tapisser tout mon jardin au printemps. Une fois mes gants de jardinage enfilés, je m'arme du désherbant déniché au fond de mon garage. Je me demande s'*il* aime assister à cette partie du processus. J'ai découvert que le poison est la meilleure méthode. Je n'ai plus arraché les marguerites par la racine depuis mes dix-sept ans.

Un souffle de brise disperse le jet pulvérisé. Il m'en arrive dans la bouche, le goût est amer, métallique.

Si je ne me presse pas, je serai en retard pour aller chercher Charlie. Je nappe les plantes d'une dernière couche cancérigène. J'enlève mes gants, les abandonne à côté du pulvérisateur, fonce récupérer mes clés de voiture sur le plan de travail de la cuisine, saute dans ma jeep et me rends au gymnase du lycée, à dix minutes de route. Il accueille l'entraînement des Fighting Colts. Sur le trottoir un flot de filles, en pleine conversation ou rédaction de textos, queues-de-cheval, shorts de sport rouge obligatoires moulant jusqu'à l'indécence, contre lesquels, en tant que mères, nous aurions déjà dû protester officiellement depuis longtemps d'ailleurs.

La portière arrière s'ouvre d'un coup sec, je sursaute, comme toujours.

— Salut, maman.

Charlie balance à l'intérieur son sac de sport Nike bleu qui recèle en

général d'odorantes surprises et son sac à dos rempli de livres qui atterrit lourdement sur la banquette. Elle s'assied d'un bond, claque la portière.

Visage lisse, angélique. Jambes sexy. Muscles vigoureux, mais pas encore assez matures pour l'autodéfense. Innocente, et pas tant que ça. Je préférerais ne pas être consciente de ces caractéristiques, mais je me suis entraînée à la voir comme si j'étais *lui*.

— Mon ordi est nul, lance-t-elle.

— Ta journée s'est bien passée ? L'école ? Le volley ?

— J'ai super la dalle. C'est vrai, maman. Je n'ai même pas pu imprimer mes exercices, hier soir. J'ai été obligée d'utiliser ton ordi.

Cette fille magnifique, l'amour de ma vie, qui me manque à chaque heure de la journée, commence déjà à me prendre la tête.

— Un McDo ? suggéré-je.

— Grave.

J'ai cessé de culpabiliser concernant ces virées au drive-in après le sport. Ma fille n'en dévore pas moins un dîner entrée-plat-dessert tout ce qu'il y a de sain deux heures plus tard. Charlie mange quatre fois par jour mais garde sa longue et fine silhouette de roseau. Elle a mon appétit d'athlète d'autrefois, mes cheveux roux et les yeux changeants de son père. Ils tirent sur le violet, elle est heureuse, sur le gris, elle est fatiguée. S'ils sont noirs, elle enrage.

Une fois de plus, je regrette que son père se trouve à des milliers de kilomètres sur une base de l'armée en Afghanistan. Je regrette qu'il n'ait pas été davantage que ce flirt un peu sérieux d'il y a quinze ans et qui a mal tourné un mois avant que je me rende compte que j'étais enceinte. Cela dit, Charlie se fiche bien que nous n'ayons jamais été mari et femme. Le lieutenant-colonel Lucas Cox règle sa pension alimentaire avec une régularité de métronome et reste en contact permanent. Je crois d'ailleurs que Charlie a un rendez-vous Skype avec lui ce soir même.

— On reparlera de l'ordi plus tard, d'accord ?

Pas de réponse. Concentrée sur un SMS, je parie. Je démarre et décide de la laisser décompresser après ces huit heures sous les néons des salles de classe à construire des prismes triangulaires et à déconstruire Charlotte Brontë. Charlie ayant abandonné son exemplaire de *Jane Eyre* sur le canapé hier soir pour faire un tour sur Facebook, j'ai remarqué que l'héroïne en couverture avait été affublée d'une

moustache et de cornes. « Elle ne fait que geindre », a geint Charlie ce matin tout en enfournant une tranche de bacon.

Quelques minutes plus tard, je me gare devant la borne du drive-in.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Hmmmmmmm.

— Charlie, arrête avec ce téléphone. Il me faut ta commande.

— OK, répond-elle gaiement. Alors, je voudrais un Big Mac et un MacBook Pro.

— Très drôle.

En réalité, j'adore cette facette de sa personnalité – l'insolence de son sens de l'humour, son assurance, cette capacité à me faire rire même quand je ne suis pas d'humeur. J'attends que Charlie ait englouti la moitié de son hamburger pour lancer la Grande Conversation. Dans la jeep, rien que toutes les deux, il y a des chances pour que mes mots ne se perdent pas dans son cerveau.

— J'ai changé d'avis, j'ai décidé de m'impliquer dans la défense de Terrell Goodwin. J'ai discuté avec le nouvel avocat chargé de l'affaire. Une légiste célèbre va réexaminer les pièces à conviction. Elle m'a prélevé un échantillon d'ADN cette semaine.

Bref silence.

— C'est bien, maman. Il faut que tu sois absolument sûre. Tu t'inquiètes beaucoup ces derniers temps. Des tas de gens ont été mis hors de cause grâce à l'ADN. Notre prof de sciences nous a raconté que le Texas était un des États qui avaient fait sortir le plus de prisonniers du couloir de la mort. Alors que les gens croient qu'on les tue tous.

Je l'entends froisser son emballage.

— Ne le jette pas par terre, dis-je par réflexe.

Intérieurement je m'interroge : Est-ce parce qu'on condamne davantage d'innocents ?

— Et Angie, elle était sympa, ajoute Charlie. Elle était carrément super convaincue. En plus, elle disait que ce n'était pas du tout ta faute.

— On va encore parler de moi aux infos.

En clair : Charlie n'y échappera pas non plus.

— J'ai déjà survécu à ça. Mes amis vont s'occuper de moi. C'est bon, maman, je gère.

La naïveté de sa réponse me fait monter les larmes aux yeux. En même temps, j'ai du mal à croire que Charlie n'ait que trois ans de moins que moi à l'époque de mon témoignage. Elle semble tellement

plus prête.

Nous sommes devant chez nous, je coupe le contact. Charlie récupère ses affaires à grand bruit, et sans me retourner j'assène :

— Ne monte jamais, je dis bien jamais, en voiture avec un inconnu. Ne rentre jamais seule. N'adresse pas la parole aux journalistes.

Dans l'espace confiné, ma voix paraît plus tranchante que je ne l'aurais souhaité.

— Si je ne suis pas à la maison, tu actives l'alarme à l'instant où tu refermes la porte.

Il est ridicule de répéter ces instructions mille fois rabâchées, mais je suis devenue trop laxiste, au fil des années. Je me suis juré, depuis l'enterrement d'Angie, de savoir à chaque seconde où se trouve Charlie. Il y a quelques jours j'ai refusé un contrat de free-lance à Los Angeles pour la construction d'un escalier à base de voitures anciennes et de verre recyclé. Il m'aurait pourtant permis de toucher de quoi assurer pour les deux années à venir.

— Maman.

Elle met dans ces deux syllabes autant de condescendance adolescente que possible.

— C'est bon. Je. Gère.

Avant que j'aie le temps de réagir, elle descend de voiture et gagne la porte au petit trot, sa clé à la main. Quelques secondes lui suffisent pour être à l'intérieur. Prête, comme je lui ai appris. Innocente, mais pas tant que ça.

La question que ni elle ni moi n'osons jamais poser à voix haute est la suivante : si ce n'est pas lui, alors qui ?

Je la suis lentement, en tripotant mon téléphone. Je manque de trébucher sur son sac de sport, au beau milieu de l'entrée, m'apprête à la rappeler à l'ordre, m'interromps. Je rejoins directement le salon, le petit bureau où est installé mon ordinateur portable, réceptionne le message que je viens de m'envoyer à ma propre adresse mail, lance l'impression. À entendre la machine le régurgiter à quelques mètres de là, je songe que Charlie a raison – notre maison a besoin d'une mise à jour technologique.

L'imprimante crache trois images granuleuses de fleurs à demi fanées. La porte de Charlie est déjà fermée lorsque je passe devant.

Quelques secondes plus tard, hissée sur la pointe des pieds, je récupère la boîte à chaussures marquée « Impôts », rangée sur la

dernière étagère du placard de ma chambre.

Le tueur a planté pour moi des marguerites jaunes à six reprises. Quel que soit l'endroit où je vivais. Il aime me laisser dans le doute. J'en suis persuadée, désormais.

Il attendait si longtemps entre chaque repiquage, parfois, qu'avant l'intervention d'Angie je parvenais la plupart du temps à me convaincre que le véritable tueur était derrière les barreaux. Que les premières marguerites jaunes étaient l'œuvre d'un malade, et les suivantes dues aux caprices du vent.

Dans cette boîte étiquetée « Impôts », qui contenait initialement des tennis de marque Asics pointure 38, sont réunies les photographies que j'ai prises à chaque fois, on ne sait jamais. Au cas où.

Je soulève le couvercle de la boîte posée sur le lit. Au-dessus de la pile se trouve celle que j'ai prise avec le vieux Polaroïd de mon grand-père.

Cette première fois, juste après le procès, j'avais cru devenir folle. Ces marguerites jaunes apparues soudainement en octobre sous le chêne à feuilles persistantes du fond du jardin auraient-elles pu être le résultat d'une bizarrerie climatique ? Sauf que le sol avait été remué. J'avais déterré les fleurs moi-même, un peu frénétique, à l'aide d'une cuillère.

Je n'avais rien voulu dire à personne parce qu'à la maison nous reprenions un semblant de vie normale. La thérapie était derrière moi. Terrell Darcy Goodwin en prison. Mon père voyait quelqu'un, pour la première fois.

La cuillère s'était heurtée à une autre surprise ce jour-là – un objet en plastique orange et dur. Un flacon de médicaments vide. Étiquette déchirée. Couvercle muni d'une sécurité enfant.

Charlie monte le son de sa musique. Elle filtre à travers les murs sans toutefois parvenir à engloutir les mots que j'avais lus sur ce petit bout de papier roulé dans le flacon.

Oh, Marguerite, Marguerite chérie,
Mes vœux sincères jamais je ne pourrai trahir,
Laisse-moi embrasser cette larme je te prie
Je ne veux plus jamais te faire souffrir
Mais si tu parles de moi,
Je ferai de Lydia
Une Marguerite aussi.

Tessie, 1995

À l'instant où il quitte le bureau, mes doigts effleurent trois fusains épais et courts, la spirale métallique froide d'un bloc-notes, un gobelet rempli d'eau, quelques pinceaux, une boîte de peintures qui grince quand on l'ouvre. Le docteur m'a répété trois fois l'ordre dans lequel elles sont disposées. Noir, bleu, rouge, vert, jaune, blanc.

Comme si mon choix de couleurs avait de l'importance. J'envisage déjà de les mélanger pour faire du violet et du gris, de l'orange et du vert d'eau. Les teintes des hématomes, et des couchers de soleil.

Ce n'est pas la première fois que je tente le dessin en aveugle. Après la mort de ma mère, mon grand-père essayait en permanence de me faire oublier un peu mon chagrin.

Nous étions installés à sa vieille table de pique-nique. Il avait transpercé une assiette en papier cartonné en son centre à l'aide d'un crayon HB, formant une sorte de parapluie qui me permettait de tenir le crayon sans regarder ce que faisait ma main.

« Crée l'image dans ta tête, c'est essentiel. Tu n'as pas besoin de tes yeux pour ça. Commence par les contours. »

Je me souviens de la frise de fleurs bleues tout autour de l'assiette en papier cartonné, et aussi que mes doigts étaient tout poisseux de sueur et de chocolat, mais pas de ce que j'ai dessiné ce jour-là.

« Les souvenirs ne sont pas comme du compost, avait déclaré le docteur en me guidant jusqu'à son bureau. Ils ne se décomposent pas. »

Je savais exactement ce qu'il attendait de ce petit exercice. Sa priorité n'était pas de guérir ma cécité. Il voulait comprendre pourquoi ma cheville était en morceaux, quel ustensile avait imprimé une demi-lune rose sous mon œil. Il espérait que je tracerais un visage.

Il ne m'en a rien dit, mais je savais.

« L'espace de stockage est infini, par ici, dit-il en tapotant mon

crâne. Il suffit de creuser dans toutes les cases. »

Encore une formule toute faite de développement personnel et j'allais me mettre à hurler.

J'entends mon père de l'autre côté, le bourdonnement d'une conversation. Oscar s'est calé sous le bureau, la tête sur mon plâtre. Une pression, mais agréable, comme la main de ma mère sur mon dos. La voix du médecin flotte à travers la porte. Ils discutent base-ball, comme si la vie continuait, comme si de rien n'était.

Mon esprit est vide, mais mon fusain se met à gratter le papier avec insistance.

Le cliquetis de la porte qui s'ouvre me surprend, je sursaute, Oscar aussi, et mon bloc-notes tombe bruyamment sur le sol. Je n'ai pas la moindre idée du temps qui s'est écoulé, c'est nouveau, parce que depuis que je suis aveugle je suis capable de deviner l'heure à cinq minutes près. Lydia attribue ce talent à mon horloge interne, pas loin de celle qui rappelle aux animaux qui hibernent, isolés dans l'obscurité de leur grotte, que le moment est venu de se réveiller et de s'aventurer dans le monde.

Je sens son eau de toilette, celle qui s'appelle Tommy et dont Bobby s'asperge toujours largement lorsqu'il se trouve dans un grand magasin. Mon médecin porte du Tommy Hilfiger, a exactement la même voix que Tommy Lee Jones. Tommy partout.

— Je jette juste un coup d'œil, pour voir si tu avances, dit-il.

Il est à côté de moi, récupère le bloc par terre, le replace devant moi. Mes dessins, à l'exception de celui sur lequel je travaillais, sont dispersés sur son bureau. Ma tête me lance, j'appuie un doigt sur ma tempe droite, je cherche le bouton pause.

— Je peux ? s'enquiert-il.

C'est ridicule, je suis persuadée que ses yeux étudient déjà les différents croquis. Il s'empare d'une feuille, la repose, en prend une autre.

L'air est lourd de la déception qui émane de lui ; le voilà transformé en professeur confronté à une élève peu douée dont il espérait qu'elle le surprendrait.

— Ce n'est qu'un premier essai, dit-il.

Silence maladroit.

— Tu n'as pas du tout utilisé de peinture.

Crois-je entendre un reproche ?

Il se raidit. S'approche, me chatouille l'épaule, retourne mon bloc, apparemment à l'envers.

— Qui est-ce ?

— Je n'ai pas terminé.

— Tessie, qui est cette personne ?

J'avais frotté le fusain sur la page jusqu'à la noircir entièrement. J'avais fouillé dans les tiroirs, à la recherche d'une gomme, pour créer autour de la figure féminine un nid de cheveux chaotique. Mon ongle avait soigneusement tracé de grands yeux, des pommettes et un nez délicats, des lèvres pulpeuses formant un O effrayé.

J'ai pensé aux contours. Aucun cou ne la relie à l'ombre autour. Elle flotte dans l'espace, constellation hurlant en silence. J'ai dessiné un visage, mais ce n'est pas celui qu'il voulait.

— C'est votre fille.

Pourquoi éprouvais-je le besoin de le torturer, je l'ignore. J'aurais pu dire que c'était Lydia. Ou ma mère. Ou moi. Mais non.

Je sens un petit déplacement d'air, il a soudain reculé. Je me demande s'il a envie de me gifler. Oscar retient un gémissement.

— Elle ne lui ressemble en rien.

Sa voix se brise. Une image se forme dans mon esprit, un œuf parfaitement noir fendu d'une fissure blanche.

Je sais que sa réponse est inappropriée, idiote même. À dix-sept ans, je suis déjà une artiste accomplie, mais ce dessin-ci est sûrement déformé, enfantin, même. Évidemment qu'elle ne lui ressemble en rien. Je ne l'ai jamais rencontrée. Et je suis aveugle.

Il est médecin. Il ne devrait pas me laisser transformer cela en affaire personnelle.

Depuis quand suis-je devenue capable d'une telle cruauté ?

Tessa, aujourd'hui

Enfonçant ma bêche dans la terre meuble pour retirer les marguerites empoisonnées que j'entasse soigneusement à côté de moi, je pense à Lydia. Le métal de la lame est taché de traces rouille sang, mais les parties encore brillantes étincellent à la lumière qui filtre à travers les rideaux de ma chambre.

Les voilages jaunes deviennent blancs au clair de lune, ils gonflent et dégonflent au souffle du vent. En attendant que Charlie sombre dans le sommeil, j'avais établi, affalée sur mon canapé devant l'émission de Jimmy Kimmel, une liste au dos d'un ticket de commissions – comme si cela en rendait le contenu plus inoffensif.

Je voulais les voir écrits noir sur blanc. Chacun des lieux où j'avais découvert un pied de marguerites jaunes durant les années qui ont suivi le procès. La grande question, dont je connaissais déjà la réponse : devrais-je y retourner seule ? Avec Bill ? Avec Joanna ? Ne serait-ce pas leur faire perdre leur temps, voire leur donner à penser que je suis encore plus cinglée qu'ils ne le croient déjà ?

Il paraissait peu probable que j'exhume des choses qu'il aurait cachées pour moi tant d'années après, ou que je retrouve l'endroit exact où creuser, même à l'aide des photographies. La pluie ravine, le terrain change.

Voilà qu'à quatre pattes dans la nuit noire, les mains dans la terre, je me demande si je ne me trompe pas. Je déniche une vis oubliée là par un ouvrier venu remplacer mes fenêtres il y a deux années de cela. Un bout de papier. Les racines têtues d'une plante grimpante qui ressemblent à un os blanc.

Lydia savait toujours quoi faire dans ces situations. C'était elle, l'esprit scientifique et logique, capable de mettre l'émotion de côté et d'examiner tout avec un détachement clinique que je ne possédais pas.

L'été de nos huit ans, elle suivait bien proprement les délimitations sur son cahier de coloriages, quand je faisais fondre sous le brutal soleil texan des craies grasses que j'avais l'intention de mélanger pour inventer une teinte inédite.

À l'école primaire, j'aimais courir contre le vent, par défi ; pendant ce temps, Lydia m'attendait, les jambes croisées sur une couverture, plongée dans un livre pas du tout de son âge. *Gatsby le Magnifique*, *Hamlet*, *1984*. Après, tandis que je m'effondrais sur le sol, hors d'haleine, elle pressait ses doigts frais sur mon poignet, pour compter les pulsations.

Je savais que tant que Lydia veillait sur moi je ne risquais pas de mourir. C'est elle qui m'a soufflé à l'oreille, alors que je fixais cette version cireuse de ma mère dans son cercueil : « Elle n'est pas vraiment là. » Lydia était inexplicablement attirée par la mort, depuis toujours.

Lorsque Mme Baker, en seconde, nous a demandé de faire un devoir sur « un moment particulièrement fascinant de l'histoire britannique », les deux tiers de la classe se sont intéressés aux Beatles. Pour ma part, j'ai soigneusement reproduit une gravure représentant London Bridge au Moyen Âge et tenté d'élucider ce petit miracle : comment les maisons et les échoppes qui s'y entassaient n'avaient-elles jamais fini englouties dans la puissante Tamise ?

Lydia a choisi, elle, d'évoquer un fleuve maléfique, aux remous si noirs que le fond en était invisible. Mme Baker lui a suggéré d'en faire la lecture devant toute la classe, probablement parce qu'elle se doutait que nous ne risquions pas de nous endormir à nos pupitres.

Jamais je n'oublierai son glaçant préambule, que Lydia avait tiré du rapport d'autopsie du médecin légiste.

« Le corps était allongé, nu, au centre du lit, épaules à plat, mais axe incliné vers la gauche. La tête était tournée sur la joue gauche. »

Pendant que la majorité de ses camarades s'interrogeaient pour savoir si « I am the Walrus » était le résultat d'un trip à l'acide de John Lennon, Lydia s'était plongée dans l'histoire de la dernière victime de Jack l'Éventreur.

« C'est dans la chambre numéro 13 d'une pension située au 26, Dorset Street, que Mary Kelly fut assassinée avec une sauvagerie effroyable. Elle mesurait 1,69 mètre, elle avait vingt-cinq ans, c'était une

prostituée aux formes généreuses, qui avait une dette de loyer de vingt-sept shillings.

Quelques heures avant sa mort, on l'entendait chanter dans sa chambre. »

Il n'est nul besoin d'être spécialiste de la mémoire pour comprendre pourquoi je me souviens de tous ces détails tant d'années après, et de si peu concernant le London Bridge médiéval. Lydia avait adopté un accent britannique pendant son exposé. À un moment, elle s'était frappé trois fois la poitrine du poing pour souligner l'aspect dramatique des premiers coups de couteau.

Débile. Flippant.

Pour écrire ce texte, Lydia s'était immergée deux week-ends durant dans la bibliothèque de l'université chrétienne du Texas, à lire des rapports médicaux du XIXe siècle et des essais rédigés par des experts en Jack l'Éventreur autoproclamés. Elle avait rangé le tout dans un porte-vues plastifié et, avant de le remettre à la professeure, elle m'avait demandé de l'ouvrir à la dernière page.

J'avais été saisie par l'obscénité de cette vision d'horreur : une photographie en noir et blanc de Mary Kelly allongée sur son lit de misère, éviscérée. Je n'avais jamais su comment elle se l'était procurée, en ces temps où Google n'existait pas. Je savais seulement que Lydia ne cessait jamais de creuser.

Pourquoi est-ce que je pense à ça maintenant ? Je me passe la main sur le front, pour essuyer la sueur, le maculant de terre. Je suis de retour dans la cuisine, le pied sur la pédale de la poubelle, m'apprêtant à y jeter la touffe que j'ai arrachée. Et soudain, ça me revient.

J'ai écarté le bout de papier parce qu'il ne servait pas de support à un poème sadique. Mais je le récupère parmi les ordures pour l'examiner de plus près. Il pourrait parfaitement s'agir d'une partie d'emballage de barre chocolatée. N'était-ce pas une friandise de cette marque que j'avais achetée au Walgreens le soir où j'ai disparu ? Celle-là même que j'achetais tous les mardis pour Roosevelt ?

Roosevelt était un incontournable sur mon parcours de jogging du mercredi, et il s'était vu attribuer ce surnom parce que tous les jours, à midi pile, il se hissait sur un vieux seau rouge et déclamait la totalité du discours d'investiture du président Franklin Roosevelt.

Lorsque je filais devant lui le mercredi après la fin des cours, il avait

terminé depuis longtemps sa diatribe. Nous avions notre petite routine, lui et moi. Sans ralentir le pas, je lançais en l'air un Snickers, sa barre chocolatée préférée. Il la récupérait à la volée à tous les coups et me remerciait d'un large sourire. C'était devenu un rituel porte-bonheur lors de la saison d'athlétisme, et un pacte que j'ai continué de respecter même pendant l'été. Après ma rencontre avec Roosevelt, je n'ai plus jamais perdu une course.

Ainsi c'était décidé. Tous les mardis soir, j'achetais un Snickers. Pas deux, trois ou quatre à la fois. Je ne les achetais ni le lundi ni le samedi. J'en achetais un, et un seul, le mardi soir, et il l'attrapait au vol le mercredi après-midi et je gagnais, je gagnais, je gagnais.

Je tenais à ce rituel avec Roosevelt. À la victoire. Ce soir-là, ai-je mangé ce Snickers parce que je pensais que je ne courrais plus jamais ?

Ayant récupéré un sachet plastique dans un placard, j'y enferme l'emballage. L'aurait-il touché ? S'est-il planqué sous ma fenêtre pour grignoter ? Mon portable se met à sonner, sur le canapé du salon, dérangeant ce silence qui règne partout, sauf dans ma poitrine.

Hastings, William.

— Il est tard, Bill.

Même pas bonsoir.

— La journée a filé trop vite pour moi. Je voulais juste m'assurer que vous gardez bien en tête que nous avons rendez-vous au labo de l'université de North Texas demain à 9 h 45, un quart d'heure avant que les techniciens commencent leur boulot sur les os.

« Comment pourrais-je oublier ? » ai-je très envie de lui hurler, mais je me contente de préciser :

— J'y vais par mes propres moyens.

Ça doit être la raison pour laquelle il appelle. Il a l'air de tenir à tout prix à passer me prendre.

Bill laisse s'écouler quelques secondes.

— Joanna a préféré ne pas s'étendre au téléphone, mais apparemment l'anthropologue judiciaire a déjà trouvé quelque chose.

Tessie, 1995

— Alors ça avance, les dessins à la maison ? demande-t-il avant même que j'aie posé mes fesses sur le divan.

— J'ai oublié de vous en apporter.

Mensonge. Les neuf croquis que j'ai fraîchement réalisés sont exactement où j'ai envie qu'ils soient – enfouis dans mon placard dans une boîte cartonnée rouge marquée « Tampons et serviettes », histoire de dissuader mon fouineur de petit frère.

Le téléphone sur son bureau se met à vibrer. La sonnerie d'urgence, un de mes sons préférés au monde, parce qu'il me permet d'échapper aux questions quelques minutes.

— Pardon, Tessie, excuse-moi un moment. Je viens de faire admettre un patient à l'hôpital et l'infirmière veut me parler.

Sa voix me parvient depuis le fond de la pièce. Je réussis à capter quelques mots. « Elavil ». « Klonopin ». Cette conversation ne devrait-elle pas être privée ? J'essaie de toutes mes forces de ne pas entendre, parce que je n'ai pas envie d'imaginer quelqu'un comme moi à l'autre bout, ni de m'impliquer émotionnellement. Alors je me concentre sur d'autres choses, par exemple je tente de faire correspondre l'accent traînant du docteur avec la description que Lydia m'a faite de lui.

C'était son idée, à elle. Hier, avec ma bénédiction, elle a sauté dans un bus en direction de l'université chrétienne du Texas et, en fin d'après-midi, elle s'est incrustée dans un de ses cours : *Entre Anastasia et Agatha Christie : exploration de la matière grise autour de l'amnésie*.

À l'énoncé de l'intitulé, je n'avais pu retenir une grimace. Trop gadget. Mais bon, je cherchais des raisons pour critiquer.

Il suffisait que Lydia chausse ses grosses lunettes à monture en plastique ronde, auxquelles elle recourait quand ses lentilles lui piquaient les yeux, pour facilement se fondre dans une foule d'étudiants.

Son père lui avait dit un jour, et il l'avait ensuite souvent répété, qu'elle était de ces gens vieux avant l'heure, une remarque qui avait laissé des traces chez elle. En ce qui me concerne, eh bien… Je ne sais pas pour Lydia, mais ces temps-ci je me sentais un peu mal à l'aise quand son père était dans les parages.

Quand nous étions petites, M. Bell, c'était le roi du chili con carne – sa recette était mortelle –, celui qui nous emmenait au stand de tir, nous faisait sillonner le lac Texoma à bord de l'insubmersible *Molly* chaque 4 juillet ou à Labor Day. Mais il était lunatique, et puis tout le monde savait qu'il avait la main leste. Or, depuis mes quatorze ans, il avait parfois les yeux qui traînaient aux mauvais endroits. Peut-être qu'il se montrait plus franc que la plupart des hommes confrontés à la puberté en pleine éclosion. Autant être avertie, m'étais-je raisonnée, je veillerais donc à porter des tenues moins courtes quand j'irais chez Lydia.

La veille, après sa journée d'espionnage réussie et après avoir englouti le reste de gratin préparé par mon père, Lydia avait fait preuve d'une exceptionnelle bonne humeur.

« Tu savais qu'Agatha Christie a complètement disparu pendant onze jours en 1926 ? » m'a-t-elle demandé d'une traite, assise au coin de mon lit.

Je me la représentais dans sa position habituelle : les jambes en tailleur, dans cette position du lotus qui lui était si naturelle, ses Doc Martens à fleurs roses perdues quelque part sur le sol, un chouchou rose retenant la masse noire de ses cheveux. Le rose, c'est la couleur de Lydia.

Un résumé des derniers événements du procès O. J. Simpson bourdonnait dans nos oreilles en fond sonore. Impossible d'y échapper. Mon père aurait préféré que je n'aie pas de téléviseur dans ma chambre, et surtout pas avec cette bande-son sanglante, mais il avait cédé sur-le-champ quand j'avais argué que ce bruit permanent me permettait de me sentir moins seule. Que je ne l'écoutais pas vraiment.

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Je trouvais réconfortante la voix méthodique de Marcia Clark, la procureure. Comment pouvait-on ne pas la croire ?

« Agatha a fait un bisou à sa fille pour lui souhaiter une bonne nuit, et elle a disparu, a poursuivi Lydia. Ils ont pensé qu'elle s'était noyée dans ce plan d'eau, Silent Pool, tout près duquel ils ont retrouvé sa

voiture accidentée.

— “L’étang silencieux” ? »

Je restais sceptique – et mieux valait l’être avec Lydia, au moins une partie du temps.

« Juré, craché. Tu n’as qu’à le lire toi-même. »

Elle m’a lancé une feuille de papier. Venant de n’importe qui d’autre, ç’aurait été un coup bas. Mais c’était Lydia. Ma vision était moins grise quand elle était avec moi. Plus légère, j’avais presque l’impression d’être allongée dans un champ un soir d’été, chatouillée par les brins d’herbe, le regard perdu dans la lumière du crépuscule. J’ai récupéré du bout des doigts cette preuve tangible qu’Agatha Christie avait un jour vécu comme dans une page de ses livres, comme si c’était important.

« En tout cas, c’est là qu’ils ont retrouvé sa voiture, a répété Lydia. L’autre thèse, c’était que son abruti de mari, qui la trompait, l’avait tuée avant d’abandonner son véhicule. Et pendant ce temps, sir Arthur Conan Doyle est allé jusqu’à apporter un de ses gants chez un médium pour essayer de savoir où elle avait pu passer. Ça a fait la une du *New York Times*. »

Nouveau froissement de papier.

« Mais elle a réapparu. En fait, elle a souffert d’amnésie. Pendant onze jours, tu te rends compte ?

— C’était le thème principal de son intervention ? »

C’était à la fois réconfortant et pas du tout.

« Eh oui. Comme l’intitulé m’avait intriguée, j’ai fait un saut à la bibliothèque avant. Quand je suis entrée dans l’amphi, ton psy parlait de l’étiologie de la fugue dissociative, en lien avec l’amnésie. »

Il serait très difficile de vivre dans la tête de Lydia. J’imaginais son esprit comme un endroit aveuglément lumineux et chaotique, une étoile en train d’exploser. Les deux hémisphères de son cerveau engagés dans une guerre permanente. Parce que la brillante et calme Lydia se transformait en droguée dès lors qu’il s’agissait de meurtres et de célébrités. Le procès O. J. Simpson, c’était son LSD. Il suffisait d’une ineptie quelconque pour la mettre dans un état second. Par exemple, l’autre soir, en apprenant qu’après la course-poursuite en voiture avec la police il avait demandé aux flics un jus d’orange, elle était partie dans un fou rire puis s’était lancée dans une tirade de dix minutes sur le jury, qu’elle accusait de ne pas comprendre le concept de polymorphisme de longueur des fragments de restriction.

« Bon, et qu'est-ce qui lui est arrivé, finalement ? »

Essayant d'avancer un peu, par curiosité, mais aussi pressée de savoir si mon docteur faisait ou non l'effet d'un connard manipulateur.

« On l'a retrouvée dans un hôtel thermal sous un nom d'emprunt. Elle a prétendu ne pas avoir reconnu les photos d'elle dans les journaux. Certains médecins l'ont dite suicidaire, en pleine crise psychogène. C'est une fugue dissociative, d'où le titre du cours de ton psy.

— Je préfère me la représenter comme une petite vieille sympathique qui écrit des romans au coin du feu.

— Je sais. C'est un peu comme quand tu apprends que la poétesse Edna St Vincent Millay était accro à la morphine et couchait avec tout le monde. Ce n'est pas le genre de comportement qu'on attend d'une Edna ni d'une Agatha. »

J'avais ri, un rire proche de celui qui était le mien autrefois, je l'ai imaginé se faufiler sous la porte de ma chambre et aller lisser une des rides qui strient le visage de mon père.

« La disparition d'une auteure de romans policiers trompée par son mari. On dirait un coup publicitaire.

— Certains pourraient dire pareil de toi », a rétorqué ma meilleure amie.

Un dérapage rare, venant d'elle. La pique m'a atteinte au côté droit du ventre, la douleur était violente.

« Excuse-moi, Tessie, c'est sorti tout seul. Bien sûr, ce n'est pas ça, ni dans ton cas ni dans le sien. Tu sais, c'est le genre de prof duquel tu peux vraiment tomber amoureuse, parce qu'il en a dans la tête. Ce n'est pas un imposteur. »

Elle est restée silencieuse un instant.

« Je l'aime bien. Je crois que tu peux lui faire confiance. Pas toi ? »

Nouvelle gifle. Quinze heures plus tard, sur le divan du docteur, j'absorbe pleinement les répercussions de la tournure prise par les événements. Voilà que Lydia, mon amie loyale, objective, accorde à mon médecin le bénéfice du doute. Je me demande si elle a été assez folle pour lever la main. Pour poser une question. Pour se faire remarquer. J'aurais mieux fait d'y réfléchir avant.

Le docteur vient de s'excuser et de quitter la pièce. Plus son absence se prolonge, plus il fait sombre. On pourrait croire que ça ne fait aucune différence quand on est aveugle, mais si. Malgré l'air que distribue bruyamment la climatisation, j'ai de plus en plus de mal à respirer. J'ai

ramené mes genoux sous mon menton, je les enserre de mes bras. Ma langue me semble un poisson mort dans ma bouche. Je suis envahie d'une terreur grandissante, que personne ne me retrouve, ne me sauve à temps. J'ai peur de suffoquer ici.

Est-ce que c'est un de vos tests, docteur ?

À l'instant où je décide que la situation est insupportable, il entre dans la pièce d'un bon pas. Sa chaise émet un grincement qui me signifie qu'il s'est rassis. Je réprime le soulagement qui me submerge. Vous êtes revenu.

— Ça a été plus long que je ne l'aurais cru, pardon. Nous nous rattraperons la prochaine fois. Il nous reste environ une demi-heure. J'aimerais parler de ta mère cette semaine, si c'est possible.

— Ce n'est pas pour ça que je suis là.

Ma réaction est épidermique.

— J'ai déjà parlé de ça il y a des années. Je ne suis pas la seule à avoir perdu ma mère, ça arrive à des tas de gens.

Un brouillard bave à la périphérie de ma vision. Petites explosions lumineuses partout, comme une nuée de lucioles affolées. De nouvelles venues dans ma tête. Je me demande si cela signifie que je suis sur le point de tomber dans les pommes.

— Donc ça ne devrait pas te déranger d'en discuter avec moi, argumente-t-il d'un ton raisonnable. Raconte. Où étais-tu le jour de sa mort ?

Comme si vous ne le saviez pas. Comme s'il n'y avait pas un bon gros dossier posé sur votre bureau que vous n'avez pas même besoin de planquer, vu que la fille devant vous est aveugle.

Ma cheville me lance, envoie un message jusqu'à la cicatrice en croissant de lune sous mon œil et à la ligne rose de cinq centimètres sous ma clavicule gauche. Ne voit-il pas dans quel état cela me met ? Ne comprend-il pas qu'il ferait mieux de retirer sa question ?

Les pièces de son visage tournent autour de moi, butées, refusant de s'assembler. Yeux gris-bleu, cheveux bruns, lunettes à fine monture métallique. Il ne ressemble pas du tout à Tommy Lee Jones, avait dit Lydia. Mais enfin, tout ça ne fait pas une image pour moi. Impossible de le dessiner en aveugle.

C'est la pire séance que j'aie vécue, et encore nous venons à peine de commencer.

— Je jouais dans la cabane, raconté-je alors que les lucioles

continuent leur petite danse paniquée.

Tessa, aujourd'hui

La première Marguerite est arrivée, enveloppée d'un drap immaculé, comme habillée pour un baptême. La femme qui la tient est elle aussi couverte de blanc de la tête aux pieds, bouche et nez masqués, de sorte que je ne peux voir que ses yeux. Ils ont l'air très beaux.

Elle dénoue le tissu et soulève tout doucement Marguerite en direction de la baie vitrée. La plupart des membres du petit groupe réuni dans le hall de l'autre côté brandissent leur iPhone. Marguerite est brièvement inondée de flashs. Une vraie star de cinéma.

Son crâne paraît tout droit sorti d'un film d'horreur. Ses yeux sont des cavités ouvrant sur des abysses. Sa mâchoire inférieure a en grande partie disparu. Quelques dents pourries pendent telles des stalactites dans une grotte abandonnée. C'est le vide, ces deux affreux trous béants, qui me rappellent qu'elle a été humaine. Qu'un jour elle a pu nous dévisager en retour.

« Tu te souviens ? » Sa voix creuse, chuintante, résonne à mon oreille. Soudain éclate dans ma poitrine une grenade qui semblait stockée là. C'est un choc, pourtant ça ne devrait pas. Les Marguerite sont restées silencieuses plus d'un an cette fois. Il aurait été idiot de croire qu'elles s'étaient évanouies à jamais.

Pas *maintenant*. Je m'imagine en train de lui plaquer une main sur la bouche. J'entonne un tonitruant hymne national dans ma tête. *The bombs bursting in air,* Les bombes explosant dans les airs… Les paroles du « Star-Spangled Banner ».

Jo me presse le bras.

— Pardon pour mon retard.

Je me raccroche à sa normalité un brin excentrique : blouse blanche de laboratin, pantalon kaki, tennis violettes, badge plastifié avec son cordon décoré de têtes de mort pendant autour de son cou. Petit parfum

chimique, mais pas désagréable.

Respire profondément. Je suis de ce côté de la vitre. De ce côté de l'enfer.

Elle salue le groupe d'un hochement de tête rapide. En plus de Bill et moi, quatre autres personnes ont été autorisées à assister à cet événement : trois étudiants en doctorat – une d'Oxford, deux de l'université de North Texas – et une chercheuse venue de Suède du nom de Britta, une blonde magnifique.

Nous avons passé les quinze minutes précédentes ensemble, à faire comme si de rien n'était, alors que nous étions sur le point d'observer la mort dans ce qu'elle peut avoir de plus sadique. Je me suis attiré quelques coups d'œil intéressés, mais personne n'a posé de questions.

Avant l'arrivée de Jo, nous énumérions les trois endroits à Dallas et Fort Worth que Britta ne devait surtout pas manquer avant de regagner son labo à Stockholm d'ici une quinzaine de jours : le musée Amon Carter, pour ses bronzes musculeux de Russell et Remington, et pour le très beau tableau du garçon noir au chapeau en papier journal ; le musée Kimbell, pour son Caravage et pour ses chefs-d'œuvre exposés sous la lumière naturelle teintée d'argent ; le Sixth Floor Museum[1], ce sixième étage où Lee Harvey Oswald avait pris position pour braquer son fusil sur le président JFK, et où l'on peut voir un théoricien du complot aux yeux fous arpenter un trottoir en répétant « Eh nan, c'est pas comme ça que ça s'est passé ».

À la manière dont Britta reluque Bill, je me dis qu'elle choisira plutôt de faire un tour dans son lit. Il s'était contenté de me gratifier d'un petit sourire sec, ce matin.

— Pour écrire *22/11/63*, le voyage dans le temps autour de l'assassinat de Kennedy, Stephen King a mené une partie de ses recherches dans les archives du musée, est en train de raconter Bill.

— Super bouquin, remarque Jo. King est un génie. Mais il n'a jamais vraiment compris le Texas. Et je dis ça alors que je suis originaire de l'Oklahoma. Salut, Bill. Tessa. Sarita. John et Gretchen. Britta, je suis contente que tu aies pu venir. Apparemment, elles n'ont pas encore vraiment commencé.

Le crâne nous fait maintenant face, il nous lorgne de son coin sur le plan de travail. La femme en blanc continue de déballer les pièces du puzzle. Un long os de jambe nacré, puis un autre en piteux état, comme une branche d'arbre brisée par l'hiver.

— C'est Tammy qui est chargée de l'examen aujourd'hui, commente Jo. Elle dirige les opérations.

Toutes deux échangent un petit signe de la main. Quatre autres femmes en tenue stérile s'installent face à leur sorbonne vitrée. L'éclairage au néon est brutal, glacé.

— Exploration du réfrigérateur d'un tueur en série, me glisse Bill à l'oreille.

Jo jette un coup d'œil dans notre direction, mais je ne saurais dire si elle a entendu.

— Chaque technicienne a une mission précise, explique-t-elle. Margaret va prélever un petit morceau d'os. Toneesha va le nettoyer avec du chlore, de l'éthanol et de l'eau. Jen va le réduire en fine poudre, dont nous pourrons ensuite extraire l'ADN. Le seul rôle de Bessie consiste à asperger les diverses surfaces au fur et à mesure pour que tout reste aussi stérile que possible. C'est le protocole. Toujours.

Ses yeux sont concentrés sur l'activité derrière la vitre. Jo est dans son élément. Brillante, mais sans problème d'ego. Bienveillante, sans cynisme.

Je constate que Jo se souvient d'absolument tous les prénoms, de part et d'autre de la baie vitrée. Et qu'elle pourrait aussi bien nous expliquer le raffinage du sucre.

— Il ne faut jamais déroger au protocole.

Sérieuse, soudain.

— Ne jamais se relâcher. On m'a un jour accusée d'avoir bâclé un travail. Le pire moment de ma vie.

Elle ne s'étend pas. Jusque-là, il n'est pas question de l'affaire qui nous occupe – à qui ces os appartiennent, pourquoi ils sont si particuliers.

— Nous avons une préférence pour le crâne et les os les plus denses, les fémurs spécialement, poursuit-elle. C'est là qu'on trouve la plus longue séquence du génome mitochondrial, donc la meilleure possibilité de récupérer des informations qui nous permettront de déterminer une identité. Nous avons de la chance d'avoir ces trois spécimens, bien que les os aient été attaqués par des charognards, et déplacés au moins une fois.

Le crâne est posé sous une des hottes de laboratoire. Le bourdonnement de la scie nous parvient à travers la vitre, comme un bruit lointain entendu dans une rue, un samedi de désœuvrement.

Lorsque la première Marguerite réapparaît sur le plan de travail, un nouveau trou de quelques centimètres est visible dans son crâne.

Une dégradation de plus, qui vient se rajouter à une longue série.

« Je suis désolée », dis-je en silence. Mais dans ma tête ne résonne aucune réponse creuse, chuintante.

La scie Dremel s'attaque à un os de jambe, le morceau de crâne est déjà passé dans la sorbonne numéro deux. Les techniciennes nous ont oubliés, elles enchaînent sur un rythme fluide. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, exactement, mais il s'agit d'une routine à la fois surréaliste et terre à terre.

— Ça doit être particulièrement motivant de travailler sur les Marguerite ! s'enthousiasme Sarita.

L'étudiante d'Oxford, avec son accent britannique, ciselé. Et ses talons noirs trop hauts.

— J'imagine que c'est un honneur pour ces techniciennes. Vos meilleures collaboratrices, sûrement.

Je sens le corps de Jo se tendre comme si c'était le mien.

— Pour elles, comme pour moi, répond-elle, cette affaire… ces ossements… ne sont en rien différents de ceux qu'on nous confie chaque jour. Chacun représente la même chose. Une famille, qui attend.

Un recadrage. Qui s'adresse à nous tous.

— Pourquoi trois os ? demande Bill, changeant brusquement de conversation. Alors qu'il n'y a que deux squelettes non identifiés ? Je croyais qu'on n'examinait qu'un os d'une seule victime à la fois ?

— Ah, voilà la question que j'attendais.

La voix de Jo garde un léger tranchant.

— Les squelettes ont été attaqués par des petites bêtes. Déplacés par le tueur au moins une fois. Le dossier de l'époque a recensé la présence d'une terre qui n'est pas ce mélange d'argile rouge que l'on trouve dans le champ. Donc, bien sûr, tous les os n'étaient pas là. Notre anthropologue judiciaire a fait l'inventaire de ce qu'il y avait dans les deux cercueils. Il a compté trois fémurs droits.

J'entends quelqu'un retenir une courte inspiration étranglée. Il me faut une seconde pour prendre conscience que c'est moi.

— Il y avait trois squelettes, et pas deux, murmure Bill, comme si je n'étais pas capable de faire le calcul moi-même.

Cinq Marguerite, et pas quatre. Une jeune fille prénommée Merry, trois inconnues rongées par les bêtes, et moi. Un nouveau membre dans

ma tribu. Une autre famille, qui attend.

« C'est moi, me souffle une Marguerite en confidence. C'est moi qui détiens les réponses. »

Jo me coule un regard bizarre, pourtant je sais bien que je suis la seule à entendre.

---

1. Musée situé à l'endroit où s'est trouvé le tireur d'élite ayant assassiné le président Kennedy. Ce sixième étage retrace, par des centaines de programmes de télévision, de radio, par des films et l'exposition d'objets, l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy *(N.d.E.)*.

Tessie, 1995

Je me demande ce qu'il regarde en premier.

La fille avec une bouche. Celle au bandeau rouge sur les yeux. La toile d'araignée emprisonnant un machaon. Le coureur sans visage sur la plage. L'ours rugissant, mon préféré. J'avais travaillé dur sur les dents.

« Tu as pensé à prendre tes dessins aujourd'hui ? »

C'est la première question qu'il a posée.

Tout pour éviter de parler du jour où ma mère est morte. La dernière fois, j'avais pour ainsi dire eu l'impression qu'il m'avait enfoncé un tisonnier brûlant en plein nombril.

Et tout ça pour découvrir quoi ? Que je n'avais rien entendu. Rien vu. Que je me souvenais seulement d'une vague image de sang du côté du lit occupé par ma mère, mais c'était complètement faux, parce que la police m'avait dit qu'il n'y en avait pas. Je ne vois vraiment pas le rapport, surtout. Encore un moyen de m'encombrer le cerveau.

Donc, oui, j'ai apporté des dessins aujourd'hui. À l'instant où il en a parlé, je lui ai tendu un tube en carton blanc. Il avait autrefois contenu l'affiche de *Pulp Fiction* que Lydia avait au-dessus de son lit. Après les trois heures que nous avons passées étalées sur la moquette à poils ras de sa chambre, entourées d'un chaos de papiers, de feutres et de pastels, comme à la maternelle, Lydia avait soigneusement roulé mes œuvres pour les ranger dans le tube.

Elle n'avait pas trop aimé mon idée quand j'avais débarqué chez elle deux jours plus tôt, mais je l'avais suppliée. Elle comprenait mieux que quiconque ma peur – que quelqu'un ne découvre mes secrets avant moi.

Alors, elle était repartie, en bus, faire un tour à la bibliothèque de l'université. Elle avait feuilleté *Le Davido-CHaD Test en pratique clinique : test projectif et clinique de dessin*. Et, parce que Lydia resterait toujours Lydia, *L'Imagination dans la folie*[1], un opus pris au hasard qui étudiait les

« dessins, plans, descriptions et costumes des aliénés » en 1876. Elle m'a enseigné les principes du test « une maison, un arbre, une personne ». La maison, c'est-à-dire comment je vois ma famille. L'arbre, mon univers. La personne, comment je me vois, moi.

Quand tout a été terminé, mon fusain réduit à un tout petit morceau aplati, je me suis dit qu'on avait super bien truandé. Lydia a même été inspirée au point de dessiner, elle aussi, une armée de gigantesques fleurs jaune et noir aux visages pleins de colère, ainsi qu'elle me l'a décrit.

Le docteur est assis en face de moi, il ne dit pas un mot. J'entends le glissement net du papier entre ses mains tandis qu'il passe d'un dessin à l'autre.

Je parie que le silence fait partie des trucs qu'on enseigne à ces enfoirés de manipulateurs.

Pour finir, il s'éclaircit la gorge.

— Techniquement, c'est excellent, surtout que tu ne vois rien. Mais ça se résume à une enfilade de clichés.

Aucune émotion ne transparaît dans ces mots, il énonce des faits.

Mes cicatrices me lancent soudain. Heureusement que je ne lui ai pas donné mes vrais dessins.

— Voilà pourquoi je ne vous aime pas, je réplique froidement.

— J'ignorais que tu ne m'appréciais pas.

— Vous ignoriez, vous dites ? Vous êtes comme tous les autres. Vous vous fichez pas mal de moi.

— Tu te trompes, Tessie. Je me préoccupe beaucoup de ce qui t'arrive. À tel point d'ailleurs que je ne vais pas te mentir. Tu as visiblement passé un certain temps sur ces dessins. Tu es très intelligente et talentueuse. Mais le truc, c'est que je n'y crois pas. L'animal en colère. La fille sans voix. La course au bord du gouffre de l'océan. Ces tourbillons noir et rouge à la Jackson Pollock. Tout ça est juste un peu trop joli. Trop propre. Ces dessins ne sont reliés entre eux par aucune émotion. Ils sont indépendants les uns des autres. Ce n'est pas comme ça que fonctionne le traumatisme. Quelles que soient les émotions que tu traverses en ce moment… elles sont associées à tout.

Sa chaise couine, il se penche en avant, pour poser une feuille devant moi.

— Sauf celui-là. Celui-là est différent.

— Je suis censée deviner ?

Je tente de jouer la carte du sarcasme. De comprendre comment il a pu me percer à jour aussi vite. Et de savoir quel dessin il juge significatif.

— Tu peux ? Essayer de deviner, je veux dire ?

— Vous comptez vraiment m'imposer ce petit jeu ?

Je m'accroche à la laisse d'Oscar comme pour ne pas tomber, elle s'enfonce dans ma chair. Oscar obéit et se lève, pataud.

— Je rentre chez moi.

— Tu es libre de quitter le cabinet absolument quand tu veux. Mais je crois que tu as envie de savoir.

Je reste immobile, tout est dit.

— Décrivez-le-moi, soufflé-je d'une voix rauque, à peine audible, chargée de rage.

— Le champ de fleurs étranglées. Au regard mauvais. La petite fille qui se recroqueville. C'est terrifiant. Complexe. Réel.

Le dessin de Lydia. Elle avait passé deux heures dessus, tout en chantant sur Alanis Morissette. *Got a plastic smile on a plastic face*. Un sourire en plastique sur un visage en plastique.

Lydia qui riait de ne pas même réussir à recopier Snoopy.

Elle ne m'avait pas parlé de cette petite fille. J'avais envie de voir.

Relâchant la laisse, je m'avance d'un coup sur le bord du coussin, et les mots se précipitent dans ma gorge avant que j'aie le temps de les arrêter :

— Et si je vous disais que le principal sujet de mes dessins, c'est…

Je prends une inspiration.

— … un rideau. Un rideau, rien qu'un rideau, jusqu'à me rendre dingue ?

— Je dirais que c'est un début.

Sa voix part légèrement dans les aigus. De l'espoir ?

---

1. En français dans le texte.

Tessa, aujourd'hui

La clé s'enfonce en tintant dans la première des deux serrures de ma porte d'entrée. J'ai encore la tête aux laboratoires immaculés, aux enchevêtrements d'os brisés, et l'infime espoir statistique que l'un ou l'autre des minuscules morceaux de ces filles mortes mène quelque part. Heureusement, les Marguerite ont gardé le silence durant tout le trajet du retour. La serrure résiste, tout à coup une ombre apparaît clopin-clopant au-dessus de la mienne, qui me fait sursauter.

— Mais pourquoi tu es aussi nerveuse, Marge ?

Euphemia Outler, voisine de droite. Effie, comme je la surnomme, ou Miss Effie comme la surnomme Charlie (bien qu'elle ait été mariée une ou deux fois), voire la Vieille Folle, pour quelques sales mômes du quartier. Ex-professeure de sciences et espionne de banlieue résidentielle en free-lance, souffrant de sénilité précoce, elle m'appelle régulièrement Marge – non à cause de mon passé, mais parce que c'est le prénom de sa fille unique, qui vit dans le New Jersey et qui a décrété, aux quatre-vingts ans de sa mère, qu'il y avait du bon dans le proverbe « Loin des yeux, loin du cœur ».

— Dis donc, tu es arrivée en douce, dis-je. Comment ça va aujourd'hui ?

Dans sa main droite, Effie tient un objet rectangulaire enveloppé d'un papier d'aluminium si froissé qu'il pourrait avoir été utilisé et réutilisé depuis la crise de 1929. Dans la gauche, un vase contenant un bouquet arrangé avec le soin professionnel d'un fleuriste. Aucune des fleurs n'est jaune et noir. Sur la tête de ma voisine, le chapeau souple à carreaux bleus que Charlie et moi avons acheté pour elle à un vendeur de plage, à Galveston, quatre étés auparavant. Dans son visage tanné par le soleil, Effie a les yeux qui pétillent encore de provocation adolescente.

— Je vous ai fait un cake à la banane. J'ai mis un peu de boulgour

dedans. Et j'ai récupéré ces fleurs pour toi ce matin. J'ai vu le type les déposer sur votre paillasson. Je me suis dit que le vent allait les emporter. Et en plus, j'ai un problème dont je veux te parler.

— C'est très gentil. Merci.

Je tire le verrou. Le loquet est un peu récalcitrant, lui aussi. Il faut que je m'en occupe. Pourquoi ne pas ajouter une troisième serrure ? Je pousse le battant, Effie m'emboîte le pas dans ses Crocs vertes usées, sans y être invitée.

— Attends-moi, je vais ranger mes courses.

Je détourne les yeux du bouquet.

— Pose donc les fleurs et ton gâteau sur le plan de travail, tu vas me raconter ton… problème. J'ai du thé glacé que Charlie a préparé hier soir. Caféine, sucre, menthe, citron, tout ce qu'il faut. Charlie est allée piquer de la menthe dans ton jardin à la nuit tombée.

— J'ai mis du boulgour parce que je sais que Charlie aime ça. Je veux bien un verre de thé.

Je suis à peu près certaine que ma fille ignore ce qu'est le boulgour, mais ce sera sûrement meilleur que les cookies aux flocons d'avoine et à la caroube qu'elle nous a apportés la semaine dernière ; Charlie les avait allègrement comparés à de la bouse de vache.

Effie se prend pour un cordon-bleu. Le problème, c'est qu'elle pense comme une scientifique. Par exemple, elle a décrété que pour faire une tarte au potiron, il valait mieux en cuire un frais soi-même plutôt qu'utiliser une bonne vieille conserve de purée de courge classique. Je garde du dernier dîner de Thanksgiving un souvenir de gros cubes de légume filandreux sous une épaisse couche de crème fouettée. Ça a du bon : si je garde de la plupart des Thanksgiving un souvenir aussi agréable que monotone, celui-ci nous fera rire, Charlie et moi, pendant un bout de temps.

— Le *New York Times* a titré « Le boulgour, prenez-en de la graine », m'informe Effie. Il faut toujours qu'ils fassent des jeux de mots. Je ne le lirais plus s'il n'y avait pas le supplément sciences, et puis il y a aussi les mots croisés, je suis persuadée que ça peut faire revivre mes neurones morts. Qu'est-ce qu'ils en savent, de toute façon ? Mes cellules ne sont peut-être pas complètement kapput. Tu crois qu'*ils* savent comment on appelle, en huit lettres, une tasse à café du Levant ?

« *Ils* » fait généralement référence à son neurologue.

— Mazagran, je réponds machinalement.

— Eh bien, toi, tu es l'exception qui confirme la règle dans tout un tas de domaines.

Elle quitte le comptoir de granit noir qui sépare la minuscule cuisine du séjour et examine la machine à coudre industrielle Bernina sur la table de la salle à manger, drapée de tulle blanc.

— Alors, c'est quoi le projet cette semaine ? Encore un truc pour ces dames pleines aux as ?

Je referme le réfrigérateur d'un coup de pied.

— Plutôt pour une des petites filles chéries de ces dames pleines aux as. Un tutu. Pour un concours. Base de tulle, application en satin lavande. Cristaux Swarovski.

— Mazette. Je parie qu'elle te paie une fortune.

Loin de là, en réalité, parce que c'est triste à dire, mais la plupart des nantis ne sont même plus capables de reconnaître la valeur des objets réalisés de la main exigeante d'un artisan. Maintenant qu'on peut tout acheter en Chine d'un clic de souris.

— C'est un petit à-côté, je précise. La costumière d'une compagnie de danse de Boston m'a demandé d'habiller les rôles principaux de sa production de printemps, et je veux être certaine que je sais ce que je fais avant d'accepter.

— Ils auraient de la veine de t'avoir. Avec la réputation que tu as maintenant. D'ailleurs, je croyais que tu partais cette semaine pour faire un escalier chez cet acteur cinglé en Californie, celui qui pète tout le temps dans ses films. Il ne voulait pas un escalier dans une vieille Camaro ou je ne sais quoi ? Le père de Charlie n'était pas censé venir la garder en ton absence ? Ce soldat qui m'avait promis de réparer le trou dans mon toit ? Comment il s'appelle déjà ? Lucifer ?

— Lucas. Ce boulot en Californie est en stand-by, pour l'instant.

Pas d'explication, parce que mon passé n'est jamais évoqué. Effie est au courant de cette partie de ma vie, ou pas. Je n'en ai pas la moindre idée, et c'est mieux comme ça. Quoi qu'il en soit, ça n'est pas important, pour elle.

En général, pourtant, j'arrive toujours à savoir, à la façon dont quelqu'un me regarde la première fois, comme si j'étais une œuvre d'art moderne éprouvante. Autre coup de chance pour moi, Effie a tiré un trait sur la presse, qui lui rappelle, dit-elle, que le monde « fonce tout droit vers l'enfer à la vitesse d'une fusée ».

Elle ne s'est pas désabonnée pour autant. Depuis quatre ans que nous

vivons dans cette maison, elle laisse sur le pas de notre porte, plus ou moins régulièrement, son exemplaire du *New York Times*, intact, à l'exception des mots croisés, qu'Effie ne fait toujours pas sur son iPad, malgré tous les efforts de Charlie. Effie est persuadée que la machine la contrôle, et non l'inverse.

Je l'oriente d'un geste vers le canapé.

— Assieds-toi. Quel est le problème ?

— Tu ne lis pas la carte qui accompagne ton bouquet ? En quel honneur, au fait ? Un anniversaire en retard ?

Ses yeux brillent de curiosité.

— Rien de spécial, que je sache. Tu disais que tu avais vu la personne qui l'a déposé ?

Je l'interroge d'un air aussi détendu que possible. Les fleurs déclenchent toujours un petit vent de panique, parce que tous ceux qui m'apprécient assez pour avoir envie de m'en envoyer s'abstiennent, en général.

— Un beau gars, avec un uniforme de chez Lilybud, le fleuriste. Avec le caleçon si bas que je lui ai vu les fesses.

Effie a pu voir ces fesses aujourd'hui. Ou hier. Ou bien il y a un mois de ça. Pour Miss Effie, c'est le temps qui forme une rivière aussi agréable que monotone.

Je lui tape sur l'épaule ; il est bientôt l'heure que j'aille récupérer Charlie à l'entraînement de volley et elle aura sûrement envie d'autre chose que de cake à la banane infusé au boulgour.

— Alors, quel est ton problème ? je répète. Raconte.

— Il y a un chipeur de bêches.

Elle agite un petit transplantoir, que je n'avais pas encore remarqué.

— Je vais en toucher un mot au comité de surveillance du quartier, ajoute-t-elle.

— Un chipeur… de bêches ?

— Je reviens du Walmart, où j'ai trouvé celle-là à 2,99 dollars plus les taxes. Six mois que ça dure. J'achète une bêche, elle disparaît. Je ne vais pas continuer à acheter des outils comme ça pour rien. Tu sais où est la tienne ? J'envisage de faire un inventaire des bêches du quartier.

— Hum.

Mieux vaut que je réfléchisse avant de répondre quoi que ce soit.

— Derrière la maison, reprends-je finalement. Je crois que je l'ai laissée là l'autre jour… après avoir enlevé quelques mauvaises herbes.

Plantée droit dans la terre, comme une pierre tombale.

— Je te préviens, autant laisser traîner un billet de cent dollars, lance Effie.

— Je vais ouvrir l'œil. Est-ce qu'il y a… un endroit en particulier où tu ranges ta bêche ? demandé-je du bout des lèvres, consciente que l'organisation est, pour Effie, un sujet sensible.

Les objets ont la fâcheuse habitude de valser pas mal dans sa maison : on retrouve un numéro de *Scientific American* sur le génie génétique dans le congélateur, le double de sa clé scotché sous le beurrier, une bouteille de vodka Stoli sous l'évier, en compagnie du vieux flacon d'Ajax datant de 1972.

— Bon, je retourne à mes graines, j'étais en train de les trier, déclare Effie en se levant. Les vers ont mangé mes haricots l'an dernier, affreux. Je vais leur laisser un bol de bière cette année. Ça peut paraître bête, mais ça me semble une façon plus sympa de mourir que de finir écrabouillé par mes soins. Ça ne me dérangerait pas de terminer noyée dans la bière quand mon heure viendra.

J'éclate de rire. Je m'approche d'elle pour la serrer dans mes bras.

— Merci d'apporter un peu de… normalité dans ma vie, dis-je.

— Oh, ma chérie, je suis toute transpirante, répond-elle en me rendant gentiment mon étreinte. La plupart des gens me trouvent plutôt bizarre, pourtant.

« La plupart des gens » signifie en général sa fille.

— Oh, moi tu sais, je te rappelle que je suis censée construire un escalier pour un acteur pétomane !

Je suis aussi celle qui doit réprimer des palpitations à chaque disparition du soleil derrière un nuage – cela ravive chaque fois mes craintes de devenir aveugle. Idem à chaque ouverture d'un pot de beurre de cacahuètes. Ou quand j'entends quelqu'un crier « Marguerite ! » dans un parc.

Tout près de la porte, Effie marque une pause.

— Pourrais-tu m'envoyer Charlie d'ici une demi-heure pour nous aider à déplacer des trucs, mon amie de la société hystérique et moi ? Historique, je veux dire. Cela dit, elle a un petit côté hystérique. Ces dames feraient bien de se retirer le balai du derrière, si tu vois ce que je veux dire.

— Bien sûr, dis-je en souriant. Je le dirai à Charlie.

Depuis le seuil, je la regarde naviguer à travers l'épais tapis d'herbe

brun doré, puis disparaître parmi les plantes qui poussent devant chez elle dans la plus grande anarchie, jusqu'à ce que je ne voie plus que son chapeau au-dessus d'une touffe de graminées.

Voilà soixante et un ans qu'Effie est installée dans cette maison jaune tarabiscotée, de style Queen Anne, qui, comme notre pavillon 1920, se trouve au cœur du célèbre quartier historique de Fort Worth, Fairmount District. Effie ne se souvient plus de combien de couches de peinture différentes elle a tartiné ses moulures et bardeaux en écaille, mais cela lui permet de dater les événements : « Quand la maison était lilas » ou « Quand la maison était dans son affreuse période marron ». Une fois par mois, Effie sort sa Cadillac du garage, un vrai paquebot, pour se rendre aux réunions de l'association de préservation et de sauvegarde du quartier historique. Elle adore arracher Charlie à l'emprise de son iPhone, un œil après l'autre, pour la bombarder d'anecdotes sur l'histoire locale. Avant, le tramway passait dans notre rue, ce qui explique sa largeur. Sur la colline de Hemphill se dressait autrefois un manoir extravagant surmonté d'une grande éolienne, qui a mystérieusement brûlé.

Lorsque le portable exerce à nouveau son attirance magnétique sur ma fille, Effie sort l'artillerie lourde : Butch Cassidy et le Kid, qui vivaient dans le quartier de Hell's Half Acre, à cinq kilomètres d'ici, ou encore les effrayants tunnels aux cochons, maintenant condamnés, qui courent sous la ville.

« Tu sais que c'étaient des chèvres qui emmenaient les cochons à l'abattoir. Du coup, elles étaient épargnées. À l'époque, elles guidaient dix mille cochons par jour à travers les souterrains de Fort Worth jusqu'à l'ancien marché aux bestiaux. Comme les New-Yorkais dans le métro. »

De manière générale, au petit jeu Effie contre Twitter, c'est encore Effie qui l'emporte.

« Les gamins ont besoin de s'inscrire dans le réel, aime-t-elle à me répéter. D'arrêter d'exister et d'échanger seulement dans le virtuel. »

Je retourne m'installer dans la cuisine, bien enracinée dans le présent, perchée sur mon tabouret, qui exécute sans broncher les petits demi-cercles que je lui impose. En buvant mon thé, je regarde fixement la carte qui accompagne le bouquet. Qui attend d'être ouverte. Je tends la main, déchire l'enveloppe plastifiée, et j'en tire un petit carton décoré de ballons de baudruche dessinés.

Tu me manques,
Je t'embrasse, Lydia

La carte me glisse des doigts et tombe sur le comptoir. Un angle se ramollit dans l'auréole laissée par mon verre de thé glacé. Le nom de Lydia se dissout dans une tache violette. Ce n'est pas l'écriture dont je me souviens, mais peut-être est-ce le fleuriste qui a pris le message en note.

Pourquoi Lydia m'enverrait-elle un bouquet comme si de rien n'était ? Ne comprend-elle donc pas que je livre chaque jour un véritable combat vis-à-vis des fleurs ? Que je m'accroche aux lambeaux amers de la dispute qui nous a éloignées après le procès ? Voilà dix-sept années que nous ne nous sommes plus parlé, depuis que sa famille a quitté la ville sans un mot. Ces fleurs semblent là pour me narguer.

D'un geste violent, je sors le bouquet du vase, éclaboussant mon jean, et j'ouvre la porte qui mène au jardin. Quelques secondes plus tard, les gerberas roses et les orchidées violettes s'éparpillent sur le bûcher funéraire de mon compost. J'emporte le vase de plastique jusqu'à la poubelle de recyclage vide devant notre garage indépendant, un peu en retrait par rapport à la clôture. Me plaignant, au passage, que Charlie aurait dû la rentrer il y a deux jours.

Aucune raison de croire que mon monstre ait pu envoyer ces fleurs en se faisant passer pour Lydia. Je pousse le portillon qui donne sur ce petit ruban de pelouse qui nous sépare des voisins. La voix couinante de Bob l'Éponge me parvient par une fenêtre ouverte. Autrement dit, c'est la baby-sitter qui est là, et pas les parents avocats et tatillons, chacun équipé de sa berline électrique.

J'ai appris il y a longtemps de cela à repérer ce qui était habituel, ce qui ne l'était pas.

À tenir une encyclopédie des plus petits sons.

Je contourne la maison. Personne n'est venu replanter des marguerites jaunes devant ma chambre. Le sol est lisse, retourné. Oui mais voilà, je n'ai ni retourné ni lissé le terrain.

Et ma bêche a disparu.

Tessie, 1995

— Si tu avais droit à trois vœux, quels seraient-ils ? répète-t-il.

C'est son nouveau jeu.

La dernière fois, le rideau ne nous avait menés nulle part. Je n'arrive vraiment pas à comprendre pourquoi j'ai dessiné ça. Je lui avais dit que c'était un rideau tout ce qu'il y a de plus banal. Immobile, comme un jour sans vent. Constatant que je n'avais toujours pas apporté mes productions aujourd'hui, il n'en a pas reparlé. Il connaît mes limites, contrairement aux autres, mais il trouve sans cesse de nouveaux moyens pour me faire sortir de mes gonds. Par exemple, il insiste maintenant pour que je me présente deux fois par semaine au lieu d'une, tout ça pour me soumettre à ses petits quiz.

— Sans rire ? je réplique. Vous voulez que je vous dise que mon vœu numéro un serait de voir ma mère descendre de son nuage pour me serrer dans ses bras ? De ne plus vivre dans un poème genre Edgar Poe ? Que mon petit cousin arrête de claquer des doigts devant mon nez pour essayer de me faire recouvrer la vue par magie ? D'entendre mon père s'énerver à nouveau devant sa télé ? Trois vœux, ça ne suffira jamais. Et si je vous disais plutôt ça : je souhaite ne pas répondre à cette question idiote.

— Pourquoi veux-tu que ton père s'énerve devant la télé ?

Un soupçon d'amusement dans sa voix. Je me détends un peu. Il n'est pas fâché.

— Il adorait ça, avant. Râler devant les matchs de base-ball, quand Bobby Witt fait n'importe quoi. Maintenant, quand les Rangers jouent, mon père reste assis là comme un zombie.

— Et tu penses que c'est ta faute ?

La réponse est, me semble-t-il, assez évidente.

Si seulement je n'avais jamais croisé Roosevelt, je n'aurais pas eu

besoin d'acheter de Snickers, du coup je ne serais pas sortie de cette épicerie à 20 h 03 le 21 juin 1994. Si seulement je ne m'étais pas tant souciée de gagner, gagner, toujours gagner.

— Intéressant que tu aies mentionné Poe, lâche-t-il, déjà en train de passer à la suite.

Allez, j'accepte de mordre à l'hameçon, sur ce coup.

— Pourquoi ?

— Parce que, sur ce divan, la plupart des personnes qui ont subi un traumatisme psychique comparent leur expérience à des œuvres plus actuelles de la culture populaire. Des films d'horreur. Des séries policières. J'ai souvent droit à Stephen King. Quand as-tu commencé à lire Poe ?

Je hausse les épaules.

— À la mort de mon grand-père. Il m'a légué beaucoup de livres. Avec ma meilleure amie, on s'est plongées dedans pendant un moment. On a lu *Moby Dick* cet été-là aussi. Alors pas la peine de vous imaginer quoi que ce soit, OK ? Ça ne veut rien dire. J'étais heureuse, avant tout ce qui m'est arrivé. Ne vous concentrez pas sur des détails qui n'ont aucun sens.

— Toute sa vie, Poe a été englué dans sa peur d'être enterré vivant, persiste-t-il. Le retour d'entre les morts, aussi, c'était un de ses thèmes de prédilection. Tu ne crois pas que ça pourrait être davantage qu'une simple coïncidence ?

Un marteau se met à tambouriner dans mon cerveau. Comment le sait-il ? Moi qui le prenais pour un imbécile, il m'étonne. Il a toujours une idée derrière la tête.

— Tu as envie qu'on en discute ? propose-t-il.

Oscar choisit ce moment pour changer de position. Au passage, il me lèche le genou. Tante Hilda passe son temps à lui crier dessus comme une idiote « Ne lèche pas ! Ne lèche pas ! », mais moi, j'adore qu'il bave sur moi. Et, en cet instant précis, c'est comme s'il me disait « Allez, vas-y, tente ta chance avec celui-là. Je voudrais bien que tu me lances un Frisbee un de ces quatre ».

— Cette étudiante d'East Texas… Merry.

Je m'exprime avec hésitation.

— Elle était vivante quand on nous a abandonnées dans cette tombe. Elle m'a *parlé*. Je me souviens d'elle de deux manières. Vivante et morte.

Avec des yeux comme des diamants bleus et avec des yeux comme

du verre trouble poli par la mer. Avec, à la commissure, des petits vers blancs, grains de riz agités.

Il ne répond pas tout de suite. Il ne s'attendait pas à cela, je me rends compte.

— Et la police t'a dit que ce n'était pas possible, réagit-il lentement. Qu'elle était déjà morte quand vous vous trouviez dans ce trou. Elle était probablement décédée depuis plusieurs heures.

Avec quel soin mon médecin a lu tout ce qui concerne cette affaire.

— Oui. Mais elle était vivante dans le champ. Elle était gentille. Je sentais son souffle sur mon visage. Elle a chanté. Elle était membre de la chorale paroissiale, vous savez ?

Le suppliant de me croire, je ne lui raconte que la partie la moins dingue.

— Elle m'a dit comment s'appelait ma mère. Elle m'a récité le nom de leurs mères à toutes.

Si seulement je pouvais m'en souvenir.

Tessa, aujourd'hui

J'attends que se déclenche la bombe du matin. Ou pas. J'ai préparé du café, beurré une tranche de cake à la banane et au boulgour, écouté la musique que Charlie pousse à fond sous la douche, mollement tracé un motif pour la confection du tutu, me suis félicitée de ma chance.

Parce que, ne vous y trompez pas, je suis terriblement chanceuse. S'il m'arrive d'oublier ça, les Marguerite me le rappellent en chœur. Et ce gâteau n'est pas si mauvais.

— Maman !

Le cri de Charlie me parvient sans peine depuis sa chambre.

— Où est mon maillot bleu ?

Je découvre Charlie en petite tenue, ses cheveux trempés virevoltant autour de sa tête comme des ficelles rouges. Elle retourne sa chambre, véritable tanière remplie de vêtements sales.

— Quel maillot ? je demande patiemment.

Elle a en sa possession deux uniformes d'entraînement, quatre de compétition. Lesdits uniformes sont « obligatoires pour être intégrée dans l'équipe », ont coûté quatre cent trente-cinq dollars et trois d'entre eux sont à mes yeux tout à fait identiques.

— Bleu, bleu, bleu, tu n'as pas entendu ? Si je ne l'ai pas pour l'entraînement, le coach va me faire faire des tours de terrain. Si ça se trouve, à cause de moi, il va même forcer toute l'équipe à courir.

Le coach. Pas besoin de préciser son nom. Autant dire Dieu.

— Hier il a renvoyé Katlyn chez elle parce qu'elle n'avait pas ses chaussettes rouges. Elle avait trop honte. Tout ça parce que sa mère les avait lavées et rangées sans faire exprès dans le sac de sport de son frère. Dont l'équipe de base-ball porte aussi des chaussettes rouges. Pff.

J'extirpe un tee-shirt de l'enchevêtrement qui gît sur le sol.

— C'est ça ?

Charlie, vautrée sur son lit défait, est potentiellement en train de vivre la fin du monde. Elle tend légèrement le cou dans ma direction. Je remarque son sac à dos ouvert sur son bureau, ses devoirs de biologie toujours posés à côté. L'horloge numérique sur sa commode indique qu'il reste dix-neuf minutes avant que mon amie Sasha et sa fille passent la chercher pour l'accompagner au lycée.

— Maman ! Non ! C'est celui avec le numéro *blanc* et la bordure super cool en bas. Celui d'en-traî-ne-ment.

— Bien sûr, j'aurais dû lire dans tes pensées, suis-je sotte. Tu as regardé dans la machine ? Le sèche-linge ? Par terre dans la voiture ?

— Pourquoi c'est à *moi* que ça arrive, ce genre de trucs ?

Les yeux toujours rivés au plafond. Sans bouger. Je pourrais dire « C'est bon, je laisse tomber. Bonne chance ». Et la planter là. Quand, à l'âge tendre de seize ans, j'avais moi aussi adressé cette question au monde, la menace du « coach » m'aurait paru bien peu de chose. J'ai du mal à croire que je n'avais à l'époque que deux ans de plus que Charlie aujourd'hui.

Ce que ce passage dans cette tombe m'a appris de plus précieux ? À relativiser.

Alors je tente d'envisager les choses à travers le prisme de sa matinée : un contrôle de sciences se profile en deuxième heure, un abruti de coach qui aurait eu besoin, dans son enfance, d'une thérapie encore plus longue que la mienne, et un tampon, qui en dit long, sous mon pied.

Je contemple le tigre toutes griffes dehors sur le lit, celui en soutien-gorge de sport à imprimé zèbre – ce même tigre qui tous les dimanches soir se transforme en jeune fille volontaire pour aller aider Miss Effie à trier ses médicaments pour la semaine dans son pilulier. Celui-là même qui a prétexté une douleur à la cheville pour permettre à la passeuse remplaçante de son équipe de volley d'être sur le terrain le jour de son anniversaire.

« C'était vraiment très gentil de ta part, lui avais-je dit le soir lorsqu'elle m'avait annoncé qu'elle n'avait pas besoin de glace pour sa cheville. Mais je ne suis pas sûre que ç'ait été une si bonne idée. »

Charlie avait levé les yeux au ciel, comme elle sait si bien le faire.

« Maman, des fois il faut intervenir pour faire le bien, sinon tu peux toujours rêver. Le coach n'aurait jamais accepté qu'elle joue. En plus, elle a marqué trois points. Elle est aussi forte que moi. C'est juste que je

mesure cinq centimètres de plus qu'elle. »

Je ne compte plus le nombre de fois où Charlie m'a asséné ses leçons de sagesse arrangées à sa sauce et délivrées dans une grammaire à la mode texane parfois un peu effrayante.

— Sèche-toi les cheveux, habille-toi, fais ton sac, j'ordonne. Il te reste un peu plus d'un quart d'heure. Je cherche ton tee-shirt.

— Et si tu ne le trouves pas ?

Mais ses jambes, déjà en mouvement, basculent sur le côté du lit.

Huit minutes plus tard, je localise le maillot derrière le panier de linge sale. Numéro dix blanc sur le dos, liseré quasi invisible en bas. Forte odeur de transpiration et de déodorant. De toute évidence, elle avait fait un semblant d'effort pour le déposer là où il était censé être. Pas étonnant que nous n'ayons pas mis la main dessus plus tôt.

Je le fourre dans son sac de sport, j'en profite pour m'assurer qu'il contient bien ses chaussettes rouges. Deux brefs coups de klaxon retentissent devant la porte.

Charlie sort de sa chambre.

— Tu l'as trouvé ?

— Ouais.

Elle m'apparaît si douloureusement parfaite. Les boucles encore humides ayant réchappé au fer à lisser surgissent comme des flammèches rousses autour de sa tête. Une pointe de gloss sur les lèvres pour tout maquillage, les taches de rousseur sont donc de sortie aujourd'hui. Un jean, un tee-shirt blanc uni et ce pendentif de saint Michael qui ne la quitte jamais, logé au creux de son cou. Un cadeau de son père pour Noël dernier. C'est une création de James Avery, une sommité dans le milieu de l'orfèvrerie chrétienne. À ses débuts, en 1954, il vendait ses produits devant chez lui dans la région du Texas Hill Country. Six décennies plus tard, ses bijoux sont à la fois pieux et coûteux.

Mais pour Charlie, ce bout de métal fabriqué dans une usine de Kerrville, Texas, n'est pas un signe extérieur de richesse. C'est un talisman, une preuve que son papa, sous la forme d'un saint armé d'une épée, la protégera toujours. Nous protégera tous. J'avais toujours connu Lucas avec ce même porte-bonheur autour du cou, un cadeau que sa propre mère lui avait fait la première fois qu'il était parti à la guerre.

— Tu es parée, dis-je. Tu es particulièrement jolie aujourd'hui. Bonne chance pour ton interro.

Elle place la lanière de son sac de sport à son épaule, jette un coup d'œil sur la table près de la porte, où j'ai disposé de quoi petit-déjeuner.

— Bien tenté, mais ne compte pas sur moi pour bouffer le cake aux crottes de nez.

Elle glisse la barre de céréales et la banane dans la poche latérale de son sac à dos. Nouveau coup de klaxon. Effie doit déjà être à la fenêtre de son salon.

— Je sens que la journée va être chiante.

Sur ce, Charlie file en coup de vent, laissant derrière elle un air chargé d'électricité et une piste chaotique entre la salle de bains et sa chambre.

Je rattrape la porte-moustiquaire à la volée juste à temps pour adresser un signe de la main à Sasha, dont le visage est dissimulé par l'éclat violent du soleil sur le pare-brise de son monospace. Le verre est noir, impénétrable. Je n'arrive pas à voir si elle me répond d'un geste.

Je ne fonce pas vérifier pour autant qu'elle n'est pas en train d'agoniser sur la pelouse hors de ma vue, derrière le chêne. Agressée et tirée hors de son véhicule alors qu'elle attendait patiemment Charlie. Non, je ne vais pas m'assurer qu'elle est bien au volant, qu'il ne s'agit pas d'un inconnu ayant entassé dans son coffre toutes les bêches chipées à Effie, prêt à conduire mon angélique dragon de fille jusqu'aux tréfonds de l'enfer.

Je referme la porte et m'adosse à son bois lisse et frais. J'inspire profondément. En espérant que d'autres mères, plus normales, soient parfois traversées de pensées tout aussi incontrôlées que les miennes quant à la sécurité de leurs enfants.

Je place au réfrigérateur, après l'avoir emballée, la tranche du gâteau d'Effie que ma fille a refusée, généreusement tartinée de fromage frais aux fraises. Je la mangerai au déjeuner, peut-être. Je lave ma tasse de café, la dépose sur l'égouttoir.

Les dix minutes qui suivent, le silence est uniquement troublé par le ronronnement erratique de ma machine à coudre. Mon pied presse la pédale. Mes doigts manipulent le satin. Je m'interromps. Je reprends. Je m'interromps. Je reprends. Le bruit de fond de mon enfance avant la mort de ma mère.

Pas celui de la scie sur les os.

Mon esprit ne file pas droit comme la succession de points minuscules et parfaits. Il divague et rejoint les lieux où *il* a planté les

marguerites jaunes. Mes paupières se ferment un instant, la couture déraille, zigzague comme un train hors des voies.

La liste que j'ai compilée il y a quelques jours est collée sous le bac à légumes. On dirait Miss Effie.

Quarante-cinq minutes plus tard, c'est sur la pédale de ma jeep que mon pied appuie.

Bien après notre brouille, à Lydia et moi, j'étais revenue dans ce coin. Souvent, très souvent. Peut-être en espérant un peu qu'elle ferait comme moi, elle aussi.

Et puis un jour, je n'y suis plus venue.

L'endroit est différent, et pourtant il n'a pas changé. Les canards voguent sur un miroir frémissant. Sans but. Attendant que quelqu'un lance dans l'étang la première croûte de pain du jour.

Ma voiture est abandonnée, seule, sur le bas-côté. Lydia et moi venions d'habitude jusqu'ici en bus, de Hemphill à West Seventh.

Mes pieds sont silencieux sur le sol. C'est à peu près dans cette zone qu'ils commençaient à prendre de la vitesse, prêts au décollage.

Lydia parlait, riait, parlait tandis que nous progressions sur ce chemin. Elle me racontait quel livre de la bibliothèque elle avait apporté, en plus de la vieille couverture de chasse verte toute douce de son père et de sa canette de soda déjà tiède.

L'Insoutenable Légèreté de l'être.

Diana : sa vraie histoire.

Une petite brise agite les alentours. La moitié des feuilles des micocouliers et des pacaniers hésitent encore. Est-ce l'hiver ou pas ? Lorsque Lydia et moi nous promenions par ici, le feuillage des arbres était dense. Les branches formaient comme une mêlée de rugby qui empêchait le soleil de cogner, nous plongeant dans un confort intime, sombre, dont je me demandais si seuls les gens du Sud pouvaient l'apprécier.

Si l'on m'avait vue, on m'aurait trouvée louche. Si j'étais venue deux heures plus tard, quand le pain vole en direction des canards, les parents auraient éloigné leurs enfants de cette dame bizarre armée de sa pelle rouillée. Peut-être même auraient-ils utilisé pour la toute première fois ce numéro de la police réservé aux situations non urgentes enregistré parmi leurs contacts.

Des jours comme aujourd'hui, je me dis qu'ils n'auraient pas

forcément tort. Que deux ou trois neurones seulement font la différence entre moi et cette femme qui vit près de la voie ferrée dans une tente en sacs-poubelle noirs tendus sur des manches à balai.

C'est la raison pour laquelle je n'ai amené personne avec moi. Ni Jo, qui n'aurait pourtant commis aucune erreur en plaçant les pièces à conviction sous scellés. Ni Bill, qui aurait regretté que nous ne soyons pas venus avec Jo. Je suis saine d'esprit, et je ne le suis pas tout à fait, et je ne tiens pas à ce que ça se sache.

Que disait cette citation de Poe que Lydia aimait tant ? « J'ai sombré dans une folie ponctuée de longues périodes d'horrible lucidité. »

Les canards et leur mare sont loin derrière moi maintenant. J'entends se ruer l'océan. Bien sûr, ce n'est pas l'océan. Mais Lydia et moi, paupières closes, nous faisions comme si. L'unique voie menant vers la mer est la Trinity River, qui serpente non loin du parc, à l'autre bout, et court sur des centaines de kilomètres jusqu'à Galveston. *La Santisima Trinidad* – La Très Sainte Trinité, ainsi baptisée par l'explorateur Alonso de León en 1690.

« S'inscrire dans le réel », comme dit Effie.

Je commence à compter les piliers. Un, deux, trois, quatre. Cinq. L'océan est juste au-dessus de moi maintenant. Je continue d'avancer à grands pas, en direction d'une vache rouge coiffée d'un bonnet d'âne violet. C'est nouveau.

Il me faut une seconde pour comprendre qu'il s'agit d'une licorne, et pas d'une vache. La sirène qui lui tient compagnie à quelques mètres de là a des cheveux roux comme Charlie et moi. Sa queue vert vif flotte dans une mer de poissons souriants qui jamais ne songeraient à mordre. Paix, amour, bienveillance.

À l'époque où Lydia installait son plaid au pied du cinquième pilier du pont Lancaster, ces œuvres d'art pleines d'espoir n'existaient pas. Aujourd'hui, bien des années après, des graffitis enfantins recouvrent chacune des piles de ciment du pont, aussi loin que je peux voir. Avant, elles étaient peintes d'une vilaine couleur verte, étranglées par des plantes grimpantes qui semblaient pousser toutes seules.

Le flot, le grondement de la circulation au-dessus de nos têtes.

La connaissance d'un monde souterrain et secret.

Le frisson à l'idée que ce chaos vrombissant pourrait s'effondrer sur nous – mais que cela ne se produirait sans doute pas.

L'inquiétude en imaginant ce qui pourrait surgir de l'épaisse forêt

toute proche.

Voilà autre chose qui ne change pas. Qui ne change absolument pas.

J'examine la terre desséchée sous le mastodonte d'acier et de béton. Inhospitalière, comme toujours. Dure et nue. Mais ce n'est pas sous le pilier numéro cinq qu'il a planté les marguerites jaunes, à cet endroit où je retrouvais Lydia après mes tours sur le sinueux parcours de santé. Il les a plantées là-bas – quelques mètres plus loin, au pied d'un immense orme cèdre, à l'orée du bois. Elles étaient apparues à la période de l'année où fleurissent les marguerites jaunes, alors je ne pouvais être sûre de rien. Mais je ne suis plus jamais revenue après les y avoir découvertes. J'avais vingt-quatre ans, Lydia et moi étions fâchées depuis sept ans.

Un léger bruissement dans mon dos. Je me retourne en sursautant. Un homme a surgi de derrière le pilier. J'empoigne ma pelle, une arme soudain.

Mais ce n'est pas un homme. Il est grand et maigre, cependant il n'a pas plus de quatorze ans. Teint pâle, jean ample, tee-shirt Jack Johnson délavé. Un minisac à dos noir jeté sur son épaule. Il arbore, fixé à sa ceinture, un téléphone dans une coque couleur camouflage et je suis à peu près certaine de reconnaître un détecteur de métal dans sa main droite.

— Tu ne devrais pas être en cours ? lâché-je.

— Je suis non scolarisé, éduqué à domicile. Et vous, qu'est-ce que vous faites ici ? Vous n'avez pas le droit de déraciner les plantes. C'est encore le parc. Vous êtes seulement autorisée à prélever quelques feuilles.

— Mais alors, tu ne devrais pas être chez toi, à travailler tes leçons ? Je ne suis pas sûre que ta mère apprécierait de te savoir dans cette partie du parc.

C'est la nervosité qui parle, même si je ne suis plus en alerte maximale.

— Je fais une chasse au trésor. C'est la Journée nationale de la botanique, un truc dans le genre. Ma mère est près de l'étang avec ma sœur. Elle lui parle des canards et de leurs particularités. Apparemment, ils voient genre quatre fois plus loin que nous, un truc comme ça.

Sa mère n'est pas loin. Une mère qui fait l'école à la maison et a dû contacter la police au fameux numéro non urgent à de très, très nombreuses reprises, je parie. Je n'ai pas la moindre envie d'attirer son

attention.

Il n'y a sur lui aucune trace de trésor botanique.

— J'ignorais que les botanistes utilisaient les détecteurs de métaux de nos jours, je remarque.

— Marrant.

Il m'observe en se rongeant un ongle.

— Elle est vraiment vieille, cette pelle.

Il ne s'en va pas.

— Qu'est-ce que vous faites ? insiste-t-il.

— Je cherche quelque chose que… quelqu'un aurait pu cacher ici pour que je le trouve quand j'étais plus jeune. Jamais je ne volerais des plantes, encore moins pendant la Journée nationale de la botanique.

Erreur. Trop aimable. Trop proche de la vérité. La première lueur de curiosité apparaît dans son œil. Il a écarté une mèche brune, ce qui me permet de le voir. Il a un physique agréable. Mignon, même, pour peu qu'il cesse de faire la moue.

— Vous voulez un coup de main ? Il y a du métal ? C'est une bague ou un truc comme ça ? Je peux utiliser mon appareil. Si je vous disais tout ce que j'ai trouvé dans ce parc, vous me croiriez pas.

D'un coup, il est à côté de moi, à moitié en train de me marcher sur les pieds, à bloc, la lumière rouge sur son bidule clignote. Avant que j'aie le temps de m'en rendre compte, il passe déjà son détecteur sur ma jambe. Puis la seconde. Et voilà qu'il remonte en direction de ma taille.

— Hé, arrête ça.

Je fais un bond en arrière.

— Pardon. Je voulais juste vérifier que vous n'étiez pas armée. Couteau, flingue. Vous seriez étonnée des rencontres que je peux faire par ici.

— Comment tu t'appelles ?

Mon cœur tambourine, mais je suis à peu près certaine que son gadget ne s'est pas aventuré assez haut pour perturber l'appareil métallique dans ma poitrine.

Je commence à douter de son histoire de mère. Et d'école à la maison.

— Carl, répond-il d'un ton paresseux. Et vous ?

— Marge, je mens.

Il prend ce bref échange de prénoms pour de la connivence. Avec un air de professionnel, il balade son détecteur au-dessus de la zone d'herbe

que mes pieds ont foulée.

— Ici ? s'enquiert-il.

— Dans le coin. Je comptais creuser sur environ soixante centimètres.

Comment me sortir de ce guêpier ? Si je m'en vais, je parie qu'il va fouiller tout seul.

— Ce que vous cherchez… c'est un ancien petit ami qui vous l'a laissé là ?

Je frissonne.

— Non. Pas un petit ami.

— L'alarme ne se déclenche pas. Il n'y a rien, constate-t-il, apparemment déçu. Je peux creuser quand même, si vous voulez ?

Génial. Me voilà devenue l'attraction de la Journée de la botanique.

— Non, un peu d'exercice ne me fera pas de mal, mais merci.

Il s'adosse à un arbre, le temps d'envoyer un texto. J'espère seulement qu'il ne parle pas de moi. Quelques minutes s'écoulent puis il s'éloigne, sans un au revoir.

Une demi-heure plus tard, ayant réussi à insérer ma bêche entre les antiques boyaux formés par les racines des arbres, je contemple un carré grand comme un demi-berceau, d'environ soixante centimètres de profondeur.

Carl a raison.

Il n'y a rien.

Je ne peux pas m'empêcher de me demander s'il m'observe. Pas Carl. Mon monstre.

À genoux, je m'empresse de remettre en place la terre noire et friable. On dirait la tombe d'un animal, maintenant.

Mon téléphone gazouille, un petit son rigolo, mais mon cœur s'emballe quand même.

Un SMS. Charlie.

Désolée d'avoir été grognon, maman. ☺

Charlie a réussi son contrôle de biologie.

Je range mon portable dans ma poche et m'enfonce dans les ombres sous le pont. Je pense à ces deux filles qui écoutaient le vrombissement de la circulation, imaginant l'océan. Des filles qui n'avaient rien de plus important à faire que se demander si *Jurassic Park* pourrait vraiment exister et chanter les louanges des drive-in Sonic, qui proposaient, et de

loin, les meilleures glaces. Tout ça, bien sûr, avant que l'une d'entre elles termine au fond d'un trou, et que l'autre tente de la tirer de là.

Temps de passer à autre chose.

En arrivant à l'étang, j'aperçois une mère accroupie à côté d'une petite fille avec un béret rose. Cette dernière désigne un couple de canards bec à bec, les yeux dans les yeux.

Son rire ravi cascade par-delà l'étang, attirant à elle les canards, qui font onduler la surface. Je remarque la vieille couverture bariolée étalée non loin d'elles. Une glacière bleue.

Mais pas de Carl à l'horizon.

Tessie, 1995

Il jacasse.

Et bla-bla-bla. Et il jacasse et il jacasse.

Apparemment, il n'est pas rare de vivre une expérience paranormale après un « événement ».

D'autres personnes ont parlé avec des morts, elles aussi. Pas de quoi en faire toute une histoire. Il ne le dit pas en ces termes, mais je suis un cliché.

— L'expérience paranormale peut survenir pendant l'événement, dit-il. Ou après.

L'événement. Comme s'il s'agissait d'un mariage royal ou du derby de foot local.

— Les victimes survivantes croient parfois qu'une personne décédée pendant l'événement continue de s'adresser à elles.

S'il utilise une fois de plus le mot « événement », je hurle. La seule chose qui me retient, c'est Oscar. Il dort, et je ne voudrais pas lui faire peur.

— Une de mes patientes a assisté à la mort de sa meilleure amie en rafting. Un accident particulièrement traumatisant puisqu'elle ne l'a jamais vue remonter à la surface. Son corps n'a pas été retrouvé. Elle a fini par se convaincre que son amie contrôlait tout depuis le paradis. Des choses banales. Si elle allait ou non se trouver sous une averse. Certaines personnes dans des circonstances similaires aux tiennes se mettent soudain à voir des fantômes en plein jour. À prédire l'avenir. Elles croient aux présages, à tel point que certaines ne parviennent plus à sortir de chez elles.

Des circonstances similaires aux miennes ? Il ose dire ça sans rire ? Forcément, il doit avoir un petit sourire narquois. Et est-ce vraiment une bonne idée de me maintenir la tête sous l'eau entre les fils de pêche

emmêlés, les souches dévoreuses d'hommes et les cheveux soyeux et flottants d'une autre jeune fille ? Le père de Lydia nous dit toujours de nous méfier de ce qu'on peut trouver sous la surface boueuse du lac. Et il nous force à porter des gilets de sauvetage qui grattent, même par quarante degrés, que l'on sue, que l'on se plaigne, peu importe.

— C'est dingue. L'histoire de la pluie, dis-je. Moi je ne suis pas folle. C'est vraiment arrivé. Je veux dire, je sais que c'est la réalité. Elle m'a parlé.

J'attends qu'il me le dise. « Je crois que tu es persuadée que ça s'est réellement passé, Tessie. » En insistant bien sur le mot « crois ». Et sur le mot « persuadée ».

Mais il s'abstient.

— Tu la croyais vivante ou morte quand elle t'a parlé ?

— Vivante. Morte. Je ne suis pas sûre.

J'hésite, ne sachant pas trop jusqu'où je peux aller.

— Je me souviens que ses yeux étaient très bleus, mais d'après le journal ils étaient marron. Cela dit, dans mes rêves, je les vois parfois de couleurs différentes.

— Tu rêves souvent ?

— Un peu.

Ne comptez pas sur moi pour m'aventurer sur ce terrain.

— Répète-moi exactement ce que Meredith t'a dit.

— Merry. Sa mère l'appelle Merry.

— OK. Va pour Merry. Quelle est la première chose que Merry t'a dite dans la tombe ?

— Qu'elle avait faim.

Ma bouche, soudain, a un goût de cacahuète rance. Je me passe la langue sur les dents, en essayant de réprimer un haut-le-cœur.

— Tu lui as donné quelque chose à manger ?

— Ce n'est pas important. Je ne m'en souviens pas.

Oh, mon Dieu, maintenant, j'ai l'impression de m'être brossé les dents au beurre de cacahuètes. J'ai très envie de vomir. Je tente de me représenter l'espace autour de moi. Si je vomis sur le côté, je vais éclabousser le canapé en cuir. Devant moi, tête en bas, ce sera sur Oscar. Pile en face, tous les coups sont permis, et c'est le docteur qui prend.

— Merry était bouleversée à l'idée que sa mère s'inquiète pour elle. Alors elle m'a dit son nom. Dawna. Avec un *a* et un *w*. Je me souviens d'avoir mis toute mon énergie pour retrouver sa mère. Je ne voulais

qu'une chose : sortir de là pour aller lui dire que sa fille était en sécurité. Mais je ne pouvais pas bouger. Ni mon crâne, ni mes jambes, ni mes bras. C'était comme si un camion m'écrasait la poitrine.

Je n'aurais pas pu dire si Merry était vivante et moi morte.

— Le truc, c'est que je sais épeler le prénom de sa mère.

Mon ton est insistant.

— D-a-w-n-a. Et pas D-o-n-n-a. Alors ça s'est forcément passé. Sinon, comment je l'aurais su ?

— Il faut que je te pose la question, Tessie. Tu as parlé du journal, à l'instant. Est-ce que quelqu'un t'a fait la lecture de la presse ?

Je ne réponds pas. Lydia aurait de sacrés ennuis avec mon père, sinon. Et avec le procureur aussi, certainement, qui tenait à ce que je témoigne « sans être corrompue » par le brouhaha médiatique. J'avais entendu un de ses assistants lâcher : « S'il le faut, on pourrait même utiliser en notre faveur le fait qu'elle soit aveugle. »

Je ne veux pas qu'on m'enlève Lydia.

— Il est possible que tu aies transposé le temps, avance le médecin. Que tu connaisses le prénom de sa mère, orthographe incluse, mais que tu ne l'aies appris qu'*a posteriori*.

— Ça aussi, c'est fréquent ?

Sarcastique.

— Ça n'est pas rare.

Il coche toutes les petites cases de la folie, et je dois en aligner une bonne centaine.

Le bout de ma chaussure tapote furieusement contre le pied de la table. Il dérape et cogne accidentellement Oscar, qui laisse échapper un gémissement. Je crois que rien, durant ce dernier mois, ne m'a paru aussi affreux que ce petit son blessé que vient de pousser mon chien. Je me penche pour enfoncer mon visage dans sa fourrure. Pardon, pardon. Oscar envoie aussitôt un coup de langue sur mon bras, la partie de moi la plus proche de lui.

— Maman Vole Tous Mes Jouets Sauf Un Nounours.

Collée au corps chaud d'Oscar, je murmure cette phrase, encore et encore, pour calmer mon chien. Pour me calmer, moi.

— Tessie ?

L'inquiétude. Finie, la moquerie, maintenant. Il craint de m'avoir poussée trop loin. Je glousse, j'ai l'air d'une dingue. C'est bizarre, parce que je me sens vraiment en forme aujourd'hui. Simplement, je suis

désolée d'avoir fait mal à Oscar.

Je relève la tête, Oscar reprend place sur mes pieds. Sa queue qui s'agite balaie mes jambes. Il va bien. Nous allons bien.

— C'est un moyen mnémotechnique, expliqué-je. Pour se souvenir de l'ordre de disposition des planètes.

— Je ne comprends pas.

— Mercure, Vénus, la Terre, Mars… Maman Vole Tous Mes…

— Oui, d'accord. Mais quel rapport avec Merry ?

Il semble très alarmé.

— Merry pensait que nous devrions convenir d'un code pour m'aider avec le prénom des mères des autres Marguerite. Pour que j'arrive à les retrouver plus tard. Et que je puisse les rassurer sur leurs filles.

— Et c'est lié… aux planètes ?

— Non, réponds-je avec impatience. Je répétais cette phrase des planètes dans la tombe, pour essayer de, comment dire, de ne pas devenir folle. De ne pas perdre connaissance aussi. Tout tournait autour de moi. Je voyais les étoiles et tout.

Et la lune, sourire mince, minuscule. Accroche-toi.

— Bref, du coup, Merry a inventé un moyen mnémotechnique pour le nom des mères. Pour que je n'oublie pas. S-U-N, une lettre par mère. Sale Urticaire Nauséabond ? On a cherché. Je me souviens qu'il y avait « sale », en tout cas. Mais en repensant aux planètes, j'ai fait SUN, soleil en anglais.

Le choc, une fois de plus, le réduit au silence.

— Et le prénom des autres ? Quel est-il ?

— Je ne m'en souviens pas. Pas encore.

Ça me chagrine de l'avouer à voix haute.

— Juste ces trois lettres. SUN, c'est tout. Mais j'y travaille.

Déterminée. Chaque soir, dans mon lit, je passais en revue des séries de noms. Le plus difficile, c'est le U. « Ursula ? » « Uni ? » Je ne laisserai pas tomber Merry. Je trouverai la mère de chacune des Marguerite.

Le docteur est en train d'assimiler ce que je viens de lui dire.

Je ne suis plus si cliché que ça.

— Il y avait des os de deux autres filles dans la tombe, pas trois, rappelle-t-il finalement, comme si la logique importait.

Tessa, aujourd'hui

Nous tenons à peine à trois dans le bureau de la célèbre Dr Joanna Seger. Pas du tout ce à quoi je m'attendais pour une star de la science. La grande baie vitrée offre une jolie vue du panorama urbain de Fort Worth, mais Jo fait face à la porte, elle accueille les vivants. Sa table de travail, un gros bloc noir moderne qui envahit presque tout l'espace, est jonchée de publications médico-légales et autres papiers. Elle me rappelle celle d'Angie, dans sa cave. Sur ce bureau la passion domine, l'ordre se soumet sans résistance.

Un objet caractéristique surgit de ce chaos : un gigantesque ordinateur sur lequel tournent des logiciels à cent mille dollars. L'écran HD montre des montagnes russes de codes-barres noirs et vert vif. Une rare touche de couleur, si l'on excepte les souriants masques mortuaires mexicains et le petit squelette en robe de mariée qui nous reluque depuis son étagère, comme une Barbie morbide. Ces chers Mexicains ont toujours eu une vision moins froussarde et plus réaliste de la mort. J'imagine que Jo se sent avec eux quelques points communs.

J'ai très peur de regarder de plus près ce qui ressemble à un cœur dans un bocal de verre… étant à peu près persuadée que c'est *bien* un cœur dans un bocal de verre. Préservé, d'une manière ou d'une autre, et d'une teinte mastic. Son éclat terne me rappelle cette journée à Dallas avec Charlie où nous avions visité l'exposition d'anatomie Body Worlds, présentant des corps humains imprégnés de polymère pour nous permettre de nous extasier devant notre si complexe beauté intérieure. Charlie s'était débattue contre des cauchemars pendant une semaine après avoir appris que cette exposition itinérante, ayant généré plusieurs millions de dollars de recette, utilisait probablement des cadavres de prisonniers exécutés en Chine.

Je suis certaine, tout à fait certaine de ne pas souhaiter connaître

l'origine de ce cœur-là non plus.

Des tas de prix et d'éloges ornent les murs. Ne serait-ce pas la signature du président Bush ?

Bill, occupé à parcourir ses mails sur son portable, m'ignore. Il a repoussé sa chaise tellement loin à cause de ses jambes qu'il se trouve quasiment dans la porte. J'ai pour ma part les genoux écrasés contre le bureau, en train de virer au rose sous ma jupe en coton.

C'est Jo qui mène la danse, nous patientons.

Elle est logée dans son petit coin de l'autre côté du bureau, téléphone à l'oreille. Elle avait juste eu le temps de nous inviter à nous asseoir avant qu'il sonne.

— Humm-mm. Super. Tu me préviens dès que tu as terminé.

Ce sont ses premiers mots après plusieurs minutes d'attention consacrée à son interlocuteur invisible.

— Très bonne nouvelle, annonce-t-elle en reposant le combiné. Nous avons réussi à extraire de l'ADN mitochondrial des os de deux des filles. Les fémurs. Nous n'avons pas eu de chance avec le crâne. Il va falloir faire un autre essai, sûrement avec un autre fémur cette fois-ci, même s'il a été sérieusement abîmé. Nous allons continuer. Nous ne laisserons pas tomber. Nous trouverons l'os qu'il faut.

Elle hésite.

— Nous avons aussi décidé de récupérer l'ADN de quelques os supplémentaires. Juste pour nous assurer qu'il n'y a pas eu d'autres erreurs.

Je préfère ne pas y penser. D'autres filles. La cacophonie des Marguerite dans ma tête est déjà assez assourdissante comme ça.

Je ne peux qu'admirer la ténacité de Jo. Mon iPad n'a pas chômé depuis que j'ai assisté à l'examen des os. Ce laboratoire de police scientifique high-tech est peut-être un secret bien gardé à Fort Worth, mais il est très connu des experts en lutte contre la criminalité du monde entier. Le bâtiment s'impose sur Camp Bowie Boulevard tel un paquebot à coque argentée, recelant un trésor sordide : dents et crânes de bébés, os de hanches ou mâchoires ayant traversé des États, des océans, même, dans l'espoir d'une identification de la dernière chance. Là, on obtient des résultats où tous les autres ont échoué.

— C'est génial, Jo.

Dans la voix de Bill, un soulagement las.

Son ton me rappelle que, chaque jour, c'est toute une cargaison de

rochers qu'il est condamné à hisser vers le haut d'une colline, et ce, en me traînant dans son sillage. Ce matin, j'avais accepté à contrecœur de me joindre à lui pour rencontrer « l'experte » qui examine mes dessins d'adolescence, une psy. Le détour par le bureau de Jo constituait une surprise de dernière minute, plutôt bienvenue ; quelques instants de respiration avant de commencer à étudier avec attention les spirales dans un rideau pour y découvrir un visage. Enfin… je pourrais respirer si toutefois mes yeux cessaient de s'aventurer vers ce cœur dans son bocal.

— C'était mon patron au téléphone, poursuit Jo. Au moment même où nous parlons, l'ADN de ces deux jeunes filles est entré dans la base de données nationale des personnes disparues. Je ne veux pas vous donner de faux espoirs. C'est une requête inutile si les familles n'ont pas d'elles-mêmes fourni leur ADN pour qu'il soit répertorié dans le système. Cette base de données n'existait pas à l'époque de la disparition des victimes. Il faut donc compter sur des familles qui n'auraient pas cessé d'espérer, qui harcèleraient encore la police et prieraient chaque soir à genoux. Nous ne sommes pas dans un film avec Angelina Jolie, gardez bien ça à l'esprit, s'il vous plaît.

Je me demande combien de fois elle a répété cette phrase. Des centaines. Des milliers.

De sa main gauche, elle griffonne sur le coin d'un magazine. Un brin d'ADN. Affublé de petites chaussures. On dirait qu'il fait du jogging. Ou qu'il danse.

— Plus que six semaines avant le jour J, rappelle Bill. Mais il m'est déjà arrivé dans d'autres affaires d'avoir moins de billes à la même période, et de réussir à m'en sortir quand même. Remercie bien tout le monde pour sa persévérance. Le moindre détail sur l'identité de ces filles pourrait nous donner un doute raisonnable de plus. L'idée, c'est de les accumuler le jour de l'audience.

La main de Jo le réduit au silence.

— Tessa, vous savez comment on utilise l'ADN mitochondrial en médico-légal ? Je tiens à ce que vous compreniez ce qu'on fait.

— Un peu, dis-je. Ça provient uniquement du côté maternel. Mère, grand-mère. J'ai… j'ai lu que vous aviez réussi à identifier les os de l'une des victimes de John Wayne Gacy trente ans après.

— Pas moi personnellement, mais ce laboratoire, oui. William Bundy. Aussi connu comme étant le dix-neuvième cadavre retiré du vide

sanitaire sous la maison de Gacy à Chicago. Un jour important pour sa famille. Et pour la science.

John Wayne Gacy. Mis à mort par injection létale en 1994, un mois et demi avant mon agression.

Le stylo de Jo s'est remis en mouvement. Le petit ADN qui danse a maintenant une compagne. À talons hauts. Jo coince le stylo derrière son oreille.

— Je vais vous faire le petit topo d'introduction que je délivre aux élèves de sixième qui viennent visiter le labo. Nos cellules comportent deux types d'ADN : nucléaire et mitochondrial. L'ADN nucléaire, c'est celui qui était utilisé du temps du procès d'O.J. Simpson, d'ailleurs à ce propos, s'il vous reste l'ombre d'un doute, sachez qu'ils le tenaient, et bien. Mais il s'agissait alors d'une scène de crime toute fraîche. Pour ce qui est des os plus anciens, nous nous fions à l'ADN mitochondrial, présent plus longtemps. Il est plus difficile à extraire, mais on s'améliore en permanence. Vous avez tout à fait raison : il reste identique d'un ancêtre à l'autre pendant des décennies. Ce qui le rend parfait pour les affaires classées, comme celle-ci. Ou pour les très très anciennes, comme les Romanov. C'est grâce à ça que les scientifiques ont fait s'effondrer le mythe selon lequel la princesse Anastasia se serait échappée de la cave où a été massacrée sa famille. La science a pu prouver que toutes ces personnes qui prétendaient être la princesse ou compter parmi ses héritiers étaient des affabulatrices. Une belle affaire, celle-là aussi. Ça permet de réécrire l'histoire.

Je hoche la tête. J'en sais un paquet sur Anastasia. Lydia était fascinée par toutes ces théories du complot si romantiques – les dix femmes qui clamaient être l'unique descendante encore en vie du tsar Nicolas II et de l'impératrice Alexandra, abattus comme des chiens, avec leurs enfants, par les bolcheviks. Un jour que je faisais la baby-sitter pour Ella, ma petite cousine alors âgée de six ans, j'avais également regardé *Anastasia* version guimauve, alambiquée, édulcorée, totalement imaginaire, au happy end de conte de fées. « Toi aussi tu es une princesse ? avait demandé Ella à la fin du film. C'est toi, la fille qui a oublié ? »

Bill s'agite sur son siège. Il s'impatiente.

— Et le cheveu, Jo ?

— Encore au labo. Il y avait un peu plus de paperasse que nous ne l'avions pensé avant que la police accepte de nous le transmettre. Dans

un conteneur séparé.

— Le cheveu ? Quel cheveu ?

— Vous ne connaissez donc toujours pas les détails de votre propre affaire ? s'étonne Bill, agacé. Le cheveu est une des deux pièces à conviction matérielles utilisées pour condamner Terrell. Ils l'ont trouvé sur la veste pleine de boue récupérée sur la route de campagne.

Veste pleine de boue. Gant couvert de sang. Me voilà soudain transportée en plein procès O. J. Simpson.

— J'ai mis un point d'honneur à ne pas trop me renseigner, protesté-je avec raideur.

Son irritation me vexe.

— Ça remonte à loin. À part pour mon témoignage, je n'étais pas présente au tribunal. Je ne me souviens pas de ce cheveu, ajouté-je.

Jo m'observe, son stylo ne bouge plus.

— Un cheveu roux.

Un des miens.

— Il a été produit à la dernière minute au procès. L'expert de l'accusation l'a examiné au microscope, et est venu dire à la barre que c'était le vôtre. Il était à cent pour cent persuadé, juré craché, qu'il provenait de votre tête. C'était le genre de science expéditive qu'on utilisait à l'époque. Or, il est impossible de déterminer, par la seule observation au microscope, qu'un cheveu appartient à une personne spécifique. L'unique moyen de le savoir, c'est par l'analyse ADN. Que nous réalisons en ce moment.

Pourtant… Seuls deux pour cent de la population ont les cheveux roux. Ma grand-mère m'avait fait rentrer ça dans le crâne. La première fois, après qu'elle m'avait surprise, à l'âge de quatre ans, en train de m'attaquer à mes boucles fauves à grands coups de ciseaux, et une autre fois, six ans plus tard, quand j'ai tenté de les teindre en blond en me pressant treize citrons sur la tête avant de m'installer sous le soleil du Texas comme une tranche de saumon.

Mes cheveux roux, c'était une chance. Ils feraient de moi quelqu'un de *spécial*.

— Je suis au courant, pour la veste, bien sûr, affirmé-je calmement. Je connais aussi l'identité de la personne qui a vu… Terrell… faire du stop à côté du champ. Mais j'ignorais cette histoire de cheveu.

Ou alors j'ai oublié.

Bill se lève tout à coup.

— Vous ne savez peut-être pas non plus que soixante-dix pour cent des condamnations arbitraires invalidées par l'ADN impliquent des erreurs des témoins oculaires. Que la veste découverte sur le bas-côté de la route était trop petite d'une taille pour Terrell. Quant au cheveu roux trouvé dessus ? Il était raide comme un bâton. Si j'en crois les photos de classe de l'époque, vous aviez des tortillons orange sur la tête. Vous étiez aussi frisée qu'un caniche, enfin !

Certes, les caniches ont le poil frisé. Mais je ne crois pas qu'il en existe de roux. Cela dit, tante Hilda a bien un jour teint le sien en bleu.

Je comprends sa colère, malgré tout. Son besoin de l'extérioriser.

Je sais ce qu'il pense, bien qu'il ne le dise pas à voix haute. La véritable raison pour laquelle Terrell Darcy Goodwin a perdu dix-sept années de sa vie n'est pas liée à ce cheveu, ni à cette veste abandonnée au bord d'une route, ni même à une femme qui a cru le voir dans le noir alors qu'elle filait dans sa Mercedes.

La véritable raison pour laquelle Terrell Darcy Goodwin se trouve dans le couloir de la mort tient au témoignage terrifié d'une Marguerite aux yeux noirs.

Tessie, 1995

J'ai hâte de lui annoncer.

— Notre séance de la semaine dernière a été compliquée, c'est vrai, commence-t-il. Mais il ne reste que deux mois avant le début du procès. C'est très court pour découvrir ce que tu sais ou pas, pour te préparer.

Cinquante-neuf jours, pour être exact.

— Nous devrions envisager une hypnose légère, suggère-t-il de but en blanc. Je connais ton opinion là-dessus, mais il y a des choses qui demeurent tapies dans l'ombre. Pas loin, Tessie. Vraiment tout près.

Nous avons un marché. Pas de médicaments. Pas d'hypnose.

Mon cœur bat la chamade, ma respiration est saccadée. Comme la fois où j'ai couru cinq kilomètres à fond dans le parc, en août dernier, et que Lydia a dû sortir de ses affaires le sac en papier de secours pour m'aider à reprendre mon souffle.

Lydia, toujours là, toujours calme. « Respire. Inspire. Expire. Inspire. Expire. » Le sac en papier, qui crisse et qui craque, se gonfle, se dégonfle.

— Qu'en penses-tu ? persiste-t-il. J'en ai discuté avec ton père.

Le silence entre cette menace et la phrase qu'il va prononcer ensuite me tue. J'essaye de me souvenir où je fixe généralement mes yeux. En bas ? En haut ? Sur sa voix ? C'est important.

— Il dit qu'il n'acceptera l'hypnose que si tu es d'accord, énonce-t-il enfin. Donc c'est entre toi et moi que ça se règle.

Jamais je n'ai aimé mon père aussi fort qu'en cet instant. Le soulagement m'envahit à ce geste de respect simple, profond, de cet homme qui a vu sa fille aux cheveux de feu, celle qui se croyait capable de courir plus vite que le vent, réduite à un tas d'os et d'amertume. Mon père brandit mon avenir comme un trophée cabossé qui aurait encore du sens, si lourd soit-il.

Il est assis derrière cette porte, et il se bat pour moi. Chaque jour, il se bat. J'ai tellement envie de m'élancer jusqu'à lui, de me blottir entre ses bras. Je veux m'excuser pour toutes ces soirées de silence, ces repas si soigneusement préparés que j'ai dédaignés, ces invitations hésitantes que j'ai repoussées : une pause sur la balancelle devant la maison, une balade, une glace chez Dairy Queen.

— Notre objectif est le même, Tessie, dit le docteur. Ta guérison. Ça passe par la justice, mais pas seulement.

Je n'ai pas prononcé un mot depuis que j'ai franchi le seuil. Moi qui avais pourtant prévu d'en aligner tant. Des larmes restent en suspens dans mes yeux. Ce qu'elles signifient, je l'ignore. Je refuse de les laisser couler.

— Tessie.

Il porte le coup de grâce. Il corrompt mon nom pour en faire un ordre. Me rappelle qu'il en sait plus long que moi.

— Ça pourrait t'aider à recouvrer la vue, assène-t-il.

Oh.

J'ai envie de rire.

Ce qu'il ignore, ce que tout le monde ignore, c'est que je l'ai déjà retrouvée.

Tessa, aujourd'hui

J'aurais vraiment été très heureuse de ne plus jamais, jamais, remettre ça. De ne plus jamais poser mes fesses sur le divan d'un psy. De ne plus revoir mes dessins manipulateurs représentant une jeune fille qui court dans le sable, une autre sans bouche. De ne plus avoir à lutter contre cette sensation atroce, l'impression que l'autre personne dans la pièce n'a qu'une envie, éplucher mon cerveau pour percer à jour mes secrets.

Le Dr Nancy Giles a presque aussitôt fait sortir Bill, en lui expliquant poliment qu'il serait de trop. En réalité, ce n'était pas si poli que ça. Mais elle est dotée d'un physique de gazelle magnifique qui a eu pour effet d'arrondir les angles. Bill a protesté avec un air de petit garçon boudeur, qui laissait entendre qu'ils se connaissaient intimement depuis un certain temps tous les deux, bien qu'il ne m'en ait rien dit dans la voiture.

Mon grand-père m'avait un jour raconté que, dans certains endroits, Dieu mélange les pièces du puzzle, pour nous occuper, quand, dans d'autres, elles sont parfaitement en place, pour que nous n'oubliions jamais Son existence. Nous nous trouvions alors sur un promontoire isolé dans le parc national de Big Bend, panorama lunaire étrange et merveilleux.

Le visage du Dr Giles pourrait en être l'équivalent humain, un paysage sublime à lui seul. Peau de velours au teint mat sur laquelle scintillent les deux lacs de ses yeux. Son nez, ses lèvres, ses pommettes sont ciselés par un ange particulièrement talentueux. Consciente de sa beauté, elle fait néanmoins preuve de simplicité. Cheveux au carré court. Tailleur bleu élégant avec jupe à mi-genoux. Aux oreilles, chaînettes d'or se terminant par une unique perle qui danse à chacun de ses mouvements de tête. Elle doit tout doucement approcher les

soixante-dix ans.

D'une certaine manière son cabinet m'évoque un tonton gâteau avec ses chemises criardes, et qui offrirait un bonbon un peu écrasé tiré de sa poche. Les murs sont couleur jaune d'œuf. Le canapé en velours épais rouge accueille un éléphant en peluche dans un coin, en guise de coussin. On y trouve aussi des fauteuils à carreaux bien moelleux. Des étagères basses qui explosent d'une débauche de couleurs, où s'entassent des livres d'images, Harry Potter et Lemony Snicket, des poupées American Girl de toutes les ethnies, des camions, des outils en plastique, M. et Mme Patate. Une table sur laquelle sont posées une boîte de feutres et une de crayons de couleur. Un iMac installé à hauteur d'enfant. Un réfrigérateur dont la porte est couverte de graffitis, signatures enfantines joyeuses et maladroites.

Mes yeux s'attardent sur les cadres qui ornent les murs – pas le genre d'abstractions pastel que l'on peut trouver chez le généraliste du coin. Au lieu de ça, la magie des animaux musiciens de Chagall et le plus beau bleu qu'on puisse imaginer. Magritte, sa locomotive à vapeur qui surgit de la cheminée du salon, son énorme pomme verte, ses hommes en chapeau melon qui flottent dans l'air comme Mary Poppins.

Parfait, je pense. S'il y a bien un moment surréaliste dans la vie, c'est l'enfance.

— Mes patients habituels sont un peu plus jeunes, commence le Dr Giles avec bonne humeur.

Elle a mal interprété mon regard inquisiteur à l'affût de mes œuvres d'art sordides. J'ordonne à mes nerfs de se calmer, mais ils refusent. Mes mains doivent être plus poisseuses que celles de la fillette de cinq ans sortie du cabinet juste avant et qui tenait pourtant une glace à l'eau verte dégoulinante.

— Je ne suis pas certaine que nous pourrons accomplir ce que William attend de nous, qu'en pensez-vous ?

Elle s'est installée à l'autre bout du canapé, jambes croisées, ce qui a pour effet de remonter légèrement sa jupe.

Détendue. Informelle.

Ou résolue. Préparée.

— William s'est toujours fixé des buts quasi inaccessibles, depuis tout petit, poursuit-elle. Plus je vieillis, plus je vois d'horreurs et… moins mes objectifs deviennent ciblés. Plus flexibles. Plus patients. J'aime penser que c'est parce que je suis plus sage, et pas usée.

— Et pourtant… Il m'envoie vers vous, dis-je. Et il y a bien une date limite. Pour des raisons bien précises.

— Et pourtant il vous envoie vers moi.

Ses lèvres s'étirent. Je vois bien avec quelle facilité ce sourire peut faire fondre un enfant, mais je n'en suis plus une.

— Donc, votre idée, c'est de *ne pas* examiner mes dessins avec moi, en conclus-je.

— En avons-nous besoin ? Ça va décevoir William, mais je ne crois pas que vous ayez inscrit le nom du tueur dans les vagues de l'océan. Si ?

— Non.

Je m'éclaircis la gorge, puis reprends :

— Non, je ne crois pas non plus.

Je n'étais pas persuadée que ce soit complètement vrai. L'une des premières choses que j'ai faites après avoir recouvré la vue, c'est de passer en revue chaque coup de pinceau. Au cas où. « Qui sait ce que peut peindre l'inconscient ? » s'était interrogée Lydia de manière assez dramatique.

— Mon avis est que les dessins après un traumatisme comme le vôtre sont souvent largement mal interprétés.

Le Dr Giles extirpe l'éléphant en peluche qu'elle a dans le dos et l'empêche de s'installer plus au fond.

— Certes, l'usage de la couleur et la vigueur du coup de crayon en disent long. Mais un enfant peut aussi choisir du rouge sang simplement parce que c'est sa couleur préférée. Le dessin ne représente que ce que l'on ressent un jour, à un moment bien précis. Il y a toujours des jours où on déteste ses parents, non ? Un père tracé dans un gribouillis plein de colère ne signifie pas qu'il est maltraitant, jamais je ne pourrais témoigner dans ce sens. Donc j'utilise la technique des dessins, mais surtout afin de permettre aux jeunes patients d'exprimer leurs émotions pour qu'elles ne les dévorent pas de l'intérieur. Car c'est beaucoup, beaucoup plus difficile de prononcer les mots. Je suis certaine que je n'ai pas besoin de vous le dire, d'ailleurs.

— Docteur Giles…

— Appelez-moi Nancy, je vous en prie.

— Nancy. Je ne voudrais pas être désagréable… mais pourquoi avez-vous accepté la demande de Bill ? Si vous croyez qu'il n'y a pas vraiment matière à discuter.

Sait-elle que plus de la moitié de mes dessins sont des faux ? Faut-il que je le lui annonce ?

La glaçante leçon sur les os que Jo nous a assénée de son ton détaché, ce foutu cœur dans son bocal, cet éléphant rose perché à côté de nous qui en sait bien trop long sur les atrocités, les horreurs dont sont capables les gens – je ne pense pas pouvoir supporter davantage de contacts avec la réalité aujourd'hui.

Dans une heure et demie, je serai plantée sur les gradins pour assister au match de volley de Charlie, entourée de mères éreintées qui gueuleront à en avoir mal à la gorge, et là le plus important ne sera pas l'Armageddon qui menace en provenance du Moyen-Orient, ni les cent cinquante millions d'orphelins dans le monde, ni la fonte de la banquise, ni le destin de tous les innocents présents dans le couloir de la mort.

Seulement de savoir si le ballon a, ou non, touché le sol.

Après quoi, je sortirai du réfrigérateur un sachet de bâtonnets de carotte, je flanquerai quatre crêpes surgelées jambon-fromage au micro-ondes, une pour moi, trois pour Charlie, je ferai tourner une machine et je coudrai du tulle blanc sur du satin lavande. Tels sont les rayons de lumière qui ont réussi à me maintenir à peu près saine d'esprit, à peu près heureuse, jour après jour.

— Ne vous méprenez pas, précise Nancy. Je ne suis pas du tout persuadée que vos dessins sont dépourvus de sens. Votre affaire est… compliquée. J'apprécie beaucoup que vous ayez accepté que je parcoure les notes des médecins qui vous ont vue à l'époque. Ça m'a été très utile, même si celles du dernier étaient un peu succinctes. Vous étiez aveugle quand vous avez réalisé la plupart de ces croquis, je me trompe ? Votre thérapeute pensait clairement qu'il s'agissait de pures constructions de votre part.

Donc elle sait. Tant mieux.

— Il croyait aussi que vous aviez exploré toutes les pistes censées expliquer les dessins du rideau, ensemble. C'est-à-dire ceux, en gros, que vous aviez déclarés comme spontanés et authentiques.

Elle jette un coup d'œil à son portable qui vibre à sa taille, vérifie le numéro, le fait taire.

— Il existe donc des tas de raisons pour écarter ces dessins, du moins c'est ce qu'il pensait. Qu'en dites-vous ?

— Oui.

J'ai la gorge sèche. Où est-ce que ça va nous mener ? Et soudain, je

pense : N'aurais-je pas dû demander à voir, moi aussi, les notes du médecin ?

Une Marguerite intervient très vite : « Tu ne veux pas savoir ce qu'il a écrit. »

— Bien sûr, c'est toujours un petit peu compliqué de déterminer ce que nous inventons de toutes pièces, poursuit le Dr Giles. L'inconscient est actif. La vérité a tendance à s'immiscer dans nos créations. Je suis, sans conteste, attirée par ce rideau. Il me rappelle une célèbre affaire que je crois intéressant de partager avec vous. De manière assez ironique, on peut même considérer ça comme un signe, si vous êtes sensible à ce genre de choses : la fillette dans l'histoire en question se prénomme également Tessa, mais son expérience est très différente, évidemment. Cette petite fille avait été agressée sexuellement dans sa propre maison, mais était bien trop traumatisée pour être capable de désigner le coupable. Elle a dessiné sa maison, un pavillon à un étage, en coupe, de façon que son thérapeute puisse voir à l'intérieur. Au premier, il y avait un certain nombre de lits. Un pour chacune des nombreuses personnes vivant chez elle, a-t-elle dit. Au rez-de-chaussée, le séjour et une cuisine avec une bouilloire énorme. Au lieu d'interroger la petite sur les lits, le médecin a voulu en savoir plus sur cette bouilloire, pourquoi elle était aussi importante. Elle a expliqué que tous les matins chacun l'utilisait pour verser de l'eau chaude sur son café instantané juste avant de partir à l'école ou au travail. C'est à partir de cette bouilloire qu'a pu s'établir le déroulé des faits de l'effroyable journée où avait eu lieu l'agression. Tessa s'est remémoré, une personne après l'autre, qui avait utilisé la bouilloire ce matin-là, avant de quitter la maison. La dernière, celle qui ne s'en était pas servie, était celle qui était restée seule avec elle. L'agresseur. C'est à ce moment-là que la petite a pu raconter ce qui lui était arrivé.

À mon corps défendant, je suis envoûtée par cette femme.

— Je ne peux jurer de rien, évidemment, continue-t-elle tout en douceur. Mais je crois que votre objet banal pourrait bien nous servir d'outil de manière aussi puissante. Il ne sort pas de nulle part. Nous devons creuser autour. Si vous voulez, nous pouvons faire ensemble quelques exercices.

Ma tête cogne. J'ai envie d'accepter, mais je ne suis pas sûre de pouvoir. Rien, absolument rien, ne ressemble jamais à ce que j'attends.

Elle ne se méprend pas sur mon silence.

— Pas aujourd'hui. Mais bientôt, peut-être ?

— Oui, oui. Bientôt.

— Je peux vous donner du travail à la maison ? J'aimerais que vous me dessiniez à nouveau ce rideau, de mémoire. Puis vous m'appelez. Je trouverai le temps de vous répondre.

Elle me tapote le genou.

— Excusez-moi un instant.

Elle se dirige vers la porte fermée au fond de la pièce. Je remarque une légère claudication, due à l'arthrite peut-être. Dans l'entrebâillement, j'aperçois son refuge personnel – lumière chaude et grand bureau ancien.

Elle réapparaît très vite, une carte de visite à la main. Rien d'autre. Elle ne me rend pas mes œuvres – pas aujourd'hui du moins. Pas de triche possible.

— Je vous ai noté mon portable en bas, précise-t-elle. Mais j'ai encore quelques questions avant de vous libérer, si ça vous va.

— Bien sûr.

— Le dessin du champ. Les fleurs gigantesques qui fixent, comme des monstres, les deux filles.

Les filles. Au pluriel. Deux.

— Il ne veut rien dire. Ce n'est pas moi qui l'ai dessiné. C'est une amie à moi. Nous les avons faits ensemble. Je l'avais prévenue de mon… imposture. Elle était ma complice.

Je lâche un rire maladroit.

Nancy me jette un regard étrange.

— Et votre amie va bien ?

La question me paraît insolite. Tant et tant d'années ont passé. Quelle importance ?

— Je ne l'ai plus revue depuis notre année de terminale. Elle a quitté la ville avant la fin de l'année scolaire, peu après le procès.

Elle a tout simplement disparu.

— Ça a dû être difficile…

Chaque mot est choisi avec soin.

— … de perdre une bonne amie aussi peu de temps après ce traumatisme, complète-t-elle.

— Oui.

Pour plus de raisons que je ne voudrais l'expliquer. Je me dirige subrepticement vers la porte. Je refuse de m'aventurer sur le terrain de

Lydia. Pas aujourd'hui.

Pourtant, le Dr Giles ne me laisse partir, pas encore.

— Tessa, je crois que celle qui a dessiné cette scène, votre amie Lydia, était véritablement terrifiée.

— Vous dites qu'il y a… deux filles sur ce dessin. J'ai toujours cru qu'il n'y en avait qu'une, en sang.

Une toute petite, toute petite tornade rouge.

— Au début, moi aussi. Les formes ne sont pas très claires. Mais en y regardant de plus près, on distingue quatre mains. Deux têtes. Je pense que la première protège la seconde, elle forme un bouclier de son corps par-dessus l'autre. Je ne pense pas qu'elle saigne, attaquée par les fleurs monstrueuses. J'ai plutôt l'impression que la protectrice a les cheveux roux.

Tessie, 1995

C'est dur, de faire semblant d'être aveugle. Ça fait deux jours. Je sais que je ne pourrai pas tenir très longtemps, surtout avec mon père. Mais j'ai besoin de temps pour observer, analyser le langage du corps. Pour déterminer ce que les gens pensent réellement de moi quand ils croient que je ne les vois pas.

Le docteur, assis à son bureau, écrit, écrit, avec un bruit de scritch-scratch qui me donne envie de crier.

Il lève la tête d'un air soucieux pour voir si j'ai changé d'avis, si j'ai envie de parler. Ou si j'ai gardé la même pose. Bras croisés, yeux fixés devant moi. Je suis entrée dans la pièce à l'heure de mon rendez-vous, mais je lui ai annoncé que c'était terminé. Fini, fini, terminé.

« Nous avions un marché », lui ai-je rappelé.

Hors de question que j'accepte l'hypnose, pour que je flotte comme un oiseau dans les vapes et que je lui raconte des secrets ? Merci bien ! J'avais établi les règles dès le début, et s'il était si facile d'effacer celle-ci, que ferait-il ensuite ? Il me proposerait un cocktail de médocs pour aller mieux ? J'avais lu *Prozac Nation : Avoir vingt ans dans la dépression*. L'auteure était triste. Complètement barrée. Rien à voir avec moi.

Je refusais de devenir comme elle, ou comme Randy, dont le casier était voisin du mien au lycée, avec ses tee-shirts Alice in Chains, qui avalait un Xanax entre chaque cours et vivait sa vie de lycéen dans un état second. J'avais entendu dire que sa mère souffrait d'un cancer du sein. Je ne veux pas lui poser la question, mais je ne manque jamais de lui sourire lorsqu'on se retrouve chacun devant notre casier. Je comprends. Randy m'a envoyé une carte postale trop mignonne quand j'étais à l'hôpital, on y voyait un chat avec un thermomètre dans la bouche. À l'intérieur il avait écrit *Sometimes life is so unkind*[1]. Je me demandais combien de temps il lui avait fallu pour trouver cette citation

parmi toutes les chansons d'Alanis Morissette. J'ai une photo d'elle à l'intérieur de mon casier, alors il savait, forcément. Les paroles d'Alice in Chains m'auraient sûrement toutes conseillé de me suicider, ou pas loin.

Lydia, elle, avait compris tout de suite. Grâce à de minuscules indices. La Bible sur ma commode, ouverte à la page d'Isaïe et non de Matthieu. La télévision très légèrement mieux orientée vers mon lit. Le tee-shirt rose et vert assorti à mon legging, l'ombre à paupières marron et pêche que je n'avais plus mise depuis un an. Ce n'était pas un détail en particulier. C'était l'ensemble.

J'ai eu droit à des surprises partout. Mon visage dans le miroir de la salle de bains, pour commencer. Tout en moi m'a paru plus angulaire. Mon nez dépasse comme le stylet sur le vieux cadran solaire de mon grand-père. La cicatrice en demi-lune sous mon œil disparaît peu à peu, elle est plus rose que rouge, elle se remarque moins. Mon père a évoqué, il y a quelques semaines, une consultation chez un chirurgien esthétique, si je le souhaite, mais la perspective d'être allongée là, telle la Belle au bois dormant, tandis qu'un homme se tient au-dessus de moi un bistouri à la main… Jamais de la vie. Je préfère encore subir le regard des gens.

Oscar est même plus blanc que je ne l'imaginais, mais c'est peut-être parce que tout me semble un peu éblouissant en ce moment. Il est la première chose que j'ai vue au pied de mon lit le matin où j'ai réellement ouvert les yeux – on aurait dit un tas de plumes de colombe, avec une tête. Je l'ai appelé, doucement. Lorsque j'ai senti sa langue sur mon nez, j'ai compris pour de bon que je ne rêvais pas.

Aucun changement dramatique n'a présidé à ma soudaine transformation. Je suis allée me coucher et à mon réveil j'avais recouvré la vue. Le monde avait réapparu, dans toute son insoutenable netteté.

Le médecin continue, scritch-scratch, à son bureau. Un infime coup d'œil vers la pendule m'apprend qu'il me reste neuf minutes. Oscar dort à mes pieds, mais ses oreilles s'agitent. Peut-être rêve-t-il d'un méchant écureuil. J'enlève ma tennis et passe mon pied sur son dos tout chaud.

Le docteur, qui a remarqué mon mouvement, hésite, pose son stylo. Il se dirige doucement vers la chaise en face de moi. Une fois de plus, je suis impressionnée par la description fidèle que Lydia m'a faite de lui.

— Tessie, je voudrais te dire à quel point je suis désolé, commence-t-il. Je n'ai pas respecté notre accord. Je t'ai forcé la main. C'est tout ce qu'un bon thérapeute ne doit pas faire, quelles que soient les

circonstances.

J'accueille ses excuses en silence, mais je garde mes yeux braqués au-dessus de son épaule. Les larmes sont là, elles affleurent tout juste.

Parce qu'il reste des choses que je préfère ne pas voir. Le visage de mon frère hier soir, après que mon père lui a parlé de ses notes, calmement, lui qui n'avait autrefois que des A partout. Les formulaires d'assurance médicale étalés sur la table. Le triste état du réfrigérateur, vide, les mauvaises herbes qui s'insinuent dans les fissures de l'allée, les fines rides autour de la bouche de mon père.

Tout ça à cause de moi.

Il faut que je continue d'essayer. Je veux aller mieux. Je *vois*. N'est-ce pas mieux ?

Cet homme qui demande mon pardon… n'est-ce pas un peu grâce à lui ? Ne devrais-je pas lui laisser s'attribuer cette victoire ? Ne commettons-nous pas tous des erreurs ?

— Que puis-je dire d'autre, Tessie, pour commencer à retrouver ta confiance ?

Je crois qu'il sait que je vois.

— Parlez-moi de votre fille, dis-je. Celle que vous avez perdue.

---

1. « Parfois la vie est si cruelle. »

Tessa, aujourd'hui

Le tutu est terminé.

Je le passe à la vapeur, bien qu'il n'en ait pas vraiment besoin. Charlie me taquine sur ma relation avec mon défroisseur Rowenta IS6300. Mais Rowenta s'est révélé mon meilleur, mon plus fidèle thérapeute. Il sort de son placard environ une fois par mois et ne me pose jamais aucune question. Il est idiot. Magique. J'emprunte sa baguette et toutes les rides disparaissent. Le résultat est instantané, et certain.

Sauf aujourd'hui.

Aujourd'hui, un mobile tourbillonne dans ma tête, animé par une main invisible. Je suis hypnotisée par les images qui défilent à toute vitesse. Sur l'une, il y a le visage de Lydia. Sur une autre, celui de Terrell. Ils dansent parmi des fleurs jaunes, des yeux noirs, des bêches rouillées et des cœurs en plastique. Tout cela relié par des os en petits morceaux.

Deux jours se sont écoulés depuis que le Dr Nancy Giles de Vanderbilt /Oxford/Harvard a interprété le dessin de Lydia, juste après avoir annoncé en termes assez limpides qu'elle n'accordait pas franchement de crédit à ces conneries freudiennes.

Le Dr Giles pense que c'est Lydia qui avait un problème. Que Lydia me considérait, moi, comme la protectrice. Or c'est impossible. Je n'ai jamais parlé à quiconque de ce poème qu'il m'a laissé dans la terre à côté du chêne. D'ailleurs, Lydia a fait ce dessin *avant* le poème. À l'époque, c'est moi qui serais morte sans Lydia, et pas le contraire.

Eh merde, il faut que je revoie ce dessin. Pourquoi le Dr Giles n'a-t-elle pas proposé de me le montrer ? M'a-t-elle prise pour une menteuse ? A-t-elle cru que je savais quelque chose que je ne disais pas ? Comme toujours, à l'instant où je quitte le cabinet d'un psy, les doutes surgissent

tels des asticots visqueux.

Tu me manques. Voilà ce qu'avait écrit Lydia sur la carte du bouquet livré chez moi après toutes ces années de silence. À moins qu'il ne vienne pas d'elle. Et s'il avait été envoyé par mon monstre ? Et si mon silence l'avait tuée ? Et si, parce que je ne l'avais *pas* avertie, il avait mené à bien la menace poétique enfouie l'air de rien sous ma cabane dans l'arbre ? « Si tu parles de moi, je ferai de Lydia une Marguerite aussi. » Et si ma bêtise et mon déni avaient sacrifié à la fois Terrell et Lydia ?

Terrell. Je pense à lui en permanence maintenant. Je me demande s'il me hait, si ses bras sont musclés par les pompes sur le béton, s'il a déjà réfléchi à son dernier repas, au cas où. Puis je me souviens. Il n'est pas libre de commander ce qu'il souhaite. La faute à un des types condamnés pour avoir enchaîné James Byrd Jr à un pick-up avant de le traîner jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il avait réclamé deux escalopes de poulet panées, cinq cents grammes de porc au barbecue, un triple cheeseburger au bacon, une pizza à la viande, une omelette, un bol de gombos, un litre de glace avec du caramel au beurre de cacahuètes et des cacahuètes pilées, et trois sodas. Tout cela lui fut livré avant son exécution. Et il ne mangea rien. Du coup, le Texas a dit « Plus jamais ça ».

Je suis capable de débiter le menu exigé par ce taré raciste, mais je ne sais plus rien de la journée qui a fait exploser tout mon univers. Je ne me souviens pas du moindre détail susceptible de sauver Terrell.

Je jette un coup d'œil à la fenêtre de mon atelier, qui brille à l'étage de mon garage, au fond du jardin. Il faudrait que j'aille jusque là-haut. Que je ferme les volets. Que je m'empare de mes crayons, de ma peinture, et que je m'attaque au rideau. Que je commence mes devoirs.

Avant sa rénovation, il y a deux ans, le garage était une ruine à moitié effondrée. Effie avait officiellement donné son aval historique au plan. Jardinières bleues et géraniums rouges hirsutes pour elle, Internet et système de sécurité connecté à la maison pour moi.

Joyeux. Sûr.

Au rez-de-chaussée, qui autrefois abritait la Dodge bleue 1954 du précédent propriétaire, s'entassent ma scie sur table et ma tourillonneuse, ma défonceuse et ma perceuse, mon pistolet à colle et ma ponceuse à disque, ma presse à vide et mon fer à souder. Les outils qui sculptent dans les portes d'armoire des courbes aussi lisses que des

dunes et façonnent des escaliers monumentaux en spirales vertigineuses. Des machines qui font souffrir mes muscles et me rassurent quant à ma capacité à affronter un homme, ou un monstre.

L'étage a été conçu rien que pour moi. C'est mon espace. Pour les arts plus sereins. Ça semblait tellement essentiel : un lieu dédié, rien que pour ma planche à dessin, mes chevalets, mes peintures, mes pinceaux et mes machines à coudre. J'avais fait des folies : canapé Pottery Barn, théière électrique Breville et une baie vitrée de luxe pour pouvoir espionner les branches supérieures de notre chêne.

La semaine suivant la pose du dernier clou, assise avec ma tasse de thé, dans toute la gloire lumineuse et la bonne odeur de neuf de mon nouvel atelier immaculé, je m'étais rendue à l'évidence : je ne voulais pas de *mon* espace. Je ne voulais pas de cette isolation, ni rater le moment où Charlie s'engouffre par la porte de la maison après l'école. Alors je suis restée dans le séjour. Et l'atelier est devenu cet endroit où mon petit frère Bobby, qui vit à Los Angeles, s'installe pour écrire lorsqu'il nous rend visite deux fois par an, et où Charlie file se réfugier dans ces moments où tout ce qui sort de ma bouche lui met les nerfs à vif. « Je ne sais pas pourquoi, maman. Ce n'est pas ce que tu dis, c'est le simple fait que tu parles. »

C'est donc ce qui explique que le salon soit submergé de tissus de brocart, de patrons de robes de créateurs et de présentoirs de perles, qui se mêlent aux tongs, cahiers, boucles d'oreilles égarées ou élastiques riquiquis d'appareil dentaire de Charlie. Et que ma fille et moi ayons un accord tacite pour ne pas évoquer l'état du séjour, sauf s'il s'agit de miettes et de fourmis. Nous y faisons le ménage ensemble un dimanche soir sur deux. C'est un endroit joyeux, de création, de disputes, un lieu où nous entretenons notre amour.

L'atelier est bondé. Mes fantômes y avaient emménagé aussitôt, en même temps que moi, juste après le dernier coup de peinture blanc lin sur le mur. Les Marguerite se sont senties libres de s'y exprimer aussi haut et fort qu'elles le souhaitaient, se chamaillant parfois comme des gamines à une soirée pyjama.

Je devrais monter les marches. Les saluer avec amabilité.

M'attaquer au rideau.

Mais je ne peux pas. Pas tout de suite. Il faut que je creuse.

À nouveau, je fixe un trou béant. Cette fois, c'est une piscine, vide, à

l'exception d'une boue chocolat de feuilles et d'eau de pluie, au fond.

Je me sens ridicule. Déçue. Et j'ai froid. Je rabats sur ma tête la capuche du sweat-shirt de l'armée de Charlie. Il est 17 h 27. Je ne suis plus venue dans cet endroit depuis que Charlie et moi avons cessé d'y vivre – elle avait deux ans à l'époque. Elle m'a déjà bombardée de quelques SMS, d'abord *J'ai faim* pendant que je conduisais dans la direction opposée sur l'I-30, un pick-up rouge dans mon sillage, suivi de *Suis à la maison* vingt minutes après, *Cool, le tutu*, cinq minutes plus tard et enfin, encore une minute après : *Hmmmm ??????*

J'ai essayé de la rappeler, pas de réponse. Voilà que mon portable vibre dans ma poche. Le soleil descend un peu plus à chaque seconde, grosse balle orange qui s'en va jouer ailleurs. Les fenêtres de l'appartement s'embrasent à la lumière déclinante, je ne peux donc pas voir à l'intérieur. J'espère que personne n'observe la silhouette encapuchonnée dans l'ombre, armée d'une pelle.

— Pourquoi tu n'es pas chez Anna ? réponds-je à l'instant où je décroche, sans même dire bonjour. Tu es censée être chez elle.

Comme si cette seule phrase pouvait y remédier.

— Sa mère était malade. C'est son père qui est passé nous chercher. Je lui ai dit qu'il pouvait me ramener à la maison. Où es-tu ? Pourquoi tu n'as pas répondu à mes textos ?

— Je viens d'essayer de t'appeler. J'étais au volant. Je me suis perdue. Maintenant je suis… en rendez-vous boulot. À Dallas. Tu as fermé à clé ?

— Maman. Qu'est-ce que je mange ?

— Commande une pizza chez Sweet Mama. Il y a de l'argent dans l'enveloppe sous le téléphone. Demande Paul pour la livraison. Et tu regardes dans l'œilleton avant d'ouvrir pour être sûre que c'est bien lui. Dès qu'il est parti, tu fermes la porte et tu entres le code.

— C'est quoi le numéro ?

— Charlie. Tu le connais, le code de sécurité.

— Mais non. Le numéro de téléphone de Sweet Mama.

… ose me dire celle qui hier soir vérifiait en deux clics sur Google la légende selon laquelle Simon Cowell était assistant sur le tournage de *Shining*, et préposé au nettoyage de la hache de Jack Nicholson.

— Charlie, tu exagères. Je rentre bientôt. Je suis en retard parce que… Je croyais me souvenir du chemin.

— Pourquoi tu parles à voix basse ?

— Pizza, Charlie. Œilleton. N'oublie pas.

Mais elle a déjà raccroché.

« Tout ira bien. » Est-ce moi qui parle ou une des Marguerite ? Qui d'elles ou de moi serait plus à même de juger ?

— Hé !

Un homme, taille-haie à la main, s'approche à la hâte depuis l'autre bout de la maison. Piégée. Je pose ma pelle contre un arbre, trop tard. Même à cette distance, sa façon de se tenir me rappelle quelque chose.

— C'est une propriété privée ! crie-t-il. Qu'est-ce que vous fichez ici avec une pelle juste à l'heure du dîner ?

Accent traînant, ton menaçant, réprimande quant aux convenances sur l'heure des repas. Le parfait cocktail texan.

Tout ça parce que j'ai peur du noir. Et que je suis persuadée qu'il y a dans le quartier des tas de gens qui ont la détente facile et une arme dans un tiroir. Puisque c'est aussi mon cas.

— J'habitais dans cette maison autrefois, je réponds.

— Et la pelle, c'est pour quoi faire ?

Soudain, je le remets, et j'en suis un peu étonnée. L'homme à tout faire. Celui-là même qui travaillait ici il y a plus de dix ans et jurait chaque jour de démissionner. Pour autant que je m'en souvienne, il était un lointain cousin de la propriétaire. Une femme grincheuse qui avait reconverti cette demeure victorienne en appartements et qui la présentait dans les annonces comme un quatre-étages de caractère. Traduction : moulures sophistiquées s'effritant en particules blanches qui faisaient comme des pellicules dans mes cheveux, fenêtres nécessitant pour l'ouverture l'intervention d'un Hercule, et douches chaudes d'une durée de deux minutes et demie si toutefois j'avais la chance de coiffer au poteau l'adepte de musculation du rez-de-chaussée, qui se levait à 5 heures du matin.

Ce sont les fenêtres qui m'avaient décidée à choisir cet endroit. Impossible pour qui que ce soit de se faufiler à l'intérieur ou à l'extérieur. Ça, et le fait que l'annonce promettait « Locataires féminines exclusivement ».

— Quand est-ce que la propriétaire a supprimé le parking pour le remplacer par cette piscine ? je demande. Marvin ? Vous êtes bien Marvin ?

— Vous n'avez pas oublié ce bon vieux Marvin, hein ? La plupart des filles s'en souviennent. La piscine, elle remonte à trois ans. Avant, il y

avait un parking en gravier avec des places numérotées, chacun la sienne. Mais vous savez ce que c'est. Maintenant, tout le monde se plaint de devoir se battre pour se garer dans la rue. Et Gertie ne remplit même plus la piscine. Elle dit que ça ne vaut pas le coup financièrement, et que Marvin n'enlève pas les feuilles. Ce pauvre vieux Marvin fait ce qu'il peut. Quand est-ce que vous viviez ici, vous avez dit ?

— Il doit y avoir une dizaine d'années.

Rester vague. J'avais oublié son habitude de parler de lui à la troisième personne. Ce qui doit expliquer en partie pourquoi il n'a jamais réussi à changer de boulot.

— Ah, le bon vieux temps, à l'époque ces pisseuses d'étudiantes n'appelaient pas Marvin à 2 heures du mat' pour savoir pourquoi leur Apple ne se connecte plus à un Ternet ou à un autre.

Je réprime un rire et me garde de tout commentaire. Je repousse ma capuche pour mieux voir, me rendant aussitôt compte de mon erreur. Je secoue mes cheveux, tentant de dissimuler le côté de mon visage marqué par la cicatrice. Ce seul mouvement suffit à raviver l'intérêt que me porte Marvin, malgré ma tenue passe-partout, survêtement noir informe et tennis, et l'absence totale de maquillage. La journée n'a pas dû être follement animée pour lui, dans la Maison Aux Locataires Exclusivement Féminines, j'imagine que c'est la raison pour laquelle il s'attarde.

— Je suis curieuse, dis-je avec hésitation. Ont-ils découvert quoi que ce soit lorsqu'ils ont creusé ?

— Comme quoi, un cadavre ? Ouh là, vous devriez voir votre tête. Pas de cadavre, mademoiselle. Pourquoi, il vous en manque un ?

— Non. Non. Bien sûr que non.

Marvin secoue la tête.

— Vous êtes comme ces foutues gamines. Ou alors vous faites des recherches pour ces émissions de fantômes, peut-être ?

— Quelles gamines ?

— Le club d'étudiantes qui loue l'appartement en haut à gauche à chaque rentrée. Elles font croire à leurs nouvelles recrues qu'il est hanté, pour leur fiche la trouille. Elles emballent des squelettes dans des chemises de nuit transparentes, les suspendent aux fenêtres. Après ça, elles invitent leurs potes pleins aux as, elles leur servent du chili con carne et du punch industriel, en tout cas c'est à ça que ressemble ce qu'ils vomissent sur les marches et que je nettoie après. Du coup, maintenant, Gertie prend un supplément pour louer cet appartement.

Mais vous croyez que Marvin a droit à sa part ? Eh non. Marvin, lui, il doit se la fermer, et nettoyer.

— Pourquoi pensent-elles… qu'il y a des fantômes ?

À l'instant où la question franchit mes lèvres, je la regrette. *Tu la connais, la réponse*.

— À cause de cette fille qui vivait là-haut il y a un bail. Celle qui avait échappé au tueur des Marguerite. On a su que c'était elle peut-être un an et demi après qu'elle a emménagé. Elle s'était plainte une fois ou deux qu'on ne l'autorisait pas à mettre une barrière dans l'escalier pour son bébé. Gertie disait que ça gâcherait le charme de la maison, le côté « ancien ».

Soudain, son visage se fige.

— Bon sang, mais c'est vous, cette fille, non ? Vous êtes la Marguerite qui habitait là-haut ?

— Je ne m'appelle pas Marguerite.

— J'aurais dû me douter dès que j'ai vu vos cheveux roux. Merde, personne ne va me croire. Marvin peut prendre une photo ? Vous existez vraiment ? Vous êtes pas un fantôme, au moins ?

Pendant un instant, il paraît véritablement envisager cette éventualité.

Avant que j'aie le temps d'y réfléchir, il a sorti son téléphone de sa poche, appuyé sur le bouton. Je suis immortalisée avec flash, pour toujours et à jamais, sur le point de passer de l'iPhone à Facebook, Twitter et Instagram – dans le Ternet de Marvin et au-delà.

— Génial, marmonne-t-il pour lui-même en observant son écran. En plus j'ai la pelle au fond.

Si mon monstre n'était pas encore au courant, ça ne saurait tarder.

Je suis en chasse.

J'arrive à la maison vers 19 heures, toutes les lumières sont allumées. Ce n'est pas un signe que Charlie a peur, dois-je me rappeler, simplement son habitude d'actionner les interrupteurs au fur et à mesure sans jamais se donner la peine de faire le geste inverse.

J'ai eu Charlie au téléphone une demi-heure plus tôt. Une pizza au bacon canadien et aux olives noires avait bel et bien été livrée, mangée et jugée « solide ». Tout paraissait si normal au bout du fil. Tellement, tellement loin de ma rencontre avec Marvin, si dérangeante. Du coup, je m'étais arrêtée à l'épicerie pour acheter ce qu'elle m'avait réclamé par

texto pour son déjeuner : *from., pain de m. blc (Mrs Baird), jambon fumé (pas au miel), raisin, houmous, bretzels, mini Oreos*.

— Je suis rentrée ! je crie, refermant la porte d'un coup de pied.

Le système de sécurité est activé. Bien. Charlie a même débarrassé son carton à pizza de la table basse devant la télé, car j'imagine qu'elle en a profité pour regarder en douce un de ces programmes que j'ai classés dans ma liste, assez large, des « Trucs que je préfère que tu ne regardes pas ».

Mais pas de Charlie. Pas de sac à dos. Le téléviseur est encore chaud. Je traverse le salon, posant au passage les courses et mes clés sur le comptoir.

— Charlie ?

Elle est sûrement dans sa chambre, à vivre sa vie sous ses écouteurs Bose, arpentant à contrecœur l'Angleterre du XIXe siècle aux côtés de Jane Austen.

Je frappe, parce que ma tante Hilda ne le faisait jamais. Pas de réponse. J'entrebâille la porte. L'ouvre tout grand. Lit pas fait. *Orgueil et Préjugés* faisant office de dessous-de-bouteille. Des habits partout. La totalité de son tiroir de sous-vêtements déversée sur son lit. Une trace de boue par terre.

À peu près l'état dans lequel elle l'a laissée ce matin. Mais pas de Charlie.

Le passage en revue du reste de la maison prend environ une minute, ce qui suffit amplement pour se sentir submergé par d'effroyables vagues de panique. J'ouvre la porte coulissante donnant sur le jardin, je crie son nom. Elle n'est pas dans le hamac qui borde la clôture du fond, attaché d'un côté à l'épais tronc du chêne et de l'autre à un poteau d'écurie ancien qu'Effie a sauvé de la hache d'un charpentier. Les fenêtres de l'atelier à l'étage renvoient un éclat noir ; le garage est fermé.

Mon téléphone. Il me faut mon téléphone.

Je me précipite à l'intérieur, retourne tout mon sac, à la recherche du portable. J'entre maladroitement le nouveau code de sécurité que j'avais dû choisir la veille à la suite de la mise à jour du logiciel. Bloqué. Merde, merde, merde. Je réessaye les quatre chiffres, doucement. En me promettant de ne plus jamais, jamais le mettre à jour. J'appuie sur le bouton.

Et le voilà, mon soulagement, ma bénédiction en deux mots.

Chez Effie

Quelques secondes plus tard, je tambourine comme une dingue à la porte de ma voisine. Un temps infini semble s'écouler avant qu'elle n'apparaisse. Elle est vêtue d'une longue chemise de nuit blanche ornée d'une dentelle qui lui étrangle le cou. Ses cheveux gris, d'ordinaire tressés et remontés en chignon, tombent en pluie jusqu'à sa taille. Elle aurait eu tout à fait sa place dans l'univers de Jane Austen, si elle avait eu à la main une bougie, et non un poster plastifié de la classification périodique des éléments, le plus grand qu'il m'ait été donné de voir.

— Mais bon sang qu'est-ce qui ne va pas ? s'enquiert Effie.

Fais preuve de patience. Patience. Pa-ti-en-ce.

— Charlie est ici ?

Le souffle court.

— Mais oui, évidemment.

Effie s'écarte du passage, et voilà ma fille, la plus belle vision au monde, assise par terre en tailleur, près de la table basse, en train de griffonner sur un carnet. Je m'imprègne du moindre détail, ses petits cheveux qui se déploient en éventail autour de son visage comme un plumage roux, retenus par une pince ; le short de volley qu'elle a gardé bien que la température ne dépasse pas les dix degrés dehors ; les chaussons roses en forme de cochon en peluche ; le vernis à ongles doré écaillé. Elle remue les lèvres avec exagération, telle une star du cinéma muet : « À l'aide. »

— J'étais installée sur ma balancelle devant la maison et j'ai vu un homme qui rôdait autour de chez vous…, commence Effie.

« Le livreur de pizza », articule Charlie, toujours en silence. Elle lève les yeux au ciel, Effie continue de bavasser, mais mon cerveau tourne en boucle : Il ne me l'a pas prise.

— … je me suis dit, sa voiture n'est pas là, mais toutes les lumières sont allumées. Alors je me suis fait du souci. J'ai appelé, Charlie a répondu, et je suis allée la chercher. J'en ai profité pour l'avancer un peu sur le programme de chimie de l'année prochaine.

Charlie me montre sur la table de salon une assiette qui contient des cookies soit très brûlés, soit au chocolat noir, disposés en un smiley souriant. Un arrangement signé Charlie, je parie. Elle s'empare de deux biscuits, qu'elle place devant elle, comme si c'était des yeux. Brûlés, pas de doute.

Les pitreries de Charlie, la sincérité d'Effie, les cookies

immangeables. Charlie ne coupera pas à une petite discussion sur son infraction à l'une de mes règles très strictes. Un petit mot vite fait par électronique ne remplace pas encore un bon vieux message écrit à la main et un bout de scotch. Voilà qui devrait également m'assurer une place chez Jane Austen.

— C'est vraiment très aimable, Effie, dis-je.

— Charlie prétend que c'était le livreur de pizza, répond-elle. Mais moi, je lui ai trouvé un air sournois. Tu sais aussi bien que moi qu'on n'est jamais trop prudentes.

Mon esprit, dans son doux cocon de soulagement, se réveille à ces mots. Effie évoque-t-elle en creux ce dont on ne parle jamais ? Est-elle, elle aussi, en alerte maximale, à l'affût de mon monstre ?

— Tu sais qui je crois que c'était ? demande Effie.

Je secoue la tête, en faisant, bêtement, l'inventaire de tout ce qu'elle pourrait dire que je préférerais que Charlie n'entende pas.

— Je parie que c'était le chipeur de bêches, conclut-elle.

Tessie, 1995

J'en sais un peu plus à propos de la fille du docteur, maintenant. Elle s'appelle Rebecca. Elle avait seize ans. Ce n'est pas parce qu'il me l'a dit. Mais parce que Lydia est une fouineuse.

Elle a disparu l'année même où un malade mental a privé le monde de John Lennon et où Alfred Hitchcock mourait, lui, avec beaucoup moins de violence qu'il ne l'aurait mérité. Lydia et moi avions découvert cela sur la microfiche d'un journal local que nous avions consultée très minutieusement jusqu'à y dénicher le portrait de mon médecin, rédigé deux années plus tôt, juste après qu'il avait remporté une prestigieuse récompense internationale pour ses travaux de recherche sur les gens normaux et la paranoïa.

« Ça existe, ça, les gens normaux ? » avait marmonné Lydia. Sur ce, elle avait avancé de plusieurs pages pour me faire la lecture de la nécro de Hitchcock. Elle avait été particulièrement saisie par la révélation selon laquelle il avait torturé sa propre fille durant le tournage de *L'Inconnu du Nord Express*, un de ses films préférés. Il l'avait forcée à monter, seule, à bord d'une grande roue, avait bloqué sa nacelle tout en haut, éteint toutes les lumières et laissée là, toute seule, dans le noir. Lorsqu'un membre de l'équipe l'avait finalement fait redescendre, elle était hystérique. Lydia avait appuyé sur un bouton du lecteur de microfiches pour copier à la fois l'interview du docteur et la nécro de Hitchcock, jugée digne de rejoindre les archives secrètes du bizarre qu'elle compilait dans une boîte sous son lit.

Tant et si bien qu'au retour, dans le bus, elle était plus perturbée par le destin de la fille de Hitchcock que par le peu de renseignements qu'elle avait pu obtenir sur Rebecca. « C'était un pur sadique, ce type », avait-elle décrété tandis que les gens assis autour de nous fixaient ma petite cicatrice en croissant de lune.

Rebecca se résumait à un unique paragraphe dans le portrait consacré à mon médecin, ce qui m'avait incroyablement attristée. Mon avis ? Il avait prévenu le journaliste que le sujet de la disparition de sa fille ne devait pas être évoqué.

Il avait en tout cas été très clair, en ce qui me concerne, lors de notre précédente session. Un bon gros silence avait suivi ma question à propos de Rebecca. Du coup, j'avais annoncé que j'aimais bien sa reproduction du *Faucheur* au-dessus de son bureau.

— Mon grand-père a eu une période Winslow Homer, ai-je lâché.

Oh, et au fait, je ne suis plus aveugle.

Je n'ai pas su dire si sa surprise était jouée. Le médecin a paru sincèrement ravi de ce qu'il a appelé « une avancée majeure, essentielle ». Il s'est empressé de me soumettre à ce test un peu débile, à l'ancienne, impliquant un stylo et mon nez. M'a demandé de fermer les yeux et de décrire son visage de la manière la plus précise possible.

Il m'a à nouveau assuré que, bien qu'il refuse d'en discuter avec moi, la disparition de sa fille n'avait aucun lien avec l'affaire des Marguerite aux yeux noirs. Ce n'était pas le sens de ma question, et quand bien même les deux cas seraient liés, je ne suis pas persuadée de vouloir le savoir.

J'ai du mal à ne pas être un peu heureuse. J'ai pris un kilo et demi en cinq jours. Quand ils ont découvert que j'avais recouvré la vue, mon père et mon frère m'ont serrée si fort contre eux en même temps que j'ai bien cru que mon cœur allait exploser dans ma poitrine. Tante Hilda a rappliqué dare-dare avec son fameux gâteau au chocolat à trois étages glaçage noix de pécan-coco, sûrement le meilleur que j'aie mangé de ma vie.

Hier soir est apparu sur ma table de chevet un exemplaire tout neuf, grand format, de *L'Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux*, dans cette maison où il est hors de question de ne pas attendre la sortie d'un livre en poche.

Le procès a lieu dans cinquante-deux jours. Soit une douzaine de séances, à peu près, si je compte les deux qui interviendront après le jugement, pour boucler. La fin est proche. En vérité, je ne veux pas introduire de distractions, et Rebecca en est une. C'était assez méchant de ma part, de faire une chose pareille.

Malheureusement, Rebecca est maintenant la nouvelle obsession de Lydia et elle s'est assigné pour mission d'en découvrir davantage à son

sujet dans d'autres journaux. Quoi qu'elle trouve, cela n'aura aucun intérêt, je le lui ai dit pourtant. « Rebecca était jolie, elle avait beaucoup d'amis. Elle était adorable » et « C'était une si gentille famille » et bla bla bla. Je ne veux pas avoir l'air blasée, mais bon.

Je sais, parce que j'ai lu toutes les exagérations possibles et imaginables sur ma vie depuis que je suis devenue une Marguerite. Ma mère est morte dans des circonstances « troubles », mon grand-père a bâti une maison flippante et je suis pour ainsi dire parfaite. La vérité ? Ma mère a été victime d'une forme rare de crise cardiaque, ma grand-mère était plus folle que son mari et je ne suis pas, et ne serai jamais, une héroïne de conte de fées. Même si elles aussi ont toutes d'abord été des victimes. Blanche-Neige empoisonnée. Cendrillon réduite en esclavage. Raiponce séquestrée. Tessie abandonnée sur un tas d'ossements.

Le fantasme tordu d'un monstre quelconque.

Je parie que le docteur voudrait bien que je lui raconte ça, je songe, pendant qu'il s'installe sur son fauteuil.

Il sourit.

— Allez, Tessie, lance-toi.

La semaine dernière, il a accepté de me laisser mener la danse durant cette séance. Il a aussi promis de ne pas révéler à mon père que je lui avais caché ma guérison pendant un moment. Promesse tenue jusqu'à présent. Je me suis demandé s'il concluait des marchés de la sorte avec tous ses patients. Si c'était approprié.

Peu importe. Aujourd'hui, je suis prête à lui proposer quelque chose de vrai.

— À chaque fois que la lumière baisse, j'ai peur… de redevenir aveugle. Par exemple, l'autre jour, quand je suis allée au restaurant avec ma famille, à Olive Garden, et que la serveuse a tamisé l'éclairage, pour l'ambiance, j'imagine. Ou bien, quand mon frère ferme les volets du salon derrière moi, pour mieux voir la télé.

— Quand ça arrive, pourquoi tu n'en profiterais pas pour déclarer solennellement que tu n'es pas aveugle ?

— Sérieusement ?

Ouh là. Et dire que mon père paye pour ça.

— Parce que tu *veux* voir, Tessie. Ce n'est pas comme si un petit gobelin était installé dans ta tête, aux commandes d'un interrupteur. Tu es la seule aux manettes. Statistiquement, les risques pour que cela se

produise à nouveau sont quasi nuls.

OK, c'est bon à savoir. Encourageant, au moins. Même si les risques que cela m'arrive étaient aussi quasi nuls à l'origine.

— Alors, qu'est-ce qui se passe d'autre, là-dedans ? demande-t-il en se tapotant le crâne du doigt.

— Je me fais du souci… pour O. J. Simpson.

— C'est-à-dire, peux-tu m'expliquer ?

— J'ai peur qu'il roule le jury et qu'il s'en sorte.

Je ne lui précise pas que Lydia a imbibé de jus de tomate un gant en cuir rouge lui appartenant, qu'elle l'a ensuite fait sécher au soleil, puis enfilé en écartant les doigts, obtenant le même effet que O. J. lors du procès.

Le médecin croise ses longues jambes l'une par-dessus l'autre. Il a des choix vestimentaires beaucoup plus conservateurs que je ne l'avais imaginé. Chemise blanche amidonnée, pantalon de costume noir à pli, cravate bleue à nœud lâche ornée de minuscules losanges rouges, chaussures noires bien cirées. Pas d'alliance.

— À mon avis, les risques que cela se produise sont, là encore, pratiquement de zéro, commente-t-il. Tu as simplement peur que ton propre agresseur soit relâché. Je te conseillerais de ne pas suivre la couverture de l'affaire Simpson et de mettre de l'ordre dans ta tête.

Tante Hilda m'avait donné le même conseil gratuitement et, pour faire passer la pilule, elle au moins m'avait tendu une assiette de gombos fraîchement frits par ses soins, tout en éteignant la télé.

— Tessie, aujourd'hui, tu es censée être le chef d'orchestre, mais nous devons d'abord faire un aparté. Le procureur m'a appelé juste avant ton arrivée. Il veut te rencontrer en tête à tête avant le procès. Je pourrais demander à être présent, si cela peut te mettre à l'aise. Il pensait organiser ça mardi prochain. On peut l'intégrer à notre séance, si tu veux.

Il décroise ses jambes, se penche vers moi. Mon ventre se transforme en une boule dure, à la manière de ces cloportes qui se recroquevillent sur eux-mêmes pour se protéger.

— Avoir recouvré la vue, c'est énorme. Rencontrer le procureur et surmonter ta peur de l'audience, c'est une étape logique. Ça pourrait même contribuer à… secouer ta mémoire. Imagine ton cerveau comme une passoire qui, au début, ne laisserait passer que les grains les plus petits, les plus inoffensifs.

J’écoute à peine son charabia psy à base d’ustensiles de cuisine.

Dans sept jours.

— J’espère que ça ne te dérange pas que je lui aie annoncé la bonne nouvelle, dit-il.

— Bien sûr que non, je mens.

Je pense à ce baluchon tout prêt depuis des mois au fin fond de mon placard.

Et je me demande s’il est trop tard pour m’enfuir.

Tessa, aujourd'hui

Charlie et moi jouons à l'un de nos jeux préférés, installées sur la balancelle de notre terrasse.

Nous faisons comme si nous étions de minuscules poupées qui se balancent d'avant en arrière. Une petite fille nous pousse avec son doigt. Elle a enfermé son gros chat jaune, nous ne risquons pas de coup de patte. Elle prépare pour nous un tout petit gâteau en plastique, qu'elle cuit au four, elle a fait les lits, rangé la vaisselle miniature dans le placard. Elle a balayé le tapis à l'aide d'une brosse à dents. Il n'y a pas de monstres dans le placard, parce qu'il n'y a pas de placard.

Pendant cet instant, tout est parfait. Rien ne peut nous atteindre. Nous sommes dans la maison de poupées.

La tête de ma fille me réchauffe les cuisses. Elle est allongée sur le flanc, genoux pliés parce qu'elle n'a plus trois ans, elle n'a pas la place. J'ai recouvert ses jambes nues de ma veste, pour ces moments où le vent tourne et vient nous cracher dessus entre les colonnes de brique.

Elle s'agite, trouve une position plus confortable, lève le visage vers moi. Ses yeux violets sont cernés d'eye-liner noir, ce qui les agrandit et les embellit encore, mais accentue aussi leur cynisme. Deux clous d'argent sont plantés dans chaque oreille, un légèrement plus petit que l'autre.

Le maquillage, ça s'efface, les trous supplémentaires, ça se rebouche. J'essaye de ne pas trop m'énerver sur ce genre de détails. Elle se contenterait de me rappeler l'existence du tatouage sur ma hanche droite, un papillon, parmi les cicatrices.

À la disparition de son appareil dentaire, dans trois mois, voilà quand je commencerai à m'inquiéter pour Charlie.

— Maman, tu avais un peu l'air d'une folle, quand tu as débarqué hier soir chez Miss Effie. Bon, je sais bien que tu stresses, mais quand

même. Je ne t'ai jamais vue dans cet état. C'est parce que tu as peur de ne pas pouvoir empêcher l'exécution de ce type ?

— En partie.

Je tripote une de ses mèches de cheveux, elle ne proteste pas.

— Charlie, nous n'avons jamais vraiment discuté de ce qui m'est arrivé.

— Tu ne veux jamais.

Une affirmation, pas un reproche.

— C'est juste que j'ai toujours préféré te laisser en dehors de ça.

Préserver son innocence, ne lui infliger rien d'autre que des faits bruts, et en version édulcorée.

— Alors, tu penses encore à… ces filles ?

Hésitante. Elle reprend :

— Une d'elles était dans un de mes rêves, l'autre jour. Merry. Cool, comme nom. Quelqu'un a scotché un article de *People* sur mon vélo. À propos de sa mère. Elle y racontait qu'elle voulait une place au premier rang à l'exécution de Terrell Goodwin. Tu es sûre qu'il n'est pas coupable ?

Je fais appel à toute ma volonté pour rester assise tranquillement et ne pas me lever d'un bond. Un inconnu a laissé ce petit cadeau à l'intention de Charlie. Une Marguerite a quitté mon cerveau pour s'insinuer dans le sien. Pire, voilà seulement qu'elle m'en parle. J'aurais aimé qu'elle n'éprouve pas le besoin de me cacher des secrets de ce genre par peur de ma réaction, c'est pourtant ce qui s'est passé.

— Oui, réponds-je. Bien sûr que je pense toujours à ces filles. À ce qui a causé leur mort, à ceux qui souffrent de leur absence. Surtout en ce moment. La légiste dont je t'ai parlé, elle a extrait de l'ADN de leurs os. Ce n'est pas gagné, et il faudrait un sacré coup de chance, mais si leurs familles les cherchent encore, on réussira peut-être à découvrir leur identité.

— Toi, tu continuerais à me chercher. Tu n'abandonnerais jamais.

Je fais disparaître mes larmes d'un clignement de paupières.

— Jamais, jamais. Ma puce, tu peux me raconter ton rêve ? Celui avec Marg… Merry ?

— On se promenait sur une île. Elle ne disait rien du tout. Mais c'était agréable. Pas effrayant.

Merci, Merry.

— Alors, tu es sûre que Terrell est innocent ? me relance-t-elle.

— Oui, à peu près. Les preuves matérielles sont inexistantes.

J'omets la piste de marguerites jaunes qui s'étire sur dix-sept années. Les voix dans ma tête, qui amplifient mes doutes.

— Le vrai tueur, quel qu'il soit, ne va pas revenir, maman.

Elle l'affirme avec sérieux.

— Il a été assez malin pour ne pas se faire coincer la première fois, il ne va quand même pas prendre ce risque. Et s'il en avait eu l'intention, ça se serait déjà produit, il y a des années. Il est peut-être en prison pour un autre crime. J'ai entendu dire que ça arrive tout le temps.

Ma fille a visiblement beaucoup réfléchi à la question. Comment ai-je pu être assez idiote pour croire que son cerveau d'adolescente serait moins réceptif que celui de Lydia et moi à l'époque ? Je préfère lui taire l'une des statistiques les plus choquantes que m'a confiées Jo : parmi les trois cents tueurs en série qui rôdent aux États-Unis, la plupart ne seront jamais arrêtés.

— Écoute-moi, Charlie. Ce qui compte par-dessus tout, pour moi, c'est que tu aies une vie normale. Je ne veux pas que tu vives dans la peur, mais il faut que tu sois particulièrement prudente ces jours-ci, jusqu'à ce que nous sachions ce… ce qu'il adviendra de Terrell. Mon boulot, c'est de te protéger, alors tu vas devoir t'habituer, et me laisser faire pendant un temps.

Charlie se redresse.

— On est carrément plus normales que la moitié des gens que je connais. L'autre soir, la mère de Melissa Childer a emmené l'équipe de pom-pom girls en voiture pour qu'elles aillent glisser du poulet cru dans les boîtes aux lettres des filles qu'elles détestent. Et maintenant, il y a la tête de sa mère partout sur Facebook. Et celle d'Anna, l'autre fois, quand elle était censée passer nous chercher, elle n'était pas malade. Elle était bourrée. Anna m'a raconté qu'elle ajoutait de la vodka dans le grand gobelet de Coca Light qu'elle pose à côté d'elle en voiture. Les enfants savent des trucs, maman. Il y a des choses qu'on ne peut pas cacher.

Un long flot ininterrompu d'informations, c'est rare.

— Je ne monterai plus en voiture avec la mère d'Anna, annonce-t-elle en conclusion.

Balancelle. Hypnotique. Continue de parler.

Son téléphone crache soudain une chanson que je ne reconnais pas. Aussitôt, Charlie tend le bras dans sa direction.

— Je peux aller dormir chez Marley ?

Elle est déjà à moitié debout, loin de moi.

— J'adore cet endroit. Rien ne vaut un samedi soir au Flying Fish.

Jo soulève un gigantesque verre de bière mousseuse jusqu'à ses lèvres. Elle est vêtue d'un vieux jean et d'un tee-shirt rouge aux couleurs des Sooners de l'Oklahoma, et arbore autour de son cou ce porte-bonheur ADN en or qui va avec tout.

Bill, de retour du bar, réapparaît avec une panière d'huîtres frites et autres beignets à partager en apéritif. Il est décontracté, en jean élimé, c'est la première fois que je le vois si détendu. Chemise hors du pantalon. Il aurait bien besoin de passer chez le coiffeur. Il me tend ma pinte de bière. Ses doigts s'attardent un peu plus longuement que nécessaire, ce que je décide de mettre sur le compte de l'alcool.

— Grand format pour tout le monde.

Il sourit et prend place à côté de Jo, sur la banquette d'en face, pile sous le panneau où s'affiche la photographie d'un type qui brandit un poisson sous stéroïdes.

— C'est un vrai ?

Je désigne le monstre marin, à peu près de la taille de Charlie.

— C'est le mur des menteurs.

Bill avale un beignet sans même se retourner.

— Je plaide depuis des années pour qu'il y en ait un aussi dans le bureau du procureur, ajoute-t-il.

— Ce n'est pas très juste, le sermonne Jo. Par exemple, depuis dix ans, minimum, grâce à l'ADN, le comté de Dallas s'est transformé en machine à libérer les innocents plus performante que n'importe où ailleurs.

Un écho de ce que me disait Charlie.

— Ah, Jo, tu es toujours engluée dans l'optimisme, réplique Bill. Si j'obtiens une nouvelle audience pour Terrell, là, oui, on en reparlera.

Les tables de pique-nique du restaurant et les banquettes sont bondées, sonores. Une file serpente à côté de nous en direction du bar, une foule de Texans en chapeau de cow-boy ou casquette, fétichistes de la friture croustillante quel que soit l'aliment en dessous. L'orgasme collectif intervient lors de la foire de Dallas, une fois l'an, où même le Nutella, les génoises à la crème et le beurre sont immergés dans les friteuses.

J'avais reçu le texto de Bill me proposant de les rejoindre pour boire

une bière juste après que Charlie avait filé à sa soirée pyjama chez sa copine. Il n'avait pas dit pourquoi.

J'avais hésité, mais pas longtemps. C'était ça ou une soirée en compagnie des Marguerite et d'une bouteille de merlot alors que tonnait l'orage, les éclairs métamorphosant chaque arbre, le moindre buisson, en silhouettes humaines. J'avais donc tiré mes frisettes des jours de pluie en queue-de-cheval, passé une vieille veste en jean et foncé jusqu'ici dans ma jeep, essuie-glaces à la vitesse maximale durant tout le trajet.

Lorsque j'ai débarqué, Bill et Jo, qui avaient au moins une bière d'avance, étaient engagés dans un débat animé sur le quarterback des Sooners, et pour ma part, on aurait cru que je venais de fricoter sous une chute d'eau. Jo m'a tendu la pile de serviettes en papier posée sur la table pour me sécher les cheveux et essuyer le mascara qui avait bavé sous mon œil gauche, comme elle me l'a signalé. La conversation a dérivé, non sur Terrell, mais sur une des nouvelles affaires de Jo, l'os d'une fillette de trois ou quatre ans découvert dans un champ de l'Ohio, puis sur moi.

— Qu'est-ce que tu fais, exactement, dans la vie ? s'enquiert Bill.

— Je ne suis pas certaine qu'il existe un nom pour ça. Je suis… une apporteuse de solutions, disons. Les gens imaginent des choses qu'ils n'ont jamais vues nulle part et je les fabrique. Ça peut être de petits objets comme un diadème de mariage serti des pierres récupérées sur la bague de la grand-mère ou de plus gros projets, comme l'escalier flottant que j'ai réalisé pour un hôtel à Santa Fe. J'ai eu droit à un reportage dans *Sunday Morning*, ils ont fait une série sur les femmes artisans qui m'a bien aidée. La présentatrice a eu le tact de ne pas évoquer l'affaire des Marguerite. Ça me permet de pouvoir choisir ce que j'accepte, maintenant. Et de facturer plus cher.

— Quelle est la réalisation que tu as préférée ? L'escalier ?

— Non. C'est, de loin, la catapulte à potirons que j'ai inventée pour la journée d'activités de Charlie l'an dernier. On a battu le record de l'école de dix-huit mètres.

Je m'interromps, le temps d'une gorgée de bière, avant de préciser :

— Mon père avait un diplôme de physique, il m'a enseigné quelques trucs.

Je n'aurais pas dû me contenter de deux crackers tartinés de *pimiento cheese*[1] pour déjeuner. Bill a l'air plus juvénile que jamais avec son tee-shirt gris souple qui épouse les muscles de son torse. Je ne peux

m'empêcher de penser à la suédoise. Ont-ils déjà conclu ?

Je décide d'écarter de moi le projecteur, qui me semble toujours trop chaud, trop lumineux. J'hésite à demander s'ils tentent de me saouler avant de m'annoncer une mauvaise nouvelle. Mon regard s'attarde sur Jo. Elle pourrait être n'importe qui ce soir – femme au foyer, employée de banque, institutrice de maternelle. Son rapport quotidien à l'horreur est bien caché sous son tee-shirt Sooners et ses yeux bleu très vif indiquent qu'elle dort plutôt bien. Personne ne verrait en elle cette scientifique restée debout au milieu de l'enfer, à résoudre des équations mathématiques dans sa tête pendant que, non loin, fumaient les tours jumelles.

— Jo, comment continuez-vous à faire ce métier… jour après jour ? je demande. Sans que ça vous affecte ?

Elle pose sa bière.

— J'ai un don, celui de pouvoir contempler des atrocités sans en être dégoûtée. Un doigt. Des boyaux. Mais je ne vais pas prétendre qu'une fois rentrée à la maison je ne pense plus au sperme trouvé sur la chemise de nuit Petite Sirène. Ou à la balle qui a fracassé la mâchoire du prisonnier de guerre, sans le tuer. À la torture qu'il a dû subir. Et je m'interroge : Cette jeune mère a-t-elle vécu le crash de l'avion de bout en bout ou bien est-elle morte tout de suite ? Je pense à ce qu'étaient tous ces gens. Quand j'arrêterai, alors cela voudra dire qu'il sera temps pour moi de changer de boulot.

Cette dernière phrase semblait inspirée par l'alcool, pourtant elle me parut aussi la parole la plus sincère qu'il m'ait été donné d'entendre.

— C'est la seule chose pour laquelle je sois douée, conclut-elle. Je suis médecin légiste. C'est tout ce que je sais faire.

— T'es trop gentille, oui, lance Bill en cognant son verre contre le sien. Moi, il m'arrive souvent d'avoir envie d'envoyer mon poing à la figure des gens du matin au soir.

Elle sourit et lève son verre.

— Je viens de l'Oklahoma. Y a pas plus gentils que nous au monde, ce qui ne nous empêche pas d'aimer la castagne. Et puis, de temps en temps, j'ai droit à une journée comme aujourd'hui.

— Au cas où tu n'aurais pas remarqué, Jo et moi, nous avons un truc à fêter ce soir, me confie Bill. On attendait juste que tu nous rattrapes côté alcool.

— Alors ? je demande.

Jo lui confirme d'un hochement de tête qu'il peut se lancer.

— Nous avons une correspondance sur un des échantillons d'ADN.

Je ne saisis pas bien. Il ne parle sûrement pas des Marguerite. C'est trop tôt.

— Nous avons réussi à identifier une des Marguerite par le biais de la base de données des personnes disparues, annonce Jo d'un ton neutre. Une des extractions du fémur.

— Ça va, Tessie ?

L'inquiétude se lit sur le visage de Bill. Je ne sais pas s'il se rend compte de ce qu'il vient de faire. Il m'a appelée Tessie. Cette fois, sa main se pose sur la mienne et ne la lâche pas. Ce qui remue un autre sentiment encore, auquel je ne suis pas préparée. J'extirpe mes doigts, coince une mèche de cheveux mouillée derrière mon oreille.

— Oui… ça va. Désolée. Ça me fait un choc. Après tout ce temps. Après tout ce que vous aviez dit sur les statistiques, je ne m'y attendais pas, c'est tout. Qui… est-elle ?

Il faut que j'entende son nom.

— Hannah, dit Jo. Hannah Stein. Vingt ans. Elle a disparu de son poste de serveuse à Georgetown il y a vingt-cinq ans. Son petit frère est maintenant flic à Houston. On a eu de la chance. Il a insisté pour que sa famille entre son ADN dans la base CODIS il y a quelques mois, après avoir suivi un stage sur les enquêtes pour retrouver les personnes disparues. L'ADN mitochondrial de Hannah correspond à celui de Rachel et Sharon Stein. Sa mère et sa sœur. Vous vous souvenez ? L'ADN mitochondrial provient à cent pour cent du côté maternel.

— Et si on arrive à prouver que Terrell ne se trouvait absolument pas dans les environs de Georgetown le jour de sa disparition… eh bien, ça devrait nous aider.

Dans la voix de Bill, un accent de triomphe.

— Il y a une chose qu'il faut qu'on vous dise.

Les yeux de Jo se posent sur moi avec attention.

— La mère veut que vous soyez présente.

— Présente où ?

Cette Marguerite n'est plus un simple tas de dents et d'os, une voix désincarnée dans ma tête. Elle s'appelle Hannah. Elle est une ombre qui s'élance en coup de vent à la lueur de l'éclair, sur le point de me montrer son visage.

— Sa mère est en route, elle vient d'Austin en compagnie de son fils,

pour recevoir la notification officielle. Elle a spécifiquement demandé à vous rencontrer. Elle a toujours soupçonné un cousin à eux d'avoir été lié à la disparition de Hannah. Elle… nous… la police… voudrait savoir si vous le reconnaissez.

— Mais voilà, intervient Bill. Il est mort.

---

1. Spécialité du sud des États-Unis à base de fromage râpé, de mayonnaise et de piment.

Tessie, 1995

Ils sont deux à se présenter à la porte du cabinet. Un homme et une femme.

L'homme, c'est le procureur. M. Vega. Petit, trapu, la quarantaine. Poignée de main ferme, regard franc. Il respire le machisme à l'italienne. Il me rappelle cet entraîneur de foot qui avait réussi à rassembler la moitié de l'école dans le gymnase durant une tornade imprévue l'année dernière. S'il marche dans le couloir, on est au courant.

La femme pourrait passer pour une élève de terminale. Elle serait certainement bien plus à l'aise dans une tenue moins stricte que ce tailleur Ann Taylor, qu'elle ne porte sûrement pas par choix. Je suis sur le divan, elle s'est installée à la place d'ordinaire occupée par le docteur, son pied gauche s'agite, elle est nerveuse, comme si j'étais, peut-être, sa première grosse affaire. Elle dit être présente en tant que thérapeute, défenseure des droits de l'enfant, mais je suis à peu près persuadée qu'elle sert surtout de chaperon pour s'assurer que je n'accuse pas le procureur de gestes déplacés, genre.

Je me sens totalement détachée à propos de tout ça, ayant pris deux antihistaminiques une heure plus tôt. Ce n'est pas mon truc, en général, mais Lydia a insisté quand elle a appris que je rencontrais le procureur pour la première fois. Elle-même a pour habitude de s'en enfiler deux lorsque ses parents se lancent dans leurs séances de trois jours d'engueulade consécutifs. Une fois de plus, Lydia a fait le bon choix. L'air est dense, épais, cependant je divague dans ma bulle moelleuse.

Le docteur n'est pas content. D'abord, je ne l'ai pas supplié de rester. Ça semble n'avoir aucune importance pour l'instant, et cela aurait nécessité de ma part une trop grande énergie. M. Vega préfère le tenir hors de la pièce, pas de doute. Je suis impressionnée qu'il ait réussi à se débarrasser de mon médecin aussi vite, l'entraînant sur le seuil de son

propre bureau, lui qui n'est pourtant pas le dernier pour ce qui est de la manipulation.

Ils dialoguent à mi-voix, sur un ton pressant, qui porte. La femme, Benita, et moi entendons absolument tout. Gênant. Je vois bien qu'elle hésite sur la conduite à adopter, elle m'a déjà rassurée en précisant qu'on n'était pas obligées de discuter. Je me sens désolée pour elle.

— J'aime bien vos cheveux, dis-je, parce que c'est vrai.

Ils sont noirs, avec quelques mèches d'un rouge brillant. Je me demande si elle les teint elle-même.

— J'aime bien tes bottes, répond-elle.

Tout en restant l'une comme l'autre à l'écoute du moindre mot échangé près de la porte.

— Ne lui posez aucune question qui commence par pourquoi, insiste le docteur.

— Accordez-nous trente minutes, monsieur. Inutile de vous inquiéter.

Le genre de « monsieur » que Vega utilise probablement aussi pour s'adresser aux juges et aux témoins hostiles. Je suis bien placée pour le savoir, ayant vu Christopher Darden et Johnnie Cochran à l'œuvre au procès O. J. Simpson.

Et maintenant, je me sens un peu désolée pour le docteur, aussi, de le voir ainsi se faire évincer de son propre espace.

L'antihistaminique me rend trop, trop gentille, punaise.

Tandis que la prise de bec se poursuit sur le seuil, je décide de soumettre Benita à son premier test. Elle a déjà prévenu : elle est là pour moi et je peux lui demander ce que je veux. Ou rien du tout. À moi de juger. Bien évidemment, j'ai déjà entendu ce type de phrases tant et tant de fois que j'en suis écœurée. Ça doit être le premier chapitre du manuel de gestion des victimes et/ou témoins dysfonctionnels.

— Pourquoi il ne faut pas me poser de questions qui commencent par le mot « pourquoi » ?

Elle jette un coup d'œil au procureur, qui ne se soucie pas de nous le moins du monde. Je suis persuadée qu'elle craint de dévoiler des informations confidentielles à un sujet adolescent. Voilà qui n'est sûrement pas abordé dans le manuel.

— Parce que cela impliquerait une certaine responsabilité de ta part, répond-elle. « Pourquoi as-tu fait ci ou ça ? » ou bien « Pourquoi crois-tu que ça t'est arrivé ? » M. Vega ne te posera aucune question qui

commence par pourquoi. Tu n'es responsable de rien du tout.

Ça m'intéresse. J'essaie de me souvenir si le docteur m'a déjà posé une question de ce type, et tranche que non. Il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'il ait pu me soigner par omission, c'est ennuyeux, et une toute nouvelle cause d'inquiétude.

La porte se referme dans un cliquetis net, le médecin se trouve de l'autre côté. Le procureur fait rouler la chaise de bureau dans ma direction et s'installe face à moi, le regard concentré.

— OK, Tessie. Désolé. Aujourd'hui, le plus important pour moi, ce n'est pas du tout l'affaire en elle-même, tu peux te détendre, si ça te tracasse. Nous n'en discuterons pas la prochaine fois non plus.

Il hoche la tête en direction de Benita.

— Nous pensons que ce n'est pas une bonne idée de t'interroger sur un événement aussi traumatisant et profondément personnel sans jamais avoir eu aucun contact avec toi. Alors d'abord, faisons connaissance. Je voudrais aussi te rassurer : je suis tout à fait prêt à aborder le procès avec ta mémoire telle qu'elle est aujourd'hui.

Ce n'est pas du tout l'impression que j'ai eue avec le docteur. Il y va sur la pointe des pieds, bien sûr, mais il me met subtilement la pression. Parfois il me semble qu'il essaie, à dessein, de me perturber.

Maintenant, je me demande qui dit la vérité. Ça me donne mal à la tête. Je décide d'inverser les rôles et de poser, moi, une question à M. Vega, qui visiblement supporte mal de ne pas être aux manettes.

L'antihistaminique m'a libérée. Je m'en fiche pas mal.

— *Pourquoi* êtes-vous si sûr que cet homme est coupable ?

Tessa, aujourd'hui

Me revoilà en train de fixer ce cœur à la con dans son bocal, m'attendant à moitié à le voir battre.

Il n'y a que Jo et moi dans son bureau. Je suis la première arrivée, pourtant il m'a fallu deux heures de stress avant de décider de la tenue appropriée pour faire la connaissance de la mère en deuil de Hannah, qui espère probablement que sa fille disparue vit désormais en moi. Bien entendu, il s'avère qu'elle vit bel et bien en moi, mais je ne compte pas le lui révéler. J'ai finalement conclu que les vêtements qui convenaient le mieux dans ces circonstances étaient un pull en crochet, une jupe en cuir brun, des bottes et le sautoir en perles de ma mère que je n'ai jamais porté avant ce jour.

— Cool, ce cœur, non ?

Jo le récupère sur son étagère, dévisse le couvercle et me tend l'objet comme s'il s'agissait d'un jouet pour chien en caoutchouc. D'ailleurs, c'est l'impression que j'ai lorsque je l'ai dans la main. Je l'ai saisi de façon instinctive, tout comme l'est mon envie de le jeter à travers la pièce. Je le lui rends du bout des doigts.

— C'est un vrai ?

— Oui. Préservé par plastination. Je l'ai fait moi-même.

Donc, j'avais vu juste. Néanmoins, j'ai du mal à croire que Jo, mon héroïne, mon chevalier blanc, se montre aussi désinvolte.

— Vous voulez entendre l'histoire ?

Elle jette un coup d'œil à sa montre. C'est apparemment de cette manière qu'elle envisage de me distraire durant les dix minutes à venir. Je fais non en silence, mais elle a la tête baissée, pour ranger le cœur dans son petit bocal sur mesure.

— C'était la veille de Thanksgiving, ma grand-mère et moi nous rendions chez ma tante. Nous roulions sur une route de campagne très

sombre, dans l'Oklahoma. Et le chevreuil a traversé avant que j'aie le temps de freiner.

Un chevreuil. OK. Je me sens mieux.

— L'impact a fait un vilain bruit, poursuit-elle. Nous n'avons pas été blessées, mais j'ai préféré m'assurer que la bête était bien morte avant de repartir. Je n'allais pas la laisser agoniser sur le bas-côté. Je me suis approchée, et j'ai constaté que la collision avec la voiture avait suffi. Avant que j'aie décidé de ce que je voulais faire du cadavre, trois pick-up s'étaient arrêtés. Des gars du coin qui passaient par là, qui tous les trois se portaient volontaires pour s'occuper de mon chevreuil. J'ai remarqué que l'un d'entre eux avait un couteau bien aiguisé à sa ceinture.

La scène prenait une autre tournure, d'un coup. Le cœur se transformait à nouveau en point d'interrogation.

— Je lui ai promis la bête s'il me laissait utiliser son couteau. Il me l'a prêté, j'ai récupéré le cœur.

Un conte de Grimm, arrangé à la sauce de l'Oklahoma. Je suis à la fois soulagée et prise de nausée.

— Et ces types… ils ont su que vous étiez médecin légiste ? Ils ont compris pourquoi vous vouliez le cœur ?

Et vous, vous avez compris pourquoi vous vouliez le cœur ?

— Je ne me souviens plus si c'est venu sur le tapis. Ils étaient concentrés sur le gibier.

— Donc vous avez rapporté le cœur… à votre grand-mère dans la voiture et vous l'avez mis… où ?

— Dans une glacière.

— Et vous l'avez apporté… pour Thanksgiving ?

Je préférais ne pas savoir s'il avait fallu pousser la tarte à la citrouille et la crème fouettée.

— Ma tante a eu un sacré choc quand elle est sortie nous accueillir et qu'elle a vu le capot défoncé et moi avec du sang partout. Qu'est-ce qu'on a ri, après.

Un autre détail me chiffonne.

— Comment comptiez-vous tuer le chevreuil s'il avait été encore en vie ?

— Je n'en sais trop rien. Je l'aurais peut-être étranglé avec mon lacet. Quoi qu'il arrive, je ne l'aurais pas laissé avant qu'il soit mort.

Jo, fidèle à cette image d'elle que je découvre peu à peu. À laquelle

s'ajoute une nouvelle facette, que je ne connais pas.

On frappe à la porte. Une étudiante en blouse de laboratoire passe la tête dans l'entrebâillement.

— Docteur, les policiers sont là. Je les ai installés dans la salle de conférences. L'accueil fait monter la famille. Bill a appelé pour dire que les Stein ont officiellement rejeté sa demande de présence, mais il voulait s'assurer que Tessa et vous étiez au courant que la mère vient accompagnée d'un médium.

Aucune de ces informations n'a paru déranger Jo outre mesure. Après tout, elle est la femme qui, seule, sur une route sombre de l'Oklahoma avec sa grand-mère, trois malabars inconnus et un couteau, ne pense qu'à prélever le cœur d'un chevreuil.

— Prête ? m'interroge-t-elle.

Deux policiers, un frère flic, une mère, un médium – tous attendent dans un silence de mort autour de la table de conférence, dans une pièce étouffante dont les uniques décorations consistent en une cafetière tachée, une pile de gobelets en polystyrène et une boîte de Kleenex intacte posée au centre de la table. L'odeur de peinture fraîche est si puissante qu'elle me pique la gorge. À l'exception du frère, dans son uniforme de cérémonie, je serais bien incapable de distinguer les uns des autres. Pas d'yeux rouges larmoyants. Pas de boule de cristal ni de blouse à fleurs. Pas d'autre uniforme ni d'insigne.

Un homme en jean et cravate se lève immédiatement pour serrer la main de Jo, ainsi qu'une femme d'une cinquantaine d'années, celle qui a le visage le plus maternel, le plus doux de tous ceux réunis ici. Policier N° 1 et Policier N° 2.

Je me laisse tomber sur une chaise, souhaitant de toutes mes forces être ailleurs, n'importe où.

Je dirige mon attention vers la femme en face de moi qui aussitôt tend une main et la pose par-dessus les miennes. Ses épaisses mèches blondes n'arrangent en rien sa coiffure déjà raidie par la laque. Elle a les yeux les plus bleus que j'aie jamais vus. Rachel Stein, je présume. Sauf que je devine, au froncement de sourcils de la policière, que ce n'est pas elle.

— Madame, nous vous avons demandé de ne pas participer à cette réunion à moins d'y être explicitement invitée. Vous ne devez votre présence qu'à l'insistance de la famille.

Elle retire sa main à regret et m'adresse un clin d'œil comme si nous étions du même bord, elle et moi. Je suis écœurée. Je veux récupérer ce qu'elle croit m'avoir arraché avec sa patte de médium moite.

Le policier fait les présentations d'un ton monotone, mes yeux sont maintenant rivés, par élimination, sur la mère de Hannah – une femme pâle au visage anguleux, la soixantaine. Jo m'a dit qu'elle était professeure d'anglais au collège. D'ailleurs, elle a le physique de l'emploi, avec son air « on ne me la fait pas ». Sauf qu'elle est venue accompagnée d'une médium.

Pendant une fraction de seconde, à l'instant où nos regards se croisent, je lis l'horreur dans le sien, comme si, tel un monstre boueux, je venais de ramper hors de la tombe de sa fille.

Les Stein ont déjà vu le coroner ce matin, qui leur a remis le certificat d'identification officiel. Le travail de Jo consiste exclusivement à les aider à accepter les faits, à dissiper tous leurs doutes éventuels. Elle explique les bases de l'ADN mitochondrial, les tâches méticuleuses effectuées en laboratoire, les hallucinantes probabilités génétiques au zéro virgule cinq pour cent qu'il s'agit bien de leur proche. Cela prend une dizaine de minutes.

— Madame Stein, votre fille a été prise en charge avec le plus grand soin, l'informe Jo. Je suis vraiment désolée que votre famille ait connu une telle tragédie.

— Merci. J'apprécie le temps que vous nous consacrez. Je ne doute pas qu'il s'agit bien de Hannah.

Elle dirige son regard vers la police. Il est évident qu'elle a du mal à poser les yeux sur moi.

— Tessa.

C'est la femme, Policier N° 2, qui s'adresse à moi. J'ai entendu son nom, mais je suis incapable de m'en souvenir.

— Je peux vous appeler Tessa ?

— Bien sûr.

Ma voix est tout éraillée, je m'éclaircis la gorge.

— Puisqu'il y a quelque… spéculation… dans les médias sur l'homme qui a été condamné pour la mort de leur fille, les Stein voudraient savoir si vous pourriez pointer du doigt la photo d'un parent à eux qui s'intéressait de manière inhabituelle à leur fille. Un suspect, à l'époque. Il est décédé aujourd'hui, alors vous n'avez pas à vous inquiéter d'éventuelles représailles. La famille cherche simplement la

paix de l'esprit. Personne ne souhaite qu'un innocent soit exécuté.

Elle dit cela sans rancœur, mais je me demande ce qu'elle a réellement dans la tête.

Soudain, j'ai très envie que Bill soit là. Qu'il pose à nouveau sa main sur la mienne.

— Je n'y vois aucun inconvénient.

— Vous me rappelez ma fille, dit Mme Stein. Pas les cheveux roux, bien sûr. Mais il se dégage de vous cette même… liberté d'esprit.

Les policiers me font passer deux pages de photographies d'identité judiciaire qu'ils étalent devant moi. Le frère, jusque-là silencieux, soldat droit comme un I, se penche en avant. Il m'apparaît alors qu'il n'était même pas né à la disparition de sa sœur. Un bébé de la guérison.

— C'était une personne effroyable, m'informe Mme Stein d'une voix hachée.

Les douze hommes sur la table vacillent devant moi. Chauve, blanc, âge moyen.

— Moi, je crois que c'est Dieu qui a envoyé ce chevreuil devant sa voiture.

Les premiers mots du frère sont une gifle froide, violente.

— Comme ça, une fois qu'il était dans le coma, on n'avait plus qu'à le débrancher. Ça m'a évité de tuer ce salopard moi-même, conclut-il.

Je n'en crois pas mes oreilles. Sérieusement ? Un chevreuil ? J'ai très envie de croiser le regard de Jo, mais je me retiens. Trop de métaphores à base de cervidés pour une journée. Trop de coïncidences. Trop de colère et de certitudes sur le courroux divin, alors que la plupart du temps les faits se produisent sans rime ni raison.

— Je suis désolée, dis-je enfin. Je ne sais pas. Il y a tant de choses dont je ne me souviens pas.

En même temps, je me rends compte que *quelque chose* me revient. Un tissu. Un motif. Je sais où je l'ai déjà vu, mais j'ignore ce que cela signifie.

Impulsivement, je tends la main en direction de la médium.

— Ça ne vous dérange pas ? demandé-je à la policière.

— Ça me va si ça vous va.

Perplexe.

Mme Stein hoche la tête avec animation, une poupée qui prend vie. Son fils me jette un regard déçu, chargé de mépris.

Je sais que je dois le faire, quelles que soient mes convictions. Pour

sa mère, rongée par le chagrin. Pour son frère, qui est probablement devenu flic pour tout un tas de mauvaises raisons. Pour son père, dont l'absence en dit assez long.

— Quelque chose me revient.

Exquise vérité.

— Il y a un rideau. Pouvez-vous m'aider à voir ce qu'il y a derrière ?

La médium resserre sa poigne moite. Ses ongles s'enfoncent dans ma chair. J'ai l'impression d'être avalée par un requin baveux.

— Bien sûr, répond-elle.

Ses yeux brillent d'un éclat glacé, premier détail censé rassurer les gens sur son don, cette fenêtre ouverte sur l'au-delà.

— C'est un homme noir, affirme-t-elle.

Je retire doucement ma main et je me tourne vers la mère de Hannah. Les yeux de Rachel Stein ne brillent pas, eux. Ils sont un trou béant, dans lequel je ne veux pas tomber.

— Madame Stein, j'étais allongée dans cette tombe avec votre fille. Hannah fera à jamais partie de moi, c'est comme si nous partagions le même ADN. Son monstre est aussi le mien. Alors je vous en prie, croyez-moi quand je vous dis que je sais exactement ce qu'elle vous dirait en cet instant. Elle vous dirait qu'elle vous aime. Elle ajouterait que cette femme ne vous fera que du mal. C'est une menteuse.

Tessie, 1995

— Es-tu prête à coincer un tueur, Tessie ?

M. Vega rôde entre le bureau, la fenêtre, le divan.

— Parce qu'il faut être solide, mentalement. L'avocat de la défense va tout faire pour te déstabiliser. Je suis là pour m'assurer que tu es préparée à ses petits numéros de cirque.

Le docteur croise mon regard, hoche la tête en signe d'encouragement. Il a réussi à ne pas se faire mettre à la porte aujourd'hui. M. Vega et Benita m'avaient donné deux rendez-vous durant la semaine, une fois au bowling, une autre au Starbucks. Grâce à M. Vega, j'ai découvert les Mocha Frappuccino et les hot dogs aux piments *japaleños*. Il m'a demandé *pourquoi* j'aime courir, *pourquoi* j'aime dessiner et *pourquoi* je détestais autant les Yankees. Je me suis pliée à leurs séances « pour apprendre à se connaître » parce que c'était beaucoup moins douloureux que de passer du temps sur le divan du docteur. Comme dit mon père, ils ne faisaient que leur travail.

Tout a basculé à un moment, sur la piste 16 du disco bowling, sous les lumières psychédéliques, dans un tonnerre de chute de quilles, au son des Sister Sledge. M. Vega et moi nous affrontions en duel. Benita comptait les points et poussait des exclamations enthousiastes en espagnol, souvenir de ses années de lycée. M. Vega ne montrait aucune pitié, alors que j'avais quand même dû demander l'autorisation à mon chirurgien d'enlever temporairement mon attelle pour pouvoir jouer. L'homme sur le point de se mesurer en justice à mon monstre a enchaîné un spare, un strike, encore un spare pour remporter la partie, et pourtant, à la fin, j'avais même fait semblant de boiter.

Alors peut-être est-il manipulateur, peut-être est-il sincère, peut-être un peu des deux. Quoi qu'il en soit, lorsque je me suis installée sur le divan aujourd'hui pour commencer officiellement ma préparation au

procès, j'étais motivée – je n'avais plus l'impression de ne pas avoir le choix. Maintenant, je voulais gagner.

— Je connais tous ses trucs.

M. Vega continue d'arpenter la pièce, comme s'il était déjà au tribunal.

— Il aime embarquer les gamins dans le train du oui-non, poursuit-il. Souviens-toi, moins tes réponses sont narratives, moins le jury parvient à sentir ta douleur. Il va enchaîner les questions auxquelles la réponse est forcément oui. Donc toi, tu vas enfiler les oui, oui, oui, oui. Dans la foulée, il va en glisser une à laquelle tu dois absolument répondre non, mais tu seras dans le train, dans le rythme du oui. Tu vas dire oui et aussitôt, tu vas te troubler, le remplacer par un non, il va alors te demander si tu es bien sûre de toi. Et c'est parti.

J'opine. Ça paraît assez simple à gérer.

— Il va te bombarder de dates, de chiffres, à t'en faire tourner la tête. À chaque fois que tu te sens perdue, demande-lui de t'expliquer à nouveau. À. Chaque. Fois. Comme ça, il passera vraiment pour une brute.

Il s'avance vers moi, visage détendu.

— Si quatre fois six est égal à vingt-quatre et que deux fois ce résultat fait quarante-huit, que font cinquante fois ça plus six ?

Je le regarde avec des yeux ronds, désarçonnée. Et me lance dans les multiplications.

Il lève le doigt en l'air.

— Vite, Tessie. Réponds.

— Je ne sais pas.

— OK. Tu vois cette sensation, là, à l'instant, à la fois assommée et légèrement paniquée ? Eh bien, voilà ce que tu vas ressentir. En quatre fois pire.

À nouveau, il rôde. Je me félicite qu'Oscar ne soit pas là. Il deviendrait fou.

— Ça, ce sera le plus dur : il va insinuer que tu caches des choses. « Comment se fait-il que vous vous souveniez avoir acheté des tampons le jour de l'agression, mais pas du visage de cet homme ? Pourquoi fréquentiez-vous ce SDF dérangé ? Pourquoi couriez-vous toute seule tous les jours ? »

— Je cours trop vite, mes amis n'arrivent pas à suivre. Et Roosevelt n'est pas si fou.

— Tss-tss, Tessie. Ne te contente pas de réagir. Réfléchis à la question. « Je courais toujours de jour, sur deux trajets approuvés par mon père. Roosevelt est installé à cet endroit depuis dix ans, il est ami avec tout le monde, y compris les policiers du quartier. » Neutre. Ne te fais pas avoir. Tu n'as rien fait de mal.

— Il va vraiment parler des… tampons ?

— Ma main à couper. C'est une autre manière de te mettre mal à l'aise. Une tactique subtile que le jury ne remarquera pas. Les tampons, pour eux, c'est la vie. Mais pour toi, une adolescente, c'est intime, gênant. Crois-moi, Dick n'a aucune limite face à des mineures victimes d'abus sexuels.

Il braque à nouveau sur moi ses yeux laser.

— Pourquoi as-tu été suspendue de deux rencontres d'athlétisme l'an passé ?

Le docteur remue sur son siège, il a envie d'intervenir. M. Vega le sent, il lève une main dans sa direction pour l'en empêcher. Il garde les yeux rivés sur moi.

Est-ce le Vega qui fait semblant ou le vrai ? Dans un cas comme dans l'autre, sa question me casse vraiment les pieds. La colère commence toujours par un petit picotement à la racine de mes cheveux, puis elle se déverse sur moi comme de l'eau chaude.

— Pendant une rencontre régionale, la fille d'une équipe adverse qui voulait gagner les éliminatoires a poussé mon amie Denise, du coup elle a raté la haie. Ça ne se voit pas depuis les tribunes, quand on ne connaît pas la discipline, mais certains mouvements sont caractéristiques, et moi je les ai repérés. Alors après la course, je suis allée lui dire que je savais qu'elle avait triché. Elle m'a fait tomber par terre. Quand les officiels sont venus se renseigner, elle leur a raconté que je l'avais bousculée la première. Nous avons toutes les deux été suspendues pour deux rencontres.

Je me redresse. Je le regarde bien droit dans les yeux, lui, rien que lui. Pour qu'il sache que je suis en colère, mais que je maîtrise.

— Ça valait carrément le coup, j'ajoute. Parce que maintenant, tout le monde va avoir l'œil sur elle. Et elle ne recommencera plus.

Personne ne parle. Je me demande s'ils me croient. Parmi tous ceux qui me connaissent, pas un ne doute. Lydia a même écrit une lettre indignée au comité de la ligue interécoles. Elle a signé *Sincères salutations, Mme Lydia Frances Bell*.

— Parfait, juge M. Vega. Narratif. Calme. Parfait.

Il avance de quelques pas et pose sa main sur mon épaule.

Cette main – c'est une sensation agréable. Cela dit, j'ai vraiment du mal à décider si j'apprécie l'homme ou simplement ce qu'il me renvoie. La force. Cette chose que m'a arrachée mon monstre avant de la jeter dans le caniveau au Walgreens.

M. Vega ôte sa main. Ramasse sa sacoche, aux pieds de Benita.

— La séance fut courte, mais je crois qu'on en a terminé pour aujourd'hui. Benita te fera visiter le tribunal à un moment. Je te recommande de t'asseoir brièvement sur chaque siège. Ceux du jury. Celui du juge – mon préféré, personnellement. Je veux attendre qu'on soit plus près du procès pour revenir sur ton témoignage. Nous verrons si tu as réussi à avancer avec le docteur dans l'intervalle.

Tous se lèvent sauf moi. Je reste plantée sur le divan.

— Deux mille quatre cent six.

M. Vega s'arrête devant la porte.

— Voilà, c'est bien, dit-il. Tu trouveras toujours la bonne réponse si tu prends le temps d'y réfléchir.

Tessa, aujourd'hui

Bien sûr, ça résonne dans ma tête depuis que j'ai appris son nom.

Rachel Stein, la mère de Hannah, a un prénom qui ne commence ni par S, ni par U, ni par N. Elle n'entre pas gentiment dans ce moyen mnémotechnique que j'ai mis de côté, comme des mots croisés que j'aurais prévu de terminer plus tard. S-U-N. Ces lettres que Merry m'a soufflées lors de nos discussions dans la tombe, pour m'aider à me rappeler les noms de toutes les mères et que je puisse partir à leur recherche.

Depuis la découverte des os de cette troisième personne, je commençais à penser que, peut-être, ma conversation avec Merry n'était pas une hallucination. Exactement comme elle me l'avait dit, il y avait bien les os de trois autres filles dans cette tombe, et pas seulement de deux. Donc ça ne pouvait pas être une coïncidence, si ?

Et pourtant. La certitude, noir sur blanc, de l'ADN, de sa pièce d'identité, du nom de Rachel Stein me pousse à me demander si j'étais cinglée à l'époque, et tout aussi cinglée aujourd'hui. J'ai dû me faire violence pour ne pas harceler Mme Stein avec mes questions : « Rachel, c'est votre surnom ? Ou votre deuxième prénom ? Vous avez changé de nom ? »

Je ne pouvais décemment pas la perturber davantage – proposer ma folie en remplacement de celle de la médium. La mère de Hannah est sortie de cette dérisoire salle de conférences l'air plus hagarde que lorsqu'elle y était entrée. « C'est un mythe, on ne fait jamais son deuil, m'a confié Jo après coup. Mais il est toujours important de savoir. » Le fils de Mme Stein a été obligé de soutenir tout doucement sa mère au moment de quitter la pièce. À la voir bouger, on aurait cru qu'elle avait cent ans.

Le frère de Hannah et moi avons conclu un pacte tacite, il

réexpédierait la médium à son univers parallèle. À l'instant où il m'a entendue prononcer le mot « menteuse », sa tête s'est redressée d'un coup, et il m'a jeté le regard le plus reconnaissant que j'aie jamais reçu. Quant à la médium… Eh bien, si je n'étais pas déjà maudite avant de la rencontrer, je parie qu'elle s'est chargée de me jeter un sort. Mes cicatrices m'ont lancée pendant une heure après ça.

Maman Vole Tous Mes Jouets Sauf Un Nounours.

Depuis que je suis sortie de cette salle, je n'arrive pas à m'ôter cette phrase de la tête. J'imagine Merry pressant sans cesse le même bouton d'un juke-box. À chaque fois un peu plus fermement, avec un peu plus d'agacement. *Souviens-toi*.

Mes bottes marquent un rythme à mesure que je grimpe l'escalier. Un pas. *Maman*. Deux pas. *Vole*. Trois pas. *Tous*. Quatre pas. *Mes*. Arrivée en haut, j'ouvre grand la porte de mon atelier. Il s'en échappe un air chaud qui sent le renfermé. J'ouvre largement la baie vitrée et avale à grands traits cet air qui me fait l'effet d'un shot de tequila glacée. Un geai bleu téméraire me fixe depuis son perchoir sur une branche en surplomb, je cligne des yeux la première.

Je récupère quelques pages posées sur la table en bois poussiéreuse, un reste des projets de Bobby lors de son dernier week-end ici. Mon petit frère chéri, au destin à demi contrarié. Aujourd'hui, il écrit des films dont les titres se terminent par des numéros et tente de se soigner grâce à la respiration holotropique et à une assistante de production sexy avec un piercing dans le nez. Parti faire ses études en Californie, il n'en est, en gros, jamais revenu, sauf pour quelques brèves visites ou des enterrements, j'aurais probablement dû faire pareil. Il a même raccourci son nom, qui se résume maintenant à Wright.

Je trace des cœurs dans la poussière accumulée sur ma table à dessin, à m'en noircir le doigt. Je choisis un thé blanc parmi la sélection du placard, branche ma bouilloire. J'écoute son sifflement amical. Décide que le vieux miel sur l'étagère a comme une petite odeur de bière et lui préfère deux sucres, que je regarde se dissoudre dans ma tasse. Merry appuie une dernière fois sur le juke-box et disparaît.

J'ai toujours adoré cette pièce. Je n'avais juste pas envie de la partager avec les Marguerite. Aujourd'hui, je ne suis pas obligée, on dirait. Je nettoie ma table d'un coup de papier absorbant et y fixe une feuille à l'aide d'une pince dont le claquement sec effraie l'oiseau, qui bat des ailes, agacé. Je commence à tracer grossièrement des plis de

tissu, le son est doux, comme celui d'un rongeur sous le parquet. Je n'ai pas beaucoup de temps, alors je vais directement à la partie la plus importante, la plus complexe. Un motif m'est apparu en esprit pendant que je contemplais le simple chemisier en coton de Mme Stein. Ses seins, pendants sous le poids de l'âge.

Surprise. Je dessine des fleurs et ça ne me dérange pas. Une heure file. Puis une autre. Il y a tellement, tellement de pétales, et puis une plante grimpante au feuillage abondant qui ondule et les connecte toutes, comme un arbre généalogique halluciné. Je remplis d'eau un gobelet, j'ouvre ma boîte d'aquarelles. Bleu, rose, vert.

Ces fleurs ne sont pas des marguerites jaunes.

Et ces plis dans le tissu ne sont pas ceux d'un rideau. Il n'y a jamais eu de rideau.

Je dessine le tablier de ma mère. Personne ne me voit, mais je suis dessous, je cache mon visage. Je sens le tissu qui me chatouille le nez, les joues. Il fait sombre ici, mais suffisamment de lumière filtre à travers la fine cotonnade pour que je n'aie pas peur. Le coussin tout chaud du corps de ma mère est derrière moi.

Je ne vois pas ce qu'il y a de l'autre côté.

Ça me rappelle quand j'étais aveugle.

Le Dr Giles tient ma peinture par les coins, du bout des doigts, parce qu'elle n'est pas complètement sèche.

C'est la fin de la journée. Tous les jouets et les albums dans la pièce sont rangés. Deux lampes de table restent allumées, mais le plafonnier est éteint. L'éléphant est couché dans un lit de poupée pour la nuit, la couverture remontée jusqu'aux oreilles.

— Alors, qu'en dites-vous ? je demande. Le tablier est-il le rideau ? Ce rideau n'a-t-il aucun rapport avec le fait qu'on m'a jetée dans cette tombe ? Tout ça n'a-t-il aucun sens ?

Je culpabilise de l'urgence de mon ton.

— Tout a un sens. Le tablier représente probablement un réconfort pour vous. Il ne serait pas surprenant que vous fassiez le lien entre un élément de votre premier traumatisme – le décès de votre mère – et le second. Tessa, le plus important, pour vous, c'est d'éliminer l'inconnu, qui est terrifiant. Si vous aviez débarqué en me disant que vous aviez réussi à voir le tueur derrière le rideau, comme le Magicien d'Oz, eh bien… Ce n'est pas ce que vous attendiez vraiment, si ?

Si. C'est exactement ce que j'attendais. J'ai grandi à Oz.

Mais je ne le lui dis pas. Je ne dis pas non plus que cette aquarelle du tablier de ma mère me laisse aussi déstabilisée que ce rideau anonyme que j'ai dessiné une centaine de fois.

Tessie, 1995

— Qu'est-ce que tu penses de M. Vega et de Benita ?

Est-ce mon imagination ou le docteur a l'air un peu jaloux ?

— Il est sympa, dis-je en choisissant mes mots. Ils sont tous les deux très sympas.

Il faut toujours que les adultes compliquent tout. Suis-je censée préférer le docteur ? Serait-ce un genre de concours ?

— Si tu as la moindre question, la moindre inquiétude, tu m'en parles. Il arrive qu'Al Vega soit un peu brutal.

Et toi, jamais, peut-être ?

— Pour l'instant, ça va. Mais au cas où, vous pouvez compter sur moi.

Ces derniers temps, ce besoin de le rassurer a remplacé mon désir de lui casser les pieds le plus possible.

— J'ai bien une question, mais à propos… d'autre chose, en fait.

Lydia juge ridicule cette peur que j'emporte partout avec moi et que je laisse me dévorer, même si elle trouve aussi ce qui m'arrive « plutôt cool ».

— Ce n'est pas seulement Merry qui me parle.

— Comment ça ? me demande le docteur. Qui d'autre te parle ?

— Les autres Marguerite aussi… elles s'adressent à moi de temps en temps. Celles dans la tombe. Pas en permanence. Je n'en fais pas toute une histoire. Mais Lydia croit que c'est mieux que je vous en touche un mot.

— Lydia me semble une amie particulièrement attentionnée.

— Oui.

— Bon. Creusons un peu. Quelle est la première chose que l'une ou l'autre des… Marguerite… t'a dite, dans tes souvenirs ?

— J'étais à l'hôpital. Au début, quand je me suis réveillée. Une m'a

prévenue que la gelée à la fraise était dégueu. Et c'était vrai. Elle n'était pas sucrée.

— Quoi d'autre ?

— Surtout des avertissements. Fais attention. Des trucs comme ça.

« On t'avait dit de ne pas toucher la carte avec le cochon et la pâquerette. »

— Quand elles s'adressent à toi, est-ce que tu penses qu'elles essaient de te contrôler ?

— Non. Bien sûr que non. Moi, je crois qu'elles ont juste envie de rendre service. Et j'ai promis de les aider. Une sorte de pacte.

Dit comme ça, ça paraît complètement dément. Je suis secouée d'une terreur soudaine, il pourrait bien convaincre mon père de m'expédier à l'asile. Je suis intimement persuadée que Lydia a eu tort sur ce coup.

— Alors tu leur réponds ?

— Non. Pas en général. Je les entends, c'est tout.

Prudence.

— Et elles ne suggèrent jamais que tu te fasses du mal ?

— Vous rigolez ? Vous me faites quoi, là ? Vous me croyez suicidaire ? Possédée ?

J'agite mes doigts de chaque côté de ma tête, pour figurer des petites cornes.

— Excuse-moi, Tessie. Je dois te poser la question.

— Je n'ai jamais, pas une fois, envisagé de me tuer.

Sur la défensive. Et c'est un mensonge.

— De le tuer lui, oui, en revanche, j'ajoute.

— Normal, réplique-t-il. Moi aussi.

Voilà qui ne ressemble pas du tout à ce que devrait dire un psychiatre. Mais je ne suis pas venue là pour m'enthousiasmer sur ses qualités humaines. Je veux une réponse, merde.

— Alors… les voix. Vous pensez que je suis… schizophrène ? Ou pas loin ?

Je comprends subitement que je choisirais plus volontiers la schizophrénie que la possession par les démons. Lydia a catégoriquement refusé de m'aider à faire des recherches sur cette maladie. Les seules connaissances que j'aie sur le sujet ont pour l'instant été glanées chez Stephen King.

Oscar et moi nous sommes donc rendus, sans elle, à la bibliothèque du quartier. Constatant que la bénévole de permanence au guichet était

la dame de quatre-vingt-cinq ans qui y voit à peine, j'ai jugé que je ne risquais rien à lui demander conseil. Elle n'a pas reconnu la fille Cartwright, pour reprendre le nom que me donnent les vieux, au lieu de Marguerite.

Au bout de quinze minutes, alors que la file pour les emprunts se composait maintenant de huit personnes, elle est arrivée avec *Le Moi divisé : de la santé mentale à la folie*, *Vol au-dessus d'un nid de coucou* et une romance Harlequin intitulée *Cœurs rétifs*, ouvrages remontant tous aux années 1960. L'idée du bouquin écrit par le psychologue existentialiste est de laisser les dingues être dingues et d'arrêter de les embêter. Je l'ai reposé sur son étagère, ainsi que *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, mais j'ai feuilleté *Cœur rétifs*. Lydia et moi en lisons des passages à haute voix chacune notre tour en mode théâtral.

Le regard du docteur se révèle bienveillant et posé, mais il laisse le silence s'étirer. Il réfléchit probablement à la meilleure manière d'annoncer la mauvaise nouvelle à la pauvre petite fille qui va bientôt s'en aller se balancer d'avant en arrière, un filet de bave aux lèvres, dans une salle remplie de patients en train de jouer aux dames.

— Tu n'es pas schizophrène, Tessie. Je sais bien que tout un tas de psychiatres pensent que les voix indiquent forcément une maladie mentale. Mais nous sommes tout aussi nombreux à penser le contraire. Beaucoup de gens entendent des voix. À la mort d'un conjoint, ou d'un enfant, il arrive que ceux qui restent s'adressent à eux en permanence, et obtiennent des réponses. Jusqu'à la fin de leurs jours. Ça ne fait pas d'eux des personnes dysfonctionnelles. D'ailleurs, beaucoup affirment que ces conversations améliorent leur vie et la rendent plus productive.

J'adore cet homme. *J'adore cet homme*. Jamais il ne me fera enfermer.

— Les Marguerite n'améliorent pas ma vie. Je crois que ce sont des fantômes.

— Comme nous l'avons déjà dit, le paranormal est une réaction normale et temporaire.

Il ne comprend pas.

— Comment je m'en débarrasse ?

Je ne voudrais pas les fâcher.

— Comment crois-tu que tu pourrais t'en débarrasser ?

Pour le coup, ma réponse est immédiate :

— En envoyant leur assassin en prison.

— Tu es bien partie pour réussir.

— Et en découvrant qui sont les Marguerite. Pour leur redonner leur véritable nom.

— Et si ce n'est pas possible ?

— Alors je ne sais pas si elles partiront un jour.

— Tessie, est-ce que ta mère t'a parlé après sa mort, comme les Marguerite ?

— Non, jamais.

— Je te pose la question simplement parce que tu as subi deux traumatismes graves, et très jeune. Le décès de ta mère et l'horreur de cette tombe. Une partie de moi pense que tu n'as toujours pas fait ton deuil. Dis-moi, tu te souviens des funérailles ?

Encore ma mère ! Je hausse les épaules.

— Nous avons mangé les plats qu'avaient préparés les gens, et puis avec mon petit frère on est allés jouer au basket dehors.

Je l'ai laissé gagner. Il a remporté le tournoi haut la main. Dix manches à deux.

— Souvent, les enfants jouent le jour de l'enterrement, comme si c'était un jour ordinaire. C'est trompeur. Ils portent le deuil bien plus longuement et bien plus profondément que les adultes.

— Je ne crois pas, non.

Je garde en mémoire ces bruits atroces, mon père et ma tante en larmes, c'était comme si quelqu'un m'arrachait la peau.

— Les adultes souffrent plus au début, mais ils s'en sortent. Les enfants, eux, sont fréquemment bloqués à une étape… La colère ou le déni… pendant des années. Ça pourrait bien être à la racine de tes symptômes – l'amnésie, la cécité, les Marguerite, le code que tu as inventé dans la tombe…

— Je ne suis pas bloquée, je l'interromps. Merry et moi n'avons pas inventé un code dans la tombe. Et je ne veux pas parler de ma mère. Elle n'est plus là. Mon problème, c'est les fantômes, et rien d'autre.

Tessa, aujourd'hui

Elle n'est située qu'à treize rues de ma résidence actuelle.

L'ancienne maison de Lydia.

Ç'aurait aussi bien pu être cent kilomètres. Je n'y suis pas revenue depuis des années. C'est le deuxième endroit où il m'a laissé des marguerites jaunes, et la première fois que j'ai tourné les talons, pris mes jambes à mon cou.

Lydia décrivait toujours sa maison comme un gâteau de mariage confectionné à la va-vite, une boîte beige à un étage surmontée à la dernière minute d'une moulure festonnée blanche tracée à la poche à douille. Elle a beaucoup changé depuis notre enfance. Le glaçage s'effrite. Ce qui était autrefois un carré de gazon vert parfaitement entretenu se résume aujourd'hui à une zone de terre noire étranglée de mauvaises herbes. Disparue, la pancarte en bois décorée d'un tournesol jaune, où il était écrit *Bienvenue à tous*. Lydia m'avait dit que son père s'en était débarrassé avant mon retour de l'hôpital.

— Salut.

Je n'ai pas entendu sa voiture se garer, mais soudain Bill arrive dans ma direction, plus svelte et plus grand que dans mon souvenir. Peut-être que ses jambes paraissent plus longues à cause de son short de sport noir. Il ruisselle – cheveux, visage, cou, bras. Un triangle de sueur tache l'avant de son tee-shirt Harvard qui semble avoir été beaucoup porté. Il est enfin passé chez le coiffeur, mais sa coupe est trop courte pour ses grandes oreilles. Je voudrais qu'il disparaisse de ma vue. Et qu'il reste.

— Je t'ai dit de ne pas venir, protesté-je. Je croyais que tu jouais au basket.

J'avais regretté mon coup de téléphone impulsif à la seconde où Bill avait décroché. Il était hors d'haleine. Je m'étais demandé si j'avais interrompu une partie de jambes en l'air avec une bonne âme dans son

genre. Il avait prétendu être en plein match improvisé.

— Il touchait à sa fin. Mes potes avocats et moi étions en train de nous faire laminer par une bande de lycéens. Ton coup de fil m'a permis de retarder mon périple jusqu'à chez mes parents à Westover Hills où j'ai malheureusement promis d'aller dîner ce soir. D'ailleurs, si jamais tu as envie de m'inviter… Ou de te joindre à moi. Alors, tu voulais me parler ? Qu'est-ce qui se passe ?

J'éclate aussitôt en sanglots.

Je n'avais pas prévu ça, et à voir sa tête, Bill non plus. Pourtant c'est les grandes eaux, comme ça ne m'était plus arrivé depuis la mort de mon père, il y a quatre ans, d'un cancer fulgurant du pancréas. Il me serre contre lui maladroitement, que pourrait-il faire d'autre, et mes larmes redoublent.

— Et merde, dit-il. Je suis trop en sueur pour ce genre de scène, viens, allons nous asseoir.

Il m'emmène m'installer sur le bord du trottoir, glisse un bras autour de mes épaules. Le soutien de muscles solides, sa gentillesse éveillent toutes les hormones présentes dans mon corps. Il faut que je m'écarte de lui immédiatement. Pas de complications. Au lieu de ça, ma tête tombe comme une masse sur son torse, mes épaules sont secouées d'un hoquet.

— Euh… Je te déconseille vivement de coller ton nez à mon… aisselle, dit-il.

Mais comprenant qu'il en faudrait plus pour refroidir mon ardeur, il me serre plus fort.

Après quelques secondes, je lève légèrement la tête et pousse un soupir.

— C'est bon. Je contrôle.

— Ah ça, tu contrôles, pas de doute.

Il me force à plaquer à nouveau la tête contre lui, mais pas avant que j'aie eu le temps de lire sur son visage un appétit qui n'a pas grand-chose à voir avec son job de bon Samaritain.

Je relève le menton. Nos lèvres sont séparées de quelques centimètres à peine.

Il recule.

— Tu es toute rouge. On dirait une prune.

Je glousse, je hoquette. Me voilà transformée en prune gloussante et hoquetante. Je tire sur ma jupe. Il détourne le regard et désigne d'un geste la maison derrière nous, celle dont il a entré l'adresse dans son

GPS à ma demande il y a vingt minutes à peine.

— Qu'est-ce qu'elle a, cette maison ? Qui est-ce qui habite ici ?

Le changement de pied est brutal, à dessein.

Mon Dieu, je suis vraiment pitoyable. Je me redresse.

— Il faut, hum, il faut que tu t'essuies le nez, suggère-t-il.

L'humiliation, totale. Je me sers de mon pull, au point où j'en suis, ça n'a plus trop d'importance. J'inspire un grand coup, pour voir. Ça ne déclenche pas de nouveau tsunami.

— Écoute ce que je vais te dire, d'abord, me lancé-je avec raideur. Je pense que le tueur des Marguerite aux yeux noirs me laisse des fleurs depuis des années. Pas seulement l'autre soir chez moi.

— Quoi ? Ailleurs, mais dans *combien* d'endroits exactement ?

— Six. En comptant la fenêtre de ma chambre.

— Tu es sûre…

— Qu'elles ne poussent pas simplement par la volonté de Dieu et que je suis juste cinglée ? Bien sûr que non, je ne suis pas sûre. C'est pour ça que je dis « je pense ». La première fois, j'avais dix-sept ans. C'était tout de suite après la condamnation de Terrell. Le tueur m'a laissé un poème enfermé dans un vieux flacon de médicament. Je l'ai trouvé en voulant arracher un petit pied de marguerites dans le jardin de cette maison.

Je lui montre du doigt la bâtisse jaune située à quatre numéros de là, sur le trottoir d'en face.

— La maison de mon enfance. Il a planté les fleurs sous ma cabane dans l'arbre, trois jours après la fin du procès.

J'observe la prise de conscience à l'œuvre et j'assène :

— Oui, *après* que Terrell a été mis en prison.

— Continue.

— La… personne qui a déposé ça avait détourné un poème intitulé *Suzanne aux yeux noirs*, d'un auteur du XVIIIe siècle du nom de John Gay, pour en faire une menace. Le poème indiquait que Lydia mourrait si je ne me taisais pas.

Le visage de Bill est impénétrable. Je ne sais pas si c'est parce qu'il ignore qui est John Gay ou s'il essaie de contenir sa fureur.

— J'ai compris il y a dix ans seulement que c'était de John Gay. Il est surtout connu pour son *Opéra du gueux*. Ça t'évoque quelque chose ? Le capitaine Macheath ? Polly Peachum ? Non ? Bon, peu importe, il a écrit une ballade à propos d'une jeune fille aux yeux noirs prénommée Suzanne venue dire au revoir à son amour qui prend la mer. Le tueur l'a

transformée en Marguerite et en a modifié quelques vers…

Je commence à réciter doucement, tandis qu'au loin, dans un jardin, une tondeuse démarre.

Oh, Marguerite, Marguerite chérie,
Mes vœux sincères jamais je ne pourrai trahir,
Laisse-moi embrasser cette larme je te prie
Je ne veux plus jamais te faire souffrir
Mais si tu parles de moi,
Je ferai de Lydia
Une Marguerite aussi.

— La vache, Tessa. Qu'en a pensé ton père ?

— Je ne lui ai jamais rien dit. Tu es la première personne à qui j'en parle, après Angie. J'étais tout simplement incapable… de causer davantage de soucis à mon père.

— Et Lydia ?

— Nous étions brouillées.

Bill me dévisage curieusement.

— Je me suis confiée à Angie avant sa mort, poursuis-je. Elle était inquiète pour Charlie et moi. Pour finir, elle envisageait même de me laisser complètement en dehors de tout ça.

— Pourquoi…

— Pourquoi ne t'a-t-elle rien dit ? Parce qu'elle me protégeait. Je crois qu'elle s'est trompée, cependant. Je ne pourrais pas vivre en sachant que j'aurai contribué à la mort d'un innocent. À dix-sept ans, la décision n'a pas été difficile à prendre. Le procès était terminé. Je voulais que tout redevienne normal. Je me suis persuadée que ces fleurs, c'était encore un malade obsédé par l'affaire. Il n'en manquait pas. Ce qui signifiait que Terrell pouvait très bien être coupable. Le procureur, Al Vega, n'en doutait pas. Quant à Lydia… J'étais furieuse contre elle, mais sûrement pas au point de mettre sa vie en danger.

— Attends un peu, tu veux ?

Bill se lève et rejoint au petit trot sa voiture, une BMW noire, trois petites lettres qui ont tendance à transformer de gentils êtres humains en démons de la route. Il disparaît dans sa grotte de luxe et s'y attarde si longuement que je me demande s'il ne serait pas en train d'écouter un peu de Bach tout en envisageant de démarrer sur les chapeaux de roue.

Lorsqu'il réapparaît enfin, il tient un stylo et un carnet dans sa main gauche. Il reprend sa place sur notre bout de trottoir. Il a déjà noté quelques mots, que je lis du coin de l'œil.

John Gay. 1995.

— Continue, ordonne-t-il.

— Ces derniers temps, je suis retournée aux endroits où, je pense, il m'a laissé des fleurs… Toute seule. Dans le désordre, un peu.

— Ouh là. Je t'arrête tout de suite. Tu es allée sur les lieux mêmes ? Pourquoi tu as fait un truc pareil ?

— Je sais, je sais. C'est n'importe quoi. En fait, après la première fois, je n'ai plus jamais creusé pour voir s'il aurait par hasard caché autre chose pour moi. C'était comme si je ne pouvais pas lui donner cette satisfaction. Je ne pouvais pas m'autoriser à croire à tout ça. Je me suis dit que ça pouvait être une blague malsaine d'un gamin de notre âge. Ou bien un timbré quelconque. Nous étions tous dans les journaux, même Lydia.

Elle me montrait toujours l'endroit où apparaissait son nom. Elle était surexcitée d'avoir été citée dans le *New York Times* en tant que « voisine et confidente de Mlle Cartwright ».

— C'est le déni qui m'a maintenue en vie, avancé-je. Et, oui, je me rends compte que c'est fou d'imaginer que je pourrais retrouver quelque chose. Pourtant, et si c'était le cas ? Je me suis dit que si je réussissais à découvrir quelque chose, ça pourrait aider… Terrell.

Et puis j'ai promis aux Marguerite.

— Alors tu creuses ? Seule ? Et qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Rien. C'est à la fois un soulagement et le contraire.

— Pourquoi m'as-tu donné rendez-vous ici, si ton ancienne maison se trouve là ?

— C'est ici que vivait Lydia. J'ai vu des marguerites jaunes ici aussi, quelques semaines après le procès.

Jusqu'où dois-je aller dans mes explications ? Je m'étais présentée à sa porte un vendredi après-midi, un carton rempli de ses affaires sous le bras. Je venais lui jouer le rituel des adieux, après l'implosion de notre amitié, à la fin du procès. Elle était absente du lycée depuis une semaine et demie. La boîte contenait deux cassettes vidéo, *Le Dernier des Mohicans* et *Les Nerfs à vif*, plus la trousse de maquillage de secours qu'elle laissait toujours dans ma salle de bains et son pyjama Mickey.

Mais il était 15 heures et la maison était plongée dans le plus grand

silence, ce qui était inhabituel. Pas de voiture. Les rideaux du salon étaient tirés, ce qui n'était jamais arrivé. J'aurais pu déposer ses affaires sur le paillasson et filer. Au lieu de ça, j'avais ouvert le portillon menant à l'arrière. Lorsque j'avais aperçu la petite marée de fleurs jaunes, ma colère contre Lydia s'était encore accrue, ce que je n'aurais pas cru possible. Comment avait-elle pu les laisser pousser ? J'avais détalé aussi vite que j'avais pu. Deux semaines plus tard, une pancarte *À Vendre* était apparue et les Bell s'étaient volatilisés, sans dire au revoir à qui que ce soit, comme si personne ne le méritait.

« Laisse-la partir », m'avait conseillé mon père.

— J'étais venue rendre des trucs à Lydia et j'ai vu les marguerites dans son jardin, résumé-je pour Bill.

Je pose mes doigts sur mes tempes et commence à masser en cercles concentriques.

— Je comprends que tu trouves ça idiot. Allons-y. Excuse-moi de t'avoir dérangé.

Il se lève, me tire par la main. Et là, il me surprend.

— Puisqu'on est là, allons voir.

Nous frappons trois fois, une femme au teint terreux, cheveux noirs courts et hirsutes, se montre enfin, entrouvrant la porte d'environ quinze centimètres. Elle nous dévisage comme si nous étions de dangereux gauchistes puis tapote l'étiquette collée à sa boîte aux lettres, fixée sur le côté de son porche, une variation de la classique plaque anti-colporteurs : ON N'A PAS UN ROND. ON NE VOTE PAS. ON A TROUVÉ JÉSUS. NOTRE FUSIL EST CHARGÉ.

Bill ignore son avertissement et tend la main.

— Bonjour, madame, je m'appelle William Hastings. Et voici Tessa. Elle avait une très bonne amie qui vivait dans votre maison autrefois. Elle a passé de merveilleux moments dans le jardin, derrière, quand elle était enfant. Ça ne vous dérange pas qu'elle jette un coup d'œil, en souvenir du bon vieux temps ?

La porte s'écarte un peu, mais ce n'est clairement pas une invitation. La femme se retourne pour pousser du pied un gros chat jaune qui ne semble pas savoir s'il veut entrer ou sortir. Elle doit avoir dans les quarante-cinq ans, elle porte un short en jean moulant deux tailles trop petit. Elle se trimballe un arrière-train colossal sur des jambes toutes maigres, et j'imagine que c'est à ces jambes qu'elle juge son poids lorsqu'elle pose ses fesses pour s'enfiler une énième bière.

Elle est pieds nus. Des pansements entourent ses gros orteils. Ses seins sont des crêpes généreuses logées dans un débardeur. Un tatouage représentant des roses rouges s'étire de son épaule à son coude gauches. Il a dû en falloir du temps, et de l'endurance, pour obtenir un tel résultat.

— Si, ça me dérange, rétorque la femme, ignorant la main tendue de Bill.

Elle fixe la cicatrice sous mon œil. Je perçois une lueur de respect briller furtivement dans son regard. Elle en conclut sûrement que j'ai été mêlée à une bagarre dans un bar.

— Je suis curieux, madame… ?

— Gibson. Et je vois pas en quoi ça vous concerne.

Bill lui sort son insigne du tribunal.

— J'aimerais bien savoir, par exemple, madame Gibson, domiciliée au 5216 Della Court, si vous auriez omis de vous présenter au jury auquel vous avez pu être convoquée durant ces cinq dernières années. J'ai quelques amis au tribunal qui seraient ravis de faire cette petite recherche pour moi.

— Enfoiré, peste-t-elle. Cinq minutes. Pas plus. Faites le tour et passez par le portail. Surtout, refermez après vous. J'ai un chien.

Elle crache cette ultime phrase comme une menace et nous claque la porte au nez.

— Bien joué, remarqué-je.

— Ce n'est pas ma première Mme Gibson.

C'est toujours le même vieux grillage qui monte la garde à l'arrière, quoique plus rouillé de plusieurs degrés. Bill est forcé de donner un grand coup sur le verrou du portillon pour l'ouvrir. Je repense au père de Lydia, qui l'huilait religieusement.

C'est un petit terrain hostile qui déborde de constructions en plastique. Un abri en faux bardeaux est logé dans le coin droit, la version « chic », avec une jardinière oubliée depuis longtemps. Une niche dégoûtante surmontée d'un toit rouge est installée sur la dalle de béton qui fait office de terrasse.

Il y avait autrefois une table de pique-nique juste en dessous d'un chêne rouge, qui n'est désormais plus qu'une souche d'un mètre vingt de haut sur laquelle est plantée une statue d'aigle, emblème national, ailes déployées. L'herbe haute chatouille les jambes, au point que j'ai l'impression d'avoir un faucheux en balade sur le mollet. D'ailleurs c'est

peut-être le cas. Je manque de trébucher sur un camion de pompiers en plastique transformé en jardinière à cannabis.

Le pied de Bill s'enfonce dans une grosse crotte de chien toute molle, il laisse échapper un « Merde ! » sonore.

Nous nous arrêtons pour observer plus attentivement la niche. Un enfant de deux ans pourrait y dormir. Bill émet un sifflement. Quelque part dans la maison, un chien se lance dans un raffut de tous les diables, et je me demande si Mme Gibson est en train de charger son fusil.

— Bon, c'est où ?

Le ton de Bill semble indiquer qu'il est en train de perdre confiance dans ma chasse au trésor. Une fois de plus, je regrette de l'avoir impliqué.

Je lui montre le côté gauche du jardin, tout au fond. Les herbes folles forment un tapis épais, mais on distingue encore en dessous la petite butte que M. Bell appelait le Monticule Herbeux. Lydia avait hérité de ce besoin d'attribuer des surnoms aux objets.

Bill me suit, traînant sa chaussure gauche dans l'herbe avec l'espoir de la nettoyer. Je m'arrête brusquement, je me penche et j'entreprends d'arracher quelques pieds.

— Qu'est-ce que tu fiches ?

Il jette un coup d'œil en direction de la maison. Mes efforts pour désherber ont révélé une petite porte métallique fichée de travers dans la pente de la minuscule butte.

Le cadenas rouillé qui la ferme céderait probablement sans peine. Je suis tentée.

— C'est un abri contre les cyclones qui date des années 1930, l'époque de la construction de la maison. Je ne me souviens pas que la famille de Lydia l'ait jamais utilisé. Mme Bell croyait qu'ils seraient mieux dans la baignoire pendant les alertes aux tornades plutôt que de se fourrer dans un trou entre des araignées venimeuses et des scarabées.

— Où étaient les fleurs ?

— Plantées au-dessus. Le béton a toujours été recouvert d'une couche de terre. Avant, c'était de la pelouse.

— Tu n'as pas pris de pelle, remarque Bill presque pour lui-même.

Il essaie de rassembler les pièces du puzzle, mais je lui cache la plus grosse.

— Tu penses qu'il a dissimulé quelque chose pour toi… dans l'abri ?

Une image de Charlie m'apparaît en esprit, dans un bus au milieu de

joueuses de volley déchaînées, en route pour Waco.

Je rate son match à cause de ça.

— Oui.

Je place deux doigts sur mon poignet et je sens mon pouls qui bat à toute vitesse.

— La nuit dernière, j'ai rêvé que Lydia se trouvait à l'intérieur. Que ces fleurs marquaient sa tombe.

Tessie, 1995

— Est-ce que tu fais souvent des cauchemars ?

L'attitude du docteur aujourd'hui, guindée et compassée, laisse entendre qu'il a un nouvel objectif. Je l'imagine juste avant mon arrivée pointant un paragraphe au hasard dans son Grand Livre des trucs et astuces, qui doit sûrement être épais comme une miche de pain, avec des pages toutes jaunes et craquelées, une couverture en velours rouge élimée et des milliers de formules magiques.

— Alors, que je réfléchisse…, dis-je.

J'ai ajouté cette phrase guillerette à mon arsenal de « bien sûr » et « super », dans le cadre de ma campagne pour quitter ce divan dès que possible.

Je pourrais lui raconter que le rêve de cette nuit n'était pas tout à fait un cauchemar comme ceux que je fais d'ordinaire, et que sa fille Rebecca y apparaissait. J'étais étalée dans la tombe avec les Marguerite, comme toujours. Rebecca nous regardait depuis le bord, pâle, jolie, vêtue d'une des robes du dimanche de ma mère, fleurie. Elle est tombée à genoux et m'a tendu la main. Ses cheveux coiffés niaisement, avec des anglaises à l'ancienne, me chatouillaient la joue. Ses doigts, lorsqu'ils sont entrés en contact avec les miens, étaient brûlants. Je me suis réveillée, le bras en feu, en train d'étouffer.

Je pourrais, mais je ne le ferai pas. Ça paraît peu charitable, or je travaille à gagner en gentillesse.

— Je rêve beaucoup de la tombe.

C'est la première fois que je le reconnais. Il se trouve que c'est la vérité.

— Le rêve est toujours exactement semblable, sauf la fin, précisé-je.

— Tu es dans la tombe ? Ou alors tu flottes au-dessus ?

— Pendant presque tout le rêve, je suis allongée dedans, j'attends.

— Que quelqu'un vienne te sauver ?

— Personne ne me sauve jamais.

— Tu entends quel genre de bruits ?

Un moteur de camion. Le tonnerre. Des os qui craquent, comme du bois pour le feu. Des jurons.

— Ça dépend de la fin.

— Tu veux bien me raconter les différentes fins ?

— Il pleut des cordes et on se noie dans de l'eau boueuse. Ou bien la neige tombe jusqu'à former comme un plaid sur notre visage, qui nous empêche de voir.

Et de respirer. Je bois une gorgée du verre d'eau que me laisse systématiquement sa secrétaire. Le goût me rappelle un peu l'odeur du lac.

— Et pour être tout à fait clair… « nous » signifie… Merry et… les os ? interroge-t-il.

— Ça signifie les Marguerite.

— Et sinon, à part ces deux-là, il existe d'autres fins ?

— Un agriculteur qui ne nous voit pas remblaie le trou à l'aide de son tracteur. Ou quelqu'un lance dedans une allumette enflammée. Un énorme ours noir décide que ce trou est l'endroit idéal pour hiberner et se couche sur nous. C'est une des fins les plus agréables. On s'endort tous ensemble. Il ronfle. Bref, vous voyez l'idée.

— Autre chose ?

— Eh bien, parfois, il revient terminer le boulot. Il nous enterre pour de bon.

Sous des sacs et des sacs de fumier.

— Il… c'est-à-dire le tueur ?

Je ne réponds pas parce que, une fois de plus, cela semble évident.

— Est-ce qu'il t'arrive de distinguer un visage ? demande-t-il.

Non mais, franchement, il ne pense pas que je l'aurais dit depuis longtemps si j'avais vu sa tête ? N'empêche, je réfléchis à sa question. Le visage de Rebecca est le seul que j'aie vu lors de cet événement récurrent. À sa première apparition, la veille, elle était mignonne comme un cœur. De grands yeux innocents, des boucles brunes en tire-bouchon, une peau de soie ivoire.

Elle ressemblait beaucoup à Lillian Gish, sûrement parce que Lydia et moi venions de louer *Naissance d'une nation* au vidéo-club.

Selon Lydia, Lillian Gish adorait jouer les personnages torturés, « par

rébellion pour contrebalancer sa beauté dévastatrice ». Si Lydia sait tout ça, c'est parce que son père craque complet pour cette actrice, qui est pourtant tout à fait morte. Il aime particulièrement, dit-elle, la scène finale d'*À travers l'orage* dans laquelle Lillian dérive, inconsciente, parmi des plaques de glace flottant en direction d'une chute d'eau bouillonnante, ses longs cheveux ondoyant dans l'eau comme des serpents. Juste après, Lydia a prétendu regretter de m'avoir raconté tout ça. Parce que ça risquait de provoquer d'autres cauchemars « vu mon état ».

Ça m'a fait tiquer. Elle tient rarement ce genre de propos. Du coup, je m'inquiète. Est-ce que mon état semble plus préoccupant que d'habitude ? Ne remarque-t-elle donc pas que je suis plus joyeuse ? Ne vais-je pas mieux ?

Quoi qu'il en soit, il n'est probablement pas pertinent de mentionner au docteur que sa fille m'est apparue en rêve sous les traits d'une reine du cinéma muet, habillée avec les vêtements de ma mère.

— Non, finis-je par répondre. Je ne vois pas son visage.

Tessa, aujourd'hui

À nouveau, je suis dans la pénombre. Je guette.

Dissimulée sous le porche à l'arrière de la maison, je fais en sorte de me tenir hors de portée de la caméra du van de télévision campé côté rue.

Je tente de calmer mes nerfs en me figurant le jardin de Lydia tel qu'il était : vert, propre et ombragé, décoré de deux énormes poteries contenant des impatiens rouges et blanches de part et d'autre des angles de la terrasse bétonnée. Toujours du rouge et du blanc, comme la guirlande de Noël que M. Bell accrochait le long du toit, devant la maison, et qui chaque année, invariablement, était trop courte d'environ dix ampoules. La tradition voulait aussi que mon père fasse un commentaire à ce sujet chaque fois que nous passions devant en voiture.

Lucy et Ethel vivaient là, à l'arrière. Les chiens de chasse de M. Bell. Quand il n'était pas là pour les rappeler à l'ordre, leurs pattes surexcitées laissaient des petites griffures blanches sur mes mollets. Le vieux bateau était en général surélevé sur des parpaings dans le fond, attendant éternellement qu'arrive le 4 juillet. Lydia et moi avions l'habitude d'ôter la bâche pour aller nous y installer, ce qui nous permettait de faire nos devoirs tranquillement tout en entretenant le bronzage de nos jambes.

Mais aujourd'hui, c'est un cirque qui plante ici son chapiteau. Et tout ça par ma faute. J'en ai mal au ventre. À cause de moi, la réputation de Bill et Jo est en jeu.

Trois jours ont été nécessaires à Bill pour décrocher la permission de creuser chez Lydia, et encore vingt-quatre heures de plus pour fixer un créneau plus précis, 14 heures, soit dans exactement quatorze minutes. Le procureur s'est montré étonnamment coopératif, il faut dire que la police se fait laminer par les médias. L'éditorialiste d'un journal local a

critiqué « la honteuse incapacité du Texas à se faire justice soi-même, ayant échoué dans l'identification des os des Marguerite aux yeux noirs, ce qui n'avait donc pas permis de les rendre à leur famille ».

Cet édito n'était ni particulièrement bien tourné, ni bien documenté, juste enflammé, comme savent si bien le faire les journalistes du Sud quand l'actualité n'est pas trépidante. Mais il avait retenu l'attention du juge Harold Waters, qui continue de lire la presse et préside l'affaire des Marguerite depuis le début. Il avait griffonné sa signature au bas du formulaire et, depuis son perchoir, avait accordé l'autorisation à son émissaire préféré, Sal.

Je me souviens à peine de Waters lors du procès, seulement qu'Al Vega s'inquiétait qu'il soit trop mou vis-à-vis de la peine de mort. Il y a quelques années, j'ai revu le juge sur CNN, en tant que témoin oculaire d'une apparition d'OVNI en survol au-dessus de Stephenville : « On aurait dit un supermarché ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans le ciel. »

« On aurait pu plus mal tomber », m'avait informée Bill.

Et voilà où on en est, à cause de mon rêve à propos de Lydia, et d'un magistrat qui croit aux soucoupes volantes.

Deux flics en uniforme sécurisent le périmètre du jardin à l'aide de ruban jaune. Jo se tient au sommet du Monticule Herbeux aux côtés de la femme policier qui avait assisté à la réunion avec la famille de Hannah. Non loin, un professeur de géologie de la Southern Methodist University se débat avec son imposant radar à pénétration de sol, trop large pour passer la porte de l'abri. Il avait déjà eu du mal à franchir le portail.

À en croire Jo, la technologie du RPS reste plus théorique que pratique lorsqu'il s'agit de localiser des ossements sous terre, mais Bill et elle avaient décidé qu'ajouter un peu au mélodrame ne pouvait pas faire de mal. Le procureur était d'accord. Il en tirerait profit quoi qu'il arrive.

Le professeur est l'expert reconnu à l'échelle régionale, c'est à lui qu'échoit la tâche compliquée de lire les images produites par le RPS. Néanmoins, le sol n'est pas comme un utérus, l'échographie ne lui permettra pas de distinguer un squelette. Il cherchera des preuves que la terre a été remuée, qu'une tombe a pu être creusée autrefois. Il parviendra peut-être à repérer une forme humaine, mais c'est peu probable. Il est avant tout présent pour la galerie.

Le jardin bourdonne désormais de conversations, un peu comme une

garden-party improvisée qui commencerait à prendre. Bill fait le joli cœur auprès de la charmante procureure adjointe envoyée pour assister à ce rocambolesque rebondissement. Elle a enfoui son vrai visage sous une épaisse couche de maquillage, typique des belles du Sud. Je calcule mentalement la distance qui les sépare. Soixante centimètres. Plus que trente.

M. et Mme Gibson, installés dans leur salon de jardin, fument comme des sapeurs, ils semblent être les deux seuls à s'amuser ici. L'un d'eux a fauché le cannabis pour l'occasion.

Le professeur se dirige soudain droit sur eux. Il leur serre la main. À voir ses gesticulations désordonnées, j'en déduis qu'il souhaiterait passer son engin non seulement à l'arrière mais aussi sur la cour de devant. Les Gibson hochent la tête vigoureusement.

S'imaginent-ils déjà vendre leur histoire à Hollywood ? Est-ce ce qui a poussé Mme Gibson à se laver les cheveux, et à glisser ses orteils arborant des pansements tout neufs dans des tongs ? Espère-t-elle ajouter sous son avertissement aux colporteurs une plaque déclarant cette maison monument historique, comme celle de Lizzie Borden[1] ?

Le bruit métallique du portail se fait entendre derrière moi, et dans le jardin, d'un coup, tout le monde est sur le qui-vive. Quatre personnes font leur entrée. Deux policiers en jean, pelle et détecteur de métal en main. Deux femmes en combinaison d'expert médico-légal, armées d'une lampe torche éteinte et d'un gros appareil photo. Leur arrivée signale que je n'aurai bientôt plus à subir la torture de l'attente.

À l'autre bout du terrain, un des policiers en uniforme s'attaque déjà, à l'aide d'une pince-monseigneur, au cadenas qui ferme la porte de l'abri. Il la pousse, elle cède sans peine. Il fait un bond en arrière, se plaque une main sur le nez et la bouche, comme tous ceux qui se trouvent dans un rayon de trois mètres autour de l'ouverture. Même Jo, qui m'avait pourtant raconté avoir senti des odeurs qu'elle n'oublierait jamais sur les lieux de la tragédie du 11 septembre.

Maintenant, tout va trop vite. Quelqu'un s'empresse de distribuer des masques. Un des policiers en civil s'enfonce dans le trou tel un serpent agile. On lui tend pelle et torche. Une technicienne disparaît à sa suite. L'espace doit être minuscule, parce que tous les autres restent à l'extérieur. Nerveux. Échangeant avec ceux dans le trou.

M. Bell refusait de nous laisser ouvrir cette porte. « C'est pas joli-joli, là-dedans, les filles. »

On lance à l'intérieur des sachets plastique de pièces à conviction. Un quart d'heure après, deux d'entre eux sont remontés, bien remplis. Ils sont déposés le long de la clôture du fond.

L'experte scientifique sort la tête du trou et adresse un signe au flic avec le détecteur de métaux. Au cas où il y aurait des bijoux ? Je pourrais leur dire que Lydia ne quittait jamais la fine alliance en or sertie d'un tout petit rubis de sa grand-mère. Je me demande pour la centième fois en quatre jours comment il est possible que les flics n'aient pas réussi à localiser un seul membre de la famille Bell sur les registres officiels. C'est comme s'ils avaient disparu de la surface de la Terre.

Jo tend une main à la technicienne qui s'extirpe de l'abri, couverte de saleté et de terre. Le policier au détecteur de métaux descend prendre sa place. Les Gibson se gavent de chips, en se passant à tour de rôle un saladier en plastique rempli de sauce ranch. Le géologue fait rouler son engin avec méthode sur tout le terrain, comme une brouette, s'arrêtant de temps à autre pour consulter son écran.

Un vrai cirque.

Un nouveau sachet de pièces à conviction apparaît hors du trou. Puis un autre, et encore un autre. Tous vont s'aligner aux côtés des premiers le long de la clôture. En tout, huit sacs noirs, qui ressemblent à des corps bosselés d'araignées auxquelles on aurait arraché les pattes. Enfin, les deux policiers émergent, noirs des genoux jusqu'à la tête, ôtant leurs gants en latex. Le groupe se réunit, le temps d'une brève conversation.

Jo se retourne et balaye le jardin du regard jusqu'à ce qu'elle me voie. Elle s'approche, le visage marqué par l'inquiétude, les vingt mètres les plus longs de ma vie.

Comment ai-je pu laisser Lydia là-dessous pendant tout ce temps ? Pourquoi est-ce que je n'ai pas compris plus tôt ?

La main de Jo pèse sur mon épaule.

— Nous n'avons rien trouvé, Tessa. Nous allons creuser un peu plus, mais ils sont déjà à près d'un mètre de profondeur, et ils sont tombés sur de la glaise et du calcaire. Il aurait fallu une éternité au tueur pour en venir à bout. L'éventualité paraît peu probable.

— Alors… qu'y a-t-il dans les sacs ?

— L'abri a servi de cellier. Il était plein de bocaux cassés et de fruits et légumes pourris. Plus deux taupes mortes et bien mortes qui avaient réussi à s'y faufiler pour un ultime dîner. Avec l'humidité ambiante, la moisissure a proliféré. Il y avait des fissures dans le béton.

— Je suis vraiment désolée… d'avoir fait perdre du temps à tout le monde.

Pourtant, je suis loin d'être désolée, en réalité. Lydia pourrait bel et bien être en vie. C'est peut-être vraiment elle qui a envoyé ces fleurs. Je me sens soudain envahie d'une joie inattendue.

— Nous allons tout de même passer en revue le contenu de ces sacs au labo. Nous savions depuis le début que nous avancions à tâtons sur ce coup. Au sens propre. Et je préfère me montrer trop tatillonne que pas assez. Tâtons, tatillonne, on pourrait presque en faire une comptine.

Tentant de m'arracher un sourire.

Derrière elle, le professeur a poussé son radar jusque sous la gueule béante de l'abri. Un petit groupe de gens s'agglutine, parmi lesquels les Gibson, qui se sont autorisés à franchir le ruban de la police. Quelqu'un au centre du cercle crie quelque chose. Les uniformes écartent tout le monde pour laisser de la place à leurs collègues armés de pelles.

Les expertes de la brigade scientifique s'adressent au professeur comme s'il était un arbitre sur le point de prendre une décision critique. Elles se tournent vers les policiers et leur indiquent la largeur du trou.

Les hommes hochent la tête et s'attaquent à la terre avec précaution.

---

1. Jeune fille accusée du double meurtre de son père et de sa belle-mère, assassinés à coups de hache. Elle a été acquittée en 1893. La maison où se sont déroulés les faits est aujourd'hui un musée.

Tessie, 1995

Le docteur me raconte une anecdote qui remonte à ses douze ans.

Je suis sûre qu'il y aura une morale à son histoire, mais j'aimerais bien qu'il arrive à la conclusion. Ces derniers temps, il se disperse un peu.

La tache sur ses lunettes m'énerve, et puis aussi Lydia, qui hier soir a jeté dans les toilettes tous mes antihistaminiques. « Je suis désolée », elle a dit, mais son problème semblait ailleurs, pas tellement ces petits cachets roses dont elle voulait me débarrasser de force. Il se passe quelque chose avec Lydia. Depuis deux semaines, elle est systématiquement en retard, elle qui a toujours été hyperponctuelle, et même, parfois, elle annule tout simplement nos rendez-vous. Elle formule de vagues excuses, rougit et se met à racler des dents le gloss rose de sa lèvre inférieure. Elle ment très mal. Elle finira bien par cracher le morceau, alors je ne lui mets pas la pression.

Je commence à me demander si le docteur, lui aussi, ne serait pas en train de mentir. Il raconte qu'étant petit il était gros, lui qui est tout sec et musclé. J'ai heurté son bras un jour. Il est resté inflexible, en béton.

— Mes deux parents travaillaient, et tous les jours je rentrais chez moi pour trouver une maison vide, explique-t-il.

Tout à coup, j'ai peur pour ce garçon tout seul dans une maison vide, alors même qu'il est assis en face de moi, sain et sauf, sans cicatrice apparente.

— Tessie, je vais jusqu'au bout ou pas ? Cette histoire te dérange ?

— Hum. Non. Continuez.

— L'hiver, il faisait toujours froid et sombre. Alors la première chose que je faisais, après avoir ouvert la porte, avant même de poser mon cartable ou d'ôter mon manteau, c'était d'aller au thermostat pour allumer le chauffage. Encore aujourd'hui, j'associe le bruit sourd de la

chaudière qui se met en marche à l'abandon, et l'odeur des radiateurs qui chauffent… reste pour moi l'odeur de la solitude. Tessie, tu m'écoutes ?

— Oui. J'essaie juste de comprendre ce que je suis censée en retirer. Je croyais que vous alliez me raconter une anecdote affreuse qui vous était arrivée.

Je suis déçue. Soulagée. Vaguement intriguée.

Il me vient à l'esprit que j'adore toutes les odeurs liées à la chaleur. Celle des feux de cheminée, humée du temps où je courais le soir, l'hiver, le charbon du barbecue annonciateur du samedi après-midi. Le crépitement des côtelettes en train de griller, la crème solaire Banana Boat, les serviettes bien chaudes tout juste sorties de notre vieux sèche-linge. Surtout après la mort de maman, je n'avais jamais assez chaud. Je réglais ma couverture chauffante au maximum, à tel point qu'une trace de brûlé noire était apparue sur le tissu bleu ; du coup, mon père me l'avait confisquée. Je continue de m'asseoir près de la bouche de chauffage au sol dans le dressing de ma mère pour bouquiner. Je ne suis pas sûre que j'aurais pu survivre à l'année qui vient de s'écouler si je n'avais pas pu filer m'installer dans un transat sur la terrasse derrière chez moi sitôt franchi la porte de la maison, pour laisser le soleil dans toute sa brutalité frire mes idées noires jusqu'à les réduire en cendres.

— L'odeur est le sens le plus instantanément connecté à la mémoire. Tu as entendu parler de Marcel Proust ?

— Je rate le test si je réponds non ?

J'ai hâte de raconter à Lydia que le docteur me sort de son chapeau un écrivain français dépressif avec moustache en guidon de vélo. Elle avait rebaptisé la psy précédente le Bouillon parce qu'elle m'avait recommandé la lecture de *Bouillon de poulet pour l'âme*.

— Ce n'est pas un test. On ne rate rien dans cette pièce, Tessie.

Le ton est convenu, prévisible – et, je m'en rends compte, un peu las.

— Un des personnages de Proust se remémore un événement de son enfance grâce au seul parfum d'une madeleine trempée dans le thé. Depuis, la science creuse cette théorie – celle que l'odeur fait remonter de profonds souvenirs. Le bulbe olfactif est situé tout près de la partie de notre cerveau qui retient le passé et communique instantanément avec elle.

— Donc, c'est bien un test. Vous êtes en train de me dire que je peux recouvrer la mémoire grâce aux odeurs.

— Peut-être. Est-ce que certaines… te dérangent depuis ce qui t'est arrivé ?

Le beurre de cacahuètes, le beurre de cacahuètes, le putain de beurre de cacahuètes. Mon père nous a demandé, à Bobby et moi, la semaine dernière, pourquoi un pot de Jif à peine entamé avait été jeté à la poubelle. Bobby ne m'a pas dénoncée.

Les muscles de mes cuisses et de mes jambes sont soudain saisis de crampes.

— Tessie, qu'est-ce qui se passe ?

Je ne peux plus respirer. J'ai remonté mes genoux sous mon menton. Enfoncé les doigts dans mes oreilles.

— Pourquoi je n'arrive pas à me souvenir ? *Pourquoi je n'arrive pas à me souvenir ?*

Son bras m'entoure. Il dit quelque chose. Ma tête roule sur son épaule. Je le sens se raidir, puis se détendre. Son corps est chaud, une vraie bouillotte, comme celui de papa. Je me fiche bien de savoir si ce comportement est approprié pour un psy.

Il est la chaleur.

Tessa, aujourd'hui

Les quarante-cinq minutes que je passe sous la douche n'y changent rien. J'arpente la maison. J'ouvre le réfrigérateur, bois une gorgée de jus d'orange à même la bouteille, fais claquer la porte. J'envisage d'appeler Charlie. Bill. Jo. Je me retiens.

Je passe mes nerfs sur Facebook. Branche le vieil iPod de ma fille sur les enceintes et monte le volume très, très fort pour me faire masser le cerveau par le vibrato puissant de Kelly Clarkson. Réorganise les conserves dans les placards de la cuisine, les magazines, le courrier, les papiers et cahiers dispersés de Charlie. Plie et replie une chute de satin qui traînait par terre. Soudainement obsédée par les angles droits dans une maison en général secouée au gré des marées les plus capricieuses.

Je veux savoir, j'en ai besoin, ce que contenait ce coffret déterré il y a sept heures maintenant, tout près de l'abri dans le jardin de Lydia. De là où je me trouvais, sous l'avant-toit, j'ai simplement réussi à déterminer que la boîte était métallique, d'environ trente centimètres sur trente, et que son couvercle n'opposait aucune résistance à la technicienne de la police gantée de latex bleu. À cet instant précis, les flics ont commencé à vider le jardin de toutes les personnes qui n'avaient rien à y faire, dont moi. Dans le brouhaha de voix de plus en plus sonore, Jo n'avait même pas jeté un coup d'œil dans ma direction. Bill et l'assistante du procureur, qui avaient réapparu, se tenaient, côte à côte, à proximité du trou, ils observaient, bras croisés.

Les trois petits coups secs à la porte me ramènent à la réalité. Je baisse les yeux, pour voir si je suis présentable. La réponse est non. Jambes nues, pieds nus. Mes vêtements se résument à un vieux tee-shirt de camouflage de l'armée ayant appartenu à Lucas et à un bout de dentelle qualifié de culotte par Victoria's Secret, qui dépasse à peine, juste en dessous. Pas de soutien-gorge. Je récupère un short dans la pile

de linge propre sur le canapé et l'enfile en vitesse sans prendre le temps de m'asseoir.

À la porte, deux nouveaux coups, plus urgents.

Ce short étant à Charlie, il remonte haut sous le tee-shirt, du coup, on a quand même l'impression que je n'en ai pas. Mais ça fera l'affaire.

Je colle mon œil au judas. Bill.

Il est parfaitement cadré dans le minuscule ovale, comme s'il posait pour une toute petite photo d'un autre âge. Il a les cheveux mouillés, plaqués en arrière. Je pourrais quasiment sentir le shampooing.

Je sais qu'il n'est pas là pour parler de Lydia. Nous nous sommes presque embrassés sur ce bout de trottoir. Ce débat silencieux a cours entre nous depuis qu'il est entré dans ma chambre et s'est frotté au lustre en verre poli des plages de Galveston suspendu à mon plafond.

Je lui ouvre. Il porte un Levi's délavé et me gratifie d'un sourire hésitant qui risque de me valoir des ennuis. Je fixe ses lèvres. Il a une bouteille de vin dans chaque main. Du rouge, du blanc. Attentionné, parce qu'il ne connaît pas ma préférence. Ni l'un ni l'autre en réalité. Moi, je ne jure que par la bière, surtout un soir comme celui-ci. Il émane des quelques dizaines de centimètres qui nous séparent une chaleur indéniable qui me monte aux joues. Les excuses, les protestations, le fait que je sois mère depuis quatorze années quand je parierais qu'on lui demande encore sa pièce d'identité à l'entrée des bars – tout cela a été réduit à néant après que je me suis effondrée dans ses bras. Depuis, Bill a restreint nos échanges au strict minimum ou presque.

En cet instant, nous sommes exactement tels que nous étions avant de nous asseoir sur ce bout de trottoir, et pourtant très différents.

— Ce n'est pas une bonne idée, dis-je.

— Non.

Et j'ouvre plus grand la porte.

J'applique trois règles importantes en matière de sexe.

Je dois être engagée dans une véritable relation.

Cela ne peut jamais avoir lieu chez moi, dans mon lit.

Cela doit se passer dans le noir.

Bill abandonne les bouteilles de vin sur la console de l'entrée, ferme la porte d'un coup de pied, sans un mot. Il me pousse contre le mur. Son corps est encore chargé de la fraîcheur de l'air nocturne, mais ses doigts et ses lèvres courent comme des flammes sur ma peau. Mes bras filent

autour de sa nuque, mon corps se presse contre le sien, mon cou se tend. Je ne me suis plus sentie autant autorisée à vivre depuis bien longtemps. La tête me tourne un peu.

Sa paume se loge doucement sous mon menton. Son regard fixe, délibéré, s'attarde suffisamment pour m'assurer qu'il sait exactement ce qu'il fait. Je me dis : Si je détourne les yeux maintenant, si j'arrête tout, tout ira bien, presque comme s'il ne s'était rien passé. Mais il se penche vers moi pour m'embrasser à nouveau, et je suis perdue. Je voudrais que ce pas de deux intime dans mon entrée ne se termine jamais. Ses mains se sont glissées sous mon tee-shirt et se faufilent dans mon dos.

Je ne proteste pas lorsqu'il me soulève et m'emmène dans le couloir. J'enroule mes jambes autour de sa taille, ma bouche toujours collée à la sienne.

Dans ma chambre, il me relâche délicatement. Sa tête frôle, comme le premier jour, le lustre qui tintinnabule en sourdine. Il enlève mon tee-shirt. Déboutonne sa chemise. Me renverse sur les draps tout doux de mon lit défait. Nous sommes instantanément lovés l'un contre l'autre, comme des gens qui auraient fait l'amour ensemble des centaines de fois. Paupières closes, je me laisse emporter vers le fond de la rivière dans un tourbillon.

— Tessa, tu es si belle, me souffle-t-il au creux du cou. Tu me rends dingue.

Dingue.

Peut-être un classique du baratin qu'il sert aux femmes. Peut-être une supplique de dernière minute pour que l'un d'entre nous se ressaisisse.

Je m'écarte légèrement, mais pas trop, pour éviter qu'il voie la cicatrice sur ma clavicule. Jusque-là, il était trop occupé pour la remarquer. Je reste toujours très attentive. Jamais ivre d'amour ou de désir au point d'oublier. Ma main se tend vers l'interrupteur de ma lampe de chevet et s'immobilise. Son visage m'apparaît scindé en deux, entre ombre et lumière. Tous les clichés défilent dans ma tête. La clarté et les ténèbres, la vie et la mort, le vrai et le faux, la comédie et la tragédie, le bien et le mal, le yin et le yang.

Le jeune prodige du barreau et la jeune fille marquée par le diable.

D'une main, j'ôte les épingles qui retiennent mes cheveux. Moi aussi je sais exactement ce que je fais. Sur son visage, une expression que je n'oublierai jamais, que je chérirai toujours, quoi qu'il arrive après ce

soir.

Même si on échoue à sauver Terrell.

Même si mon monstre nous dévore vivants l'un comme l'autre.

Je tends le bras et coupe la lumière.

C'est la seule règle que je n'enfreindrai pas ce soir.

Car le sexe constitue le seul moment où je vénère l'obscurité.

— Celle-ci ? demande-t-il.

Son doigt suit le tracé à peine visible sur ma cheville, je frissonne.

— Opération. Tu sais que je me suis cassé la cheville… ce soir-là. S'il te plaît. Viens par ici.

Je l'attrape par les cheveux, il m'ignore.

— Et ça ?

Du bout du doigt, il caresse le tout petit papillon juste au-dessus de ma hanche.

— Un coup de tête, quelques jours avant le procès.

Soudain me revient d'un coup le souvenir de la douleur exquise de l'aiguille. Quand je rencontre des gens couverts de tatouages évoquant avec excitation le prochain, je comprends leur addiction.

Je ne demande qu'à être libre. Les papillons jouissent de leur liberté.

La voix de Lydia résonne dans ma tête. Elle avait cité cette phrase de Dickens tirée de *La Maison d'Âpre-Vent* à la tatoueuse débarquée en ville avec la fête foraine. Lydia était allongée à plat ventre sur un lit de camp métallique protégé d'une serviette de toilette propre. La porte à rabat de la tente était fermée, on se serait cru dans un four. Le jean de Lydia était déboutonné, légèrement baissé, découvrant la courbe de sa hanche lisse et blanche. J'étais passée la première, ayant fait montre d'un étrange courage. Les ailes de mon tatouage me brûlaient, plus encore en regardant cette inconnue tracer le jumeau de mon papillon sur Lydia.

Les mains de Bill me ramènent au présent. Il progresse lentement sur mon corps, il explore, comme s'il rassemblait des preuves objectives pour le tribunal. C'est le premier signe, depuis une heure et demie, que mon cerveau fonctionne encore.

Mes cheveux recouvrent la marque d'une dizaine de centimètres au-dessus de ma clavicule gauche. Il les écarte. Il sait.

— Parle-moi de celle-là, dit-il.

C'est la cicatrice dont j'ai le plus honte. Elle me fait l'effet d'être l'œuvre de mon monstre, autant que s'il l'avait signée. En réalité, aucune

n'est de sa main.

— Les médecins ont un peu paniqué la nuit où on m'a… retrouvée. Tout le monde, d'ailleurs. L'ambulancier m'a portée aux urgences à bout de bras, en hurlant. Après coup, mon cardiologue a été furieux. Il m'a confirmé que j'aurais eu besoin d'un pacemaker, un jour, mais pas ce soir-là. Pas si tôt.

Mon corps se raidit un peu en sentant son visage se loger au creux de mon cou. Ça n'est sûrement pas une surprise pour lui.

— « Pauvre petite fille au pacemaker », répétait sans cesse Al Vega au tribunal. Tu ne te souviens pas, dans les retranscriptions ? insisté-je.

— Si, mais je voulais l'entendre de ta bouche.

Donc, Bill est bel et bien au boulot. Le philtre d'amour n'opère plus, les paillettes retombent, la fête est finie.

— Est-ce qu'on appelle Jo pour demander ce que contenait la boîte trouvée chez Lydia ?

Changeons de sujet. En tentant de ne pas paraître blessée.

— Elle appellera, crois-moi. Essaie de ne pas y penser.

Sans transition, il reprend :

— Et le père de Charlie ? Tu le vois encore ? Je préfère savoir si j'ai de la concurrence.

Sa question sonne un peu faux.

— Lucas te répondrait que personne ne peut être en concurrence avec lui. Il a une haute opinion de lui-même, de manière générale. C'est un soldat. Son ego le maintient en vie.

Je pose la main sur la joue de Bill.

— Nous ne sommes plus ensemble depuis des années.

Bill et moi opérons maintenant un rétropédalage maladroit. Rien ne va. Voilà pourquoi, en général, je suis mon code de conduite en matière de sexe. En me penchant pour récupérer mes vêtements par terre, je songe qu'il faudrait peut-être ajouter une nouvelle règle : ne jamais porter le tee-shirt de l'armée de l'un lorsqu'on fait l'amour avec un autre.

— Ne t'en va pas, dit doucement Bill. Je me tais. Reste avec moi.

Il m'attire à nouveau à lui, plaque son corps tout chaud contre mon dos, rabat la couette sur nous. Je suis incapable de résister à la chaleur.

Le sommeil ne vient pas.

Je me blottis contre Bill. Je ferme les yeux, et je divague.

Je suis de retour dans la tente, à regarder les ailes apparaître sur le papillon de Lydia. La tatoueuse n'est pas bien vieille. Vingt-cinq ans peut-être. Elle est vêtue d'un débardeur rouge, blanc et bleu qui ne cache pas grand-chose. Son dos est marqué d'anciennes cicatrices pâles, des coups de ceinturon, probablement.

Sur ce tissu abîmé rougeoie fièrement un tatouage en quatre mots.

Je suis toujours là.

Tessie, 1995

— Tessie, tu m'écoutes ?

Écouter, toujours écouter.

J'ai la bouche arrondie autour de la paille à rayures de mon soda, acheté au Dairy Queen avant de venir. Les feuilles qui frôlent la fenêtre du bureau ont viré au rouge brillant en une semaine. Je n'ai jamais vu un arbre si lumineux au mois d'août, on dirait que Monet l'a choisi pour y mettre le feu. J'imagine que Dieu utilise cet arbre pour que je n'oublie pas de me réjouir d'avoir recouvré la vue. Mais ce Dieu est une girouette, sinon pourquoi aurait-il fallu que je devienne aveugle pour commencer ?

J'essaie de me débarrasser de la bavure de mascara qui me pique l'œil. Lydia insiste constamment pour me faire tester de nouveaux maquillages ces derniers temps, tandis que je m'échine à rester cette forme indistincte que personne ne remarque. Elle a réalisé sur moi un certain nombre d'expériences pour bien peaufiner le mélange qui réussirait enfin à camoufler ma cicatrice en demi-lune : le fond de teint clair N° 10 de Maybelline combiné à un tube de machin vert vomi et au correcteur 730 de chez Cover Girl. Elle m'a tout noté, y compris l'ordre dans lequel je devais les appliquer, avant de se planter devant le miroir de ma salle de bains pour se maquiller elle-même. Le résultat final était magnifique. Mon père avait dit un jour, sans méchanceté, que si Lydia l'ouvrait moins, tous les garçons de l'école lui courraient après. Elle était occupée à ajouter une couche de mascara transparent et à étaler d'un claquement de lèvres son gloss rose, quand elle m'a expliqué en long et en large le concept de « zipless fuck » d'Erica Jong, quand deux inconnus baisent à la va-vite sans jamais se revoir après. Pour la première fois de ma vie, je l'entends utiliser le mot « baise », et c'est comme si elle avait tiré un coup de feu qui aurait tué ce qui restait de

notre enfance.

« Le sexe avec un inconnu, avait-elle développé. Sans remords. Ni culpabilité. »

J'ai de plus en plus l'impression d'être la roue qui patine dans la boue, quand Lydia serait le pied qui écrase l'accélérateur.

Le docteur interrompt le fil de mes réflexions :

— Tessie, qu'est-ce que tu as aujourd'hui ? À quoi tu penses ?

Aux zipless fucks. Aux recettes anticicatrices.

— J'ai chaud. Je m'ennuie un peu.

— Bon, voyons voir. Quelle émotion as-tu ressentie le plus souvent depuis notre dernier rendez-vous il y a deux jours ?

Depuis que vous m'avez serrée dans vos bras sur ce divan et que vous vous êtes comporté comme un être humain ?

— Je ne sais pas trop.

Je me tortille, gênée. Je déteste cette habitude qu'il a – de lancer une conversation intime tout en se tenant à un mètre cinquante de moi.

— Moi je crois que tu culpabilises. En permanence. Depuis l'événement. Nous n'arrêtons pas de tourner autour.

J'aspire lentement un peu du liquide sucré dans mon gobelet en polystyrène et le dévisage. *L'événement*. Eh ouais, l'entendre utiliser ce terme m'énerve toujours autant.

— Pourquoi est-ce que je culpabiliserais ?

— Parce que tu penses que tu aurais pu empêcher ce qui t'est arrivé. Peut-être même ce qui est arrivé à Merry.

— J'avais seize ans. J'étais sportive. Je ne sais pas exactement comment ça s'est passé, mais je suis sûre que j'aurais pu faire quelque chose si seulement j'avais fait attention. Ce n'est pas comme si j'avais deux ans et qu'on pouvait me jeter dans une bagnole comme un polochon.

Enfin, il vient s'asseoir en face de moi.

— Tu mets le doigt sur le problème, Tessie. Tu n'as ni deux, ni quatre, ni dix ans, Tessie. Tu es une adolescente, donc tu te crois plutôt maligne. Plus perspicace que les adultes, même. Que ton père. Tes profs. Moi. En réalité, et je suis bien désolé de devoir te l'annoncer, c'est une illusion propre à ton âge.

Lydia déteste les mocassins portés sans chaussettes sur un homme et, en cet instant précis, moi aussi. Je fixe sa cheville blanchâtre avec son os saillant en songeant qu'on se résume à une somme de morceaux

disgracieux. Cet homme fait naître en moi tant d'émotions contradictoires. Les hommes en général, d'ailleurs. S'il voulait vraiment avancer, il devrait commencer par m'interroger sur ce sujet-là.

— Rebecca se croyait plus maligne, elle aussi, dit-il.

Le nom de sa fille éclate comme une grenade dans l'air humide. Je ne m'ennuie plus, si c'était là le but de la manœuvre.

— Ce n'est pas par hasard que tu éprouves le besoin de te considérer comme responsable, poursuit-il. Au dire de tous, tu es quelqu'un de très prudent. Si tu endosses cette faute – si tu décides que, pour une fois, tu as commis une erreur –, ça te permet de croire que cet événement n'est pas dû au hasard. Tu t'en prends à toi-même, comme ça tu restes persuadée que tu contrôles toujours ton univers. Mais ce n'est pas le cas. Et ça ne le sera jamais.

— Et vous ? Je parie que vous croyez que votre fille est toujours en vie, alors qu'elle est en décomposition avancée au fond d'une rivière ou bouffée par des coyotes. Moi aussi je vais vous faire une révélation : Rebecca est morte.

Tessa, aujourd'hui

Le soleil peint la chambre en rose. Le meilleur moment de la journée pour une causette avec les anges et pour la photographie, à en croire mon grand-père. Pour admirer les nuages qui flottent comme des plumes de flamant rose, pour paraphraser sir Arthur Conan Doyle.

Pour repousser les monstres de minuit au fond du placard.

Bill glisse ses longues jambes maigres dans son jean. Son torse nu est large, musculeux. Voilà bien longtemps que je ne me suis pas réveillée un samedi matin avec dans mon lit une présence qui n'est ni un animal de compagnie ni une enfant malade. Je tente d'identifier l'émotion qui me tenaille le ventre. La peur, peut-être. L'espoir ?

Charlie n'est pas censée rentrer avant deux heures, en car, mais elle s'est manifestée par le tintement de ses textos en rafale alors que nous remettions ça, avec indolence, pour la troisième fois. Adossée à la tête de lit, je les parcours, le drap modestement remonté au-dessus de mes seins.

On a fini 3e. ☹ Le coach s'est fait expulser. ☺

J'ai oublié : besoin gel bleu pr cheveux pour TP chimie lundi. Désoléééeeee.

On mange quoi ce soir ?

Tandis que je réfléchis où trouver un tube de gel bleu sans avoir à remonter le temps jusqu'en 1965, le téléphone de Bill se met à sonner sur la table de chevet. Je le récupère pour le lui envoyer, non sans avoir au passage jeté un coup d'œil au numéro qui s'affiche.

Doc des Os.

Mon lancer au-dessus de la couette en vrac est un peu court, mais Bill parvient à l'attraper au vol. Il me fait un clin d'œil.

Je me souviens de la première fois qu'un homme m'a adressé un clin d'œil. Lydia soufflait onze bougies, elle fêtait ses dix ans, mais il y avait

une bougie de plus « pour grandir », comme c'est la coutume dans certaines familles ; j'avais regardé la paupière de son père s'ouvrir puis se refermer sous son front bosselé, à jamais marqué par un accident dans un atelier de mécanique.

Doc des Os. Un coup de fil de Jo, pour lui révéler les secrets du coffret ? Depuis des heures, malgré la distraction qu'a pu m'apporter la langue de Bill, mon esprit ne cesse de soulever tout doucement le couvercle, pour le refermer aussitôt.

La boîte est remplie de sable, si soyeux qu'il coule entre mes doigts comme une chute d'eau.

Elle déborde de maxillaires de jeunes filles, bric-à-brac de rictus malveillants.

Elle contient un paquet noué par une guirlande noire scintillante composée des cheveux de Lydia.

— Salut.

Bill répond à voix basse en jetant un regard dans ma direction. Il écoute sans interruption pendant au moins une minute.

— Hmm-hmm. Je peux joindre Tessa.

À cet instant, il remonte sa braguette, le portable coincé entre oreille et épaule.

Le médecin m'a appris, lors de ma thérapie, que j'aurais pu fréquenter cet homme pendant cinq ans avant de coucher avec lui sans pour autant le connaître réellement. Le docteur parlait de manière générale, bien sûr. Selon lui, il fallait une crise grave pour que se révèlent tares et vertus les plus viscérales, sans quoi elles restent enfouies à jamais. Je me souviens d'avoir quitté son cabinet ce jour-là en songeant qu'il était triste que des gens ordinaires, quelconques, meurent sans même savoir qu'ils sont des héros. Tout ça parce qu'une fille ne s'est pas noyée sous leurs yeux, ou que la maison de leur voisin n'a pas été dévorée par les flammes.

— On y sera dans une heure, conclut Bill.

Nous sommes cinq, entassés dans cette pièce minuscule, et nous avons tous l'air d'émerger d'une nuit blanche.

Jo en short de running et tee-shirt élimé proclamant *Pray for Moore, OK*, en hommage à cette petite ville d'Oklahoma dévastée par deux cyclones. Bill porte les mêmes vêtements que la veille. Alice Finkel, l'assistante du procureur, aussi allumeuse qu'hier, cachée derrière son

visage maquillé avec une précision de professionnelle du cosmétique, est si désespérément intéressée par Bill que ça fait de la peine à voir. Le lieutenant Elle Myron est en jean, flingue sur la hanche.

Je me concentre sur les trois sachets plastique contenant les pièces à conviction soigneusement alignés devant nous.

Les doigts me démangent, j'ai très envie de les ouvrir et que la fête commence, aussi atroce soit-elle.

Le lieutenant Myron s'éclaircit la gorge.

— Tessa, nous avons retrouvé trois objets dans la boîte déterrée à l'arrière de la maison d'enfance de Lydia Bell. Nous espérons que vous réussirez à les identifier.

— Il n'y avait pas… d'os à l'intérieur ?

Allez, dites-moi, merde. Dites-moi que vous avez un morceau de Lydia.

— Non. Rien de tel.

Le lieutenant Myron retourne un des sachets. Je reconnais aussitôt le petit livre. Une couverture dorée, usée. Illustrée de fleurs jaunes dont les pousses vertes grimpent jusqu'au titre. *Histoires et Nouvelles d'Edgar Poe*.

— Je peux le prendre dans mes mains ?

— Non. N'y touchez pas. Je m'en charge.

— Il est à Lydia, dis-je. J'étais avec elle lorsqu'elle l'a acheté. Son père nous avait emmenées à Archer City, à la librairie de Larry McMurtry.

Pourquoi Lydia aurait-elle enterré ce recueil ? Après mon kidnapping, elle avait sûrement dû vider sa chambre de tout ce qui pouvait inclure une fleur jaune. Cependant, je l'imagine mal se séparer totalement d'un livre chéri. En revanche, elle aurait pu le faire de manière romanesque, dans une capsule-témoin qu'elle aurait prévu de revenir déterrer plus tard.

Sauf qu'elle n'était jamais revenue.

Le lieutenant Myron repose le premier sachet et saisit le suivant entre le pouce et l'index.

— Et ça ?

Je déglutis avec difficulté et m'approche pour mieux voir.

— Une clé ? Je suis déjà bien incapable de reconnaître des clés dans mon propre tiroir à bazar.

— Donc c'est non ?

— Je confirme.

— Nous devions vous poser la question.

Le lieutenant s'empare du troisième sachet. Elle le place à quinze centimètres de mes yeux.

Toute la pièce attend ma réaction.

Tic, tic, tic.

Est-ce que tout le monde entend ce bruit ? Je ne sais pas si c'est mon pacemaker, qui n'émet pourtant jamais le moindre son, ou bien le cœur du chevreuil piégé dans ce bocal.

À l'âge de dix ans, j'étais capable de réciter mot pour mot *Le Cœur révélateur*. Lydia était plus douée que moi dans cet exercice, bien sûr. Un jour, elle avait caché un réveil très bruyant sous mon oreiller.

— Tessa ?

Bill m'attrape par les épaules. Je vacille. Le tic-tac redouble. Fait chier, c'est sa montre à côté de mon oreille. *Tic-tic*. J'écarte son bras.

— Je la croyais perdue.

C'est la voix d'une ado furax.

— Elle a dû me la prendre, dis-je.

— Qui ça ? rebondit la policière, d'un ton vif.

— Lydia. C'est Lydia qui me l'a prise.

Tessa, 1995

Le docteur est déjà installé dans son fauteuil tout près du divan. Il ne prend pas la peine de se lever pour m'accueillir. Je vois, à son expression, qu'il est encore furieux depuis la semaine dernière, quand j'ai craché ma rage, à propos de sa fille dévorée par les coyotes. Ah ça, il ne m'avait pas retenue quand je m'étais levée dans la foulée pour quitter la pièce au pas de charge.

Je jette mon sac à main par terre, me laisse tomber sur le divan et croise les jambes, ce qui fait remonter ma jupe et lui donne de quoi se rincer l'œil. Il n'est absolument pas intéressé. Je pourrais tout aussi bien être sa tante octogénaire. Mon visage me brûle de colère, mais je ne sais pas pourquoi. Je fais tourner la bague autour de mon doigt, regrettant qu'il ne s'agisse pas de son cou.

— Ta mère, commence-t-il, tout doucement. C'est toi qui l'as trouvée, le jour où elle est morte.

La monnaie de ma pièce pour avoir mentionné sa fille. Il aiguise son couteau le plus tranchant, aujourd'hui. Celui qui ouvre ce lieu où je garde précieusement la douleur exquise liée à l'absence de ma mère. J'ai envie de hurler, de briser ce masque agréable, professionnel, qu'il fixe sur son visage à l'aide d'un élastique invisible. Parfois je me demande si je ne suis pas morte dans ce trou. Si ce cabinet ne serait pas le purgatoire et si tout le reste – papa, Bobby, Lydia, O. J. Simpson, le Monstre – ne ferait pas partie d'un rêve. Si ce juge en chemise à rayures ne serait pas en train de déterminer s'il doit m'enfermer dans un grenier où jacassent des Marguerite ou bien me libérer, pour que je puisse hanter notre tueur jusqu'à la fin des temps.

— Je m'en vais.

Je fais cette déclaration en restant plantée sur le divan, cependant.

— J'en ai marre de vos jeux débiles.

— C'est ta décision, Tessie.

J'étais dans la cabane.

Elle m'avait appelée depuis la fenêtre de la cuisine. J'ai cru qu'elle voulait que je l'aide avec la vaisselle. Elle mettait à chaque fois un de ces foutoirs. Du beurre et de la farine partout. Des casseroles à récurer. Des bols sales entassés dans l'évier. Papa disait toujours que c'était le prix à payer pour ses biscuits si fondants, son glaçage au caramel, ses croquettes de gombo aux pommes de terre et tomates dont nous mangions les restes froids, comme on grignote du popcorn.

J'étais dans la cabane. Mais j'ai ignoré son appel.

— Tu l'as trouvée par terre, dans la cuisine.

Mon cœur cogne fort dans ma poitrine.

— Tu avais huit ans.

Elle a le visage tout bleu.

— Elle est morte d'une crise cardiaque, poursuit-il.

Je remonte le bas de son tablier. Pour recouvrir son visage.

— Tu es en colère qu'elle ne soit pas là ? Qu'elle t'ait abandonnée ?

J'étais dans la cabane, dans l'arbre.

Je ne suis pas descendue quand elle a crié mon nom.

Le sentiment de culpabilité revient au galop, incontrôlable cette fois. Presque insoutenable.

— Oui, dis-je dans un souffle.

Tessa, aujourd'hui

L'objet que contient le sachet posé sur le bureau de Jo est minuscule et sans grande valeur, sûrement, sauf pour moi et sa première propriétaire, une fillette en jupon de dentelle morte et enterrée depuis longtemps.

J'avais quinze ans quand j'ai déniché cette bague au fond d'un panier rempli de cochonneries chez une antiquaire du quartier de Stockyards. Elle était si encrassée que je n'ai découvert la perle sertie dans l'anneau, tel un œuf d'araignée microscopique, qu'une fois rentrée à la maison. La bague m'allait parfaitement au petit doigt. La propriétaire du magasin m'avait raconté qu'il s'agissait d'une bague d'enfant de l'époque victorienne, des années 1800, probablement en alliage d'or, raison pour laquelle elle ne pouvait pas me la laisser à moins de trente-cinq dollars et non à dix comme je le lui proposais. Lydia lui avait rétorqué qu'elle n'aurait jamais connu l'existence de ce bijou si nous n'étions pas entrées dans sa boutique. « Tessie aurait aussi bien pu la fourrer dans sa poche », avait craché Lydia avec indignation. Sur ce, j'avais posé sur le comptoir les vingt-cinq dollars manquants, tirés de mes étrennes, avant de traîner mon amie hors du magasin.

Deux rues plus loin, Lydia décrétait que j'avais acheté cette bague contre la volonté de l'univers et insistait pour que je la rapporte. « Ça porte malheur de mettre les bijoux d'une inconnue morte. Qui sait quels événements atroces a pu vivre la fille à qui elle appartenait ? À l'époque victorienne, les enfants étaient élevés par des nounous cruelles, ils ne voyaient leurs parents qu'une fois par jour, sur rendez-vous. Winston Churchill disait qu'il pouvait compter le nombre de fois où sa mère l'avait pris dans ses bras. »

Le temps de rejoindre l'arrêt de bus, Lydia avait redoublé d'efforts, atteignant un degré de folie encore plus avancé que d'ordinaire. Elle

était allée jusqu'à comparer la petite chose crasseuse qui ornait mon auriculaire au diamant Hope. « Il a grossi dans le sol pendant plus d'un milliard d'années avant de jaillir de la terre et de porter malheur à tous ceux qui l'ont touché. Marie-Antoinette a été guillotinée et son amie la princesse massacrée à coups de hache et de pique. Même l'innocent postier qui l'a livré au Smithsonian a été maudit. Sa famille est morte, il a eu la jambe écrasée et sa maison a été réduite en cendres. »

Vous pouvez penser ce que vous voulez de Lydia Frances Bell et de ses élucubrations ridicules, mais elle tenait des propos que je n'ai jamais oubliés. Si elle se trouvait là, dans cette pièce, elle serait tour à tour consternée et ravie d'être au cœur d'un de ces contes morbides qu'elle dévorait et répétait à l'envi.

Le lieutenant brandit le sachet de sorte que la perle me fixe comme un œil aveugle. Tout le monde garde un silence courtois. Le poids de leurs attentes est suffocant.

— Oui, c'était à moi. Elle a disparu juste avant que je témoigne au procès. Lydia croyait qu'elle portait malheur et elle ne voulait plus me voir avec.

— Pourquoi s'était-elle mis ça en tête ?

« Avec les perles viennent les larmes. Les suicides et la folie, les meurtres et les accidents de calèche. »

— Elle estimait qu'il ne fallait pas porter les bijoux de personnes mortes sauf si c'étaient des gens qu'on avait connus. L'histoire, ça comptait énormément pour elle.

« Et elle avait raison », me souffle une Marguerite à l'oreille.

C'est vrai – la bague était à mon doigt quand il m'a jetée dans le trou. Tout ce que je portais d'autre ce soir-là a disparu – mon legging noir préféré, le tee-shirt Michigan de mon père, le pendentif en forme de croix offert par ma tante Hilda pour ma confirmation. Les médecins, aux urgences, avaient tout confié à la police.

C'est l'infirmière de nuit qui, la première, a remarqué la présence de ce bijou en venant vérifier mon intraveineuse, quelques heures après qu'on m'avait posé le pacemaker. J'avais senti quelqu'un essayer de me l'enlever, des doigts comme des plumes sur les miens. *Chut, chuuut*. À mon réveil, je n'avais plus qu'un étroit cercle blanc à l'endroit où elle se trouvait auparavant. Un mois plus tard, à la maison, j'avais découvert que quelqu'un avait glissé une bible de l'hôpital dans une poche de ma valise. Lorsque je l'ai ouverte, une enveloppe était scotchée au

Psaume 23, avec la bague à l'intérieur.

La première chose à laquelle je pense en entendant le bruit sourd, c'est que Charlie est tombée de son berceau. Il me faut un instant pour recouvrer mes esprits et me rendre compte qu'elle ne dort plus dans ce genre de lit depuis treize bonnes années. Elle est entortillée dans les draps à côté de moi, ses cheveux roux étalés sur la taie d'oreiller vert d'eau. Ça me revient, maintenant : notre soirée marathon *Walking Dead* accompagnée de popcorn et de chips au cheddar. L'antidote, après avoir identifié les objets inexplicables exhumés dans le jardin de ma meilleure amie.

J'ai coupé la télé dans ma chambre vers 1 heure du matin. Autant dire il y a trente minutes ou quatre heures. Il fait nuit noire, dehors. Je pose la main sur l'épaule nue de Charlie pour m'assurer que ce n'est pas un rêve. Elle est toute douce, un peu fraîche, cependant je n'accomplis pas le geste machinal de la recouvrir.

Un léger bourdonnement de conversations se fait entendre, les Marguerite se réunissent dans ma tête pour discuter. Je cherche mon portable à tâtons dans le lit, car je dors généralement avec 3 h 33. Charlie respire calmement, je décide de ne pas la réveiller. Pas tout de suite.

Je l'entends à nouveau. Un son lourd, comme un objet qui tombe, un coffre de voiture. C'est à l'extérieur, à proximité de la chambre de Charlie, pas dans la maison, c'est certain. Je me glisse jusqu'à mon placard. M'agenouille devant le range-chaussures en tissu suspendu à la porte. Deuxième rangée en partant du bas, quatrième poche. Mes doigts enserrent mon calibre .22. Les trois années qui ont suivi le procès, ce pistolet est resté logé à la ceinture de mes vêtements taille XS. J'avais envisagé une arme plus conséquente, mais je tenais à ce que personne ne remarque la bosse contre ma hanche osseuse. Surtout pas mon père. Lucas m'avait enseigné le tir en secret, durant ces moments où nous n'étions pas occupés à fabriquer ce petit accident qu'est Charlie. Il avait insisté sur un point le jour où, pour la première fois, il a glissé le .22 dans ma main : « Tu devras te rendre au stand de tir comme à l'église, au moins cinquante-deux fois par an. »

Depuis, j'ai toujours espéré qu'il était plus important de faire feu que de prier Dieu parce que c'est ce que j'ai privilégié. Dix ans que Lucas me tanne pour que je passe à un modèle plus gros, mais je suis incapable

d'imaginer autre chose que ce calibre dans ma main.

Je secoue l'épaule de Charlie, lui arrachant un grognement.

— Oh non, pas déjà le matin…

— J'ai entendu quelque chose dehors, dis-je à voix basse. Mets tes pantoufles. Et ça.

Je lui lance un sweat-shirt récupéré dans mon panier.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment. Allez, lève-toi.

— Pourquoi tu n'appelles pas la police ?

Sa voix me parvient assourdie sous le sweat à capuche qu'elle est en train d'enfiler.

— Parce que je n'ai pas envie de me retrouver aux infos.

— C'est ton flingue ? Maman…

— S'il te plaît, Charlie, fais ce que je te dis, c'est tout. On va sortir par-derrière.

— C'est n'importe quoi. Le… truc se passe *dehors*. C'est bien pour ça qu'on a un système d'alarme tellement sensible qu'il se déclenche à chaque fois que je monte le volume de Vampire Weekend, non ? Tu ne voudrais pas au moins qu'on jette un coup d'œil par la fenêtre pour vérifier que ce n'est pas le camion des poubelles ?

C'est dans des moments comme celui-ci que je regrette de ne pas avoir une fille qui se sente un peu moins protégée par son armure de beauté, d'intelligence et de grâce athlétique. Au lieu de ça, elle se comporte exactement comme la Tessie d'autrefois. L'une comme l'autre capables de soutenir que le bruit dehors, ce sont des ados en goguette armés de savon et d'œufs, non pas des monstres brandissant des pelles rouillées et des flingues. La plupart du temps, cela dit, elles avaient raison.

— Charlie, il faut que tu fasses ce que je te dis. Viens avec moi.

Encore un bruit. Un coup récurrent cette fois.

— OK, j'ai entendu. Bizarre.

Charlie hâte le pas à ma suite, nous traversons le couloir et le salon plongés dans le noir. Les stores sont tirés, comme d'habitude, mais je ne veux allumer aucune lumière.

— Suis notre plan d'évacuation incendie, dis-je. Va chez Miss Effie. Tape à la porte de derrière. Appelle si elle ne répond pas. Tiens, prends mon téléphone. Si je ne suis pas là dans cinq minutes, contacte les secours.

— Garde ton portable, j'ai le mien. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Ne t'inquiète pas, Charlie, vas-y.

Cours.

Je la pousse dans l'obscurité la plus totale. La dernière chose que je distingue, c'est le bas de son pyjama rose à pois blancs entre les pins qui marquent la limite entre notre terrain et celui d'Effie, façon chevreuil en fuite dans les phares.

Je me faufile jusqu'à l'avant de la maison, protégée par mes buissons de photinias. Le bruit sourd n'a pas cessé, il s'est simplement déplacé en moi, dans ma poitrine. J'ai le pistolet armé à la main. Je veux en finir avec lui. Ce soir. Pour toujours. Je jette un coup d'œil entre deux branches.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Quatre carrés gris sont plantés au milieu de la pelouse devant chez moi, comme une rangée de pierres tombales. Une ombre rôde autour de l'une d'entre elles, baignée d'un faible éclat lumineux. Une petite fille de l'ère victorienne qui aurait voyagé dans le temps, à la recherche de sa bague ? Je cligne fort des yeux pour la faire disparaître. Mais voilà que l'ombre se déploie. L'enfant fantôme se transforme en homme, lampe torche à la main, vêtu d'un sweat-shirt en synthétique gris brillant.

— Hé !

Mon cri imprudent fend l'air. J'ai le temps de distinguer le logo en virgule de Nike, des cheveux noirs, une barbe rêche, puis l'intrus éteint sa lampe et détale.

Il veut courir ? Qu'à cela ne tienne. Nous traversons la cour, nous nous élançons dans la rue. Nos pieds martèlent le sol. Il va trop vite pour être mon monstre. Ce sont des jambes jeunes. Des jambes de marathonien. Je suis encore rapide, mais pas à ce point. Les pantoufles claquent sous mes talons.

Soudain il ralentit. Peut-être s'est-il pris le pied dans un de nos célèbres nids-de-poule. Il vise. Je lève mon calibre .22 en guise d'avertissement, mais c'est une clé de voiture qu'il a à la main, déclenchant les feux arrière d'une berline garée le long du trottoir. Une poignée de secondes plus tard, une portière se ferme, et il démarre dans un crissement de pneus. Je ne parviens pas à déchiffrer la plaque d'immatriculation.

Je fais demi-tour. Ce n'est pas un cimetière dans mon jardin. J'ai sous les yeux de grossiers panneaux en contreplaqué. Qui suintent la

haine.

SALOPE AUX YEUX NOIRS
TU NE TUERAS POINT
REPENS-TOI !!
LE SANG DE TERRELL SUR TES MAINS

Juste un cinglé.

Je ne suis pas soulagée pour autant.

J'ai soudain la certitude d'être observée.

Charlie.

La maison d'à côté est toujours plongée dans le noir.

Les pieds maculés de terre, je me précipite chez Effie. Je frappe si fort qu'un objet finit par s'écraser sur le sol, à l'intérieur. Pas de réponse.

Abandonnant mes pantoufles sur la terrasse, je cours à l'arrière. Je pense à mon monstre, debout sous ma fenêtre. À ma fille dans son pyjama à pois.

Je cogne du poing sur la porte de derrière. Toujours ce silence étouffant. Je scrute le jardin, je m'apprête à crier le nom de Charlie, mais rien ne sort.

Mon regard frénétique se pose sur l'abri branlant tout au fond. Quelques secondes plus tard, j'ouvre la porte d'un coup violent, l'arrachant à moitié de ses gonds rouillés. Charlie est accroupie dans un coin, à côté de deux sacs de compost. Le téléphone plaqué sur sa joue lui éclaire une moitié de visage.

— Maman !

Elle se jette aussitôt dans mes bras. Une voiture arrive à toute vitesse devant la maison. Puis une autre. On aperçoit les gyrophares à travers les arbustes.

Une silhouette massive s'approche, nous éblouissant de sa lampe torche.

— Bonsoir, c'est la police. C'est vous qui nous avez appelés ?

— Oui, je suis Charlie. Voici ma mère. Tout va bien.

Je hoche la tête, incapable de dire un mot. Des échanges bourrus nous parviennent de l'avant de la maison.

Le faisceau du policier continue de se balader sur nous. Après s'être apparemment assuré que nous ne sommes ni blessées ni dangereuses, il braque sa lampe sur l'abri de jardin.

Il ne voit rien d'extraordinaire, parce qu'il n'y a là, sous ses yeux, que des objets parfaitement ordinaires.

Pour ma part, je vois, sans comprendre pour autant. Je sais simplement que ça n'a rien d'ordinaire.

Des rangées et des rangées de bêches.

Soigneusement accrochées aux murs, recouvrant jusqu'au dernier centimètre carré.

Tessie, 1995

— Crois-tu au diable, Tessie ?

Génial. Comme si tante Hilda ne me prenait pas assez la tête avec ça.

— Je veux dire, dans un sens très métaphorique. Je voudrais parler du tueur des Marguerite aux yeux noirs, aujourd'hui. Pour témoigner, ça t'aiderait sûrement de le comprendre un peu mieux. Dis-toi bien qu'il est fait de chair et de sang. Qu'il n'est pas un être mythique. Ni Barbe-Bleue. Ni un troll caché sous un pont.

Mon cœur bat un peu plus fort. Ma main, par réflexe, vient se poser sur le renflement au-dessus de mon sein gauche, ce boîtier métallique sous ma peau qui permet à mon cœur de ne jamais descendre en dessous de soixante pulsations par minute. Mon doigt suit nerveusement le tracé de ma cicatrice longue d'une dizaine de centimètres. Lydia s'est déjà mise en quête d'un bikini dont la bretelle serait susceptible de dissimuler tout ça.

— On ne sait rien sur ce malade, dis-je avec raideur. On ne saura jamais rien. Il ne parle pas. Sa famille dit qu'il est normal.

Je ne prononce jamais son nom à voix haute. Terrell Darcy Goodwin.

— J'ai eu pour patient un tueur en série, une fois, indique-t-il. Il n'y avait pas plus intelligent, plus calculateur que lui. Il aurait pu soutirer un million de dollars à une vieille dame rien qu'au charme, d'ailleurs il ne s'en est pas privé. Il ne se faisait pas remarquer, et pourtant on ne voyait que lui. Il aimait particulièrement apprendre à connaître ses victimes et utiliser cette connaissance pour les terroriser.

— La carte du cochon et de la pâquerette, à l'hôpital.

C'est sorti comme ça, de nulle part.

— Tu crois que c'est lui qui te l'a envoyée ? demande-t-il.

— Oui. Je crois que c'est ça qui m'a rendue aveugle.

— C'est bien, Tessie. On progresse, c'est excellent. Qu'elle vienne de

lui ou pas, elle a eu un effet déclencheur. Tu contrôles ton esprit, Tessie. Ne l'oublie jamais.

Je hoche la tête. Je rougis un peu, embarrassée par son compliment.

— Mon patient comprenait la différence entre le bien et le mal, simplement il s'en fichait, continue-t-il. Il étudiait attentivement les comportements à adopter. Il était capable de simuler l'empathie parce qu'il s'asseyait régulièrement dans les salles d'attente des hôpitaux pour l'observer. Il a passé une année à vendre des costumes chez Brooks Brothers pour savoir comment s'habiller, comment parler. Il se servait de la presse pour se fabriquer une biographie différente, partout où il passait. Mais les tueurs en série commettent des erreurs. Celui-ci n'a pas dérogé à la règle. Il transportait dans son coffre de voiture les restes de ses victimes, parce qu'il ne pouvait pas s'en empêcher. Ce que je veux dire, c'est qu'ils sont persuadés qu'ils ne sont pas humains, pourtant ils le sont bel et bien.

— Je ne comprends toujours pas… le pourquoi.

— Personne ne comprend vraiment. Nous ne comprendrons peut-être jamais. Pendant toute une période, les scientifiques ont cru que c'était lié à la phrénologie, c'est-à-dire à la forme du crâne, au nombre de bosses qu'on peut avoir. Mon patient, finalement, s'est révélé très cliché. Il a tout mis sur le dos de sa mère.

— Parce que…

— On s'éloigne un peu du sujet, là.

— Et vous essayiez de soigner ce type ?

J'insiste, pour l'embêter.

« Ou bien vous essayiez de savoir si c'était lui qui vous avait pris votre fille ? »

— Oui, contre toute attente, contre toutes les règles de la psychiatrie, pour savoir si c'était possible. Mais ça a mal fini. C'est un psychopathe, Tessie. Il est tout à fait heureux comme il est.

Tessa, aujourd'hui

Jo m'a demandé de la retrouver à Trinity Park, près d'une des pistes de course, à environ cinq cents mètres de la mare aux canards. Ça paraît un peu étrange. Tout près du pont. La coïncidence est trop forte. Quelqu'un d'autre m'aurait-il aperçue en train de creuser, en dehors du délinquant juvénile scolarisé à la maison ? Bill répète-t-il à Jo tout ce que je lui raconte ?

Les Marguerite sont calmes ce matin. Ça arrive, parfois, quand ma paranoïa turbine avec la force d'un ouragan, au point de leur couper le souffle.

Mon corps n'a pas cessé de s'agiter depuis cette nuit de samedi durant laquelle j'ai empoigné mon arme pour la braquer sur la silhouette fantomatique devant chez moi. Le dimanche, j'ai tenté de rebondir et de ramener la vie de ma fille à la normale. J'ai appelé Bill pour lui demander à l'avenir de ne plus se présenter à ma porte avec une boisson alcoolisée. C'était une erreur, si nous avions fini dans mon lit, c'était parce que nous nous étions laissé emporter par nos émotions à fleur de peau. J'ai ajouté que la scientifique suédoise et l'assistante du procureur seraient des partenaires bien plus indiquées que moi.

Un silence bourru a suivi cette déclaration, puis il a répliqué :

« On n'a pas ouvert le vin. Et tu es tout à fait indiquée. »

Plus tard dans la journée, Charlie et moi avons arpenté les allées du Walmart en quête de gel bleu, de poivre en grains, de réglisse et de haricots de Lima pour sa maquette 3D d'une cellule animale. Elle projetait aussi d'utiliser des lamelles de bonbon acidulé pour figurer l'appareil de Golgi. J'écoutais des bribes de conversations réconfortantes flotter sous les néons jusqu'à mes oreilles, comme des chansons de country. « Mon frère vient de se faire saisir sa maison » au rayon surgelés, « Remets-en-toi à Dieu » près des chips et « Papa va le tuer »

devant les cubis de vin. Réconfortantes parce qu'elles me persuadaient que rares sont ceux, dans ce banal supermarché, qui font mine de croire que tout va bien, ou que c'est la fin du monde parce qu'eux-mêmes ne vont pas bien. J'ai poussé mon chariot au milieu de ce bouillon d'infortune, de coups de pied au cul quotidiens et de bonne vieille ténacité. Dans cet endroit, tout le monde se fichait bien de savoir qui j'étais. Rentrée à la maison avec dix pommes de terre à 1,99 dollar, je me suis lancée dans la préparation d'une soupe de maïs bien roborative, une recette de ma mère. Tous ces efforts pour tendre vers l'ordinaire avaient semblé payer : à la fin de la soirée, Charlie s'était glissée sous sa couette, le corps rempli d'amidon et de bacon, convaincue que notre méchant n'était qu'un fabricant de pancartes, dégonflé et à la pensée pas très structurée.

Et voilà qu'en ce lundi matin où j'aurais eu très envie de refuser je suis forcée de rejoindre Jo. À l'instant où Charlie part pour l'école, je saute dans mes tennis et, d'un coup sec, remonte mes cheveux en queue-de-cheval, chacun de mes gestes trahissant une colère palpable. Je me suis réveillée avec un besoin profond et tenace d'aller courir, pour évacuer avec la sueur jusqu'à la dernière goutte de poison. Le running est la seule activité qui fonctionne à tous les coups. Je parviens à tenir six kilomètres avant de ressentir une douleur dans ma cheville, et j'en ajoute trois de plus, rien que pour l'énerver, *lui*. Mais d'abord, Jo.

La partie sud du parc est presque déserte quand je gare ma jeep à côté de la BMW gris métallisé. C'est la seule voiture sur le parking, situé non loin d'une petite aire de pique-nique. Je jette un coup d'œil à l'intérieur. Un sachet de chez Taco Bell et une canette de soda gisent sur le tapis de sol. À l'avant, à côté du tableau de bord, quelques pièces et un ticket de cinéma. Plutôt anodin. Contournant le véhicule pour rejoindre le chemin, je lis la plaque d'immatriculation : DNA 4N6.

DNA – ADN ? OK, pas de doute, elle est personnalisée, et c'est bien celle de Jo. J'essaie de ne pas trop penser à mon pistolet coincé contre ma hanche, ni aux objets que pourrait stocker dans son coffre un médecin légiste.

À l'horizon, une ligne noire menaçante. La vague de froid annoncée, censée s'accompagner d'une brutale chute des températures de quinze degrés. Une femme d'une soixantaine d'années la fuit à toute allure, passant à côté de moi en marche rapide, ses bras allant et venant comme des pistons. Je m'arrête auprès d'un clochard en position fœtale sur une

des tables de pique-nique. J'enfonce un billet de dix dollars tout au fond de la tasse à café vide à laquelle il s'accroche. Il ne bouge pas.

Je le fais dès que je peux. En mémoire de Roosevelt. J'avais forcé Lydia à lui rendre visite à son coin de rue après que j'ai été sauvée, parce que je savais qu'il avait dû se faire du souci. Je n'ai jamais eu la chance de lui dire au revoir en personne. Il a été retrouvé mort, adossé à un arbre, comme s'il s'était endormi là, une semaine avant le procès.

DNA 4N6. *Four-en-six, Forensics !* Légiste. Quelle idiote.

Je presse le pas en voyant Jo, pile à l'endroit convenu – sous un chêne historique dont on raconte qu'il a pu faire office de potence, autrefois. Assise, jambes croisées, sur un banc, elle boit à une gourde en néoprène décorée d'un autocollant avertissant d'un danger biologique. Son coupe-vent arbore un logo *CSI Texas*. J'imagine que veste et gourde sont des cadeaux haut de gamme provenant tout droit d'un congrès d'experts en sciences médico-légales.

— Merci d'être venue jusqu'ici.

Elle décroise ses jambes maigres et tapote le banc pour que je m'installe à côté d'elle.

— J'ai travaillé au labo tout le week-end, j'avais besoin de prendre l'air. J'ai appris ce qui s'est passé chez vous. La police l'a localisé ?

— Non. Je ne l'ai pas bien vu. Il existe une newsletter antipeine de mort dans laquelle je suis mentionnée assez régulièrement, alors les policiers épluchent la liste des abonnés. Dans son dernier post, qui parlait de l'affaire de Terrell, la rédactrice du blog a donné mon adresse. Mais bon, je n'espère pas grand-chose. Ce n'est pas la première fois que ça m'arrive.

— C'est très étrange, et effrayant, bien sûr… que ces gens vous visent, vous.

Elle ne le dit pas, mais je sais ce qu'elle pense. *Vous, la victime.*

Je hausse les épaules, habituée à ces débordements.

— Le procès a provoqué une sorte de déferlement de colère. Et le porte-parole du jury a déclaré de manière tout à fait officielle que mon témoignage avait été déterminant.

Alors que je m'étais contentée de décrire le paysage.

Elle opine du chef, compréhensive. Je n'ai pas très envie de discuter de ce qui s'est passé samedi soir. C'est déjà assez affreux de le revivre en boucle dans ma tête : Charlie accroupie dans la cabane de jardin, sous une série de bêches compulsivement alignées. La police qui, sur mon

insistance, défonce la porte de derrière chez Effie. Ils l'ont trouvée assoupie dans son fauteuil inclinable, avec sur les oreilles le casque antibruit qu'elle s'était commandé sur eBay.

« Tu sais, pour faire taire les voix, peut-être », m'a-t-elle confié en conspiratrice pendant qu'un agent procédait à l'inspection de sa maison.

Pendant une fraction de seconde, j'ai cru qu'elle faisait allusion aux voix dans ma tête à moi, mais ses yeux scrutaient les alentours, à la manière d'un chat sauvage. Le plus probable étant que le chipeur d'outils de Miss Effie vit sous son toit, je n'ai rien dit aux flics. Je n'ai pas encore trouvé comment lui en parler, d'ailleurs.

— Je me suis dit qu'une bonne nouvelle vous ferait du bien, reprend Jo. Vous savez, ce fameux cheveu roux sur la veste, près du champ ? Les analyses de l'ADN mitochondrial prouvent qu'il y a quatre-vingt-dix neuf virgule soixante-quinze pour cent de chance pour que ce ne soit pas le vôtre. Et il n'y a aucune trace de l'ADN de Terrell sur la veste elle-même.

— Est-ce que ça suffit à ouvrir la voie à un nouveau procès ?

Je me demande si elle l'a annoncé à Bill.

— Peut-être, mais pas sûr. Il existe une loi relativement récente au Texas qui permet aux prisonniers de se voir accorder un appel lorsque la technologie est susceptible d'apporter un éclairage neuf sur d'anciennes pièces à conviction. Mais j'ai parlé à Bill ce matin. Il a déjà été échaudé avec d'autres clients du couloir de la mort, il est à peu près certain qu'un unique cheveu roux et un expert peu regardant aux techniques dépassées ne suffiront pas à convaincre une cour d'appel d'annuler quoi que ce soit. Il en veut davantage avant de consulter le juge. Malheureusement, le seul alibi de Terrell pour la disparition de Hannah Stein est fourni par sa mère et sa sœur. Et les flics n'ont pas été capables de trouver un lien entre Merry Sullivan et Hannah. Évidemment, ils ne roulent pas pour Terrell – ils tiennent avant tout à identifier les filles, pour les familles, et à se débarrasser des médias qui rappliquent chaque année, à la date anniversaire. Tout en travaillant sous le commandement du procureur qui, lui, adore passer à la télé. Vous l'avez vue, sa conférence de presse à propos de Hannah ?

Je vois bien qu'elle n'attend pas de réponse.

— Bref, coincer le tueur… ça, ce serait le vrai bonus, pour nous.

L'amertume de son ton m'étonne.

— Désolée, s'excuse-t-elle avec une grimace. En général, je suis du

genre à partir du principe que tout le monde fait de son mieux. J'aurais tellement aimé qu'Angie et Bill m'aient impliquée bien avant.

Pensive, elle ajoute :

— J'essaye quelque chose d'autre pour identifier les deux filles. Sauf que je ne sais pas si j'aurai le temps.

Malgré ma détermination à me tenir en retrait de cette affaire, je sens cette boule en permanence dans mon ventre. « C'est moi qui détiens les réponses », comme me l'a soufflé avec insistance une Marguerite l'autre jour au labo.

— Un expert en géologie médico-légale que je connais à Galveston est en train d'examiner les os, poursuit Jo. Il pourrait – et je dis bien « pourrait » – arriver à définir la ou les zones où elles vivaient. Ensuite, ça nous permettrait de vérifier les dossiers des jeunes filles portées disparues à ces endroits.

— J'ai vu des sites web *via* lesquels on peut envoyer des échantillons d'ADN et ils parviennent à savoir qui étaient vos ancêtres. C'est quelque chose dans ce genre-là ?

— Ah non, pas du tout, mais pas du tout. Mon géologue utilise l'analyse des isotopes de certains éléments présents dans l'os pour tenter de les faire correspondre à une région. L'outil en est à ses balbutiements, pour ce qui est de l'utilisation judiciaire en tout cas. On y a eu recours pour la première fois sur le torse d'un garçon découvert flottant sur la Tamise, il y a plus de dix ans. Les scientifiques ont réussi à déterminer que l'enfant était originaire du Nigeria.

— Et ça a permis d'identifier la victime ? D'attraper son assassin ?

— Non. Pas encore. Quand on expérimente une nouvelle technologie, chaque affaire représente un petit pas en avant sur une route qui compterait plus d'un million de kilomètres.

Sa voix s'adoucit.

— Nous ne nous rendons pas compte à quel point nous faisons partie de la planète, Tessa. Nous stockons dans nos os des isotopes du strontium, dans des proportions équivalentes à ce que l'on trouve dans les cailloux, la terre, l'eau, les plantes, les animaux parmi lesquels nous vivons. Les animaux mangent les plantes et boivent l'eau. Les humains mangent les animaux et les plantes. Le strontium se transmet et se fixe dans nos os dans une quantité qui est particulière selon les régions.

La simplicité de ses explications ne cesse de me surprendre, et je me fais la réflexion qu'elle doit avoir un sacré talent d'enseignante.

— Le problème, c'est que le monde est vaste. Et la base de données encore relativement modeste, pour ce qui est d'identifier les zones géologiques. Il y a peu de chance que ça aboutisse.

Jo se tait. Je ne comprends toujours pas vraiment pourquoi elle m'a fait venir jusqu'au parc.

— Dites-moi encore comment vous faites pour supporter toutes ces impasses, dis-je enfin. C'est tellement dérisoire. Il vous arrive d'en avoir assez ?

— Je pourrais vous retourner la question.

— Mais vous, vous avez choisi cette voie.

— Je dirais plutôt que c'est elle qui m'a choisie. Je sais depuis mes quatorze ans que cette carrière était faite pour moi. C'est pour ça que lorsqu'un gamin me dit qu'il va jouer pour les Yankees, j'y crois. Vous avez entendu parler du meurtre des trois petites scoutes, dans l'Oklahoma ?

— Non.

Toutefois, cela m'évoque vaguement quelque chose. Lydia saurait, elle.

— Tous les scientifiques ont une vieille affaire qui les hante pendant des années. Dans mon cas, c'est cette histoire. J'étais au lycée quand les trois gamines parties camper ont été attirées hors de leur tente en pleine nuit, près de Tulsa. Après quoi elles ont été violées, assassinées et laissées à la vue de tous. Un homme du coin – connu pour ses talents au foot dans sa jeunesse – a été accusé, jugé, et déclaré innocent. L'ADN a bien été prélevé à l'époque, mais la technologie pour l'étudier n'existait pas. Et avant que vous me posiez la question, les échantillons sont aujourd'hui beaucoup trop abîmés pour être utiles. J'ai tiré toutes les ficelles pour être autorisée à examiner la totalité des photos de la scène de crime, à éplucher de A à Z les rapports de la police, les analyses médico-légales. Le truc, c'est que si je pouvais voyager dans le temps jusqu'à 1977, je pourrais, en l'état de mes connaissances actuelles, donner des réponses aux parents de ces fillettes. Tout ça parce que des scientifiques, dans leur labo, persistent dans leurs analyses dérisoires. Mon travail est autant lié à l'avenir qu'au présent.

— Je comprends. Il est possible qu'on n'ait aucune réponse concernant mon affaire. Pendant des années. Pourquoi m'avez-vous fait venir jusqu'ici ? Uniquement pour me tenir au courant ?

Le changement de sujet paraît impoli, ce n'était pas intentionnel.

Mais je suis tellement épuisée.

— Non. Je voulais juste vous dire… Sachez que vous pouvez toujours venir me trouver. Je ne veux pas que vous vous sentiez seule.

Ce qu'elle dit, en réalité, c'est « Ne creusez pas sans moi. Pas dans ce parc. Ni où que ce soit ».

— Tessa, est-ce qu'il vous est déjà venu à l'esprit que peut-être, moi aussi, j'ai besoin de vous ? Que je ne suis pas aussi solide que j'en ai l'air ?

Les premiers murmures de la vague de froid agitent les branches d'arbres.

— Lori, Doris, Michele, dit-elle doucement. Ce sont les prénoms des trois scoutes assassinées. Mes Marguerite à moi.

Tessie, 1995

— J'envisage de ne pas témoigner.

J'avais un ton beaucoup plus rebelle ce matin, lorsque je me suis entraînée à prononcer cette phrase devant la glace, la brosse à dents à la main, de la mousse de dentifrice au coin des lèvres.

Je *refuse* de témoigner, monsieur Vega.

Voilà, c'est mieux, ça.

Je prends mon élan pour le redire avec emphase, mais le procureur, occupé à aller et venir comme un fauve en cage, ne se préoccupe pas le moins du monde de ce que j'envisage.

— Vous m'avez entendue ? Je ne crois pas avoir quoi que ce soit d'intéressant à ajouter. Je n'apporterais rien de plus.

Je bafouille.

Benita m'adresse un sourire compatissant qui m'indique, en substance, que je suis fichue. M. Vega et elle sont là pour passer au crible ma déposition. C'est la première fois qu'ils veulent revenir sur les détails les plus sordides. S'ils ont attendu aussi longtemps, c'est parce que le procureur tient à ce que je sois le plus spontanée possible. Vu que le procès a lieu dans moins de deux semaines, on ne peut guère faire mieux.

— Tessie, je sais que c'est dur, concède M. Vega. Ce que nous devons faire, c'est placer le jury avec toi, dans ce trou. Même si tu ne te souviens de rien à propos du tueur, tu ajoutes du contexte. Tu rappelles la réalité des faits. Par exemple, quelle odeur sentais-tu quand tu étais allongée là-bas ?

Mon haut-le-cœur est si violent que même lui, le procureur chevronné, ne peut s'empêcher d'y réagir. Je suis sûre qu'il l'a fait exprès, calibrant la manière dont ce mélodrame affecterait le jury. Je reste persuadée qu'il est du côté de la justice. Simplement, j'ai changé

d'avis. Je ne veux pas témoigner. Je n'ai pas envie, je refuse, de me retrouver face à mon monstre.

— OK, on y reviendra. Ferme les yeux. Tu es dans la tombe. Tourne la tête à gauche. Qu'est-ce que tu vois ?

Je m'exécute avec répugnance et la voilà.

— Merry.

— Elle est morte ?

J'ouvre les yeux, je les pose sur le médecin, implorant son aide, mais il s'affaire sur son clavier d'ordinateur, à son bureau. Est-ce que je mens ? Ou est-ce que j'explique au procureur que Merry la morte m'a parlé ? Ça nuirait sûrement au dossier.

Si je témoigne. Or, je ne témoignerai pas.

— Je ne sais pas si elle est morte.

La vérité.

— Ses lèvres sont gris bleuté… Mais certaines filles se maquillent les lèvres en bleu, ça fait gothique.

Je ne sais pas pourquoi je raconte ça. Merry, clarinettiste, chrétienne pratiquante, n'avait rien de gothique, si ce n'est sa présence dans cette tombe avec moi. Dans ce décor de film d'horreur.

— Quoi d'autre ?

— Elle a les yeux ouverts.

Des trucs étaient en train de la bouffer, mais pas tout le temps.

— Qu'est-ce que tu sens ?

Je déglutis avec difficulté.

— Une odeur dégoûtante.

— Tu as du mal à respirer ?

— C'est comme… l'odeur des toilettes publiques.

— Tu as froid ? Chaud ? Raconte avec tes mots, du mieux que tu peux.

— Je transpire. Ma cheville me fait mal. Je me demande s'il m'a coupé le pied. Je voudrais regarder, mais à chaque fois que je soulève la tête, des choses explosent à l'intérieur, vous voyez ce que je veux dire ? J'ai peur de m'évanouir.

— Tu appelles à l'aide ?

— Je ne peux pas. Il y a de la terre dans ma gorge.

— Garde les yeux fermés. Tourne la tête vers la droite. Qu'est-ce que tu vois ?

Tourner la tête me fait mal. Mais je respire mieux.

— Je vois… des os. Mon baume à lèvres rose. Le bouchon a disparu. Je ne sais pas où il est. Un Snickers. Une pièce de vingt-cinq *cents*. De 1978. Trois autres d'un *cent*.

La photographie dans ma tête s'anime soudain. Des fourmis grouillent sur mon gloss avec une frénésie délirante, provoquée par le sucre. Une main se tend vers la barre chocolatée. Je sais que c'est la mienne parce qu'elle est semée de taches de rousseur et ses ongles, courts, sont soigneusement vernis de *sky*, la couleur bleue de Hard Candy. Leur teinte est presque assortie aux lèvres de Merry. Dans ma bouche, du sang et de la terre, du beurre de cacahuètes et de la bile, quand je déchire l'emballage avec mes dents. Les os des autres Marguerite m'encouragent. « Garde des forces. Reste forte. »

— Je me souviens d'avoir mangé le Snickers. Pourtant je ne voulais pas.

Mais les Marguerite ont insisté.

— Je ne crois pas t'avoir entendue parler de ça jusque-là. Te rappelles-tu d'autres détails ? Quelque chose à propos de lui ? De son visage ? Sa couleur de cheveux ? Quoi que ce soit ?

Je n'arrive pas à savoir, au son de la voix de M. Vega, s'il estime que ce serait bien ou non.

Pourquoi ces trucs me reviennent-ils maintenant ? Personne ne me le demande, mais je ferme à nouveau les yeux. Je lève mon visage vers le ciel nocturne, sauf qu'il n'y a pas d'étoiles. Le soleil brille. Je suis sortie de la tombe. Je suis ailleurs, dans un endroit lumineux, avec Merry et les Marguerite. Merry dort, les autres murmurent, papotent avec excitation, elles ont un plan. Une d'entre elles se penche sur moi. Une bague se balance à son doigt squelettique, une bague à laquelle il manque une pierre. Elle presse sur ma joue les griffes en or dans lesquelles la pierre était sertie et grave dans ma peau une marque en demi-lune, ça ne me fait pas mal du tout. Il n'y a pas de sang.

« Coince-le, dit-elle. Ne nous oublie jamais. »

Je sais que ce n'est pas la réalité, même si le labo a découvert mon groupe sanguin, et pas celui de Merry, sur les griffes de la bague qui enserrait l'annulaire d'une des Marguerite. Ils ont conclu, avec la plus grande logique, que je me suis écrasée dessus lorsqu'on m'a jetée dans le trou.

— Je ne témoignerai pas. Ni pour vous. Ni pour elles.

M. Vega penche la tête, prêt à dégainer la question suivante.

— Vous avez entendu Tessie.
Le médecin vient de lever la tête de son bureau.
— La séance est terminée.

Tessa, aujourd'hui

J'ai attendu de voir Jo disparaître sur le chemin, pour m'assurer qu'elle ne reviendrait pas sur ses pas. J'ai rejoint ma jeep au petit trot, laissant derrière moi le sans-abri endormi, toujours en boule, dos au vent glacial. Me suis réfugiée tant bien que mal dans ma voiture. Ai verrouillé les portières. Et je me suis effondrée en larmes, pliée en deux sur le volant. Voilà l'effet qu'ont sur moi la gentillesse, la compassion et une proposition de partenariat.

J'ai roulé jusqu'au cabinet du Dr Giles en pilotage automatique, le dernier endroit où je m'étais imaginée me rendre ce matin. La salle d'attente est petite, peinte en blanc, il y fait un peu froid. Assise en face de moi, une femme d'une trentaine d'années, nerveuse, attend désespérément que je lève le nez de mon magazine pour engager la conversation ; elle finit par croiser mon regard.

— C'est dur, n'est-ce pas ? Quand c'est votre enfant qui souffre ? La mienne y est en ce moment même.

La femme a besoin de quelque chose en retour. Je relève la tête à contrecœur, et je la vois tout passer en revue. Mes yeux, rouges et gonflés. La cicatrice. Je hoche la tête en signe d'assentiment, en espérant que ça suffira, puis je me penche à nouveau sur le gros titre : *Est-ce mal de payer ses enfants pour qu'ils mangent leurs légumes ?*

— Le Dr Giles est vraiment formidable… Je dis ça si vous êtes là pour une première consultation.

Elle insiste.

— Lily la voit depuis six mois. Je la recommande chaudement.

Je ferme mon magazine, le repose parmi l'assortiment de lectures bien disposées en arc de cercle sur la table basse.

— L'enfant, c'est moi, dis-je.

Le visage de la femme se tord de confusion.

La fillette, Lily je présume, surgit par la porte jusqu'alors close, vêtue d'une palette de couleurs éblouissantes. Un nœud scintillant démesuré est fixé sur le côté droit de sa tête. En dépit de tous ses efforts pour détourner l'attention, ce sont ses yeux bruns innocents qui m'attirent.

Et son sourire. Je le connais bien, car je l'ai déjà exhibé moi aussi : il résulte de l'action simultanée de treize muscles et vise à copier les autres sourires visibles dans la pièce, pour paraître parfaitement normale et heureuse. Sauf que, je le sais, Lily est terrifiée.

Le Dr Giles arrive immédiatement après la petite et, c'est tout à son honneur, ne semble pas le moins du monde étonnée de me voir.

— Vous m'accordez juste une seconde, Tessa, vous voulez bien ? J'ai une vingtaine de minutes avant mon prochain rendez-vous.

— Oui, bien sûr.

Je sens la rougeur me monter au front. Ce n'est pas mon genre de débarquer ainsi, chez les gens très occupés, sans prévenir. Il me revient subitement à l'esprit que je ne lui ai d'ailleurs pas encore versé un seul *cent*.

Le Dr Giles tend la main à la mère de Lily.

— Madame Tanger, nous avons eu une excellente matinée. Et, Lily, tu penses à me dessiner quelque chose pour la prochaine fois ?

La petite fille hoche la tête avec solennité, les yeux du médecin croisent ceux de la mère, dans un échange silencieux. J'ai l'impression de revoir le visage de mon père. Espoir, inquiétude, espoir, inquiétude, espoir, inquiétude.

Le Dr Giles me fait entrer dans la jungle chaleureuse qui lui tient lieu de cabinet. Je n'ai pas préparé ce que je vais lui dire. Sur le coup, j'ai cru que cette rencontre avec Lily avait eu pour effet de me vider de toute ma colère, égoïste et brûlante, mais je me suis trompée. Mes mains tremblent soudain.

— Je veux tourner la page une fois pour toutes.

Les mots se détachent staccato. Une exigence, comme si le Dr Giles y était pour quelque chose.

— Ça n'est pas possible, réagit-elle avec douceur. On peut simplement prendre… conscience. Conscience qu'on ne peut pas revenir en arrière. Qu'on connaît une vérité sur la part aléatoire de la vie que la plupart des gens ignorent.

Elle se penche en avant sur son fauteuil.

— Vous avez peut-être besoin de lui pardonner. Je suis sûre que ce

n'est pas la première fois que vous entendez ça. Le pardon n'est pas pour lui. Mais pour vous.

Elle pourrait aussi bien faire crisser ses ongles sur le tableau noir juste derrière elle. D'ailleurs, elle m'agace, cette silhouette d'un bonhomme bâton, à demi effacée. Et ce soleil si gai. Cette fleur avec son œil au centre.

— Je suis incapable de m'imaginer lui pardonner.

Je ne quitte pas la fleur du regard. J'ai envie de prendre le chiffon et de frotter jusqu'à ce que toute la surface redevienne noire. Lui rendre sa virginité.

— Alors, disons qu'il existe un moyen pour vous de faire votre travail de deuil. Comment envisagez-vous les choses ? Imaginons qu'il… Comment vous l'appelez ?

— Mon monstre.

Ma voix est si basse, si honteuse, que je me demande si elle m'a entendue. Quelle femme, saine d'esprit, parle encore de monstres à l'âge adulte ?

— D'accord. Alors, si votre monstre ouvrait la porte en cet instant précis et faisait son apparition dans cette pièce… Il s'assied, avoue tout. Vous voyez son visage. Vous découvrez son nom, d'où il vient, si sa mère l'aimait, si son père le battait, s'il faisait partie des garçons populaires au lycée, s'il adorait son chien, ou s'il l'avait tué. Imaginez qu'il s'installe dans ce fauteuil ici, à un mètre de vous, et qu'il réponde à chacune de vos questions. Cela changerait-il quelque chose ? Existe-t-il une seule réponse qui vous paraîtrait satisfaisante ? Qui pourrait faire que vous vous sentiez mieux ?

Je fixe le fauteuil.

Le pistolet me rentre dans la peau, j'ai l'impression d'avoir un emporte-pièce en inox dans le dos. J'ai très envie de tirer un coup de feu en plein milieu du tissu. De regarder le rembourrage blanc exploser.

Je ne veux pas de conversation avec mon monstre. Je veux juste qu'il crève.

Tessie, 1995

— Je suis nerveuse.

La voix de Benita vibre.

Il s'agit d'une séance en urgence. Ils ont envoyé Benita en solo pour faire le sale boulot. Moins de vingt-quatre heures se sont écoulées depuis que j'ai annoncé que je ne témoignerais pas.

Ses yeux ne sont pas du tout maquillés, signe indéniable que quelque chose cloche. Elle est tout aussi jolie, mais elle qui avait l'air d'une lycéenne sexy semble maintenant rétrogradée au rang de jolie collégienne. Je ne suis sûre que d'une chose : je ne veux pas que Benita ait peur à cause de moi. Elle qui s'est montrée si gentille, si adorable. En plus, son prénom signifie *bénie*.

Benita se fige brusquement près de la fenêtre.

— Je suis censée te convaincre de témoigner. M. Vega et ton docteur pensent qu'on a une sorte de lien particulier, toi et moi, parce qu'on est toutes les deux jeunes, toutes les deux des femmes. Pour être tout à fait franche, je ne sais pas trop ce qu'il faudrait que tu fasses. Pour ma part, j'envisage sérieusement de reprendre le magasin de meubles de mon oncle.

Waouh. Voilà qui ne devait pas être tout à fait prévu.

— Ils veulent que je te demande quelle est ta plus grande peur.

Elle se laisse tomber sur le fauteuil du médecin et croise mon regard pour la première fois.

— Ils m'ont donné pour instruction de m'asseoir ici. Ensuite, je suis supposée te persuader que tu ne regretteras jamais d'avoir témoigné, même si c'est très difficile. Alors, si tu es capable de me dire ce qui te terrorise le plus dans le fait d'aller au tribunal, ce serait super. Qu'ils croient au moins que j'ai essayé.

Des larmes apparaissent dans ses yeux doux. Je me dis que ça ne doit

pas être la première fois qu'elle pleure ce matin. J'ai envie de me lever et de la serrer dans mes bras, mais ça risquerait encore d'aller à l'encontre d'un code d'éthique ou d'un autre et elle en a déjà explosé quelques-uns dans cette pièce.

— Il paraît que l'avocat de la défense, Richard Lincoln, ne fait qu'une bouchée des témoins, qu'il les réduit en charpie, lui dis-je en parlant lentement. Mon amie Lydia a lu un portrait de lui dans le journal. Elle a aussi entendu son père déclarer à sa mère que tout le monde l'appelle Richard le Salopard. Il pourrait réussir à faire croire au jury que je l'ai mérité. Ou bien que j'invente.

— L'avocat de la défense est un con, confirme Benita.

Elle a placé un doigt à l'horizontale sous chaque œil, pour que les larmes ne débordent pas.

Sans même regarder, je récupère un mouchoir, que je lui tends. La boîte m'attend toujours, sur la petite table pile à sa place, à côté de mon coude.

— Et puis, je ne veux pas me retrouver dans la même pièce que… le type qui a fait ça, poursuis-je. Avec lui qui me fixe pendant tout ce temps. Je n'arrive pas à imaginer pire situation. Je ne veux plus qu'il ait jamais l'impression d'avoir le moindre pouvoir sur moi.

Elle se tapote les yeux.

— Je te comprends. Ça paraît terrifiant.

— Mon père sera là. Je n'ai pas envie de raconter tout en détail, vous voyez ce que je veux dire ? Rien que d'y penser, j'ai la nausée, alors en parler… Je me vois déjà en train de dégobiller à la barre.

Elle inspire un grand coup.

— J'ai travaillé sur une affaire terrible pendant mon stage, l'an dernier. Une fillette de douze ans avait été agressée sexuellement par sa tante de soixante-cinq ans qui était clouée sur un fauteuil roulant. Un beau foutoir. La famille se déchirait entre ceux qui croyaient la petite et ceux qui ne la croyaient pas.

Elle pose à nouveau les yeux sur moi, à grand-peine.

— Tu vois, même toi, tu t'interroges déjà. M. Vega était aussi le procureur dans cette affaire. Il est très fort. Il lui a demandé de détailler comment sa tante manœuvrait le fauteuil roulant pendant… l'acte. Plus une seule personne n'a douté de sa parole lorsqu'elle a quitté la barre.

— Alors le jury a condamné sa tante ?

— Oui. Le Texas est particulièrement dur avec les violeurs d'enfants.

Elle mourra derrière les barreaux.

— La petite fille était contente d'avoir témoigné ?

— Je ne sais pas. Après coup, elle était effondrée.

Benita m'adresse un faible sourire.

— Je crois que la vente de meubles, c'est beaucoup plus simple, tu vois ce que je veux dire ? Il y a des portes qui s'ouvrent, qui se ferment.

— Oui, mais vous êtes douée pour votre travail.

Tessa, aujourd'hui

— Pourquoi Obama a-t-il besoin de connaître mon tour de taille ?

Effie, en pantalon de pyjama et chemisier de soie rose pâle à jabot, traverse la pelouse en criant, agitant une feuille de papier. Charlie et moi venons de rentrer après avoir dîné tôt, juste après la sortie de l'école, chez Ol' South Pancake House. Certaines fois, je me demande combien de temps Effie reste plantée à sa fenêtre, attendant de nous voir arriver dans l'allée, et si ce temps a un sens pour elle. J'espère du fond du cœur que ça n'en a aucun.

Je suis sûre que la journée a été longue pour elle aussi. Je ne suis pas sûre, en revanche, d'être prête à l'affronter. J'ai mal à la tête malgré le shoot de sucre glace des pancakes que je viens de déguster. Effie nous rejoint sur le porche, hors d'haleine, son index tapotant énergiquement une lettre imprimée.

— C'est écrit ici, il veut que je lui donne mon poids, mon tour de taille, que je précise si j'aime boire et fumer. Ce n'est pas comme si on se fréquentait. Cela dit, je ne suis pas contre un petit whisky on the rocks et une clope avec un bel homme noir de temps en temps.

Un soupçon de fard à paupières vert, deux cercles rosés de blush, plus les deux boucles en fausses perles clipsées aux oreilles, les signes ne trompent pas, Effie s'est bel et bien aventurée hors de chez elle aujourd'hui. Les boucles sortent de leur tiroir tous les dimanches pour la messe, mais les paupières scintillantes indiquent qu'elle a retrouvé ces dames de la société historique pour une de leurs éternelles joutes. Effie se plaint régulièrement qu'elles sont « bien trop collet monté ».

J'ouvre la porte. Elle entre, suivie par Charlie qui tient une boîte en plastique remplie de gel bleu et de produits alimentaires.

Effie hume l'air avec exagération.

— C'est ma maquette en 3D d'une cellule animale, l'informe ma fille.

Elle commence à pourrir.

— Alors, pose ça sur le comptoir que j'y jette un coup d'œil.

Les mots « cellule animale » et « 3D » ont suffi à faire oublier la puanteur à Effie, qui retire avec enthousiasme le film transparent étiré au-dessus. Charlie lui pique des mains le courrier qui l'a tant vexée.

— Miss Effie, cette lettre vient de ton assureur.

Charlie la parcourt.

— Ils te proposent une ristourne de cent dollars sur ta franchise plus vingt-cinq dollars en bons d'achat Amazon si tu remplis le formulaire. Ils veulent aussi connaître ton taux de cholestérol.

— Des espions, oui, tous autant qu'ils sont.

Elle enfonce son doigt dans le cloaque bleu.

— Ajoute donc *1984* à ta liste de lecture, Charlie chérie. Ce type était un devin. Dans le temps, mon tour de taille mesurait quarante-huit centimètres. Peut-être bien que c'est ce que je vais indiquer sur leur tableau. Et quand ils m'enverront quelqu'un avec un mètre ruban pour vérifier, j'appellerai les flics et je leur collerai un procès pour harcèlement.

Elle continue de tripoter du bout du doigt les divers éléments dans la boîte.

— Du gel pour figurer le cytoplasme. Maligne, cette petite. Tu as eu quelle note ?

— A moins. C'est une super note, pour cette prof. La moyenne dans sa classe pour ce projet depuis vingt-six ans de carrière est à C plus.

— Eh bien, moi je dirais que c'est le signe que c'est une mauvaise prof. Pourquoi un A moins ?

— À cause du noyau. J'ai utilisé une décoration de Noël en plastique transparent.

— Et la membrane nucléaire n'est pas rigide… Hmm. Il faut bien reconnaître qu'elle n'a pas tout à fait tort, alors.

— Est-ce que je mets tout ça au compost, maman ? Sur le pot c'est écrit que le gel est cent pour cent naturel.

— Moi, ça me fait plutôt l'effet d'une arme biologique. Mais je te laisse trancher ça avec notre scientifique de quartier, je vais enfiler un legging.

Et avaler une ou deux aspirines.

J'emprunte le couloir et n'allume qu'une fois dans ma chambre. Un homme dort, allongé sur mon lit. Visage tourné vers le mur. Et pourtant,

son temps de réaction reste meilleur que le mien. Alors que je baisse les yeux et tente d'extirper mon pistolet de ma ceinture, lui a déjà franchi d'un bond les deux mètres qui me séparent du lit, plaqué une main sur ma bouche et étouffé mon cri.

Je me débats. De son bras libre, il me presse contre son torse de brute.

— Chut. OK ?

Charlie est dans la maison. J'arrête de gigoter. Hoche la tête. Il desserre son étreinte et je m'écarte d'un bond, qui me fait trébucher. Je me retrouve face au père de Charlie.

— Merde, Lucas ! Tu m'as fait une de ces peurs. D'où tu débarques comme ça ?

Il ferme la porte.

— Désolé. J'avais prévu de t'envoyer un SMS à mon arrivée. J'ai vingt-neuf heures de voyage dans les pattes, avec des turbulences, et un pilote de l'armée qui s'éclatait un peu trop. Le taxi m'a déposé il y a deux heures. Ton lit était très confortable. Je me suis endormi en un clin d'œil. J'ai peut-être laissé du sable dans tes draps.

Son visage est plus près du mien qu'il n'est nécessaire.

— Tu sens le pancake aux fraises, remarque-t-il.

Pendant une seconde me reviennent les sensations éprouvées entre ses bras musclés de soldat. Et soudain, j'ai un petit pincement au cœur pour Bill. Il m'a envoyé deux textos aujourd'hui. *Comment se passe ta journée ?* Puis, deux heures plus tard : *Allez, joli papillon, réponds-moi*.

— Tu peux me dire précisément ce que tu fais là ?

Une tentative pour rester digne, par quelque moyen que ce soit.

— J'ai eu une conversation assez troublante avec Charlie par Skype. Après votre face-à-face avec un terroriste local.

— Oh.

Je m'assieds au bout du lit. Elle ne m'avait pas dit qu'elle avait tout raconté à son père, mais pourquoi le lui aurait-elle caché, après tout ?

Lucas se laisse tomber à côté de moi et place un bras autour de mes épaules.

— Je me suis dit que tu aurais peut-être besoin de moi et que tu n'oserais pas demander. Mais je ne voudrais pas outrepasser tes prérogatives parentales. Si tu penses que je ne devrais pas être ici, je m'en vais. Charlie n'est pas obligée de savoir. Je peux filer par où je suis venu.

— Et j'espère que c'est par la porte d'entrée.

— Exactement. Tu es parano pour tout, sauf pour ton code. Tu alternes, quand ce n'est pas l'un, c'est l'autre.

— Non.

— Non quoi ?

— Non, je ne veux pas que tu partes en douce. Charlie a le droit de savoir que tu es là.

Que tu es venu pour elle.

Je connais Lucas. Peu importe ce dont il m'a gentiment assuré à l'instant : jamais il n'accepterait de disparaître sans mot dire après avoir traversé un océan pour sa fille.

Sa main vient de se poser sur ma taille. Pas facile de rester concentrée. Il soulève le bas de ma chemise, laisse dériver ses doigts, extirpe mon calibre 22.

— Ça ne te ferait pas de mal de t'entraîner un peu à dégainer. Ne te balade pas avec un flingue si tu n'arrives pas à le sortir de ton pantalon.

Je tente de trouver une réplique, en vain.

— Ça te dirait, demain, de faire quelques exercices pour te remettre un peu à niveau ? propose-t-il.

Les élancements dans ma tête se sont évaporés. Si j'étais croyante, je dirais que cet homme est un don de Dieu.

Lucas n'a jamais, pas une fois, douté de ma santé mentale, du moins il ne l'a jamais exprimé à voix haute.

Il glisse le pistolet dans ma main.

— Range-le.

— Je vais avoir besoin d'une faveur demain matin, dis-je.

— Mais encore ?

— Il va falloir creuser.

Ma chambre, plongée dans le noir, n'est éclairée que par l'écran de l'iPad. Adossée à une pile d'oreillers, j'ai un verre de vin à portée de main, sur la table de chevet. Lucas ronfle, étalé sur le canapé du salon, le contenu de son sac de voyage disséminé sur le sol. Charlie est sûrement occupée à envoyer des textos, sous sa couette. La partie d'Assassin's Creed entre père et fille qui a animé la soirée s'est révélée un brin trop éprouvante pour moi. J'ai été soulagée quand, il y a une demi-heure, Lucas a fini par couper le jeu vidéo, avant d'aller border son ado de fille pour la première fois depuis des mois, même si elle a

prétendu être trop vieille pour un câlin de son papa – personne n'a été dupe.

Pour une fois, l'obscurité est mon amie. L'homme sur mon canapé a débarrassé la nuit de toutes ses menaces et les a fourrées sous son oreiller.

Je ne suis pas tranquille pour autant. Je suis bien décidée à accomplir un petit voyage dans le passé.

Je rapproche de la lumière la photo que j'ai à la main, ses yeux se mettent à danser. Une mantille ruisselle de ses cheveux jusqu'à ses épaules. Un minuscule pendentif est logé au creux de sa gorge. Une fille moderne métamorphosée en une superbe mariée d'autrefois.

J'avais découpé la photo de mariage de Benita dans le journal il y a très longtemps, deux étés après le procès peut-être. L'entrefilet donnait seulement les informations les plus basiques. Sur le cliché, Benita levait la tête, radieuse, vers un homme très blanc au patronyme tout aussi blanc. Les parents de la mariée étaient cités comme étant M. et Mme Martin Alvarez, ceux de son époux comme M. et Mme Joseph Smith Senior.

OK, Benita alias Mme Joe Smith. J'entre *Benita Smith* dans la barre de recherche de l'iPad puis choisis l'onglet *Images*. Les vingt-cinq premiers visages ne correspondent pas à celui que j'ai connu. En vingt-sixième position, je tombe sur une Mercedes rouge, puis un sapin de Noël dans un centre commercial, suivi d'un bracelet de perles et d'un pied de bébé. Plus loin apparaît un placard de cuisine aux poignées en forme de coq rouge. Au cas où elle aurait vraiment repris l'affaire de meubles de son oncle, je clique. Eh non. Je parcours les liens aussi innombrables qu'inutiles menant à des histoires mentionnant Benita Smith avant de m'attaquer à Facebook, en quête d'une Benita *Alvarez* Smith. Rien. J'efface son nom de jeune fille et l'écran du réseau social m'affiche des centaines de Benita Smith.

Une partie de moi n'a pas envie de trop s'investir dans ces recherches. Est-il possible qu'elle ait eu connaissance de faits susceptibles d'aider Terrell ? Aurait-elle surpris une conversation ? Soupçonné quelque chose ?

Dix-sept années durant, j'ai laissé Benita hors de ma vie. Il doit y avoir une bonne raison, non ? Nous avions pris un café ensemble quelques mois après mon témoignage au procès. Lors de cette dernière rencontre, elle était apparue débarrassée des tailleurs stricts qu'imposait

sa fonction. Elle était entrée dans le café vêtue d'un slim noir et d'un tee-shirt hommage à Selena, traînant derrière elle sa petite sœur de six ans. Le magazine *Texas Monthly* ayant choisi de faire sa une sur la mort tragique de la chanteuse et non sur moi, j'avais encore la bienheureuse naïveté de croire que mon histoire appartenait au passé.

Yolanda Saldivar, la meurtrière de Selena, avait été jugée et envoyée en prison à Gatesville peu de temps après la condamnation de Terrell. Elle était forcée de rester dans sa minuscule cellule vingt-trois heures sur vingt-quatre, à cause des nombreuses menaces proférées à son encontre. Ses codétenues, fans de musique tex-mex, voulaient la voir morte. Benita et moi avions discuté de ça à voix basse pendant que sa petite sœur enfilait soigneusement des perles en plastique sur un lacet. Elle avait ensuite noué le bracelet à mon poignet, où il formait comme un ver violet et jaune.

Je doute que le nom de Benita Alvarez apparaisse en bonne place dans les archives officielles de l'affaire des Marguerite aux yeux noirs. Même s'il y est mentionné, jamais Bill et Angie ne se seront arrêtés dessus. Elle n'avait jamais été interviewée dans les médias. Elle n'a pas témoigné et n'a été présente au tribunal que les deux jours où j'ai été à la barre. Elle n'était qu'un second couteau pour tout le monde sauf pour moi, écrasée par le tonitruant Al Vega – ou Alfonso, puisque c'est ainsi qu'il se fait appeler désormais. M. Vega, Italien pur sucre, s'est attribué ce « fonso » afin de draguer l'électeur hispanique lors de sa première et victorieuse campagne pour devenir procureur général du Texas.

Lorsque, au débotté, quelqu'un l'interroge sur Terrell Darcy Goodwin, M. Vega déclare en des termes sans équivoque que ses réquisitions ne seraient pas différentes aujourd'hui. Il m'a envoyé une carte d'anniversaire pour mes dix-huit ans, ses condoléances à la mort de mon père. Sur la première carte, comme sur la seconde, il avait griffonné, sous sa signature : *Je serai toujours là pour vous*. Mon côté cynique me pousse à me demander si ces mots sont indissociables de sa signature dès lors qu'il s'adresse aux victimes qu'il a forcées à témoigner au tribunal. Mais Tessie ? Tessie, elle, est persuadée qu'il lui suffit de décrocher son téléphone pour le voir apparaître à sa porte quelques secondes plus tard.

J'efface ma dernière recherche. Hésite, rien qu'un instant. Et j'entre le nom. Mes angoisses d'adolescente concernant mon psy ont pour la plupart disparu. Je parcours les liens vers la sélection d'articles pompeux

qu'il a rédigés pour des blogs ou des publications de psychiatrie. Un nouveau est apparu depuis ma dernière recherche : *Sous le charme de Stephen Colbert : pourquoi nous nous retrouvons dans cet imaginaire conservateur narcissique.*

J'entre un autre nom dans le moteur de recherche, avec plus de réticence encore. Et pour la première fois, je clique sur le lien tout en haut de la page.

Sous mes yeux s'affiche le blog, mis à jour de façon hebdomadaire, de Richard Lincoln, aussi connu sous le surnom de Richard le Salopard, et je regrette aussitôt d'avoir rajouté un clic à ses statistiques, autant dire une incitation, quoique minime, à poursuivre son œuvre. Sa contribution de la semaine : « Suffoquer ». Il est difficile de détourner le regard maintenant que je suis sur son site. Angie avait insisté plusieurs fois pour que je le rencontre. Elle pensait que ça pourrait peut-être faire remonter quelque chose. « Il a changé, ce n'est plus le même homme. »

Le cœur au bord des lèvres, je me contente de parcourir la bio. *Richard Lincoln, croisé. Avocat opposé à la peine de mort, de renommée nationale. Auteur du best-seller* Mon œil noir.

Son livre vérité, paru un an après le procès. À chaque fois que j'entre dans une librairie, je retourne le bouquin, même s'il paraît qu'il reverse la moitié des bénéfices aux enfants des prisonniers. Pourquoi il ne donne pas tout, tant qu'à faire ?

Au bas de la page du blog, un lien mène vers une vidéo YouTube, mes doigts cliquent dessus sans autorisation formelle de mon cerveau. Aussitôt, sa voix discordante, aux accents de prédicateur, résonne dans la maison silencieuse, elle me fait toujours autant l'effet d'une scie acérée sur ma peau. Je me hâte de le faire taire. Il n'est plus qu'un cafard debout qui arpente une scène anonyme. « Digne héritier d'Abraham Lincoln », voilà comment le décrivent ses fans. Je ne veux plus le voir.

Cet homme, qui m'accuse d'avoir détruit Terrell, a lui-même détruit mes grands-parents. Curieusement, la police et lui ont travaillé de concert à cet égard. La police a fouillé de fond en comble sans ménagement leur château et emmené le pick-up adoré de mon grand-père comme pièce à conviction. Au Texas, il faut être diablement coupable pour se faire embarquer son véhicule, aussi même ses amis paysans, les plus fidèles, se sont posé des questions. Que la police ait reconnu avoir commis une boulette plusieurs mois avant le début du

procès n'y avait rien changé. Richard le Salopard avait répété, martelé sa version de l'histoire au tribunal. Un tabloïd braillait : *Papy serait-il l'assassin ?* Non, je ne peux pas offrir à Richard mon pardon en dépit du fait que, ces treize dernières années, il a obtenu la libération de trois innocents condamnés à la peine capitale grâce aux tests ADN. Je range mon iPad dans sa housse. Me débarrasse des quelques oreillers de trop, qui atterrissent sur le plancher. J'imagine mon psy en pyjama à imprimé canards devant une rediffusion de l'émission The Colbert Report. Espère que la vie de Benita est une fête, tendue de perles jaunes et violettes.

Je flotte aux limites de la conscience quand Lydia se faufile par un tout petit trou.

Ce n'est pas comme si je n'avais pas exploré Internet en long et en large des centaines de fois, à sa recherche. Rien. Ni sur elle ni sur M. et Mme Bell. Comme s'ils se déplaçaient sur la pointe des pieds et en encre invisible quand tout le monde galope, armé de feutres fluo. Il faut reconnaître que les Bell étaient bizarres. Ils n'avaient pas beaucoup de parents proches et n'avaient tissé que très peu de liens en ville. Les grands-parents de Lydia étaient morts, des deux côtés. Je me souviens vaguement d'un lointain cousin de Mme Bell qui avait envoyé un poinsettia pour Noël. Comment une famille avait-elle pu tout simplement disparaître ? Et pourquoi personne ne s'en souciait ?

Au fil des années, j'ai imaginé toutes sortes de scénarios extravagants pour expliquer leur destin. Mon monstre les avait peut-être tués parce que Lydia savait quelque chose. Elle qui découpait tous les articles sur les Marguerite aux yeux noirs afin de les coller dans un album, dont j'étais censée ignorer l'existence. Griffonnant des notes dans la marge, de son écriture serrée, intelligente. Mon monstre n'avait certes pas transformé l'abri anticyclones en caveau de famille, mais il avait très bien pu disperser leurs ossements un peu partout dans le désert texan.

Ou leurs corps pourraient se trouver tout au fond de l'océan, avec les déchets marins. Tous trois auraient filé en vacances impromptues et coulé dans le triangle des Bermudes à bord d'une embarcation capricieuse pilotée par M. Bell. Il oubliait toujours de renouveler son permis bateau. Ils auraient fort bien pu finir emportés par les vagues sans avoir sur eux le moindre papier d'identité.

Parmi toutes mes théories, la plus logique me semblait qu'ils avaient intégré un programme de protection de témoins. Il avait bien fallu que quelqu'un la plante, cette pancarte *À Vendre*. M. Bell travaillait dans les

pièces automobile d'occasion, il avait affaire à des ferrailleurs mexicains dont certains devaient très certainement appartenir à la mafia. Il lui arrivait fréquemment de sortir en pleine nuit pour se rendre à un rendez-vous. Lydia m'avait montré un tiroir rempli de billets de cent dollars.

Il y a une chose que je sais. Si une autre famille du quartier avait disparu du paysage en catimini juste après le procès, Lydia aurait suggéré que le père était le tueur des Marguerite aux yeux noirs. Assisté par sa femme et sa fille. Terrifiés par le fait que j'aie survécu, ils se déplaçaient désormais d'une ville à l'autre, changeant de nom à chaque fois et continuant d'assassiner des jeunes filles.

C'est exactement le genre d'histoires qu'elle aurait inventé le soir quand nous étions sous la couette avec nos lampes de poche, et qu'elle jouait à me terroriser.

Tessie, 1995

3 octobre 1995, 13 heures.

O. J. Simpson a été libéré il y a une heure, et j'en suis malade.

D'ici quelques minutes, si je ne foire pas tout, moi aussi je serai libérée.

C'est ma dernière séance avec le médecin. Il préconise un suivi tous les six mois pendant deux ans et, « bien entendu », je suis censée l'appeler dans l'intervalle si jamais le besoin s'en fait sentir. Il prend une année sabbatique et part pour la Chine, mais il me recommandera quelqu'un de « parfait pour moi ». D'ailleurs, il a déjà sa petite idée. Il y a quelques formalités à accomplir pour le passage de relais, mais il s'en occupera avant son départ. « Coup de chance, que le procès n'ait duré qu'un mois », se félicite-t-il. Que le jury n'ait mis qu'une journée à parvenir à un verdict.

Tout le monde est ravi. Le médecin. Mon père. Je leur souris moi aussi, sans quoi je risque d'exploser. Presque libre, presque libre, presque libre.

— Je tiens à te redire, encore une fois, combien je t'ai trouvée courageuse de témoigner, dit le docteur. Tu as tenu bon. Et pour finir : grâce à toi, un tueur en série est condamné à la peine capitale.

— Oui, c'est un soulagement.

Mensonge. Le seul soulagement dans cette histoire, c'est qu'il parte pour la Chine.

Il est assis là, dans son fauteuil, tellement content de lui. Je ne peux pas le laisser s'en tirer comme ça. Je ne me le pardonnerais pas.

— Papa, tu peux nous laisser seuls un moment pour qu'on puisse se dire au revoir ?

— Oui, bien sûr.

Il dépose un baiser sur ma tête. Serre la main du docteur.

Mon père ne tire pas assez fort sur la porte en sortant, le docteur se lève pour la fermer complètement. *Clic*. On ne rigole pas avec la confidentialité patient-médecin.

Il n'a pas le temps de s'asseoir que ma question fuse.

— Pourquoi vous avez toujours refusé d'évoquer Rebecca ?

— Tessie, c'est très douloureux. Tu peux sûrement le comprendre. Je n'aurais même jamais dû la mentionner. Ce n'était pas professionnel de ma part. Il faut oublier tout ça. Ça ne peut pas faire partie de notre relation thérapeutique.

— Qui se termine à cet instant précis.

— Oui, mais tu restes ma patiente tant que tu n'as pas franchi cette porte.

— Je vous ai vu avec elle.

— Tu commences vraiment à m'inquiéter, Tessie.

D'ailleurs, cela se lit sur ses traits.

— Tu avais raison, reprend-il. Ma fille est probablement morte. Elle ne… s'adresse pas à toi, n'est-ce pas ? Comme les Marguerite ?

— Je ne parle pas de votre fille.

— Alors je ne vois pas du tout à quoi tu fais référence.

Je ne réplique rien. Quel intérêt ?

Nous savons lui et moi qu'il ment.

— À un de ces quatre, dis-je.

DEUXIÈME PARTIE

COMPTE À REBOURS

« Selon le *L.A. Times*, le procureur général John Ashcroft tient à avoir “une position plus dure” sur la peine de mort. Qu’est-ce que ça veut dire, “une position plus dure sur la peine de mort” ? On va le tuer, le mec. Comment on peut avoir une position plus dure sur la peine de mort ? Quoi, il faut le chatouiller, avant ? Lui mettre du poil à gratter dans le dos ? Poser une punaise sur la chaise électrique ? » Jay Leno

Tessa, écoutant le *Tonight Show* dans son lit, 2004

Septembre 1995

LE PROCUREUR VEGA : Tessie, je suis conscient que cette journée a été difficile pour toi… Je te suis reconnaissant d'avoir accepté de témoigner au nom de toutes les victimes, et je sais que le jury aussi te remercie. Il me reste juste une dernière question. Qu'est-ce qui était le plus dur quand tu te trouvais dans cette tombe ?

MLLE CARTWRIGHT : Savoir que si je me laissais mourir, mon père et mon petit frère ne découvriraient jamais ce qui s'était passé. Ils croiraient sûrement que ce que j'avais subi était bien pire que la réalité. Je voulais leur dire que ça n'était pas si affreux.

LE PROCUREUR VEGA : Tu étais quasiment dans le coma, avec une cheville cassée, au fond d'un trou en compagnie d'un cadavre et d'os d'autres victimes – et tu voulais rassurer ta famille en leur disant que ça n'était pas si affreux ?

MLLE CARTWRIGHT : C'est vrai, c'était terrible. Mais s'imaginer des choses jusqu'à la fin de ses jours, c'est pire. Vous savez, quand l'esprit remplit les blancs d'un million de manières différentes. C'est à ça que je pensais, surtout… Je me disais que c'était ce qui les attendait. Quand les secours sont arrivés, j'ai été tellement soulagée de pouvoir annoncer à mon père que ce n'était pas aussi atroce qu'il aurait pu le croire.

29 jours avant l'exécution

Dans un mois, le cercueil de Terrell, aussi noir et luisant qu'une Mustang flambant neuve, sera hissé sur une remorque tirée par un tracteur John Deere. Terrell sombrera aux côtés des corps de milliers de violeurs et d'assassins qui pourrissent dans le cimetière du Capitaine Joe Byrd. La plupart de ces hommes ont connu en surface une vie violente, mais ils sont enterrés sur une jolie petite colline dans l'est du Texas, qui semble tout droit sortie des poèmes de Walt Whitman. Ce sont des hommes morts, officiellement abandonnés de tous. Terrell, lui, n'est abandonné de personne, il est aimé – mais ses proches n'ont simplement pas l'argent pour payer ses funérailles. Étonnamment, l'État du Texas s'en acquitte de bonne grâce, moyennant deux mille dollars, aux frais du contribuable.

Ce sont des détenus qui conduiront le tracteur. Ils porteront son cercueil, inclineront la tête en hommage. Ils graveront sa pierre tombale. Y inscrivant au pochoir son numéro d'écrou. Et son nom, avec une faute d'orthographe peut-être.

Ils utiliseront une pelle, telle que celle que j'ai à la main.

La boule au ventre, je pense à Terrell et je regarde fixement ce carré de terre noire que mon grand-père bêchait, derrière sa maison de conte de fées. À cet endroit précis où, il y a douze ans de cela, par une chaude journée d'été, j'ai découvert une touffe de marguerites jaunes. C'est bien le dernier endroit que j'aurais voulu remuer, à la recherche d'un éventuel cadeau de mon monstre. Du coup, c'est ce que j'ai fait, je l'ai gardé pour la fin. À l'époque aussi, dans mon ventre s'agitait une sorte de magma répugnant.

J'avais vingt-deux ans. Ma tante Hilda et moi venions de planter la pancarte *À Vendre* devant la maison. Mamie était morte depuis huit mois. Elle avait été enterrée près de sa fille et de son mari, dans un petit

cimetière de campagne à treize kilomètres de leur fantastique demeure.

Ce jour-là, j'étais sortie prendre l'air après avoir ouvert un des tiroirs de sa boîte à bijoux, et humé du même coup une puissante bouffée du parfum qu'elle mettait quand elle allait à la messe. Charlie, qui avait presque trois ans, jouait sur la terrasse quelques minutes plus tôt. Je venais de poser un pied dehors quand je l'ai vue à quelques mètres de moi, au bas des marches, les mains dans le dos, l'air ravie. Et là, elle m'a tendu la poignée de marguerites qu'elle écrasait dans sa main poisseuse. Derrière elle, à une trentaine de mètres, leurs sœurs dansaient dans leur jupette jaune – de jolies petites persécutrices réunies à proximité d'un rang de haricots malingres et d'un figuier aux allures de bonsaï.

Devant Charlie remontée sur la terrasse, j'ai versé sur leurs yeux de l'eau bouillante. Quand ma tante, depuis la maison, m'a demandé ce que j'étais en train de faire, je lui ai répondu que je me débarrassais d'une vilaine fourmilière. « Je ne voudrais pas que Charlie se fasse piquer. » Très vite, quelques fourmis ont emporté sur leur dos les cadavres de leurs camarades.

Le présent se rappelle à moi lorsque j'entends claquer la porte-moustiquaire derrière Herb Wermuth. Cela sonne comme un symbole : plus de dix ans après, c'est maintenant son château, non plus celui de mon grand-père. Il est rentré, nous abandonnant Lucas et moi sans beaucoup d'instructions, sous le soleil d'hiver, dans ce jardin dont il dit que sa femme, Bessie, le retourne au motoculteur deux fois par an. « Bonne chance pour retrouver quoi que ce soit. » Herb nous a clairement laissés entendre qu'il se fichait pas mal de l'endroit où nous comptions creuser tant que nous ne cherchions pas un cadavre et que les médias n'étaient pas impliqués. Il nous a simplement conseillé de terminer avant le retour de sa femme prévu d'ici deux heures, après sa séance avec son nouveau coach.

Lorsqu'il nous avait trouvés sur le pas de sa porte, Herb ne s'était pas montré si accommodant.

« J'écoute les infos, avait-il lancé d'un air sombre. Après tout ce temps, vous n'êtes plus sûre qu'ils aient condamné le bon tueur. Vous bossez avec son avocat. »

Ses yeux avaient dérivé jusqu'à la pelle que je tenais à la main.

« Vous ne croyez quand même pas qu'il est venu enterrer sa dernière fille dans le jardin ?

— Non, non, bien sûr que non », m'étais-je empressée de le rassurer.

J'avais essayé de dissimuler ma répugnance à l'entendre utiliser le pronom possessif. *Sa*. Comme si le monstre nous possédait. Me possédait.

« La police nous aurait accompagnés si c'était le cas. Comme je vous ai dit, j'ai toujours pensé que le mon… le tueur avait pu enterrer quelque chose pour moi dans le jardin. »

Herb n'a pas pu le cacher, ça s'est lu sur son visage – il est persuadé, comme la plupart des gens dans le coin, que la fille Cartwright n'est pas bien dans sa tête.

« Il faut me promettre, avait-il insisté. Pas de médias. Je me suis débarrassé d'un photographe de journal à sensation hier qui demandait à voir la pièce où dormait la Marguerite aux yeux noirs. Et l'autre jour, un type du *Texas Monthly* voulait l'autorisation de vous tirer le portrait devant la maison. Il a dit que vous ne l'aviez pas rappelé. D'ailleurs, c'en est arrivé à un tel point que j'ai décidé d'emmener Bessie dans une résidence en Floride, le temps que l'exécution soit passée.

— Pas de médias, avait répondu Lucas avec fermeté. Tessa a simplement besoin de se rassurer. »

La condescendance. Son ton m'avait hérissé le poil, mais il avait fonctionné avec Herb. Qui était même allé chercher à Lucas une bêche toute neuve dans son garage.

Donc, Herb nous laisse le champ libre. Mais voilà, ni Lucas ni moi n'avons bougé d'un iota depuis que la porte a grincé sur ses gonds une minute plus tôt. Au lieu de s'attaquer au jardin, Lucas pose un œil attentif sur les murs et les fenêtres de la mythique demeure de mon grand-père. Il n'est jamais venu ici, bien que l'on se trouve seulement à une heure de route de Fort Worth. À l'époque où Lucas et moi nous envoyions en l'air à l'arrière des voitures, mon grand-père était déjà à moitié aveugle et alité.

Il est réconfortant de savoir Lucas aussi vigilant. Pour me protéger de mon monstre, même s'il a toujours été persuadé, quoi que je lui dise, que ce monstre n'existe que dans ma tête.

La maison a déposé autour de mes épaules comme un bras frais et sombre. Je la connais comme si elle faisait partie de moi, elle me connaît aussi. Chaque niche cachée, chaque crête de guingois, chaque façade mensongère. Chacune des ingénieuses inventions sorties de l'imagination de mon grand-père.

Je sursaute lorsque Lucas s'approche de moi, armé de sa pelle, prêt à

commencer.

La Marguerite lance son avertissement à l'instant précis où j'enfonce le pied dans la terre meuble.

« Peut-être bien qu'il a enterré une de nos sœurs ici. »

Sans le figuier, qui se dresse là comme une vieille bique arthritique, je ne saurais pas où creuser. Le jardin est deux fois plus vaste que du temps où ma grand-mère y faisait pousser ses tomates précoces, ses haricots à rames et ses piments habanero orange dont elle faisait une gelée qui me brûlait la langue. Ce matin, hormis le figuier, ce n'est rien qu'un rectangle plat et marron.

Autrefois, debout dans ce jardin, je me laissais emporter par mon imagination. Les merles qui virevoltaient dans le ciel étaient en réalité des sorcières sur leur balai. Les lointaines barbes de blé, les cheveux blonds d'un géant assoupi. Les nuages noirs et montagneux à l'horizon étaient de ceux, magiques, capables de m'entraîner dans un tourbillon, vers le merveilleux pays d'Oz. Les seuls jours qui faisaient exception étaient ceux où régnait cette chaleur brutale de l'été qui écrasait tout mouvement. Toute couleur. Dans un néant si infini, si terne qu'il me fendait le cœur. Avant le monstre, j'avais toujours préféré souffrir de la peur que de l'ennui.

— La zone est très dégagée, Tessa, observe Lucas. N'importe qui aurait pu le voir planter les fleurs par la fenêtre du côté ouest. C'est plutôt osé pour un gars dont tu penses qu'il a réussi à persuader tout le monde qu'il n'existait pas.

Il protège ses yeux d'une main, lève la tête.

— C'est une femme nue que je vois là-haut sur le toit ? Ah mais oui. Ça m'en a tout l'air.

— C'est une réplique de la Petite Sirène dont la statue trône dans le port de Copenhague. Celle de Hans Christian Andersen, pas la version Disney.

— Je comprends. Carrément pas pour tout public.

— C'est mon grand-père qui a fait le moulage, et il a dû louer une grue pour la hisser jusque là-haut.

Je compte trois pas mesurés en direction du nord à partir du figuier.

— À peu près ici, dis-je.

Lucas enfonce dans le sol, avec une détermination sans faille, la rutilante pelle fournie par Herb. La mienne, toute rouillée, est posée

contre un arbre. J'ai apporté une pile de journaux, une vieille passoire en métal trouvée dans ma cuisine et une paire de gants de chantier. Je me laisse tomber par terre et je commence à tamiser les premières mottes de terre retournée. J'entends la voix de Jo dans ma tête, qui se plaint avec insistance que « ce n'est pas comme ça qu'on fait ».

Je relève la tête et pendant une seconde j'aperçois une petite Charlie sur la terrasse. Je cligne des yeux, elle disparait.

Très vite, Lucas ôte sa chemise. Je continue de passer au crible la terre, en évitant de poser le regard sur les muscles saillants de son dos.

— Raconte-moi une histoire, dit-il.

— Vraiment ? Maintenant ?

Un insecte noir volette au-dessus de mon jean. Je cligne des yeux, il disparaît.

— Oui, pourquoi pas, dit Lucas. Elles me manquent, tes histoires. Raconte-moi celle de la fille avec les jolis seins, sur le toit.

Je sors un vieux bout de métal et pense à tous les niveaux de lecture que je vais devoir omettre pour résumer cette fable si riche. Lucas n'arrive pas à se concentrer longtemps. Je sais qu'il me demande ça pour me changer les idées.

— Il était une fois, il y a très longtemps, une sirène qui tomba amoureuse d'un prince qu'elle avait sauvé de la noyade. Mais ils venaient de mondes différents.

— Je pressens déjà qu'on n'aura pas droit à un happy end. D'ailleurs elle a l'air bien seule, là-haut.

— Le prince ignorait que c'était à une sirène qu'il devait la vie.

Je marque une pause, le temps de briser une grosse motte.

— Elle l'avait embrassé et déposé sur la plage, inconscient, avant de replonger dans l'océan. Mais elle souhaitait désespérément le rejoindre. Alors elle but la potion d'une sorcière qui la priva de sa voix, elle qui chantait si bien, mais, en échange, lui permit d'être équipée de deux jambes humaines. La sorcière avertit la sirène qu'il n'y aurait pas, sur terre, danseuse plus gracieuse, mais qu'à chacun de ses pas elle aurait l'impression de marcher sur des couteaux. La sirène n'en avait cure. Elle partit à la recherche de son prince et elle dansa pour lui, en silence, incapable d'exprimer son amour de vive voix. Il en fut ébloui. Alors elle dansa, dansa encore pour lui, malgré la douleur insoutenable.

— C'est une histoire horrible.

— Quand on la lit, en réalité, la langue est très imagée. On perd

beaucoup en racontant seulement la trame.

Je lève la tête vers la fenêtre de la tourelle où se trouvait autrefois ma chambre. Le store en partie baissé lui donne l'air d'un œil à demi fermé. J'imagine la voix assourdie de mon grand-père de l'autre côté du vitrail. « L'eau bleue comme les pétales du plus beau bleuet. Les icebergs comme des perles. Le ciel, une cloche de verre. »

— Et ce con de prince, il l'a aimée en retour, au moins ?

— Non. Ce qui signifie que la sirène était condamnée à mourir à moins de poignarder le prince et de laisser son sang couler sur ses pieds, ce qui permettrait à ses jambes de fusionner pour reprendre leur forme de nageoire.

À cet instant, je m'interromps. Lucas a déjà obtenu un trou impressionnant, aussi large qu'une piscine gonflable pour enfant et presque aussi profond. Je suis très en retard avec ma passoire. De mes efforts, il n'est pour le moment ressorti qu'un tas de cailloux, un ruban de métal rouillé et deux étiquettes à semis en plastique.

Lucas abandonne son outil et s'agenouille à côté de moi.

— Tu as besoin d'aide ?

Je le connais suffisamment pour traduire sa pensée. Il trouve tout ça vain. D'ailleurs, moi-même, je n'y mets pas un grand entrain.

J'entends grincer la porte, puis un claquement sonore. Bessie Wermuth arrive à petits pas dans notre direction dans une tenue de sport rouge vif qui souligne les fins bourrelets autour de sa taille. Elle tient deux grands gobelets jaunes remplis de glaçons et d'un liquide ambré.

— Bonjour, Tessa.

Elle affiche un large sourire.

— Ça me fait plaisir de vous voir, vous et votre… ami.

— Je m'appelle Lucas, madame. Laissez-moi vous débarrasser de ces verres.

En une gorgée, il boit un quart du premier.

— Délicieux, ce thé. Merci.

Les yeux de Bessie sont rivés sur le tatouage de Lucas, un serpent qui commence autour de son nombril et disparaît sous son jean.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Elle quitte des yeux la boucle de ceinturon.

— Quelques fossiles, une étiquette en plastique, un bout de métal rouillé.

Bessie accorde à peine un regard à mon butin.

— Il faut que je vous dise, pour ma boîte. Herb m'a dit qu'il ne vous en avait pas parlé.

— Votre boîte ?

Un frisson d'inquiétude.

— En réalité, il s'agit d'un tas de cochonneries. D'ailleurs j'ai même mis une étiquette dessus, où j'ai écrit : « Trucs qui n'intéressent personne, sauf maman ». Comme ça, mes enfants sauront tout de suite quoi en faire à notre mort. Cela dit, vous, vous trouverez peut-être dedans quelque chose d'utile.

Mes aisselles dégoulinent d'une sueur glaciale. Je débloque, là. Ce sont des trucs qui n'intéressent personne.

— Je vais vous la chercher, poursuit-elle. Je ne pouvais pas porter à la fois la boîte et le thé. Retrouvez-moi à la table de jardin.

— Ça va ? Ça n'a pas l'air, remarque Lucas en m'aidant à me relever. On a besoin d'une petite pause, de toute façon.

— Oui, ça va.

Je préfère taire ce qui me vient à l'esprit – j'ai un mauvais pressentiment, concernant Bessie et sa passion pour le motoculteur. Nous avançons d'une trentaine de mètres pour nous asseoir sur le banc d'une vieille table de pique-nique sommairement barbouillée de peinture verte.

Lucas fait un signe de tête en direction de la maison.

— Elle arrive.

Bessie apparaît à l'autre bout du jardin chargée d'un vieux carton, respirant bruyamment sous l'effort avec une détermination acharnée. Lucas se lève d'un bond pour la soulager de son fardeau. Il le pose devant moi, je ne bouge pas, hypnotisée par l'écriture en majuscules imposantes de Bessie, qui dit mot pour mot ce qu'elle a déclaré, s'assurant ainsi que ce carton sera celui que ses enfants endeuillés et sûrement sentimentaux ne jetteront jamais quoi qu'il arrive.

— J'y ai mis tous les petits bidules que j'ai pu trouver à l'extérieur depuis qu'on a emménagé.

Bessie écarte les rabats.

— Une archéologie assez inutile, il faut l'avouer. Sauf les bouteilles, celles-là je les place sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Mais dès que ça sort de terre, si ça ne gigote pas, si ça ne pique pas, je le range là-dedans. Je n'organise pas ça par année ou par lieu, je dépose tout en

vrac. Alors je ne peux pas faire le tri entre ce qui a été récupéré dans la terre du jardin et ce qui a été éjecté par la tondeuse.

Lucas, penché sur le carton, explore son contenu.

— Videz-le, ça ne risque rien, conseille Bessie. Comme ça, Tessa pourra voir aussi.

Avant que j'aie le temps de m'y préparer, divers objets se répandent en vrac sur la table. Ressorts et clous rouillés, une vieille canette de soda à rayures jaunes et rouges, une petite voiture bleue sans roues. Une minuscule boîte d'aspirines Bayer en fer, un os mâchonné par un chien, un gros caillou blanc veiné d'or, une tête de flèche brisée, des fossiles de céphalopodes qui autrefois rôdaient dans les parages avec leurs tentacules et leurs yeux ronds.

Lucas écarte quelques tessons de verre rouge. Il a mis de côté un tout petit objet marron et pointu.

— C'est une dent, affirme-t-il.

— Exactement ce que je pensais ! s'exclame Bessie. Herb m'assurait que c'était un vieux bonbon.

Mais moi, j'ai remarqué autre chose, posé tout près du bord de la table.

— Il me semble que c'était à Lydia.

Les mots s'enrayent dans ma gorge.

— Ça fait froid dans le dos, dit Bessie en récupérant la barrette rose qu'elle contemple, sourcils froncés.

J'ôte mes gants et la lui prends d'une main tremblante.

— À votre avis, qu'est-ce que ça signifie ? veut-elle savoir. Vous croyez que c'est un indice ?

Sa respiration s'est accélérée, et ce n'est pas parce qu'elle est vieille, ni parce que Lucas est beau comme un dieu, luisant de sueur. Bessie est une droguée. Elle a probablement dévoré tout ce qui a été écrit sur les Marguerite aux yeux noirs. Comment ne m'en suis-je pas rendu compte plus tôt ? Elle a acheté la maison de mon grand-père quand personne n'en voulait. Elle sait qui est Lydia sans qu'il y ait eu besoin de le lui expliquer.

Lucas a posé une main sur mon épaule.

— Nous allons vous emprunter la dent et le… le truc pour les cheveux, si ça ne vous ennuie pas, informe-t-il Bessie.

— Bien entendu, pas de souci, Herb et moi sommes à votre disposition.

Je passe mon doigt d'un air absent sur le petit smiley jaune dessiné sur le plastique. Ça ne veut rien dire, je me sermonne. Elle est probablement tombée des cheveux de Lydia pendant une partie de cache-cache, du temps où nous croyions encore que les monstres étaient imaginaires.

Et pourtant. La barrette rose avec le smiley jaune. La bague victorienne, le livre de Poe, la clé. Pourquoi ai-je l'impression que c'est Lydia qui joue à un jeu avec moi, astucieusement mis au point il y a longtemps ?

Lucas scrute mon visage, inutile de discuter pour savoir s'il faut continuer à passer au crible le reste de la terre.

Je lève la tête. Sur le toit, deux filles apparaissent dans un flash. Une a les cheveux d'un roux flamboyant. Je cligne des yeux, elles disparaissent.

La barrette de Lydia, enveloppée dans un mouchoir, se trouve dans mon sac à main. La dent est dans la poche de Lucas. Après une vingtaine de kilomètres de route, Lucas s'éclaircit la gorge et rompt le silence :

— Tu me racontes ce qui est arrivé à ta fameuse sirène, pour finir ?

La vitre, côté passager, est submergée de bleu et de marron. Le ciel du Texas, une cloche de verre ; les terres agricoles qui défilent, autrefois englouties sous une mer insondable. « Le soleil si ardent qu'il obligeait souvent la sirène à plonger pour rafraîchir son visage brûlant. »

Je fige la voix de mon grand-père. Pose les mains sur mes joues cuisantes. Me tourne vers le profil de Lucas, un roc auquel m'accrocher.

— La sirène ne se résout pas à tuer le prince, dis-je. Elle se jette dans l'océan, se sacrifiant donc, et elle se dissout, métamorphosée en écume de mer. Mais un miracle se produit – son esprit flotte au-dessus de l'eau. Elle est devenue fille de l'air. Elle peut maintenant gagner une âme immortelle et entrer au royaume de Dieu.

« Les filles de l'air. Comme nous, comme nous, comme nous », soufflent les Marguerite.

— Ton grand-père devait l'adorer, celle-là, en bon baptiste qu'il était.

— Pas vraiment. Les baptistes croient qu'il n'existe qu'une manière de se sauver : par le repentir. Là, les portes du paradis te sont ouvertes, même si tu transformes d'adorables sirènes en écume de mer.

Ou des filles en poussière d'os.

Septembre 1995

Me LINCOLN : Tessie, aimez-vous votre grand-père ?
MLLE CARTWRIGHT : Oui. Bien sûr.
Me LINCOLN : Ce serait très difficile pour vous d'imaginer des choses horribles sur son compte, non ?
LE PROCUREUR VEGA : Objection.
LE JUGE WATERS : Je vous accorde un peu de latitude dans la formulation de votre question, maître Lincoln, mais ne me le faites pas regretter.
Me LINCOLN : La police a-t-elle perquisitionné la maison de votre grand-père le lendemain du jour où vous avez été retrouvée ?
MLLE CARTWRIGHT : Oui. Mais il les y a autorisés.
Me LINCOLN : Ont-ils emporté quoi que ce soit ?
MLLE CARTWRIGHT : Certains de ses tableaux. Une pelle. Sa camionnette. Mais ils lui ont tout rendu.
Me LINCOLN : Et la pelle venait d'être lavée, je ne me trompe pas ?
MLLE CARTWRIGHT : Oui, ma grand-mère l'avait passée au jet la veille.
Me LINCOLN : Où se trouve votre grand-père aujourd'hui ?
MLLE CARTWRIGHT : Il est chez lui, avec ma grand-mère. Il est souffrant. Il a eu une crise cardiaque.
Me LINCOLN : Cet infarctus s'est produit deux semaines après qu'on vous a retrouvée, n'est-ce pas ?
MLLE CARTWRIGHT : Oui. Il était très bouleversé à propos… de moi. Il voulait partir à la recherche de celui qui avait fait ça et le tuer. Il disait que la peine de mort ne suffisait pas.
Me LINCOLN : Il vous l'a dit ?
MLLE CARTWRIGHT : Je l'ai entendu en parler à ma tante.
Me LINCOLN : Intéressant.
MLLE CARTWRIGHT : Les gens oubliaient que je n'étais qu'aveugle, pas sourde.

Me LINCOLN : Je reviendrai un peu plus tard sur votre épisode de cécité. Avez-vous déjà pensé que votre grand-père était bizarre ?
LE PROCUREUR VEGA : Objection. Le grand-père de Tessie n'est pas au banc des accusés.
Me LINCOLN : Monsieur le juge, j'ai presque terminé ma série de questions.
LE JUGE WATERS : Vous pouvez répondre, mademoiselle Cartwright.
MLLE CARTWRIGHT : Je ne comprends pas bien ce qu'il veut dire.
Me LINCOLN : Votre grand-père peignait des tableaux assez macabres, non ?
MLLE CARTWRIGHT : Eh bien, oui, quand il imitait Salvador Dalí ou Picasso, par exemple. C'est un artiste. Il passe son temps à expérimenter.
Me LINCOLN : Vous a-t-il parfois raconté des histoires qui font peur ?
MLLE CARTWRIGHT : Il me lisait des contes de fées quand j'étais petite.
Me LINCOLN : *Le Fiancé brigand*, qui enlève une fille, la découpe en morceaux et s'en fait un ragoût ? *La Jeune Fille sans mains*, car son propre père les lui a coupées ?
LE PROCUREUR VEGA : Oh, je vous en prie. Monsieur le juge !
MLLE CARTWRIGHT : Mais elles repoussent. Sept ans plus tard, ses mains repoussent.

26 jours avant l'exécution

Tout en pliant et empilant les vêtements à peine sortis du sèche-linge, je me demande si Jo se trouve au même moment dans son labo glacial, en train de gratter un peu d'émail de cette dent qui ressemble à un vieux bonbon. Si Terrell, assis sur son matelas dur comme la pierre, prépare ses dernières paroles en buvant de l'eau au goût de navet cru, pendant que je savoure mon pinot à douze dollars en décidant de jeter à la poubelle les chaussettes roses de Charlie avec un trou au talon gauche. Si Lydia, quelque part, se moque de moi, souffre de mon absence, ou si, au paradis, elle harcèle des auteurs morts tandis que son corps gît dans un endroit connu de mon monstre seul. Je me demande si la dent trouvée chez mon grand-père pourrait être la sienne.

Trois jours durant, j'ai tergiversé pour savoir s'il fallait ou non la remettre à Jo. J'étais incapable d'expliquer à Lucas les raisons de ces hésitations. Il était parfaitement logique d'essayer même les pistes les plus improbables, de ne rien dissimuler, à moins que… mon souhait véritable soit de ne pas savoir. Jo nous avait retrouvés sur le parking du centre des sciences médicales de l'université de North Texas quelques heures plus tôt. Elle portait encore les sabots de protection blancs que l'on chausse en labo. Elle avait écouté dans un silence crispé mon récit sans queue ni tête à propos de marguerites ébouillantées et d'un carton rempli d'objets inutiles dont tout le monde se fichait sauf Bessie. Je n'ai pas parlé de la barrette de Lydia avec le smiley. Jo a accepté la dent que lui tendait Lucas. N'a pas dit grand-chose en retour.

J'espère qu'elle me pardonnera de ne pas l'avoir emmenée avec nous, même si cela ne semble plus très important maintenant. Plus rien, d'ailleurs. La torpeur s'empare de moi, poison lent qui finit par endormir les Marguerite, tout en me laissant bâtir de parfaites petites piles nettes de linge. Du linge qui s'est intimement mêlé durant le lavage – les sous-

vêtements militaires de Lucas, le pyjama en pilou de Charlie aux moutons à la toison en barbe à papa, mon short de course fluo.

Lucas, qui boit une bière à un bout du canapé devant CNN, roule ses caleçons bien serrés, comme font les soldats pour leur paquetage, puis vise ma tête, mes fesses, tout ce qui lui paraît une bonne cible, et lance. Nous faisons mine d'aller très bien, pourtant chaque seconde qui s'écoule menace ma santé mentale. Parce que, après la mort de Terrell, on fera quoi ?

« Continue de plier. » On sonne, Lucas va ouvrir. Sûrement Effie qui vient nous déposer une de ses bombes alimentaires. Je jette un coup d'œil à ma montre : 16 h 22. Dans deux heures je passe récupérer Charlie à l'entraînement.

— Tessa est là ?

À l'instant où j'entends sa voix, je sens un nerf se tendre comme une corde de guitare.

Les pieds de Lucas sont délibérément plantés devant la porte pour m'empêcher de voir le visiteur.

— C'est à quel sujet, je vous prie ?

Avec son accent traînant, Lucas dégaine la panoplie du parfait Texan de base. Je vois au ralenti sa main gauche, la main d'appui, se lever innocemment pour venir se placer sur sa poitrine. Les doigts de sa main droite qui se serrent. La position la plus adéquate pour tirer au plus vite un pistolet de son pantalon. Ainsi qu'il m'en a fait la démonstration dans le jardin il y a à peine une heure.

— Lucas !

Je me lève précipitamment du canapé, renversant trois de mes piles.

— Je te présente Bill, l'avocat dont je t'ai parlé, qui s'occupe de l'appel de Terrell. L'ami d'Angie.

Tout ce que je parviens à apercevoir, derrière Lucas, c'est le haut d'une casquette aux couleurs des Red Sox de Boston. J'essaye de dégager cette montagne de muscles qu'est Lucas, en vain. Je palpe sa taille, n'y trouve aucune arme. Ses mouvements, quelques secondes plus tôt, n'étaient que les réflexes d'un homme sur ses gardes. Je me rends compte que Bill, s'il ne peut distinguer mon visage, a une vue parfaite de ma main placée non loin de l'entrejambe de Lucas.

Une vieille rancœur me fait monter le rouge aux joues. C'était ce comportement de macho qui m'avait d'abord attirée chez Lucas à l'âge de dix-huit ans, quand j'étais en proie à la peur et aux hormones, mais

c'était aussi ce qui avait causé notre rupture. Il est l'héritier d'une génération d'hommes dont le martèlement des bottes suffit à provoquer des palpitations de terreur. Ceux qui pensent que chacun est susceptible de dégainer à tout moment. Un chat qui miaule, une voiture qui pétarade, un coup à la porte et Lucas bondit aussitôt sur ses pieds. C'est quelqu'un de bien et un formidable soldat, le meilleur, mais en tant que partenaire au quotidien, il a le don de me hérisser jusqu'au dernier poil.

— Lucas, bouge !

Je le pousse avec plus de force.

Il s'écarte légèrement, me laissant juste la place de me faufiler à côté de lui.

— Bill, Lucas, dis-je. Lucas, Bill.

Bill tend la main. Lucas l'ignore.

— Salut, Bill. J'avais hâte de faire votre connaissance. Je voulais vous demander en quoi c'est une bonne chose d'impliquer Tessa en dernier recours, comme ça. Vous ne croyez pas qu'il est temps d'abandonner la partie ? De vous barrer dans votre BMW que je vois garée là ? De laisser Tessa et ma fille en paix, comme elles le méritent ?

Pendant un instant je reste sans voix. J'ignorais absolument que Lucas était animé d'une telle colère. Nous sommes en train de péter les plombs. Tous. Avec fermeté, j'avance sur le porche.

— Lucas. Ne te mêle pas de ça ! Quoi que je fasse, c'est moi qui décide. Bill ne m'a forcée en rien.

Sur ce, je lui ferme la porte au nez – ce n'est pas la première fois.

— Ce n'est pas la peine de faire cette tête, Bill.

Pas exactement ce que j'avais l'intention de dire. On est loin du « Tu me manques »…

— Alors c'est lui, ton soldat ?

— Si tu veux parler du père de Charlie, oui.

— Il vit ici ?

— Il est en permission. C'est une longue histoire, mais disons que Charlie a eu peur après la nuit du… vandale. Elle a skypé avec Lucas pour lui raconter et peu de temps après il a débarqué à l'improviste. Il a un chef compréhensif et puis il était en retard dans son droit de visite, alors… Je ne l'ai pas invité, mais je ne suis pas mécontente qu'il soit là. Il… il dort sur le canapé.

— L'histoire n'est pas si longue.

Bill s'exprime avec une certaine froideur.

— Si tu es encore amoureuse de lui, tu peux me le dire, ajoute-t-il.

J'ai les bras croisés fermement sur mon fin sweat-shirt. Je ne vois pas l'intérêt de proposer à Bill d'entrer si c'est pour me retrouver obligée de jouer à l'arbitre entre eux deux.

— Ce n'est pas une conversation… que nous avons besoin d'avoir, dis-je. Toi et moi… on ne peut pas devenir un couple. Nous avons couché ensemble pour de mauvaises raisons. Ça ne me ressemble pas, de faire un truc aussi impulsif. Je ne suis pas ce genre de fille.

— Tu n'as pas répondu à la question.

Je croise son regard. Et flanche. L'intensité en est presque insoutenable. Lucas ne m'a jamais regardée comme ça. Avec lui, tout était tactile, instinctif.

— Je ne suis pas amoureuse de Lucas. Mais c'est un type bien. Tu ne l'as juste pas vu sous son meilleur jour.

Je suis déjà en train de me demander si le regard au laser de Bill est authentique ou si c'est un truc genre Actors Studio qu'il active et désactive à volonté. Utile pour faire plier un témoin ou mettre à nu une fille jusqu'à sa dernière cicatrice.

Lydia répétait à qui voulait l'entendre que personne n'aurait un accès direct à son vagin par le seul regard, à l'exception de Paul Newman, « et pourtant il est super vieux ». Elle n'avait pas rencontré Bill. Et je préférerais qu'elle ne le rencontre jamais, d'ailleurs. Elle serait capable de me gâcher ça, quel que soit ce ça.

Pourquoi est-ce que je pense à Lydia maintenant ?

Bill s'assied sur la balancelle, visiblement pas disposé à s'en aller tout de suite. Je m'y installe à contrecœur, loin de lui. Je remarque soudain qu'il tient à la main une grande enveloppe kraft d'environ cinq centimètres d'épaisseur.

— C'est quoi ?

— Est-ce que tu as déjà lu ton témoignage au procès ?

— Ça ne m'est jamais venu à l'esprit.

Mensonge. J'y ai très souvent pensé. Le jury, qui me dévisageait comme si j'étais une extraterrestre. Le dessinateur d'audience, qui crayonnait mes cheveux en longs traits rapides. Mon père assis au premier rang d'une salle bondée, pétrifié pour moi, et Terrell avec sa cravate bleue rayée jaune bon marché, qui gardait les yeux rivés à un morceau de papier blanc devant lui, une feuille arrachée à un carnet dans lequel il était censé prendre des notes. Pas un seul instant il n'avait

levé la tête dans ma direction, ni écrit quoi que ce soit. Le jury avait interprété cela comme un aveu de culpabilité.

Moi aussi.

— Je t'ai sélectionné quelques passages, dit Bill.

— Pourquoi ?

— Parce que tu te sens tellement coupable à cause de ton témoignage.

Bill immobilise soudain la balancelle. Il tapote l'enveloppe placée entre nous deux.

— S'il te plaît. Lis ça. Ça pourrait t'aider. Ça n'est pas à cause de toi que Terrell est en prison.

Je croise les bras un peu plus serré.

— Tu crois peut-être que plus je me remets dans les conditions de l'époque, plus je pourrai me rappeler quelque chose susceptible d'aider Terrell, c'est ça ?

— Ça te pose un problème ?

Mon cœur bat la chamade.

— Non. Bien sûr que non.

Il se lève, ce qui me déséquilibre.

— Jo m'a dit, pour la dent. Pourquoi tu ne nous as pas prévenus que tu allais chez ton grand-père ? Pourquoi tiens-tu à ce point à m'exclure ? Est-ce que tu as prévu de creuser ailleurs ?

Il bloque la balancelle de la main, le temps que je me mette debout.

— Non, c'est le dernier endroit. Jo est… furieuse contre moi ?

— Tu n'as qu'à lui demander.

Il s'éloigne, manifestement exaspéré. Par la vie en général. Par moi en particulier. Je descends les marches à sa suite.

— Dis-moi la vérité. Est-ce qu'il reste le moindre espoir pour Terrell ?

Il se retourne brusquement, manquant de me renverser.

— Il y a encore quelques requêtes d'appel possibles, dit-il. Je vais à Huntsville la semaine prochaine pour lui rendre visite, ce sera la dernière fois.

Je l'attrape par le bras.

— La dernière ? Ça n'est pas rassurant. Peux-tu dire à Terrell que… que j'essaie de toutes mes forces de me souvenir ?

Bill fixe mes ongles agrippés à son sweat-shirt, courts et sans vernis, comme toujours, et encore noircis par la terre du jardin de mon grand-

père.

— Pourquoi tu ne le lui dirais pas toi-même ?

— Tu délires ? Je dois sûrement être la dernière personne qu'il a envie de voir.

Bill ôte ma main d'un geste délibéré. Cela me fait le même effet que s'il m'avait poussée en arrière.

— Cette idée n'est pas de moi. C'est lui qui l'a suggéré.

— Mais… Terrell doit me détester ?

— Terrell n'est pas quelqu'un qui déteste, Tessa. Il n'est pas amer. C'est un des hommes les plus remarquables que j'aie rencontrés. Il est persuadé que c'est toi qui as le plus souffert dans cette histoire. Il m'a raconté que pendant longtemps, la nuit, il t'entendait pleurer, que ce bruit recouvrait tous ceux du couloir de la mort. Il prie pour toi tous les soirs avant de s'endormir. Il m'a explicitement demandé de ne pas te forcer à quoi que ce soit.

Terrell m'a entendue pleurer dans le couloir de la mort. Je l'empêche de dormir. Je suis un écho dans sa tête, comme les Marguerite dans la mienne.

— Mais enfin, pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ?

— Il n'a aucun contact humain. Tu imagines un peu ? Vingt-trois heures par jour dans une cage minuscule équipée d'une fente étroite par laquelle on passe la nourriture. Une fenêtre de plexiglas toute petite et tellement haute qu'il est obligé de rouler son matelas en boule pour voir dehors, une vision floue sur du rien. En guise d'exercice, il a droit à une heure par jour de marche au pas de course dans une autre cage. Chaque seconde, il pense à la mort. Tu sais ce qui est le pire, selon lui ? Pire que les hommes qui crient, qui tentent de se suicider par strangulation, qui s'engueulent au cours de parties d'échecs imaginaires ou tapent en permanence sur des machines à écrire ? L'odeur. La puanteur de l'angoisse et du désespoir qui suinte de cinq cents hommes. Depuis qu'il est dans le couloir de la mort, Terrell n'inspire plus à pleins poumons. Il dit qu'il a peur de suffoquer ou de devenir fou. Et moi je ne peux plus prendre une bouffée d'air sans penser à lui. Pourquoi je ne t'en ai pas parlé plus tôt, Tessa ? Parce que ton fardeau est bien assez lourd comme ça.

Il tapote une fois de plus l'enveloppe que j'ai à la main.

— Lis ça.

Il quitte l'allée en marche arrière sans un signe.

Lorsque je regagne l'intérieur de la maison, Lucas, face à la porte, appuyé au dossier du canapé, fait durer sa bière. Il m'attend.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il a refait les piles de vêtements que j'avais renversées, manière pour lui de présenter ses excuses.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Rien d'important. Je crois que je vais m'accorder une petite sieste avant d'aller chercher Charlie.

— Tu couches avec lui.

Une affirmation, pas une question.

— Je vais faire une sieste.

Je le frôle en me dirigeant vers le couloir.

— Si ça se trouve, il se sert de toi, Tess.

Je ferme la porte de ma chambre et me laisse glisser jusqu'au sol. Lucas continue de m'interpeller. Des larmes me piquent les yeux.

Je passe mon pouce sous le rabat de l'enveloppe dont je tire la liasse bien nette du compte rendu d'audience.

Bill croit peut-être que Tessie n'est pas coupable. Mais moi je sais bien qu'elle l'est.

Septembre 1995

Me LINCOLN : Tessie, diriez-vous que vous jouiez souvent à des jeux inhabituels, étant petite ?

MLLE CARTWRIGHT : Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

Me LINCOLN : Je vais formuler les choses autrement. Vous avez une imagination débordante, n'est-ce pas ?

MLLE CARTWRIGHT : On peut dire ça. Oui.

Me LINCOLN : Vous est-il déjà arrivé de jouer à un jeu appelé Anne Boleyn ?

MLLE CARTWRIGHT : Oui.

Me LINCOLN : Vous est-il déjà arrivé de jouer à un jeu appelé Amelia Earhart ?

MLLE CARTWRIGHT : Oui.

Me LINCOLN : Vous est-il déjà arrivé de jouer à un jeu appelé Marie-Antoinette ? Avez-vous posé votre tête sur une souche d'arbre et demandé à quelqu'un de faire semblant de vous décapiter ?

LE PROCUREUR VEGA : Monsieur le juge, une fois encore, les questions de Me Lincoln ont pour simple but de détourner l'attention du jury des sujets essentiels et de l'homme sur le banc des accusés.

Me LINCOLN : Au contraire, monsieur le juge, j'essaie d'aider le jury à comprendre l'environnement dans lequel Tessie a grandi. Je trouve ça très instructif, personnellement.

LE PROCUREUR VEGA : Dans ce cas, qu'on note également que Tessie jouait aux dames, à la poupée, à la dînette, au combat de pouces et à l'épervier.

LE JUGE WATERS : Monsieur le procureur, asseyez-vous. Vous m'agacez. Je vous ferai savoir quand vous m'agacerez aussi, maître Lincoln, et ça ne saurait tarder.

Me LINCOLN : Merci, monsieur le juge. Tessie, vous voulez boire un verre

d'eau avant qu'on continue ?
MLLE CARTWRIGHT : Non.
Me LINCOLN : Vous est-il déjà arrivé de jouer au Trésor enterré ?
MLLE CARTWRIGHT : Oui.
Me LINCOLN : Vous est-il déjà arrivé de jouer à Jack l'Éventreur ?
LE PROCUREUR VEGA : Monsieur le juge…
MLLE CARTWRIGHT : Oui. Non. Nous avions commencé une partie, mais ça ne m'a pas plu.
Me LINCOLN : Nous, autrement dit, vous et votre meilleure amie, Lydia Bell, dont vous nous avez déjà parlé ?
MLLE CARTWRIGHT : Oui. Et mon frère. Plus d'autres enfants du quartier. Il faisait super chaud. On s'ennuyait. Mais aucune des filles n'a voulu faire la victime car un des garçons avait apporté une bouteille de ketchup. Ou peut-être que c'était Lydia. Du coup, à la place, on a décidé de monter un stand pour vendre de la limonade.
LE PROCUREUR VEGA : Monsieur le juge, j'avais pour habitude de disséquer des têtards vivants près de la rivière dès l'âge de six ans. Qu'est-ce que ça dit de ma personnalité ? J'aimerais rappeler à mon confrère et au jury que Tessie est la victime aujourd'hui. Et que la journée a déjà été très longue pour elle, en tant que témoin.
Me LINCOLN : Monsieur le procureur, j'ai une très bonne réponse à votre question sur les têtards, mais pour l'instant je voudrais simplement qu'il soit noté que l'enfance de Tessie ne manquait pas de jeux ayant trait aux morts violentes, aux disparitions et aux objets enterrés. Que l'art imitait la vie bien avant qu'elle ait été découverte dans cette tombe. Et pourquoi ?
LE PROCUREUR VEGA : Non, mais je rêve, vous êtes en train de témoigner vous-même. Vous osez qualifier d'« art » ce qui est arrivé à Tessie ? Suggéreriez-vous qu'il s'agit d'une forme de karma divin ? Vous êtes un beau salopard.
LE JUGE WATERS : Messieurs, approchez.

19 jours avant l'exécution

Terrell et moi ne respirons pas le même air. C'est la première chose qui me vient à l'esprit. Je me demande combien de lèvres se sont pressées contre cette vitre malpropre qui nous sépare.

Et la première chose que je ressens c'est la honte. Jusqu'à cet instant, je n'avais jamais vraiment examiné son visage. Ni au tribunal, lorsqu'il se trouvait à cinq mètres de moi, ni à la télévision, du temps où elle braillait nos noms respectifs, ni sur les photographies trop agrandies publiées dans les journaux.

Ses yeux sont deux trous injectés de sang. La peau noire de son visage est grêlée. Une ligne tracée par une lame se répand sur son menton comme du lait. Je fixe cette cicatrice, il fixe la mienne. Plus d'une minute s'écoule avant qu'il s'empare du combiné de téléphone de son côté de la paroi. Il me fait signe de l'imiter.

Je m'exécute, plaquant très fort l'écouteur à mon oreille pour que Terrell Darcy Goodwin ne voie pas ma main qui tremble. Il est assis dans un réduit exigu de l'autre côté de la vitre. La grille de ventilation au-dessus de ma tête, qui souffle de l'air froid, m'assèche la gorge.

— Billy m'avait prévenu que vous viendriez, dit-il.

— Billy ? dis-je malgré moi, d'une voix rauque.

— Oui, il déteste qu'on l'appelle comme ça. Mais il faut bien que quelqu'un le fasse un peu tourner en bourrique, non ?

Terrell, qui essaie de me détendre. Je tente un sourire et lui demande :

— Comment vous êtes-vous fait la vôtre ?

En sentant mon ongle glisser sur mon menton j'ai l'impression d'une lame de couteau sur ma peau, une seconde avant que le tueur fasse couler le sang.

— Je me suis fait cette cicatrice en fricotant avec les mauvaises

personnes à l'âge de treize ans, répond Terrell avec décontraction. J'ai quitté le chemin du Seigneur très tôt. Et me voilà.

La conversation n'a pas commencé depuis deux minutes que déjà Dieu fait son apparition.

— Vous croyez en notre sauveur Jésus-Christ ? demande-t-il.

— Parfois.

— Je vais vous dire, Jésus et moi, on est devenus très proches, ici. Nous avons eu largement le temps de discuter de la manière dont j'ai foutu ma vie en l'air. Et celle de ma famille. Mes filles, mon fils, ma femme, tous paieront le prix de cette nuit où, une fois de plus, j'étais tellement défoncé que j'étais même incapable de savoir où je me trouvais.

Son front est maintenant presque collé à la vitre.

— Écoutez-moi. Il vous en a fallu, du courage, pour venir jusqu'ici. J'ai quelque chose à vous dire. Il faut que je vous raye de ma liste. Vous devez accepter que vous ne serez en rien responsable de ma mort. Je veux pas que ma mort soit un fardeau pour qui que ce soit, OK ?

— Je n'aurais pas dû témoigner. Je ne me souvenais de rien. On s'est servi de moi. Tout ça, c'était de l'esbroufe. Les jurés ne pouvaient pas poser les yeux sur moi sans avoir l'impression de voir leur fille.

— Et le grand méchant croque-mitaine noir qui l'avait enlevée.

Étonnamment, il prononce cette phrase sans rancœur.

— J'ai dû laisser ça derrière moi il y a des années, reprend-il. Ça me bouffait vivant. Toutes les nuits, j'entends ceux qui sont devenus fous. Ils causent avec des gens qui ne sont pas là. Ou bien alors ils se taisent pendant des semaines, à tel point qu'on finit par se demander si leur cerveau s'est fait la malle et qu'il ne reste qu'un gros trou à la place. J'ai décidé de ne pas perdre l'esprit comme eux. Je fais de la méditation. Je lis la Bible et Martin Luther King. Je joue beaucoup aux échecs dans ma tête. Je travaille sur mon dossier. J'écris à mes enfants.

C'est lui qui cherche à me rassurer.

— Terrell, voilà des années que je me dis que vous êtes peut-être innocent. Et je n'ai rien fait. Vous avez toutes les raisons de me haïr.

— Si vous ne vous rappelez rien, pourquoi êtes-vous si sûre que ce n'est pas moi qui vous ai enlevée cette nuit-là ?

— Le tueur n'arrête pas de planter des marguerites jaunes à mon intention. La première fois, c'était trois jours après votre condamnation.

J'offre à Terrell un sourire factice.

— Vous pouvez penser que je suis folle. Moi, c'est ce que je penserais.

D'ailleurs je le suis.

— Je ne le crois pas. Le mal vient à petits pas de chat. *Il se poste assis au-dessus du port et de la ville Et regarde en silence*. Je sais bien que ce n'est pas de ça que parle ce poème. Normalement, c'est le brouillard qui vient à petits pas de chat. Le brouillard, le mal. Ça marche aussi. En général, on n'aperçoit les phares que lorsqu'il est trop tard.

Je chasse de mon esprit l'image de ce géant récitant un poème de Carl Sandburg sur son étroit matelas, essayant de ne pas écouter les hommes qui griffent les murs comme des chats.

— Quand je vous ai vue pour la première fois, raconte Terrell, vous étiez assise à la barre, dans une jolie robe bleue, et vous trembliez si fort que j'ai cru que vous alliez vous briser en mille morceaux. J'ai eu l'impression de voir mes filles, moi aussi.

— C'est pour ça que vous ne me regardiez pas, dis-je lentement.

Cette robe bleue avait suscité tant de débats. Tout le monde avait une opinion sur ce choix vestimentaire. M. Vega, Benita, le docteur, Lydia, même tante Hilda. La dentelle me grattait, mais je ne l'ai jamais dit à personne. Pendant mon témoignage, j'étais obligée de passer les doigts dans le col pour m'assurer que des bestioles ne grouillaient pas sur ma peau. Jamais Tessie n'aurait porté cette robe dans la vie. « Il faudrait que l'ourlet arrive juste au-dessus du genou pour que le jury voie bien son attelle à la cheville. Pas trop sexy. Elle va la garder, l'attelle, hein ? On peut cintrer la taille pour souligner qu'elle n'a toujours que la peau sur les os ? La couleur lui donne un teint un peu jaune, mais je crois que c'est bien. »

— Je ne voulais pas vous rendre la tâche plus difficile.

La voix de Terrell me ramène au présent. Il sourit.

— Je ne suis pas très beau à voir.

Un garde secoue les barreaux dans son dos.

— Faut y aller, Terrell. On ferme plus tôt.

— Un homme va mourir, ce soir, m'informe Terrell d'un ton neutre. Le couloir de la mort est toujours très, très tendu quand une exécution se prépare. C'est la deuxième ce mois-ci.

Il se lève tout en continuant de parler dans le combiné. Son large corps emplit la vitre de séparation, plus rond et souple que je ne l'avais imaginé.

— Il vous a fallu un sacré cran pour venir ici, Tessie. Je sais que vous êtes bloquée dans cette affaire. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. À ma mort, laissez tout ça derrière vous.

Mon ventre se met à s'agiter, pris d'une soudaine panique. *Cette fois ça y est.*

Les mots débordent de ma bouche, dans un afflux désespéré :

— Je témoignerai à nouveau s'ils vous accordent un appel. Bill est un avocat exceptionnel. Il croit vraiment qu'il y a… de l'espoir. Surtout maintenant, avec les résultats d'ADN sur le cheveu roux. Ce n'est pas le mien, évidemment.

Je repousse une mèche égarée derrière mon oreille.

Terrell n'ignore rien de tout ça. Il vient de passer une heure avec Bill. Celui-ci n'est pas bien loin, il termine de rédiger la requête d'habeas corpus sur son ordinateur portable. Toutes les autres démarches sur lesquelles il comptait pour soutenir l'appel ont échoué.

— Oui, Billy est un bon petit gars. Jamais croisé un type à ce point guidé par le Seigneur et qui n'y croit pourtant pas le moins du monde. J'ai encore un peu de temps pour le convertir.

Terrell m'adresse un clin d'œil.

— Prenez soin de vous, Tessie. Et laissez tout ça derrière vous.

Et il raccroche.

Je reste figée sur ma chaise en plastique. C'est comme si tout s'était scellé dans ce déclic du combiné. Le destin de Terrell. Le mien.

Il se penche vers moi et pose un doigt pile en face de ma cicatrice en forme de lune. Celle-ci se met à me lancer. Une Marguerite, qui insiste : « Il est trop beau pour être vrai, trop beau pour être vrai. »

La bouche de Terrell articule quelque chose. Je panique. Je n'entends rien à travers la vitre.

Il le répète une seconde fois, en détachant bien chaque mot :

— Vous savez qui c'est.

Bill ne voulait pas m'amener ici ce soir, mais je n'ai pas voulu en démordre. Nous nous trouvons à une centaine de mètres à peine de la fameuse chambre d'exécution, surnommée « the Walls », où, ainsi que me l'a appris Terrell il y a quelques heures, un homme va être mis à mort. C'est un vieux bâtiment administratif à l'ancienne, trop épuisé pour émettre des vibrations. Voilà plus d'un siècle qu'il assiste aux exécutions par la corde ou l'électricité, par arme à feu ou

empoisonnement.

À côté s'élève une petite maison blanche avec un barbecue soigneusement bâché sur la terrasse. De l'autre côté se trouve une église.

Terrell, dans sa cellule de l'unité Wynne, à quelques kilomètres de là, dans le couloir de la mort, s'apprête à poser son livre. Bill m'a expliqué que bien que sous stricte surveillance, et malgré l'extinction des feux, Terrell saura avant nous si l'exécution de ce soir a eu lieu.

Quand je demande comment, il se contente d'un haussement d'épaules. Les prisonniers ont leurs méthodes.

Des grêlons miniscules s'écrasent sur ma veste. Je remonte ma capuche. Nous ne serons pas autorisés à entrer. Nous ne sommes que des voyeurs.

Moi qui ai pourtant inspiré la poussière d'une tombe prématurée, je n'ai jamais rien senti d'aussi oppressant que le poids de cet air autour de nous ce soir. On a l'impression d'une usine à l'agonie crachant la mort, dégueulant des panaches de chagrin et de malheur, d'espoir et de fatalité. C'est l'espoir qui la fait fumer. Je me demande jusqu'où je devrais courir pour fuir ce nuage toxique. Où se situent ses limites impalpables ? À deux rues de la chambre d'exécution ? Un kilomètre ? Si je contemplais l'endroit depuis l'espace, recouvrirait-il toute la ville ?

Huntsville est un lieu mythique à propos duquel je m'étais trompée sur toute la ligne. Dans mon esprit, Huntsville se résumait à un unique lieu d'épouvante. Un gigantesque parallélépipède de béton au milieu de nulle part où l'État du Texas enferme les Choses qui méritent de mourir. Et où il se passe des trucs qu'on n'est vraiment pas obligés de savoir, à moins que ce ne soit sur grand écran, avec Tom Hanks.

C'est en tout cas ce que le père de Lydia, fan de Tom Hanks et adepte de la philosophie vengeresse du Deutéronome, nous avait toujours expliqué.

J'étais vraiment très mal renseignée. Huntsville, ce n'est pas une méga prison, mais sept établissements différents, disséminés dans toute la région. La chambre d'exécution, qui nous surplombe en cet instant dans la lumière déclinante, ne se situe pas du tout au milieu de nulle part.

C'est une bâtisse vieille de cent cinquante ans en brique rouge surmontée d'une horloge pour laquelle le temps s'est arrêté, au sens strict. Elle se dresse à deux rues de la vieillotte place du tribunal, en plein centre-ville. En ce moment même, des gens avalent des escalopes

de poulet panées et un fraisier dans le meilleur restaurant de la ville, d'où ils ont une bonne vue du seul lieu au Texas habilité à pratiquer la peine de mort.

Des policiers déroulent d'un air blasé leur ruban à l'avant de la prison. Nous nous trouvons à portée de voix d'un angle sans fenêtres du bâtiment où l'exécution aura lieu.

J'essaie de ne pas montrer à Bill à quel point toute cette efficacité prosaïque m'affecte. Ça m'a saisie tout de suite, à l'instant où il a garé sa voiture à proximité de l'enceinte pénitentiaire, interpellant la gardienne sur le toit pour s'assurer que c'était autorisé. « Pas de souci », a-t-elle répondu, comme si c'était un match de basket intercollèges qui se préparait.

Soutiens et opposants à la peine de mort se positionnent sagement de part et d'autre du bâtiment, séparés par quatre cents mètres – des combattants sur un ring qui jamais ne se rencontreront.

Tant de décence. Tant d'indécence. Tant de détachement.

Quelques Texas Rangers se tiennent à proximité, ils observent sans bouger la petite foule qui se rassemble peu à peu. Personne ne semble s'inquiéter d'éventuels remous. Deux équipes de télévision hispanophones s'installent pour des directs, le reste des médias apparaît sous forme de têtes noires dans un immeuble éclairé en face de la prison. Un groupe de femmes mexicaines, agenouillées devant un agrandissement du portrait du condamné, chantent en espagnol. Les deux tiers des membres des opposants à la peine de mort sont mexicains. Le dernier tiers est majoritairement composé de Blancs, âgés, résignés et calmes.

Ce soir, un ressortissant mexicain va être exécuté pour avoir tiré trois balles dans la tête d'un flic de Houston. Puis, dans dix-neuf jours, ce sera au tour de Terrell. Après lui, un type qui a défoncé le crâne de sa livreuse de pizza avec une batte de base-ball et un homme qui a participé au viol en réunion et au meurtre d'une handicapée mentale sur une route de campagne. Et ainsi de suite, et ainsi de suite.

Toutes les cinq ou dix minutes, des Blue Knights passent devant nous sur leurs Harley. Ces « chevaliers bleus » sont d'anciens agents de police assoiffés de vengeance, qui ne seraient pas opposés à l'idée d'appuyer eux-mêmes sur la seringue, probablement. Je les regarde prendre place, côté soutiens, près de la chambre d'exécution. Policiers et gardiens reprennent soudain vie et leur font signe d'aller stationner un peu plus

loin.

— Tu es sûre de vouloir rester là ? me demande Bill, une fois de plus.

Nous naviguons dans cette sorte de no man's land qui existe entre les deux camps.

— Je ne suis pas certain que ça ait un intérêt, insiste-t-il.

Bien sûr que si. Le problème, c'est que je ne sais pas ce que je crois. Je sais simplement ce que je veux croire.

Cependant, je garde ça pour moi. Moins il y a d'émotion, mieux c'est. Nous avons opté, lui et moi, pour une *détente*[1] gênée dès l'instant où je l'ai appelé pour le supplier de m'emmener avec lui à Huntsville rencontrer Terrell. J'ai promis de ne pas tomber dans les pommes. Mes yeux dérivent vers le trottoir opposé où un homme tient une bougie de Noël factice, fonctionnant avec une pile. Il est adossé à une barrière métallique derrière laquelle le panneau d'une station-service annonce aux prisonniers fraîchement libérés qu'ils peuvent encaisser leur chèque *ici*. Il est confortablement coincé entre deux femmes arborant la mine paisible des bonnes sœurs et deux hommes ; tous semblent avoir largement dépassé la soixantaine.

Bill suit mon regard.

— C'est Dennis. Il est toujours fidèle au poste. Parfois il arrive même qu'il soit le seul présent.

— Je croyais qu'il y aurait davantage de monde. Où sont-ils, tous ceux qui hurlent sur Facebook ?

— Sur leur canapé. En train de hurler.

— Quand est-ce que ça commence ?

— L'exécution ?

Il jette un coup d'œil à sa montre.

— Il est 20 heures. Probablement d'ici un quart d'heure. En général, ils prévoient ça à 18 heures et c'est terminé à 19. Il y a eu un délai ce soir, à cause d'une requête en appel de dernière minute, la cour fédérale a dû statuer sur une potentielle déficience mentale du condamné.

Il désigne l'autre côté de la rue.

— Dennis et ce noyau dur de quatre militants viennent là pour une sorte de veillée plus qu'en protestation. C'est vrai, au point où on en est, les dés sont déjà jetés. Dennis, c'est celui qui reste toujours jusqu'à la fin, même dans ces cas assez rares où les appels se prolongent jusqu'à minuit. Il attend que la famille de la personne exécutée ait quitté la

prison. Il tient à ce qu'ils sachent qu'ils ne sont pas abandonnés.

Je l'imagine – un père Noël maigrelet, sa bougie, seul dans son coin, près d'un panneau stop, dans la nuit.

— La femme au mégaphone s'appelle Gloria.

Il redirige mon attention vers les manifestants armés de pancartes dans la rue, étrangement silencieux. Pas de slogans.

— Elle aussi, c'est un pilier. En gros, elle croit qu'à peu près tous ceux qui sont dans le couloir de la mort sont innocents. Bien sûr, la plupart sont coupables de chez coupable. Cela dit, elle est très appréciée pour son engagement. Elle va bientôt commencer son compte à rebours.

— Où se trouvent les familles en ce moment ?

— Celle de la victime, pour les parents qui souhaitent y assister, est déjà à l'intérieur de la prison. Les proches du condamné, dans l'immeuble d'en face. J'ai entendu dire que Gutierrez avait demandé à sa mère de ne pas venir. Le témoin présent pour lui traversera la rue accompagné de quelques journalistes dès lors que tous les appels auront été rejetés. C'est le signe.

Il guide mon regard vers le bâtiment surmonté de l'horloge, où monte un escalier.

Un jeune reporter de télévision en costume bleu flambant neuf et cravate lavande criarde, sûrement du plus bel effet à l'écran, a fait son apparition sur ma droite. Il écrase son micro dans la figure d'une femme brandissant une pancarte qui traite le gouverneur de tueur en série. L'éclairage de la caméra projette sur leurs visages, à l'un et à l'autre, une lumière sinistre.

Les épaules voûtées de la manifestante montrent tous les stigmates de l'arthrite. Ce qui ne l'empêche pas de porter des santiags rouges. Avec son accent traînant, elle balance ses réponses au journaliste sur un ton un peu cynique, comme si elle en avait déjà vu des centaines dans son genre. « Oui, autrefois, les lumières dans toute la ville baissaient d'intensité à chaque fois qu'un prisonnier était électrocuté. Oui, la foule présente ici est tout à fait habituelle. Oui, le plus grand cirque, ça a été pour l'exécution de Karla Faye Tucker, parce que c'était une femme. Il y avait même un magasin sur la place qui avait fait sa pub en parlant de "prix mortels". »

Le reporter l'interrompt brusquement.

Bill me donne une petite bourrade à l'épaule. Gloria a levé son mégaphone.

Des ombres traversent la rue. Les grêlons tombent toujours du ciel.

L'air soudain se met à vibrer du rugissement d'une centaine de tigres en colère, si fort, si furieux que l'onde de choc fait trembler mon cerveau, la plante de mes pieds, le creux de mon ventre.

Le bruit de tonnerre couvre le décompte de Gloria dans son mégaphone et l'hymne entonné par les femmes, dont les bouches continuent cependant de s'ouvrir et de se fermer comme celles d'oisillons affamés.

Les Blue Knights font vrombir leur moteur à l'unisson, pour qu'il puisse entendre.

Tuez-le.

---

1. En français dans le texte.

Septembre 1995

LE PROCUREUR VEGA : Voudriez-vous énoncer votre identité complète pour le greffier ?
M. BOYD : Ural Russell Boyd. Les gens m'appellent You-All. Depuis l'époque où je jouais au basket au lycée. Les pom-pom girls en avaient fait un de leurs slogans.
LE PROCUREUR VEGA : Par quel nom préférez-vous que je vous appelle aujourd'hui ?
M. BOYD : You-All, c'est bien. Je suis un peu nerveux.
LE PROCUREUR VEGA : Ne vous inquiétez pas. Vous vous débrouillez très bien. Vous êtes propriétaire d'un terrain de cent soixante hectares situé approximativement à vingt-cinq kilomètres au nord-ouest de Fort Worth, c'est exact ?
M. BOYD : Oui, monsieur. Il appartient à ma famille depuis soixante ans. Mais tout le monde continue à parler du domaine des Jenkins.
LE PROCUREUR VEGA : Pourriez-vous nous raconter ce qui s'est passé le matin du 23 juin 1994 ?
M. BOYD : Oui, monsieur. Harley, mon chien, avait disparu. Nous étions censés démarrer très tôt pour aller chasser les oiseaux. Comme je ne le trouvais pas, je suis parti avec Ramona.
M. LINCOLN : Ramona, qui est… ?
M. BOYD : Le cheval de ma fille. C'était celui qui avait le plus envie d'une balade ce jour-là.
M. LINCOLN : Et que s'est-il passé après ça ?
M. BOYD : Presque aussitôt, j'ai entendu Harley hurler à la mort près du pâturage à l'ouest. Je me suis dit qu'il avait peut-être croisé une vipère cuivrée. J'ai déjà eu des problèmes avec ces serpents.
LE PROCUREUR VEGA : Vous vous êtes dirigé vers lui ?
M. BOYD : Oui, monsieur. Maintenant qu'il s'était mis à aboyer, il ne

voulait plus s'arrêter. Je crois qu'il a dû sentir la vibration des sabots de Ramona, il a dû nous sentir arriver. C'est un chien très intelligent.

M. LINCOLN : Quelle heure était-il, environ ?

M. BOYD : 4 h 30 du matin environ.

M. LINCOLN : Il vous a fallu combien de temps avant de retrouver Harley ?

M. BOYD : Dix minutes. Il faisait nuit. Il se trouvait tout au bout du domaine, à un peu moins d'un kilomètre de l'autoroute. Il montait la garde.

LE PROCUREUR VEGA : Que veillait-il ?

M. BOYD : Deux filles, mortes. Je ne savais pas qu'une des deux était vivante. Elle n'avait pas l'air vivante.

LE PROCUREUR VEGA : Voudriez-vous décrire au jury ce que vous avez vu exactement quand vous êtes arrivé devant la tombe ?

M. BOYD : D'abord, j'ai braqué ma lampe torche sur Harley. Il était à plat ventre dans un fossé rempli de fleurs. Il ne bougeait pas. Au début, je n'ai pas vu la main parce qu'il avait le museau dessus. J'ai compris que c'était une main de fille à cause du vernis bleu. Monsieur, j'aimerais faire une petite pause.

LE PROCUREUR VEGA : Certainement.

M. BOYD : *(inaudible)*…

LE PROCUREUR VEGA : Prenez tout le temps qu'il vous faut.

M. BOYD : Ça a été un moment terrible. Ma fille ramasse souvent ces fleurs-là. Et je n'avais pas vérifié si elle était bien dans son lit avant de partir.

18 jours avant l'exécution

Pendant que Bill et moi attendions la mort de Manuel Abel Gutierrez, une petite pluie verglaçante avait transformé l'autoroute censée nous ramener à la maison en un ruban de glace miroitante. Le genre de tempête dont les habitants du nord du pays se moquent sur Facebook en postant une photo d'un verre de glaçons renversé sur le trottoir, censé provoquer la fermeture des écoles, ou encore un dessin humoristique montrant un énorme carambolage consécutif à l'arrivée d'un malheureux et unique flocon. Ce serait drôle si deux millimètres de verglas n'étaient pas si dangereux au Texas.

Après six minutes sur l'I-45, Bill avait annoncé qu'il n'avait pas l'intention de faire les quatre heures de trajet en mode patinage et rebroussé chemin. Nous voilà donc coincés dans un château de style victorien, à deux rues de la chambre d'exécution et de son nuage en voie de dissipation. Nous avons eu de la chance que Mme Munson, la propriétaire de quatre-vingt-sept ans de ce bed & breakfast, ait décroché son téléphone à 23 h 26. Tous les hôtels aux abords de l'autoroute étaient plus que complets, leurs parkings bondés de voitures aussi givrées que des oranges.

Bill fait couler l'eau dans sa chambre. Le bruit traverse le mur et se faufile sous notre porte communicante. Mme Munson nous avait précisé à trois reprises, en nous guidant dans l'escalier, que la plomberie avait été rénovée et le chauffage central installé, sans doute pour justifier sa note de trois cents dollars par personne. Je m'enfonce doucement sur le lit, fais courir mes doigts sur les coutures serrées de la courtepointe à motif de tulipes rouges et jaunes. J'ai envie de rassurer Mme Munson, son gîte vaut jusqu'au dernier dollar.

Lydia aurait adoré cette chambre aux pimpants murs jaune citron, dont la coiffeuse est décorée de portraits de défunts aux visages sévères.

La lampe au pied de métal et abat-jour à franges dorées qui luit tel un tout petit feu de cheminée. Les grêlons qui cliquettent contre la fenêtre, comme des dents qui claquent.

Allongée sur ce lit, inspirée par la robe de mariée ancienne qui flotte dans l'armoire et les ombres alentour, Lydia aurait inventé des histoires d'amour maudit et de fantômes. Et la nuit aurait filé, aventure éblouissante, splendide. Nos imaginations ainsi à nouveau réunies, nous aurions retrouvé notre jeunesse – avant les monstres et les paroles dévastatrices.

Un petit coup se fait entendre à la porte qui sépare la chambre de Bill et la mienne.

— Entre, dis-je aussitôt.

Sur le seuil, il hésite, il est vêtu d'un jean et d'un tee-shirt qui devait être celui qu'il portait sous sa chemise.

— J'ai trouvé deux brosses à dents dans l'armoire à pharmacie de ma salle de bains. Tu en veux une ?

Je descends du lit et m'approche.

— Merci, dis-je en prenant la bleue, lui laissant la jaune. J'aurais volontiers bu un verre de vin, aussi. Ou bien une tequila.

— Je ne crois pas pouvoir trouver ça dans ma salle de bains. Mais je vais me chercher une bouteille d'eau au distributeur dans l'entrée. Tu en veux une ?

— Oui, merci.

Il disparaît dans sa chambre avant que j'aie le temps de lui proposer d'utiliser ma porte vers le couloir. Nous faisons preuve de la plus grande politesse. Un peu plus tôt dans la soirée, avant de nous diriger vers le lieu de l'exécution, Bill avait, d'un clic, envoyé la requête d'habeas corpus à la cour fédérale. Le document mettait en avant la piètre expertise scientifique qui avait prévalu à l'époque sur le cheveu roux, dont l'ADN ne correspond pas au mien, le nombre accablant d'identifications défectueuses par des témoins. Bill avait également joint une déclaration de ma part, seule victime en vie du tueur des Marguerite aux yeux noirs, qui estimait que celui-ci la surveillait encore à ce jour et accepterait de témoigner dans ce sens.

Il n'était nulle part fait mention de l'apparition des marguerites jaunes dans un jardin, d'un livre de Poe dans celui de Lydia, ou d'une dent extirpée d'un vieux carton.

J'ai regretté, plus d'une fois, de ne pas avoir gardé le petit poème

malsain déterré sous ma cabane, mais voilà, je l'avais déchiré en mille morceaux et jeté à la poubelle avec le flacon de médicaments dans lequel je l'avais trouvé. Il aurait peut-être été impossible de récupérer de l'ADN ou des empreintes digitales sur le papier ou le plastique tant d'années après, mais au moins cela aurait constitué une preuve tangible que je n'inventais rien.

La requête de Bill est très loin de ce qu'il voulait apporter au dossier, mais il espère que cela suffira au juge pour lui accorder une audience. Il espère aussi que Jo dénichera du nouveau sur les os d'ici là.

Bill est de retour avec les bouteilles d'eau.

— Tiens, tu as le câble, toi aussi, remarque-t-il. Cela dit, ce n'est pas simple d'arriver à voir l'écran avec des colonnes de baldaquin grosses comme des arbres. Tu as réussi à joindre Lucas ?

— Tout va bien. Il gère. Charlie dort.

— Je peux m'asseoir une seconde ?

— Bien sûr.

Il approche la chaise qui se trouve à côté de la coiffeuse, s'installe sur son assise en tapisserie brodée de roses. Je reprends quant à moi ma place à l'angle du lit.

— L'autre jour, tu m'as demandé s'il restait de l'espoir, commence-t-il. Après aujourd'hui… je crois qu'il vaut mieux que je sois honnête avec toi. Le plus probable est que Terrell sera exécuté. Il est à bord d'un train fou. Je sais que la journée a été éprouvante. Ta rencontre avec Terrell. L'exécution. Peu importe ce que tu penses de la peine de mort. Il y a cinq ans, j'en étais moi-même un fervent supporter, et de quelque côté qu'on se place, c'est tout simplement atroce.

Je n'en reviens pas de l'entendre me faire cet aveu. Je n'imaginais pas qu'il ait jamais eu le moindre doute.

— Il s'est produit deux événements qui m'ont fait changer d'avis. D'abord, une révélation et, en tant qu'avocat, tu te sens un peu con de ne pas t'en être rendu compte plus tôt : jamais aucun riche blanc n'est condamné à mort. Et l'autre moment important, c'est ma rencontre avec Angie. Elle m'a emmené voir des personnes qui se trouvaient dans le couloir de la mort. Des coupables, comme celui qui, drogué à la méthamphétamine, s'est introduit dans un jardin et a descendu une petite vieille en fauteuil roulant pour pouvoir entrer chez elle et lui piquer son sac à main. Angie estimait que je ne pourrais jamais être à la hauteur de ce qu'elle attendait dans ce boulot tant que je n'aurais pas

compris qu'il ne s'agissait pas de prouver l'innocence de ces gens. Il fallait que je sois engagé à cent pour cent, quoi qu'il arrive. Que je comprenne que ces condamnés à mort étaient des êtres humains qui s'étaient rendus coupables d'actes effroyables, certes, mais que cela ne voulait pas forcément dire qu'ils étaient effroyables en tant que personnes. Les hommes que j'ai rencontrés dans le couloir de la mort ne sont plus les mêmes qui ont commis ces crimes. Ils sont sobres. Ils ont découvert la religion. Ils se repentent. Ou bien sont devenus complètement dingues.

Il s'adosse à sa chaise.

— Et de temps à autre, pas souvent, ils sont innocents.

Je me demande depuis combien de temps il a préparé ce laïus et pourquoi il a choisi ce soir pour m'en faire part.

— Je ne sais pas trop où j'en suis, à propos de la peine de mort, dis-je. Je n'en suis… juste… pas là.

J'ai des promesses à tenir.

— Et à propos de Terrell ? s'enquiert-il.

— Je ne peux pas parler de Terrell.

Il hoche la tête.

— Je te laisse te coucher.

À l'instant où il referme la porte derrière lui, je n'ai qu'une envie, faire disparaître toute cette journée sous une bonne douche. J'entre dans ma salle de bains au style rétro mais à l'équipement moderne, me déshabille, abandonnant mes vêtements sur un meuble. Je redoute déjà de devoir les renfiler demain matin. Ils sont imprégnés de l'odeur de la mort. Mais je n'en ai pas d'autres dans mon sac à dos – il ne contenait que deux barres de céréales, une bouteille d'eau et une bobine de soie ainsi qu'une aiguille pour m'essayer à la dentelle. À la dernière minute, j'avais également ajouté le compte rendu de mon témoignage, surtout au cas où Bill m'aurait demandé si je l'avais lu. Ce que je n'avais pas fait. J'avais ouvert l'enveloppe, sorti les papiers, et les avais aussitôt remis à l'intérieur.

J'écarte le rideau de douche, tourne le robinet. Immédiatement, l'eau coule chaude et douce. Je me lave soigneusement à trois reprises avant de reposer le pied sur le carrelage blanc et lisse puis de passer à contrecœur ma culotte du jour et ce débardeur en coton blanc, cette couche supplémentaire dont j'avais pensé, à tort, qu'elle serait efficace contre le froid hivernal. Je me sèche la tête avec une serviette, créant

une frénésie de boucles, trop fatiguée pour utiliser le coûteux sèche-cheveux à ma disposition.

Je me glisse entre les draps froids en frissonnant, essayant de ne pas penser à cette mère en deuil qui s'est précipitée à la morgue ce soir. Espérant pouvoir toucher pour la première fois depuis des années le corps de son fils assassin, alors qu'il était encore chaud.

4 h 02, mes yeux s'ouvrent d'un coup. J'inspire une grande bouffée d'air, comme si on venait de tenter de m'étouffer à l'aide d'un oreiller.

Lydia.

Une lumière froide se faufile par la fenêtre. La tempête hivernale, assoupie.

Mon esprit, à cent à l'heure. Il file vers Charlie, en sécurité à la maison, enroulée dans sa couette. Je la vois en train de respirer doucement, inspiration, expiration, je cale mon souffle sur le rythme du sien. Il file vers Lydia, plaquant le sac en papier contre mon visage après la course, m'ordonnant de respirer, ce que je fais. J'inspire, j'expire.

Lydia, Lydia, Lydia. Elle a envahi cette chambre. La Lydia d'autrefois, celle qui prenait mon pouls, puis l'autre, qui cherche à tout prix à sortir de l'enveloppe de Bill, dans mon sac à dos.

Suis-je juste passée à côté des indices ? J'ai toujours, toujours défendu ma meilleure amie. Même mon grand-père, un inconditionnel de son imagination débordante, n'était plus très sûr.

Il m'avait un jour demandé :

« Qu'est-ce qui te plaît chez Lydia ?

— Elle est vraiment unique, avais-je répondu, un peu sur la défensive. Et loyale. »

Elle avait changé, le mois précédant le procès. La Lydia d'autrefois se moquait du soutien-gorge push-up de Wonderbra. Elle plaquait ses mains sous ses seins pour les faire pigeonner et imitait la campagne d'affichage montrant Eva Herzigova. Genou en dedans, mains sur les hanches, poitrine en avant, elle lâchait avec langueur : « Regardez-moi dans les yeux… j'ai dit dans les yeux… »

Mais la nouvelle Lydia avait acheté un Wonderbra et elle le portait. Elle se plaignait que les garçons du lycée ne voulaient « rien d'autre qu'une feuille blanche sur laquelle poser leur crayon ». Ses notes avaient chuté. Elle avait renoncé aux sodas et aux galettes de pommes de terre au fromage et, pire que tout, elle avait mis un terme à son incessant et

encyclopédique bavardage. Je savais que j'aurais dû la presser de questions, mais j'étais prise au piège dans ma tête.

La Lydia d'autrefois gardait tous mes secrets.

La nouvelle les répétait au monde entier.

Je suis debout à côté de son lit. Les couvertures forment comme une congère plissée, comme si la neige traversait le plafond. Bill est allongé dos à moi. Son buste se soulève, lentement, régulièrement.

Ça ne me ressemble tellement pas, je songe en me débarrassant de mon tee-shirt, qui tombe sans un bruit sur le sol. Je ne joue pas. Je ne suis pas impulsive. Je ne suis pas ce genre de fille. J'écarte l'édredon et je me glisse dessous. Je plaque ma peau nue contre la chaleur de son dos. Sa respiration s'arrête. Il attend quelques lourdes secondes avant de se retourner pour me faire face. Laissant quelques centimètres entre nous.

— Hé…, dit-il.

Il fait trop sombre pour que je parvienne à lire son expression.

C'était une erreur. Il est déjà passé à autre chose. Il va me repousser.

Au lieu de ça, son doigt vient caresser ma joue, celle qui n'a pas de cicatrice. Je me rends soudain compte que mon visage est mouillé.

— Ça va ?

Sa voix, rauque. Il fait preuve de galanterie, m'accorde une dernière chance de m'échapper, moi qui pourtant m'offre nue dans son lit.

— Je ne suis pas ce genre de fille.

Je m'approche. Chatouille son oreille de ma langue.

— Dieu merci, répond-il avant de m'attirer à lui aussitôt.

Le cri de détresse d'un oiseau fend le silence et me réveille en sursaut. Sa supplique haut perchée provient d'une branche près de la fenêtre. Pourquoi le monde autour de moi est-il glacé ? Où sont passés les gens ?

Je m'extirpe du lit, quittant la délicieuse chaleur du corps de Bill. Sa respiration régulière.

Je referme la porte entre nos deux chambres, de retour de mon côté. Je me repasse les moments intimes que je viens de vivre. Ce que je ne ferais pas à moins d'être amoureuse. Comment pourrai-je être jamais certaine qu'il est attiré par moi et non par l'éclat scintillant des Marguerite aux yeux noirs ?

Mon blouson rouge semble une goutte de sang suspendue à la poignée du placard. Une fleur fraîche, une orchidée blanche, trône dans un soliflore, pourtant personne n'était au courant de ma venue. La jeune femme dans le cadre ancien sur la coiffeuse me fixe avec froideur, comme si je n'avais rien à faire chez elle.

Ce n'est qu'une jeune fille, elle doit avoir l'âge de Charlie. Une tresse épaisse, probable source de migraine, lui ceint la tête. Je l'imagine coiffée de nattes plus lâches, légèrement maquillée du fard à paupières MAC de Charlie. Je m'empare du cadre et le retourne.

Mary Jane Whitford, née le 6 mai 1918, décédée le 16 mars 1934, des suites d'un accident de carriole, un repris de justice qui rôdait dans les champs de canne à sucre ayant effrayé son cheval.

Une attraction pour touristes. Comme moi.

Il est logique que Lydia me soit apparue ici, dans cette pièce où une jolie fille aux cheveux tressés me rappelle qu'on n'a pas toujours le choix.

Pour ma part, j'ai manqué de mourir sur l'I-45, à mi-chemin entre Huntsville et Corsicana. Quelle fin ironique – l'unique survivante du tueur des Marguerite aux yeux noirs fauchée par un poids lourd rempli de pâtisseries industrielles. Le routier, à une trentaine de mètres devant nous, ayant mal négocié une plaque de verglas, son camion s'est retrouvé en travers de la chaussée. Si le dérapage avait été une discipline olympique, le type aurait été champion. Durant les six secondes qu'a duré notre glissade en direction d'une image géante de donut saupoudré de confettis roses qui ornait la remorque, je me suis répété en boucle : Dire que tout ça va se terminer aussi bêtement.

Après coup, j'ai dû totalement revoir ma position concernant les BMW. Ce n'est pas pour rien que leurs conducteurs arborent ce petit air supérieur.

Lucas m'ouvre sans que j'aie besoin de sortir ma clé. Heureusement, car je ne me souviens plus du nouveau code de sécurité qu'il m'a forcée à choisir, et malheureusement, car Bill attendait dans l'allée pour s'assurer que je rentrerais sans problème. Je me retourne pour lui faire au revoir de la main, mais il a déjà enclenché la marche arrière. J'espère qu'il m'a crue quand je lui ai dit que je ne couchais pas avec Lucas.

Le petit déjeuner au bed & breakfast s'était déroulé dans une certaine gêne. Installés face à face à une table dressée

cérémonieusement, avec verres en cristal et argenterie, nous avons écouté Mme Munson deviser sur le travail d'orfèvre des prisonniers, qui avaient sculpté le buffet. Cependant la plus irrésistible des œuvres d'art se trouvait sur la table : des pancakes surmontés d'un éventail de fraises fraîches et d'un nuage de sucre glace que nous avait servis la fille de Mme Munson.

Bill était peut-être fâché de s'être réveillé seul dans son lit. Plus tard, dans la voiture, nous avons chacun attendu que l'autre évoque ces trente minutes d'intimité. On aurait presque cru un rêve, provoqué par cette maison qui n'était plus que l'ombre de ce qu'elle était autrefois – plus personne ne se mariait aujourd'hui sur son gazon, ni ne donnait naissance dans ses lits, ni ne gisait mort dans un cercueil installé au salon. Pourtant, je sens encore les doigts de Bill sur ma peau.

Après qu'il a réussi à éviter cet accident, le silence embarrassé dans l'habitacle est devenu plus envahissant encore. Bill semblait comme épuisé par toutes ces vies qu'il lui revenait de sauver en permanence.

Distraite par tant de soucis sentimentaux, portant toujours la mort comme un manteau et encore fébrile d'avoir manqué de peu d'être moi-même transformée en pancake, je ne remarque pas tout de suite l'expression de Lucas.

— Bienvenue chez toi.

Il a l'air mal à l'aise. Il retire le sac à dos de mon épaule avant même que j'aie fait les quelques pas qui me mènent au salon.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Quelqu'un a fuité l'information… ton… impression… que le tueur des Marguerite aux yeux noirs a planté des fleurs pour toi au fil des années. Quelques experts bidon commencent à embrayer à la télé sur ta santé mentale. Une photo toute sombre circule sur laquelle on voit une femme avec une pelle à côté de la vieille maison victorienne où tu habitais, avant. C'est censé être toi. Bon, en fait c'est bien toi, mais on ne te reconnaît pas vraiment.

— Quand est-ce que tu as appris ça ?

— Tu ne veux pas t'asseoir ?

— Je viens de passer des heures assise.

Lucas me dévisage avec attention, puis explique :

— Charlie m'a averti par SMS. Ça fait le buzz sur Twitter et Instagram.

— Merde. Merde, merde, merde.

Il hésite.

— J'ai dû couper la sonnerie de ton téléphone. D'ailleurs, pourquoi tu gardes une ligne fixe ?

— Est-ce qu'on peut discuter de ça à un autre moment ? Ça n'a pas grande importance, si ? Terrell va être exécuté. Impossible d'épargner Charlie et je suis sur les rotules.

Je me trouve au-devant de l'îlot central, dans la cuisine, où Lucas a déposé le courrier. Il se tient derrière moi, il me masse les épaules. Prévenant. Inquiet. Mais ça ne m'aide pas. Ses doigts pétrissent la mort qui colle à mes vêtements et la font pénétrer dans ma peau.

Je m'écarte, en m'évertuant à ne rien laisser paraître.

— C'est quoi, ça ?

Je pose la main sur un colis ouvert, à côté duquel je découvre un livre de poche neuf.

— C'est arrivé par la poste hier, Charlie l'a déballé, parce qu'elle croyait que c'était son exemplaire de *Catch 22*. Apparemment, elle t'avait demandé de le commander pour l'école il y a une semaine.

— J'ai oublié. Je ne l'ai pas commandé, ni aucun autre bouquin d'ailleurs.

— Pourtant, le paquet est à ton nom.

Il le retourne pour me montrer.

— Où est la facture ?

Je regarde fixement la couverture du livre. L'image floue d'une créature mi-esprit mi-femme qui s'élève au-dessus d'une mer démontée. *Un magnifique fantôme*, par Rose Mylett.

Rose Mylett. Ce nom est vaguement associé dans mon esprit à quelque chose de déplaisant.

Lucas tire un morceau de papier du carton.

— Tiens, voilà le reçu. Ça a l'air d'être un cadeau, il y a un message. « J'espère que ça te plaira. » Rien d'autre.

J'espère que ça te plaira. Des mots banals qui sont autant d'araignées courant sur mon dos.

— Ça va ? s'enquiert-il.

— Bien sûr, dis-je d'un ton neutre. Ce n'est qu'un livre. Un cadeau. Bon, je vais me changer.

— Un dernier truc. Ta copine Jo est passée en coup de vent. Il faut que tu l'appelles. Son pote géochimiste vient en ville, celui qui bosse sur les os des Marguerite. Elle veut que tu le rencontres. Et sinon, tu sais, la

dent qu'on a trouvée dans le jardin de ton grand-père ? C'est celle d'un coyote.

Plus que vingt minutes avant que Charlie rentre de l'école. Un peu plus avant que réapparaisse Lucas, parti en quête de *Catch 22* et d'un café à boire avec « une nouvelle connaissance » – nom de code pour « femme », chez lui.

Pas le temps de me sécher les cheveux. Je resserre la ceinture de mon peignoir, fouille dans le tiroir de Charlie à la recherche d'une bonne grosse paire de chaussettes et me plante sur son lit défait avec mon ordinateur portable, qui en mon absence avait apparemment trouvé refuge entre ses draps.

Je me sens survoltée, requinquée par la douche et la certitude que les mots Rose Mylett ont une signification. Ce nom, qui résonne avec insistance dans ma tête, me paraît plus essentiel que mon passage express sur Twitter sous mon pseudo la Faucheuse, pour voir où en est le buzz, ou mon coup de fil à Jo pour m'entendre raconter les derniers efforts, aussi vains que les précédents, pour tirer des noms de la poussière. Ces os sont vraiment récalcitrants.

J'obtiens un résultat immédiat. La première Rose Mylett que fait apparaître mon moteur de recherche n'est pas du tout auteure de polars. L'image qui surgit sur mon écran n'est pas celle, retouchée sur Photoshop, d'une romancière tentant de paraître aussi belle qu'intelligente, et dix ans plus jeune que son âge.

La Rose Mylett en question est morte depuis belle lurette. Assassinée en 1888. Victime présumée de Jack l'Éventreur. Une prostituée aussi, connue sous les noms de Catherine, Lizzie la Soûlarde et la Belle Alice. Lorsqu'elle a été découverte, elle était vêtue d'un tablier lilas, d'un jupon de flanelle rouge, de bas à rayures bleues et rouges, et portait une marque de strangulation autour du cou.

Pendant une seconde, j'ai à nouveau quatorze ans, je suis au deuxième rang, et, tout en me passant du baume rose sur les lèvres, j'écoute Lydia nous raconter la vie de Jack l'Éventreur, un exposé qui avait fait faire des cauchemars à la moitié de la classe.

Au présent, mes doigts continuent de s'agiter sur la souris. Ils filent à la page suivante, et quatre liens plus bas je tombe sur *Rose Mylett, auteure.* « Ce qu'Elizabeth Bates tente de nous dire sur son meurtre, cinquante ans après. » *Un magnifique fantôme*, le bouquin qui trône en ce

moment même dans ma cuisine. Je parcours rapidement le résumé. Le crime en question ne m'évoque rien – l'histoire d'une jeune femme de sang royal disparue au large des côtes du Devon durant sa lune de miel –, cent quatre-vingt-quatre critiques, 4,5 étoiles. Publié il y a cinq ans au Royaume-Uni. Cet écart de 0,5 avec la perfection suffirait à rendre Lydia dingue. Pas de biographie de l'auteure. Rose Mylett n'a d'ailleurs écrit aucun autre roman. Cependant, le site suggère poliment : « Si vous aimez cet auteur, vous aimerez peut-être aussi ces titres d'Annie Farmer et Elizabeth Stride. » Je lance aussitôt leur nom sur Google, bien que je sache déjà de qui il s'agit. Deux autres victimes de Jack l'Éventreur. Qu'elle est maligne, cette Lydia.

Car c'est forcément Lydia, non ? Qui m'envoie des fleurs. Me commande un livre, pour que j'aie le plaisir de le découvrir.

Toujours en vie, alors. Toujours en train de fourrer son nez dans les racines du mal. Chipant ses pseudonymes à de pauvres putains mortes. Gagnant son fric sur des chagrins atroces. Pour une raison que je ne m'explique pas, elle me cherche.

Pourquoi tu réapparais tout à coup, comme ça, Lydia ?

Je referme mon ordinateur avec brusquerie.

Ma fille ne va pas tarder.

Pendant quelques précieux instants, je savoure la bohème si propre à Charlie : le mur qu'elle a elle-même recouvert l'été dernier d'un tableau noir, sur lequel désormais sont griffonnés des citations de Stephen Colbert ou de très jolis graffitis réalisés par ses amis ; sa collection de décorations en forme de lune et d'étoiles punaisées au plafond à l'aide de fil de pêche ; l'assortiment de bougies diversement fondues alignées sur le rebord de sa fenêtre. Les trophées qu'elle entasse sur l'étagère la plus haute de son placard parce qu'elle ne veut pas qu'on la croie « vantarde ».

Je verse avec énergie la lessive dans la machine lorsque j'entends la clé tourner dans la serrure.

— Maman ?

— Je suis dans la buanderie !

Trois chocs sourds. Son sac à dos, qui entre en contact avec le sol. Une chaussure, puis l'autre. Qu'ils sont agréables, ces bruits !

Charlie passe ses bras autour de moi par-derrière juste au moment où je m'apprête à rabattre le couvercle de la machine sur ces vêtements qui ne me sembleront probablement plus jamais propres.

— Pourquoi il fait aussi froid dehors ? demande-t-elle.

Pas « Pourquoi faut-il que tu sois aussi cinglée ? ». Ni « Pourquoi es-tu ce genre de mère qui finit par se retrouver sur Twitter ? ». Je la serre plus fort.

— Tu m'as manqué, dit Charlie. Qu'est-ce qu'on mange ?

Elle me libère de son étreinte. Je décide de rajouter une pastille de détachant dans le tambour.

— Tu m'as manqué aussi. Je pensais te faire des croquedurs.

— Cool.

Les croquedurs, soit le raccourci pour des croque-monsieur béchamel aux œufs durs, le plat qui nous réconforte à tous les coups. Le blanc haché menu dans la sauce blanche servie sur des toasts surmontés d'une couche de jaune écrasé. Sel et poivre en quantité. Un petit soda pour faire descendre le tout. Tante Hilda me préparait ça une fois par semaine du temps où j'étais aveugle.

— Je suis désolée pour… aujourd'hui, dis-je.

— T'inquiète. Mes copains n'y croient pas. Ils vont répliquer par un contre-buzz. Tu peux nous faire du bacon aussi ? Hé, ne lance pas la machine, j'ai plein de fringues de volley à laver. Les filles n'ont pas arrêté d'oublier des tas de conne… de trucs toute la semaine, alors pour la peine, le coach nous a fait courir pendant des heures. Tout est crade. En plus, il y a une mère qui a pété un boulon, à cause d'une mycose que son fils a au pied. Du coup, des types habillés en tenue genre *Star Wars* sont venus désinfecter les vestiaires et maintenant tout le monde à l'école pue le produit W-C. Enfin, les mecs, eux, ils puent le produit W-C et le déo dégueu.

— Hm-hm, non, pas possible, dis-je. Ne t'inquiète pas, j'en ferai tourner une autre juste après.

— Mais elle est presque vide ! proteste-t-elle. Je vais chercher le reste tout de suite. Y a pas intérêt à ce que j'oublie quoi que ce soit demain. Avec l'équipe, on n'en peut plus de courir.

Elle s'est déjà déshabillée. Elle est là en soutien-gorge, culotte et chaussettes jusqu'aux genoux, la parfaite petite Américaine et son joyeux mélodrame. Il y a quatorze ans de cela, elle n'était qu'un adorable mini paquet rose au duvet roux envoyé à une toute jeune fille du nom de Tessie pour qu'elle accepte de continuer à vivre.

Je referme la machine avec autorité.

— Je ne veux pas que ces vêtements déteignent sur les tiens.

Je mens et je dis la vérité.

Je suis déjà en pyjama lorsque je pense à rappeler Jo. Elle décroche à la première sonnerie.

— Tessa ?

Elle a l'air d'avoir hâte de me parler.

— Désolée de ne pas vous avoir rappelée plus tôt.

— Pas de problème. J'ai eu Bill, il m'a raconté votre périple. Le verglas, le chagrin et tout ça sans tequila. Affreux. Vous pouvez passer à mon bureau demain ?

— Oui, bien sûr.

J'ai répondu vite, sans réfléchir, pourtant je n'ai qu'une envie, m'enfermer chez moi et ne plus jamais mettre le nez dehors.

— Je préfère vous briefer un peu avant qu'on se voie.

Les mots sortent avec précipitation.

— Il y a un détail que je vous ai caché parce que ça me semblait… un peu too much. Vous voyez ce que je veux dire ? Il y a une dizaine de jours, un de mes étudiants finissait de répertorier les restes des Marguerite trouvés dans les deux cercueils que nous avons exhumés. Il y avait énormément de détritus, comme vous pouvez l'imaginer. De la terre, de l'argile, de la poussière, des fragments osseux. Je voulais m'assurer que tout soit bien enregistré, surtout après qu'on a découvert qu'à l'époque le coroner était passé à côté de ce troisième fémur droit. D'ailleurs, on a examiné certaines des anciennes affaires de ce type et on a déjà repéré d'autres erreurs.

— Vous pouvez juste me cracher le morceau, Jo ?

— Mon étudiant a eu une intuition à propos d'un tout petit bout de cartilage. Je l'ai confirmée. Le cartilage provenait d'un fœtus. Une des deux victimes non identifiées était enceinte, le bébé était une fille. Nous venons de comparer l'ADN de Terrell à celui du bébé. Il y a 96,6 % de chances pour qu'il ne soit pas le père. Nous allons lancer l'ADN du bébé dans les différentes bases de données criminelles. On va peut-être décrocher quelque chose. Une nouvelle piste.

Bien sûr que l'ADN de Terrell ne correspond pas.

Je compte en silence. Six filles dans cette tombe. Merry et moi. Plus Hannah, ça fait trois. Deux autres séries d'os non identifiés. Et maintenant un petit bébé. L'une d'entre elles se réveille tout à coup dans ma tête, me rappelant, au cas où j'aurais oublié :

C’est moi qui détiens les réponses.

Septembre 1995

LE PROCUREUR VEGA : Tessie, pouvez-vous nous parler de l'éclat scintillant des Marguerite aux yeux noirs ?
MLLE CARTWRIGHT : Ce n'est pas facile à expliquer. Mon amie Lydia a eu l'idée d'appeler ça comme ça.
LE PROCUREUR VEGA : Faites de votre mieux. Vous pouvez peut-être commencer par nous raconter la fois où vous étiez dehors sous un gros orage et où votre père n'arrivait pas à vous convaincre de rentrer.
MLLE CARTWRIGHT : Je pensais que si je restais assez longtemps dehors, la pluie finirait par faire disparaître tout l'éclat scintillant des Marguerite aux yeux noirs.
LE PROCUREUR VEGA : Vous pouvez le voir, cet éclat scintillant ?
MLLE CARTWRIGHT : Non.
LE PROCUREUR VEGA : Et quand l'avez-vous remarqué pour la première fois ?
MLLE CARTWRIGHT : Le jour où je suis sortie de l'hôpital. Mais comme je vous le dis, je ne le vois pas. Pendant un moment, j'ai décidé que c'était dans mon après-shampooing. Ou dans le savon. Dans la lessive. J'en ai conclu que c'était la raison pour laquelle je n'arrivais jamais à le faire disparaître.
LE PROCUREUR : Et là, vous en avez, de l'éclat scintillant, sur vous ?
MLLE CARTWRIGHT : Un tout petit peu. La pire fois, c'était dans le parmesan que je mets sur mes spaghettis. J'ai vomi toute la nuit.

17 jours avant l'exécution

Pas d'os de Marguerite sur la table de conférence de Jo. Juste la malheureuse boîte de Kleenex marron. J'ai l'impression qu'on m'a enfoncé un clou dans le cœur.

Je craignais d'arriver en retard, mais de toute évidence les autres le sont plus que moi. La salle est vide, à l'exception des meubles, pourvu qu'on ne compte pas le requiem de douleur que le frère et la mère de Hannah y ont abandonné. S'il existait une lumière capable de révéler le chagrin et la colère, je suis prête à parier que ces murs seraient striés de graffitis à la Dalí. Exhalés non seulement par la famille de Hannah, mais aussi par tous les autres qui sont venus s'asseoir ici, en attendant que leurs êtres chers en soient réduits à entrer dans les cases étroites de la science.

Je me glisse sur la chaise où le frère de Hannah se tenait raide comme un piquet dans son uniforme il n'y a pas si longtemps, et durant quelques minutes, je m'efforce de ne pas penser.

La porte s'ouvre et tous débarquent dans la salle en même temps : Bill, le lieutenant Myron, Jo et son ami russe, le Dr Igor Aristov, le génie de Galveston.

« Igor, comme Igor Stravinsky », m'avait précisé Jo hier soir au téléphone, consciente que j'imaginerais d'abord, bien entendu, le fidèle serviteur bossu de Frankenstein, et non le compositeur du *Sacre du printemps*.

Cet Igor-là, d'ailleurs, n'est ni bossu ni dissimulé sous un capuchon noir, il n'a pas ces yeux blancs globuleux terrifiants. Il est grand et svelte, porte un pantalon en coton, un polo rouge. À l'angle de ses chaleureux yeux couleur noisette se dessinent de fines ridules qui s'arrêtent net. On aperçoit de discrets fils gris sur ses tempes.

Il traverse aussitôt la pièce pour me serrer la main en premier.

— Vous devez être Tessa. C'est un plaisir.

Cet accent onctueux doit donner envie à la plupart des femmes de l'entendre répéter leur nom encore et encore sans jamais lâcher sa main. Pas moi. Si j'ai consenti à être présente, c'est en signe d'apaisement vis-à-vis de Jo. Je n'ai pas envie d'entendre les peut-être et les si que va enfiler Igor. À moins que ce petit génie de laboratoire ne soit capable de nous pondre un miracle, c'est Bill que j'ai besoin d'écouter. Pour pouvoir accepter le destin de Terrell.

Le lieutenant Myron est la première à s'asseoir. Je me demande si j'ai l'air aussi à fleur de peau qu'elle.

— Prenez place, je vous en prie, invite Jo. Nous allons faire aussi vite que possible, Ellen a eu une nuit difficile.

— Un flic et sa femme, mariés depuis six mois, explique le lieutenant Myron. Il lui a tiré six balles dans la figure, une par mois de mariage. Allez-y, Jo.

Celle-ci hoche la tête. Ses mains s'agitent sans trouver nulle part où se poser. Je ne l'ai jamais vue à cran à ce point.

— En temps normal, j'expédie à Igor des échantillons des ossements réduits en poudre et il me renvoie les résultats par mail. Échange de jargon entre scientifiques, en somme. Mais aujourd'hui, j'ai tenu à ce que vous entendiez tout de sa bouche, au cas où un détail ou un autre viendrait vous titiller le cerveau.

Elle prend bien soin de ne pas me regarder. Il est assez clair que c'est mon cerveau qui a le plus besoin d'être titillé.

Igor s'est installé en bout de table.

— Je suis géochimiste. Expert en géologie médico-légale. Y en a-t-il parmi vous certains qui savent en quoi consiste, en gros, l'analyse isotopique ? Je vais tenter de rester aussi simple que possible, poursuit-il sans attendre de réponse. Je ferai référence aux différents sujets en les nommant Marguerite Un et Marguerite Deux. J'ai reçu des échantillons provenant du fémur de Marguerite Un et d'autres provenant du crâne et des dents de Marguerite Deux. J'ai également reçu un prélèvement d'un fœtus appartenant à Marguerite Deux. Je suis parvenu à déterminer que l'une de ces femmes a vécu la majeure partie de sa vie dans le Tennessee, et que la seconde venait, c'est une quasi-certitude, du Mexique.

— Quoi ?

L'étonnement de Bill fait monter d'un cran la tension dans la pièce.

— Comment est-il possible de savoir ce genre de choses ?

Igor pose sur lui un regard neutre.

— Nos os absorbent les marqueurs chimiques spécifiques au terrain où nous habitons. Certains gardent la même proportion d'éléments – oxygène, plomb, zinc, et cetera – durant des centaines de milliers d'années, remontant jusqu'à l'époque de la formation des rivières et des montagnes. Et puis, il y a également les marqueurs plus modernes. Il est très facile de savoir que Marguerite Un est américaine, et pas européenne, parce que l'Amérique et l'Europe utilisent des méthodes de raffinerie différentes pour l'essence au plomb.

— Nos os sont imbibés de toutes les saloperies qu'il y a dans l'air ?

Le lieutenant Myron s'avance sur sa chaise, soudain très intéressée.

— Notez, ajoute-t-elle, qu'il n'y a plus que du sans-plomb.

— Peu importe, répond Igor avec patience. Les résidus provenant de l'essence avec plomb, même si elle est interdite depuis des années, restent présents dans la terre et infiltrent nos os. Les marqueurs de Marguerite Un indiquent également qu'elle a vécu durant une partie non négligeable de sa vie à proximité de mines, sûrement près de Knoxville, dans le Tennessee. Je ne peux pas vous dire combien de temps exactement. Ni préciser où elle est morte. J'aurais peut-être pu si j'avais eu à ma disposition une côte. Ce sont des os qui grandissent continuellement, se refaçonnent et absorbent l'environnement. Nous nous en servons en général pour cerner où a vécu une victime les huit ou dix dernières années de sa vie. Comme, dans ce cas, beaucoup d'os ont été perdus, la tombe ne contient que des pièces de puzzle en vrac.

— Mexico. Le Tennessee, répète Bill, les yeux rivés sur le lieutenant Myron. Votre meurtrier pourrait bien être un voyageur. Or Terrell était un pantouflard.

— Ce n'est pas *mon* meurtrier.

Le sarcasme du lieutenant ne provoque aucune réaction chez Bill, qui tapote sur son téléphone pour compléter ses notes.

— Allons, laissez-le parler, intervient Jo.

— Ça ne me dérange pas, dit Igor. C'est plutôt excitant de sortir du labo pour une fois, à vrai dire. Et je suis ravi de faire votre connaissance, surtout vous, Tessa. Il est rare que je rencontre des victimes. Cela remet un peu… de vie dans ma science. Et cette affaire est particulièrement intéressante. Marguerite Deux et son fœtus m'en ont appris encore davantage. Ses os témoignent d'un régime alimentaire à base de maïs, et

on y trouve des traces de terrain volcanique. Si je devais me lancer dans des conjectures, je dirais qu'elle est née à Mexico ou tout à côté. Je suis d'accord avec les conclusions de Jo, qui lui donnent une petite vingtaine d'années à sa mort.

— Quoi d'autre ? demande Bill.

Igor plaque ses paumes sur la table.

— Il n'y avait qu'un seul crâne dans cette tombe, celui de Marguerite Deux. J'ai demandé à Jo de m'envoyer des prélèvements des dents, car cela nous permettra de déterminer une chronologie.

Sa voix, jusque-là au ton professoral, contenue, trahit une certaine excitation.

— C'est fascinant, ce que parvient à révéler cette science. Enfants, nous portons les objets à notre bouche. L'émail des dents absorbe la poussière. La première molaire se forme à l'âge de trois ans, elle fige le signal isotopique de la période en question. Je peux donc vous annoncer que la première molaire de Marguerite Deux nous prouve qu'elle vivait au Mexique lorsqu'elle était toute petite. Les incisives sont définitives vers six ou sept ans. Les marqueurs chimiques sur les siennes nous confirment qu'elle vivait encore au Mexique à cet âge-là. La troisième molaire, pour sa part, termine sa poussée à l'adolescence. Marguerite Deux est alors toujours au Mexique. Après ça, impossible de savoir. À un moment donné vers la fin de son adolescence, au début de la vingtaine, elle a déménagé ou bien a été kidnappée.

— C'est remarquable ! lance le lieutenant Myron en nous regardant tour à tour. N'est-ce pas que c'est remarquable ?

Je n'arrive pas à déterminer si elle est véritablement conquise ou bien surexcitée à cause d'un manque de sommeil et d'un excès de sauvagerie quotidienne.

— Comment pouvez-vous être certain qu'elle a quitté le Mexique vivante ? argumente Bill. Nous savons que les os ont été déplacés au moins une fois, puisqu'ils ne provenaient pas du champ de fleurs où l'on a balancé Tessa.

Il me jette un bref coup d'œil, comme s'il venait tout juste de se souvenir de ma présence.

— Excuse-moi, Tessa, reprend-il. Ce que je veux dire, c'est qu'elle pouvait n'être déjà plus que des os au moment où elle a franchi la frontière.

— Son bébé raconte également partiellement son histoire, enchaîne

Igor. Cette jeune femme vivait au Texas depuis quelques mois au minimum avant sa mort. On le sait grâce aux os du fœtus, qui sont forcément les marqueurs les plus récents. Ils étaient encore en train de se développer, donc d'absorber leur environnement au moment du décès.

Le lieutenant Myron enfonce ses doigts dans ses cheveux aux racines grisonnantes.

— Si jamais c'était une clandestine, ou bien si elle a été kidnappée, ça rend notre boulot presque impossible. Dans le premier cas, sa famille aura préféré dissimuler qu'elle se trouvait dans l'illégalité, donc ils n'auront pas soumis leur ADN à notre base de données. Et dans le second, si jamais ils l'ont crue enlevée par un cartel de la drogue, les chances sont encore plus minimes – ils auront eu peur de s'attirer des ennuis. Ces types vont jusqu'à suspendre des cadavres décapités à des ponts. La famille aura voulu protéger ses autres enfants.

Jo confirme d'un hochement de tête.

— Elle a raison. J'ai travaillé sur des ossements de femmes assassinées et enterrées dans le désert autour de Ciudad Juárez. J'ai parlé avec leurs proches. Ils sont terrorisés. Il y a des centaines de filles dans ce désert. Et un peu plus chaque année.

— Moi, je me contente de vous faire part de ce que m'a appris la science, commente Igor avec un haussement d'épaules. Et franchement, j'ai découvert plus de choses dans ce dossier que dans les autres affaires classées dont j'ai pu m'occuper. C'est une approche relativement nouvelle en matière de sciences médico-légales. Nous avons de la chance que ces femmes aient vécu dans des endroits à propos desquels il existe des bases de données de terrain. Mon rêve, ce serait de parvenir à cartographier une bonne partie du monde géologique dans les dix années à venir, mais pour l'instant, c'est extrêmement lacunaire.

Le visage de Bill reste impassible, mais je sais ce qu'il pense. Tout ça arrive trop tard. Un jour, la science redonnera peut-être leurs véritables noms aux Marguerite, mais pas à temps pour sauver Terrell.

C'est le lieutenant Myron qui saute sur ses pieds, reprenant soudain du poil de la bête. Elle s'approche de Bill, lui assène un coup de poing enjoué sur l'épaule.

— Haut les cœurs. Vous êtes de ces Texans qui croient dans l'évolution, non ?

Elle se tourne vers le reste d'entre nous.

— D'ici une heure, nous allons chercher les jeunes filles entre seize et vingt-cinq ans provenant du Tennessee et du Mexique disparues dans la période qui nous intéresse. Je suis particulièrement optimiste pour ce qui est du Tennessee. C'est du beau boulot, docteur Frankenstein. Du concret. Vous croyez tous que je ne suis pas sentimentale. Loin de là. Simplement, moi, j'aime le concret.

Elle n'apprécierait pas de se retrouver dans ma tête. Je me demande pourquoi aucune de mes Marguerite ne me parle en espagnol.

Je pénètre dans la maison sans faire de bruit et trouve mes vêtements du couloir de la mort soigneusement pliés et empilés sur une chaise de la cuisine. Est-ce Charlie ou Lucas qui les a séparés du reste du linge ? Je ne saurais dire lequel me connaît le mieux.

La tenue de volley de Charlie est sur la table de salon. Un aspirateur a avalé les miettes de popcorn qui s'étaient accumulées devant le canapé. Lucas a géré les détails matériels et importants de ma vie pendant que je tentais de comprendre les mystères de notre lien à la terre et au vent, si profond qu'il est inscrit dans nos os.

Je n'ai aucun problème à croire les théories du Dr Igor. Ce n'était pas tout à fait scientifique, mais j'ai traversé toute une période durant laquelle j'étais persuadée que si quelqu'un me frôlait par accident ou me serrait la main, le pollen des marguerites jaunes viendrait se coller sur lui, comme une sorte de malédiction gluante. Les gens m'avaient crue victime de trouble obsessionnel compulsif parce que j'ignorais leur main tendue. Alors que moi, je voulais simplement les protéger.

Je suis une grande fille maintenant. Je salue des inconnus de la même poigne ferme que mon grand-père, je serre à l'étouffer mon enfant dans mes bras deux fois par jour, je laisse des amis prendre une gorgée de mon thé glacé, tout ça sans le moindre stress. Ce qui ne m'empêche pas de rester, fondamentalement, une « Marguerite aux yeux noirs ». C'est un label. Comme « schizophrène », « gros », « hyperactif ».

Lucas se lève brièvement du canapé, se rallonge aussitôt en me voyant. En bon soldat qui profite du plus petit temps de repos, il s'est déjà rendormi, j'évite donc d'appeler Charlie. Elle doit être dans sa chambre, en train de jongler – Jane Austen, calcul, Snapchat. Et on recommence.

Dans des moments comme ceux-ci, j'ai beaucoup de mal à expliquer, à moi-même et à Charlie, pourquoi Lucas et moi, ça ne fonctionne pas.

Pourtant, combien de lieutenants-colonels accepteraient de plier des sous-vêtements féminins ? Je sens une soupe aux pommes de terre en train de mijoter dans la cocotte – c'est à peu près à ça que se limite le répertoire culinaire de Lucas. Des patates, des oignons, du lait, du sel, du poivre, du beurre. Des petits morceaux de bacon, pour Charlie. En insistant un peu, on peut réussir à lui arracher une bolognaise plutôt pas mauvaise et des sandwichs à la moutarde.

La normalité essaie toujours de me rattraper par les sentiments, mais j'ai tendance à l'envoyer paître. Ma mère était en train de préparer des cookies et, la seconde d'après, elle gisait sur le carrelage de la cuisine, morte. La voilà, ma normalité de base. Après ça, tout s'est résumé à une sorte de graphique en dents de scie.

Je me débarrasse de mon sac à main sur le comptoir de la cuisine. *Un magnifique fantôme* m'attend dans un coin avec le courrier pas encore ouvert. J'ai envie de le feuilleter, mais je n'ose pas y toucher. Il renferme sûrement des réponses à propos de Lydia que je préfère ignorer, ou alors je me piquerai le doigt sur ses pages et sombrerai dans un sommeil de cent ans. Je tâte distraitement la brique enveloppée de papier d'aluminium posée sur le plan de travail. Sur le post-it il est écrit qu'il s'agit de la « surprise d'Effie à base de pain de figue à la caroube ». Quasiment toutes les recettes d'Effie contiennent le mot « surprise », et quand ce n'est pas le cas, c'est tout comme.

Je me demande si sa fille se trouve chez elle en cet instant précis, en train de s'évertuer à mâcher et à avaler poliment. En arrivant, j'ai remarqué la Ford Focus immatriculée dans le New Jersey garée devant sa maison. La semaine dernière, Effie m'avait annoncé, très excitée, que sa fille s'aventurait dans le Sud pour lui rendre visite. Je n'en avais pas tenu compte, concluant qu'elle avait dû confondre avec la fois où Marge lui avait fait cette promesse l'an dernier, ou peut-être même il y a trois ans. J'ignore ce que signifie cette venue après des années d'éloignement, mais j'espère que c'est bon signe pour ma voisine. Marge a peut-être eu elle aussi un aperçu du chipeur de bêches qui vit dans la tête de sa mère. Un voleur hors pair, pas de doute, cependant pas du tout comme Effie l'imagine. La vision de tous ces outils alignés me fait encore frissonner.

Je dépose un plaid sur les épaules de Lucas et décide de glisser un coup d'œil dans la chambre de Charlie. Sa porte est fermée. Je frappe. Pas de réaction. Je frappe à nouveau, un peu plus fort, puis ouvre. Les loupiotes fixées au plafond scintillent, signe qu'elle a prévu de ne pas se

coucher tout de suite. Mais pas de Charlie.

Un petit bruit se fait entendre de l'autre côté du mur, dans ma chambre. Un reniflement ? Est-elle malade ? Elle vient trouver refuge dans mon lit alors que je suis en vadrouille en compagnie des Marguerite ? La culpabilité me tombe dessus d'un coup. Lucas aurait dû m'appeler. Peut-être que le vaccin contre la grippe n'a pas fonctionné, ou que ses allergies se réveillent ou alors c'est son entraîneur qui a froissé son cœur d'ado fragile avec une remarque à l'emporte-pièce.

Non. Elle n'est pas malade. Charlie est assise en tailleur sur mon lit, comme Lydia autrefois. Ses boucles lui retombent devant le visage, elle est concentrée sur sa lecture. Il y a des feuilles de papier absolument partout, sur le lit, sur le tapis ancien. Mon sac à dos est posé sur l'oreiller derrière elle. Il est ouvert pour la première fois depuis mon retour de Huntsville. J'ai envie de hurler « Non ! », mais c'est bien trop tard.

Les joues de Charlie luisent de larmes.

— Je cherchais un surligneur.

Elle tient une page à la main.

Je sais, en cet instant, que notre relation ne sera plus jamais la même.

— C'est pour ça que tu ne veux pas manger de Snickers ? demande-t-elle.

Avant que je puisse articuler un mot, Lucas est là. Il me tend mon portable, que j'avais laissé dans la cuisine avec mon sac à main.

— C'est Jo. Elle dit que tu dois la rejoindre à son bureau. Tout de suite.

Septembre 1995

Me LINCOLN : Lydia… Je peux vous appeler Lydia, n'est-ce pas ?
MLLE BELL : Oui.
Me LINCOLN : Depuis combien de temps, exactement, connaissez-vous Tessa Cartwright ?
MLLE BELL : Depuis le CE1. En classe, nous étions placés par ordre alphabétique. La tante de Tessie disait toujours que c'était un signe de Dieu.
Me LINCOLN : Et vous êtes meilleures amies depuis toutes ces années ? Depuis dix ans ?
MLLE BELL : Oui.
Me LINCOLN : Donc, quand Tessie a disparu, vous avez dû être terrifiée ?
MLLE BELL : J'ai tout de suite eu un très mauvais pressentiment. Nous avions un secret pour faire comprendre à l'autre que tout allait bien. On s'appelait, on laissait sonner deux fois. Ensuite on attendait cinq minutes et on recommençait, encore deux sonneries. C'était un peu idiot, on faisait ça depuis toutes petites. Mais là, je suis restée à la maison et j'ai attendu.
Me LINCOLN : Et Tessie n'a pas appelé ? Pourtant vous n'avez jamais bougé de chez vous ?
MLLE BELL : Non. Enfin, sauf dix minutes quand je suis allée vérifier dans sa cabane.
Me LINCOLN : Vérifier dans la cabane… que Tessie ne s'y trouvait pas ?
MLLE BELL : On avait l'habitude de se cacher des messages dans une fente.
Me LINCOLN : Et là, pas de mot ?
MLLE BELL : Non, rien.
Me LINCOLN : Vos parents étaient-ils chez vous lorsque vous attendiez des nouvelles de Tessie ?

Mlle Bell : Oui. Ma mère. Mon père avait eu une urgence au travail. L'explosion d'un moteur de voiture ou je ne sais quoi. Il est rentré plus tard.

Me Lincoln : Oui, nous y reviendrons. Dans une déposition, vous avez raconté avoir des cauchemars depuis l'agression de votre amie. Est-ce exact ?

Mlle Bell : Oui. Mais pas aussi affreux que les siens.

Me Lincoln : Pouvez-vous me décrire certains des vôtres ?

Mlle Bell : En fait, il y en a un, surtout. Je le fais pratiquement toutes les nuits. Je suis debout au fond du lac. C'est très cliché. Freud ne serait pas très intéressé, si vous voyez ce que je veux dire…

Me Lincoln : Tessie apparaît-elle dans ce rêve ?

Mlle Bell : Non. Je vois mon visage, mais ce n'est pas vraiment le mien. Mon père tend la main vers moi depuis son bateau. Il avait toujours super-peur qu'une de nous deux passe par-dessus bord. Bref, sa chevalière aux armoiries de son université tombe dans l'eau, et commence à couler. C'était aussi quelque chose qu'il redoutait beaucoup, du coup il ne la portait jamais en bateau. Il a étudié un an à Ohio State. Il en est très fier. Il adore cette bague. Il l'a achetée dans un vide-greniers.

Me Lincoln : Je sais que c'est difficile, mais essayez de faire des réponses un peu plus simples, d'accord ? Alors, dites-moi. Est-ce que Tessie a déjà eu peur de votre père ?

16 jours avant l'exécution

Cette fois, je ne suis pas la première. Il est un peu plus de minuit. La boîte de mouchoirs au centre de la table a été déplacée, poussée à une extrémité. Jo enfile des gants en latex. Au téléphone, elle m'avait demandé de venir « sans attendre », mais je ne pouvais pas laisser Charlie au milieu de l'océan de papier de mon témoignage. Nous devions discuter d'abord. Charlie est un peu Tessie, parfois. Trop prompte à rassurer les adultes, à leur assurer qu'elle va bien.

Jo avait refusé de me dire pourquoi ma présence était requise. C'était exaspérant. « Soyez prudente sur la route », avait-elle insisté. À l'instant où j'avais quitté Charlie, j'avais foncé ventre à terre, grillant deux feux rouges équipés de radars, pressée de voir ce qui m'attendait. Mon monstre, menottes aux poignets. De nouveaux squelettes de Marguerite jubilant, affichant un hideux sourire.

Il y a une autre personne dans la pièce. Une jeune fille bien vivante se tient près de la fenêtre. Une queue-de-cheval noire et soyeuse retombe dans son dos. Elle contemple, éclairés par la lune pâle, les arbres argentés qui ponctuent le jardin du musée d'Art moderne, en face. Deux arbres d'aluminium aux branches méticuleusement et intimement soudées attirés l'un par l'autre comme par une force magnétique. C'est exactement ce que je ressens avec cette fille, un besoin urgent qu'elle se retourne vers moi. Lorsque enfin elle me fait face, j'ai une impression de familiarité immédiate. De nostalgie.

— Cette jeune fille s'appelle Aurora Leigh, dit Jo. Elle prétend être la fille de Lydia Bell.

J'aurais pu le deviner tout de suite. Les cheveux sont plus foncés, le teint plus clair, mais les yeux, au bleu empreint d'une intelligence rêveuse, sont reconnaissables entre tous.

Sans parler de son nom. Aurora Leigh. L'héroïne épique du poème préféré de Lydia.

— Bonsoir, Aurora.

J'essaie de calmer les mots dont les Marguerite bombardent Aurora en silence. « Menteuse ! crie l'une. Imposteur. »

Jo tambourine des doigts sur la table, ramenant mon attention vers elle.

— Aurora s'est d'abord rendue au commissariat. Ils ont contacté le lieutenant Myron, qui est de repos. Elle a conseillé à l'accueil de m'appeler.

— J'étais en train de taper un scandale, intervient Aurora.

La jeune fille se laisse tomber sur la chaise la plus proche et pose une poignée de mouchoirs en boule sur la table. Elle a le nez rouge et brillant, il est percé d'un tout petit anneau. Ses yeux magnifiques sont injectés de sang.

— Pardon. Je suis calmée, maintenant.

— Asseyez-vous aussi, Tessa.

Jo s'adresse à Aurora :

— Vous préférez que je raconte ?

Elle touche l'épaule de la jeune fille, qui tressaille.

— Non. Ça va. Je m'en charge. Je me sens mieux. Vraiment. J'avais juste besoin que quelqu'un m'écoute. Et vous l'avez fait.

Elle se tourne vers moi avec impatience.

— J'ai vu un reportage sur Fox News à propos de la boîte qui a été déterrée. Ce sont les trucs de ma mère. Ça m'appartient.

— J'ai expliqué à Aurora qu'il s'agit de pièces à conviction pour l'instant, intervient Jo. Que peut-être elle pourrait les récupérer plus tard.

— Je ne les veux pas plus tard. Je veux les voir maintenant.

À la fois prosaïque et irascible. Elle me rappelle Charlie. Cette gamine doit avoir deux ans de plus qu'elle tout au plus. Seize ans. Dix-sept maximum.

— J'ignorais que Lydia avait une fille.

Ma voix semble étonnamment calme. Je poursuis :

— Où est ta mère en ce moment ?

— Je ne l'ai jamais vue.

Les mots d'Aurora sont une agression. Une accusation, même.

Jo prend alors son masque professionnel.

— Aurora m'a raconté avoir vécu avec ses grands-parents depuis sa naissance. M. et Mme Bell. Cependant, elle vient d'apprendre qu'ils avaient changé de nom. Ils lui ont dit que sa mère était morte et qu'ils n'avaient aucune idée quant à l'identité de son père. Elle n'avait pas de raison de douter de leur parole. Puis sa grand-mère est décédée. Son grand-père a été victime d'une crise cardiaque l'an dernier, il a été pris en charge par une structure de soins à temps plein. Aurora vit depuis dans une famille d'accueil en Floride. Je les ai appelés pour les rassurer.

— Et…

— Et un notaire a ouvert le coffre-fort de ses grands-parents il y a un mois de ça. Il y a trouvé des extraits de naissance. Des documents des impôts. Tout est dans le sac d'Aurora.

Elle pointe du doigt un fourre-tout à fleurs roses débordant de papiers.

— Ils m'ont menti. Tous les jours, des mensonges. Je ne m'appelle pas Aurora Leigh Green, mais Aurora Lee Bell.

Aurora tire un Kleenex de la boîte.

— J'économisais pour engager un détective privé. En attendant, je me servais de Google pour faire des recherches. Ça m'a fait flipper de voir le nom de Lydia Bell apparaître deux ou trois fois. Vous savez, dans les articles sur l'affaire des Marguerite aux yeux noirs. Mais ça pouvait être une homonyme. J'aurais préféré. Et puis j'ai vu aux infos qu'on avait creusé dans le jardin de l'ancienne maison de mes grands-parents. Ils ont donné leur vrai nom à l'antenne. Alors j'ai su. Je ne pouvais plus attendre. J'ai volé de l'argent dans le porte-monnaie de ma mère d'accueil pour me payer le bus.

Les larmes affleurent à nouveau.

— Elle va me tuer. Elle ne voudra plus jamais de moi, après ça.

— Elle est seulement soulagée de savoir que vous allez bien, Aurora. Souvenez-vous, quand je l'ai eue au téléphone, elle a dit de ne pas vous inquiéter, la rassure Jo. Aurora craint que sa mère biologique n'ait été victime du tueur des Marguerite aux yeux noirs et que ce soit la raison pour laquelle ses grands-parents ont choisi de se cacher. Je lui ai bien dit qu'il n'existait absolument aucune preuve dans ce sens. Je lui ai expliqué que vous étiez la mieux placée pour lui parler de sa mère. Pour la décrire. Parler de ses amours.

J'ouvre la bouche, la referme aussitôt.

À ma connaissance, Lydia n'avait pas dépassé la « troisième base »,

comme on disait au lycée, en clair un flirt un peu poussé, avec la star de notre équipe de base-ball qui était joueur de troisième base, justement. Cette correspondance littérale réjouissait Lydia au plus haut point. Elle m'avait même confié envisager des conquêtes similaires avec les joueurs de première et de deuxième base. L'impatience se lit sur le visage d'Aurora. Elle est là devant moi, avec son air de défi, une preuve en chair et en os que jamais je n'aurais pu imaginer exister. Assez bêtement, je me sens incapable de répondre sans la blesser. Ses yeux sont deux trous incandescents, malgré la lumière dure de la pièce. Même avec son piercing dans le nez et sa mine boudeuse, elle est une étonnante réplique de sa mère.

— Jo, pourquoi ces gants ? dis-je.

— Je m'apprêtais à prélever un échantillon d'ADN sur Aurora. Je ne peux pas lui confier les pièces à conviction, mais je peux tout de même lancer son ADN dans les différentes bases de données.

— Pour me permettre de retrouver mon père, peut-être. Il y avait un blanc sur mon certificat de naissance.

Aurora est tellement pleine d'espoir. Innocente.

— Peut-être n'a-t-il tout simplement pas su que j'existais, ajoute-t-elle.

— Quel âge as-tu ?

— Seize ans.

Donc, Lydia était enceinte au moment où elle a quitté la ville avec tant de précipitation. Voilà qui apporte un éclairage quant aux raisons qui ont poussé la famille Bell à partir en catastrophe. Mme Bell estimait qu'une jeune fille devait se présenter devant l'autel avec son hymen intact. Croyait que le sperme et les ovules forment instantanément de microscopiques personnes. Une fille enceinte aurait été considérée comme l'humiliation ultime dans son univers. Et l'avortement, inenvisageable. Mais de là à changer d'identité ?

— Jo dit que vous étiez les meilleures amies du monde.

Aurora me supplie. Elle attend de moi une information, même la plus minime.

L'arrivée de la fille de Lydia tombe un peu trop à point nommé. Il se peut fort bien qu'elle dise la vérité. Il se peut aussi qu'elle ne soit qu'un pion envoyé par sa mère.

Je préfère mentir :

— Lydia était d'une loyauté à toute épreuve, dis-je.

Septembre 1995

MLLE BELL : Non. Tessie n'a pas peur de mon père. Il lui arrive d'être un peu méchant quand il a bu quelques bières, mais il n'a jamais fait de mal à Tessie. Elle pouvait être dure, parfois. Elle prenait la défense de tout le monde. Un jour, je lui ai dit que je n'aurais jamais réussi à m'en sortir comme elle si c'était moi qui m'étais réveillée dans cette tombe. Comprenez-moi bien. Elle n'est pas revenue indemne. Ou peut-être qu'elle est juste une mortelle comme les autres, maintenant. Mais moi, je serais devenue complètement dingue. Eh bien, vous savez ce qu'elle m'a répondu ? Elle m'a dit : « Raison pour laquelle ça m'est arrivé à moi et pas à toi. » Pas pour me faire culpabiliser ni pour jouer les martyres, simplement parce qu'elle ne supporte pas d'imaginer que quelqu'un d'autre puisse souffrir. Il faut que vous le sachiez… Tessie, c'est la meilleure.

Me LINCOLN : S'il vous plaît, essayez de rester brève et tenez-vous-en à répondre à mes questions. Je suis sûr que M. Vega vous l'a dit, également.

LE PROCUREUR VEGA : Je n'ai pas d'objection.

Me LINCOLN : Lydia, laissez-moi vous poser une nouvelle question : vous arrive-t-il, à vous, d'avoir peur de votre père ?

MLLE BELL : De temps à autre, seulement. Quand il boit. Mais il suit un traitement, maintenant.

Me LINCOLN : Lydia, votre rêve me paraît vraiment effrayant. Au fond d'un lac, sans personne pour venir à votre secours.

MLLE BELL : Je n'ai jamais dit ça. Mon père plonge toujours pour me sauver.

Me LINCOLN : Intéressant, vous n'avez jamais mentionné cette fin lors de votre déposition. Comment pouvez-vous être certaine que votre père ne saute pas pour récupérer cette chevalière qu'il aime tant ?

LE PROCUREUR VEGA : Monsieur le juge, cette fois, objection.

12 jours avant l'exécution

— La reconstruction de la mémoire ne fonctionne pas comme ça, objecte le Dr Giles. Ce n'est pas de la magie. Et je ne suis pas experte en hypnose. Je vous l'ai dit.

Je baisse les yeux sur le même canapé en velours que la dernière fois, quand le Dr Giles m'avait suggéré de m'y représenter mon monstre et de le soumettre à un interrogatoire-surprise. Aujourd'hui, il accueille une Barbie blonde et frisée, à plat ventre, les bras levés comme si elle venait de marquer un essai.

— Expliquez-moi comment ça marche je vous en supplie.

— Certains thérapeutes utilisent l'image de la corde ou de l'échelle. Ou bien ils vous conseillent d'observer un événement douloureux d'en haut, comme un voyeur. Il y a une citation bien connue qui dit que la mémoire traumatique est un film muet et que le rôle du médecin est de trouver la musique et les mots.

— Alors cherchons la musique, dis-je. Et les images. Je choisis… la vision d'en haut. Tournons mon film.

Je ne lui parle pas d'Aurora, rentrée chez elle en Floride avec sa mère d'accueil.

Je ne lui précise pas que je confie à Lydia le rôle principal aujourd'hui. Celui qu'elle a toujours voulu, et dont je la privais invariablement. J'étais la petite fille dont la maman était morte. J'étais la Marguerite aux yeux noirs.

J'espère que Lydia apparaîtra sur ce canapé et qu'elle m'apprendra quelque chose que je ne sais pas. C'est en général le cas.

— Si vous souhaitez vraiment avoir recours à l'hypnose, je vais vous recommander quelqu'un d'autre. Je ne peux pas prendre ça en charge. Je croyais que vous l'aviez compris.

— Je ne veux pas de quelqu'un d'autre.

La sueur envahit mon front. Je suis suspendue au plafond – une chauve-souris dans le noir.

J'y suis. Au fond du parking. Baskets aux pieds, je noue les lacets roses que j'ai reçus à Noël. Je relève la tête. J'aperçois Merry, bâillonnée avec je ne sais quoi, qui presse son visage contre la vitre d'une camionnette bleue. Je cours. Je me précipite vers une cabine téléphonique toute poisseuse. Je prie pour que la silhouette en train de mettre le contact ne m'ait pas vue. Soudain, une douleur atroce à la cheville. Une grande claque sur le béton. Son visage au-dessus de moi. Des bras costauds qui me soulèvent. Fondu au noir.

— Tessa. Vous voyez quelque chose ?

Pas maintenant. Je ne peux pas interrompre le film pour répondre. Je veux la suite. Je ferme les yeux face à une lumière si forte qu'elle brûle. Je vois Lydia qui danse avec les Marguerite. Qui les écarte de la piste. Qui rejoue le clip de *Vogue*, de Madonna, dans ma cuisine. Qui me brosse la tête jusqu'à m'en faire mal au cuir chevelu. Qui imite le speech sur la sexualité du coach Winkle : « Dès que vous en avez envie, pensez à moi en train de répéter : "Gare aux verrues génitales ! Gare aux verrues génitales !" »

Des images se bousculent dans mon crâne. Le dessin de Lydia représentant la fille rousse et les fleurs en colère. M. Bell, ivre. Les chiens qui aboient et tournent en cercles infernaux. Mme Bell en larmes. Lydia et moi pédalant à toute vitesse sur notre vélo, le corps tendu vers l'avant, les pieds moulinant aussi vite que possible. La Ford Mustang de M. Bell soufflant comme un méchant dragon dans l'allée tandis que nous nous cachons dans les parterres de fleurs. Mon père qui s'adresse à lui d'un ton calme chez nous. Qui le congédie. Un soir, comme cent autres.

Moi, la protectrice. Un sanglot s'étrangle dans ma gorge.

Coupez. Nouvelle scène. Voici venir le docteur. Comme par hasard. J'ai déjà vu cette partie du film. Voici aussi Lydia. Et plus loin, sous cet arbre, il y a mon chien et moi. Qu'il est beau, ce campus, pour se promener. Si j'avais laissé Oscar m'entraîner de l'autre côté, je ne les aurais jamais vus.

La caméra se faufile jusqu'à eux, zoome. Je parviens presque à lire les titres des livres que Lydia serre dans ses bras. Lydia, qui se fait passer pour une étudiante. Qui, avec sa frénésie et son sérieux habituels, rebat les oreilles du docteur. Celui-ci, pressé, faisant de son mieux pour rester poli, ne semble avoir qu'une envie : fuir.

Septembre 1995

Me LINCOLN : Monsieur le juge, ce témoin fait preuve d'hostilité. J'ai été patient, mais je suis dans la dernière ligne droite maintenant. Elle a éludé mes cinq dernières questions.

LE JUGE WATERS : Maître, je ne vois pas en quoi cette jeune fille de cinquante kilos, avec ses lunettes sur le nez, pourrait vous être hostile, à moins que vous ne soyez offensé par son QI supérieur au vôtre.

Me LINCOLN : Objection… contre vous… monsieur le juge.

LE JUGE WATERS : Mademoiselle Bell, il faut répondre. Tessie a-t-elle menti sur quoi que ce soit en lien avec cette affaire ?

MLLE BELL : Oui, monsieur le juge.

Me LINCOLN : Alors, revenons là-dessus une fois de plus. Tessie a menti à propos des dessins ?

MLLE BELL : Oui.

Me LINCOLN : Et elle a menti sur le moment où elle a recouvré la vue ?

MLLE BELL : Oui.

Me LINCOLN : Et avant l'enlèvement, elle mentait sur le lieu où elle allait courir ?

MLLE BELL : Oui, parfois.

Me LINCOLN : Et votre père, mentait-il aussi parfois sur les endroits où il se rendait ?

LE PROCUREUR VEGA : Objection, monsieur le juge.

9 jours avant l'exécution

Terrell est censé mourir dans un peu plus d'une semaine et moi, je suis en plein nettoyage du congélateur d'Effie.

Le juge a rejeté la demande d'habeas corpus il y a cinq heures, la nouvelle est venue s'échouer au fond de mon estomac. Bill m'a appelée pour me l'annoncer. Je n'ai plus entendu grand-chose de la conversation une fois qu'il a prononcé le mot « rejeté ». Le juge avait estimé que « ça n'avait pas été une décision facile », mais qu'il n'existait « aucune preuve convaincante » de l'innocence de Terrell et de l'erreur du jury.

Pourtant, la police bosse dur sur les nouvelles théories d'Igor. Soixante-huit noms sont apparus, toutes des femmes de dix-huit à vingt-cinq ans originaires du Tennessee ou du Mexique disparues entre le milieu et la fin des années 1980 – selon l'estimation établie par Jo en ce qui concerne l'âge des os.

Le problème, c'est que cette liste de soixante-huit noms génère des centaines de recherches sur des membres de leurs familles, qui ont pu déménager ou mourir entre-temps, voire qui refusent de répondre au téléphone ou de donner leur ADN pour aider à l'identification des Marguerite. Au moins quinze des proches contactés par la police ont même été considérés comme suspects dans certaines de ces affaires. Il y a sûrement des assassins parmi eux, simplement aucun n'est celui que nous voulons. Onze disparues se sont révélées être des fugueuses retrouvées vivantes, mais jamais effacées de la base de données. C'est un travail long et fastidieux qui pourrait durer des mois, des années, le tout à partir d'une sorte de code génétique appliqué à la terre permettant de remonter jusqu'à l'Antiquité. Cela semble impossible. Surtout dans un moment comme celui-ci, quand trouver le meilleur moyen de nettoyer le jus de raisin au fond d'un tiroir de congélateur dépasse mes capacités.

— Effie, on garde ou on jette ?

Je connais la réponse – elle a résonné comme un mantra durant toute cette dernière heure – mais je demande quand même. Je lui montre un sachet plastique contenant un exemplaire de poche défraîchi de *Lonesome Dove*. Augustus McCrae et Pea Eye Parker sont morts de froid depuis des années derrière tout un tas d'aliments enveloppés de papier aluminium hérissé de cristaux. Ayant, pour leur part, déjà atterri dans la poubelle à l'insu d'Effie.

— On garde. Enfin ! me gronde Effie *Lonesome Dove*, c'est mon livre préféré de tous les temps. Si je l'ai mis là, c'est pour savoir où il est.

Avec elle, on ne sait jamais si ses explications sont exactes ou une tentative pour retomber sur ses pattes.

Deux jours après la mort programmée de Terrell, Effie s'en ira vivre chez sa fille dans le New Jersey. À la simple idée de voir disparaître son esprit de cette maison, j'ai du mal à respirer, pourtant je suis là, à aider mon amie à ranger sa vie dans des cartons. C'est l'idée, du moins.

Car pour l'instant elle n'a renoncé à rien, pas même aux quatre poêlons en fer quasi identiques, à l'exception des anecdotes recuites dans leur fond noirci. L'un a servi à Effie à faire cuire les pancakes aux myrtilles que son mari aimait tant, le jour où il est mort. Le poêlon à la poignée un peu rouillée appartenait à sa mère. Effie avait failli en venir aux mains pour l'arracher à sa sœur « nulle comme tout en cuisine », juste après l'enterrement. Quant aux deux autres, ils permettent d'obtenir des gombos et un pain de maïs croustillants à souhait « presque caramélisés », et puis « il faut toujours minimum deux poêlées de gombos ».

Ma voisine est assez élégamment affalée sur le sol de sa cuisine, dans un vieux pyjama en soie rouge qui lui donne l'air d'une diva de l'âge d'or du cinéma, si toutefois c'est possible sur fond de linoléum noir et blanc jauni, entourée de soixante ans de casseroles. La cuisine, comme le reste de la maison, est dans un état lamentable. Effie a passé les trois derniers jours à sortir absolument tout ce que contenaient ses placards, tiroirs, étagères, et à tout déposer sur les lits, le sol, les tables, le moindre espace disponible. On a l'impression qu'une tornade s'est abattue sur une brocante.

— Marge, tu es sacrément silencieuse. C'est encore cette histoire avec Terrell Goodwin ?

Je m'arrête de gratter le fond du congélateur. Effie vient de m'appeler Marge, du nom de sa fille, tout en me posant la question la

plus précise qu'elle m'ait jamais posée sur ma vie à moi.

— Ne prends pas cet air étonné. Je ne perds pas complètement la tête, mon petit chat. J'ai cru que tu finirais par m'en parler après que la police a débarqué chez moi l'autre nuit pour m'arracher mon casque. Mais tu ne l'as pas fait, c'est pas grave. Tu ne te résumes pas à ça. Tu es quelqu'un de… Et quelqu'un qui va me manquer énormément. Et Charlie. Je veux la voir grandir, cette fille-là. Elle a promis de me montrer comment marche ce truc sur l'ordinateur, ce Skype. Je t'ai raconté que le fiancé de Marge et moi, on a bien discuté hier soir ? Il est de la cinquième génération d'Italiens du New Jersey. Il m'a dit que ça avait toujours été un honneur et un privilège pour sa famille de prendre soin des aînés. Du moins, il me semble. Je n'ai rien compris à la moitié de la conversation. Les quinze premières minutes, j'ai cru qu'il avait un problème d'élocution.

J'éclate de rire, moi qui ai déjà entendu Effie baragouiner en français avec son accent texan pour un résultat beaucoup moins heureux qu'un simple accent du New Jersey. C'est un rire un peu crispé, parce que je n'ai pas envie de tout déballer à Effie avant d'enchaîner sur une scène d'adieux sincères. Je compte bien laisser ses rêves en paix. Je ne veux pas qu'elle voie mes yeux se dilater en trous noirs, je refuse qu'elle arpente des champs infinis de fleurs jaunes exhalant l'odeur de la mort. Et qu'au réveil elle la sente encore.

Je ressens un certain soulagement lorsque nous sommes interrompues par la sonnerie de mon portable. Je le récupère sous le mode d'emploi jauni d'une cafetière électrique des années 1970 et une recette, « la salade du docteur Gay ». Je ne comprends pas comment il a pu atterrir là ; c'est comme si la cuisine était gagnée peu à peu par la jungle amazonienne.

Le nom de Jo est affiché à l'écran. Aussitôt la crainte s'empare de moi, teintée d'une pointe d'espoir.

— Allô ?

— Tessa, bonjour. Bill m'a dit qu'il vous avait prévenue de la décision du juge. Ça pue.

— Oui, il m'a appelée.

J'aimerais en dire davantage, mais il y a Effie.

— Je m'inquiète un peu pour Bill. Il a la tête de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis des jours. Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil à cause d'une affaire. Je crois que c'est très lié à son chagrin d'avoir perdu

Angie. Comme s'il ne parvenait pas à faire son deuil.

Si je commence à éprouver de la peine pour Bill ou Terrell en cet instant précis, je risque de me laisser déborder par toutes sortes d'émotions. Je sens déjà les larmes s'accumuler.

— J'appelle aussi pour une autre raison, continue Jo. La police a chopé le type qui a planté ces pancartes dans votre pelouse. Il a été pris en flagrant délit, en train de vandaliser les abords de la maison d'un prêtre catholique à Boerne. Je me suis dit que vous voudriez peut-être demander une ordonnance restrictive, parce qu'il a été libéré sous caution. Il s'appelle Jared Lester. Il y a de fortes chances pour que ça se termine par une bonne amende et des travaux d'intérêt général.

— OK, merci, je vais y réfléchir.

Je vais surtout réfléchir au meilleur moyen de ne pas en rajouter, histoire d'éviter de l'énerver.

— Dernière chose. Il se vante d'avoir planté les marguerites jaunes devant la fenêtre de votre chambre il y a plusieurs semaines de ça. J'ai vérifié, et le terreau trouvé dans son garage pourrait correspondre à celui que j'ai récupéré dans votre jardin ce jour-là. Je crois qu'il dit la vérité. Il a mentionné spontanément cette info pendant l'interrogatoire. Le problème, c'est qu'il n'a que vingt-trois ans.

Autrement dit, ce n'est pas mon monstre. Je fais le calcul. Il avait cinq ans quand on m'a abandonnée dans cette tombe.

Effie fixe mon cou, où je sens mon pouls s'emballer. Une de mes larmes s'écrase sur la notice jaunie où est représentée la cafetière dotée d'un petit visage dessiné. J'entreprends de classer méthodiquement les épices sur l'étagère proche.

Depuis combien de temps Jo est-elle au courant ? Assez longtemps pour que la police ait coincé puis placé l'homme en garde à vue et que celui-ci ait été fixé sur son sort. Assez longtemps pour avoir pu réaliser les tests sur le terreau.

Évidemment, je ferais mieux de ne pas embêter Jo avec ça. Tout en faisant son test, elle savait forcément que l'issue ne me rassurerait en rien.

Mon monstre reste en liberté.

Cette fois, quand la porte s'ouvre, c'est moi qui cherche à entrer.

Je scrute son visage, mon cœur se fend.

Je le supplie en silence de me voir tout entière. La Marguerite aux

yeux noirs qui parle aux morts et l'artiste à la cicatrice en demi-lune qui torture peintures, pinceaux, ciseaux et tissus pour s'assurer que la beauté existe quelque part en elle. La mère qui a baptisé sa fille Charlie, du nom du joueur de base-ball des Texas Rangers préféré de son père et de l'athlète qui n'a jamais cessé de courir.

— Tu as une sale tête, dis-je.

— Qu'est-ce que tu fiches ici ? répond Bill en m'attirant aussitôt contre lui.

Nous n'avons pas tellement communiqué lui et moi, ces derniers jours, que ce soit de vive voix ou par textos. Il semble ne s'être pas trop douché durant ce laps de temps, d'ailleurs. Ça ne me dérange pas. Il sent la vie. Son menton me râpe la joue comme du papier de verre. Nos lèvres se joignent et pendant un long moment il ne se passe plus rien d'autre.

— C'est une mauvaise idée, déclare-t-il en s'écartant.

— Normalement, ça, c'est ma réplique.

— Je suis sérieux. Je suis au bout du rouleau, là. Viens, je t'offre une bière, on va discuter un peu.

— Je suis vraiment désolée pour Terrell, dis-je en le suivant à l'intérieur. Désolée pour tout.

Des mots pas franchement à la hauteur.

— Oui. Moi aussi.

Le ton est sombre.

— Je ne voulais pas me montrer si sèche au téléphone. J'étais juste… sous le choc.

Il hausse les épaules.

— Prochaine étape, la cour d'appel des États-Unis. Une bande de bouffons armés de tampons. La requête d'habeas corpus était une vraie chance. Assieds-toi, je t'apporte ta bière.

Il disparaît par une porte voûtée, me laissant glaner ce que je peux de cette première rencontre avec son lieu de vie. J'observe les tableaux aux murs à la manière dont certains scrutent en douce les titres des livres ou des CD sur les étagères. Quelques affiches pas mal, modernes, à base de rouge, de vert, de doré. Rien qui fournisse de véritables indices sur Bill, mais si c'était le cas, je préfère que ça ne vienne pas briser mon rêve.

Je choisis un fauteuil en cuir couleur crème en me demandant, un peu à retardement, si je n'aurais pas attiré d'ennuis à cette jeune juriste

sympathique du nom de Kayley en la forçant à me communiquer l'adresse de Bill. Lorsque j'ai débarqué dans le sous-sol d'Angie, Kayley paraissait tout aussi épuisée que Bill. Je l'ai eue à l'usure avec mes yeux rougis, ma pièce d'identité et mes délires sur saint Étienne, qui continuait de se faire lapider au-dessus du bureau d'Angie. Kayley a consacré la majeure partie de mon speech à éviter de regarder ouvertement ma cicatrice, impressionnée de se retrouver face au mythe.

Tout cela a fini par me conduire à ce garage années 1960 réaménagé dont je parierais qu'il vaut une fortune. Il est logé au creux des canaux et des bosquets de Turtle Creek, un des fameux quartiers cossus de Dallas où les Indiens avaient l'habitude d'installer leurs campements. J'adore la lumière qui joue sur le bois massif, l'élégante cheminée en brique blanche à l'âtre plein de cendres, même les taches concentriques laissées par les tasses de café à côté de l'ordinateur portable sur la table basse. La décoration murale, beaucoup moins. Elle est assortie aux coussins.

Bill réapparaît avec deux bouteilles de St Pauli Girl. J'ai envie de croire qu'il a remarqué que c'était ma bière préférée.

— Au cas où tu te poserais la question, je squatte, commence-t-il avec un grand geste de la main. Depuis qu'il est à la retraite, mon père adore retaper des vieilles baraques, ce qui est tout de même mieux que de claquer son fric au casino, si tu veux mon avis. Ma mère se charge de la déco. Moi, je suis là pour lui donner un peu de vécu jusqu'à la vente.

Il boit une gorgée, s'installe sur le canapé juste en face de moi.

— Kayley m'a prévenue que tu arrivais.

— Pour que tu puisses sortir ton flingue, dis-je en souriant.

— Oh, ce ne serait pas la première fois.

Je reviens à Terrell :

— Combien de fois as-tu réussi à obtenir un sursis dans une affaire de peine capitale ?

— Un sursis ? Cinq ou six fois. C'est le but véritable, en général. Prolonger la vie le plus longtemps possible, parce qu'au Texas, quand on est dans le couloir de la mort, il est plus que probable qu'on en ressorte les pieds devant. Il n'y a qu'une seule affaire sur laquelle j'ai travaillé qui s'est soldée par une fin digne d'un film de Capra. Angie était aux commandes. Moi je ne suis pas là-dessus à temps plein. Mais ça, tu le sais déjà.

— Cette fois-là, tu as dû… exulter, dis-je.

— Exulter n'est pas le terme adéquat. Ça ne change rien à la mort atroce de la victime. Et sa famille peut tout à fait avoir l'impression que nous avons libéré un assassin. Alors disons plutôt que j'ai été très, très, très soulagé. Angie a insisté pour qu'on se congratule en privé seulement.

Bill tapote le canapé.

— Viens près de moi. Tu es trop loin.

Je me lève très lentement. Il me prend dans ses bras et dépose un baiser sur ma bouche.

— Allonge-toi.

— Je croyais que ce n'était pas une bonne idée.

— Au contraire. On va dormir un peu.

La violence des coups à la porte nous réveille en sursaut.

Bill bondit du canapé, me laissant me dépêtrer des coussins. Il a déjà l'œil collé au judas que je n'ai pas encore posé un pied par terre. Une seconde après je le rejoins.

— Va dans la cuisine, ordonne-t-il. Si tu veux que toi et moi ça reste secret.

Je ne bouge pas. Il ouvre.

Je suis éblouie par un vert vif. Un blouson de ski repérable à dix mètres par un hélicoptère de secours sur une piste enneigée. Jo débarque dans le salon en habituée.

Elle réfléchit très vite à ce que peut signifier ma présence.

— Tessa ? Pourquoi… ?

Elle secoue la tête.

— Oh, peu importe. Ça n'est pas grave, il faut bien que vous soyez au courant.

— De quoi ? dis-je en lissant mes cheveux d'un air gêné.

— Aurora.

— Qu'y a-t-il ? Elle est blessée ?

Morte ?

— Non, non. C'est son ADN. Nous avons trouvé une correspondance. C'est bizarre.

— Dites-nous, Jo. De quoi s'agit-il ?

Bill s'impatiente. Il ne me quitte pas des yeux.

— L'ADN d'Aurora et celui du bébé retrouvé dans la tombe des Marguerite aux yeux noirs sont liés. Elles avaient le même père.

— Le même ADN que… la fille de Lydia ?

Bill pose la question avec incrédulité tandis que j'essaye de comprendre de quoi il retourne. De me débarrasser, d'abord, de l'image de Lydia et d'un lycéen qui s'étreignent, nus.

Lydia a couché avec le tueur. Ou elle a été violée.

« C'est moi qui détiens les réponses », chuchote une Marguerite.

Le téléphone de Bill se met à bêler. Il le tire de sa poche, agacé, jette un coup d'œil à l'écran. Son visage brusquement se fige.

— Je suis obligé de prendre l'appel.

Il pointe un doigt sur Jo et moi et ajoute :

— Plus un mot tant que je n'ai pas raccroché.

Jo m'entraîne par le coude vers le canapé. Les Marguerite chuchotent très bas à mon oreille, comme le vent lorsqu'il murmurait à travers ce tout petit trou de ma cabane dans l'arbre.

Cette nuit-là, les Marguerite me visitent dans mon sommeil. Elles sont agitées, elles courent partout, dans une confusion de gambettes juvéniles et de jupettes de couleurs vives, plus vivantes que je ne les ai jamais vues. À la recherche de mon monstre, elles fouillent les moindres recoins, comme si leur demeure dans ma tête était sur le point d'exploser. Comme si c'était la toute dernière fois.

Elles crient et s'insultent, m'insultent.

« Réveille-toi, Tessie ! piaillent-elles. Lydia sait quelque chose ! » Elles se déploient, telle une armée. Ouvrent et claquent les portes des placards, défont les lits, époussettent les toiles d'araignée accrochées aux lustres, arrachent les mauvaises herbes du jardin. Merry, la douce Merry, tombe à genoux, suppliant Dieu de les prendre en pitié.

Une Marguerite s'écrie : « Par ici ! J'ai trouvé le monstre ! » Elle me tanne, « Dépêche-toi, dépêche-toi », parce qu'elle ne réussira pas à le retenir longtemps.

Je vacille sur le fil à la frange de la conscience. La Marguerite est plantée juste au-dessus de lui, sa jupe rouge tourbillonne autour de son corps, comme du sang. Elle lui tord le cou de toutes ses forces pour orienter son visage dans ma direction. Un ver se tortille hors de sa bouche. Son visage est maculé de boue.

Je me réveille en pleurs.

Mon monstre porte encore un masque. Et Lydia sait qui se cache

derrière.

Septembre 1995

Me LINCOLN : Je crois que nous avons terminé, mademoiselle Bell. Merci de votre témoignage. Je suis désolé que la journée ait été aussi difficile pour vous.

MLLE BELL : Ce n'était pas si dur. J'ai autre chose à ajouter. À propos du journal intime de Tessie.

Me LINCOLN : J'ignorais qu'elle tenait un journal.

LE PROCUREUR VEGA : Objection. Je n'en ai jamais entendu parler. Cela n'apparaît pas parmi les pièces à conviction, monsieur le juge, et je ne vois pas en quoi ce serait pertinent.

LE JUGE WATERS : Maître Lincoln ?

Me LINCOLN : Je réfléchis.

LE JUGE WATERS : Eh bien, pendant ce temps, je vais en profiter pour poser quelques questions au témoin.

LE PROCUREUR VEGA : Objection. J'ai l'impression que vous allez un peu vite en besogne, monsieur le juge. Nous n'avons que la parole de ce témoin concernant l'existence de ce journal.

Me LINCOLN : Je me sens obligé d'objecter à mon tour, monsieur le juge. J'avance à tâtons comme mon confrère, sans rien connaître du contenu.

LE JUGE WATERS : Merci pour vos efforts conjoints dans la poursuite de la vérité, messieurs. Regardez-moi, mademoiselle Bell. Je vous demande de vous exprimer de manière très générale. Avez-vous mentionné ce journal parce que vous pensez qu'il est pertinent dans le cadre de ce procès ?

MLLE BELL : Elle y notait surtout des temps de courses, des trucs personnels. Il lui arrivait de m'en lire des passages. Un conte qu'elle avait inventé. Ou bien elle me montrait un petit dessin. Ou…

LE JUGE WATERS : Une minute, mademoiselle Bell. Mlle Cartwright vous autorisait-elle à lire son journal ?

MLLE BELL : Pas exactement. Mais quand elle avait un comportement

bizarre, eh bien, je m'y autorisais. Je fouillais aussi dans son sac à main ou ses tiroirs pour être sûre qu'elle ne stockait pas d'antihistaminiques, ce genre de choses. C'est à ça que servent les meilleures amies.

LE JUGE WATERS : Mademoiselle Bell, il faut me répondre par oui ou par non. Croyez-vous qu'il existe un passage de ce journal qui ait un intérêt pour ce procès ?

MLLE BELL : Difficile à dire, mais il faut reconnaître que je me pose des questions. Je n'ai jamais tout lu de A à Z. Je l'ai juste feuilleté. Nous écrivions notre journal ensemble. C'était un truc qu'on faisait, toutes les deux.

LE JUGE WATERS : Savez-vous où se trouve celui de Tessie ?

MLLE BELL : Oui.

LE JUGE WATERS : C'est-à-dire ?

MLLE BELL : Je l'ai donné à son psychiatre.

LE JUGE WATERS : Et pourquoi donc ?

MLLE BELL : Parce qu'il contenait un dessin fait, alors qu'elle était aveugle, d'une sirène aux cheveux roux en train de sauter du toit de son grand-père. De se suicider, je veux dire.

TROISIÈME PARTIE

TESSA ET LYDIA

C'est reposant, de regarder des fleurs. Elles n'ont ni émotions ni conflits.

Lydia, quinze ans, lisant les mots de Sigmund Freud, paressant sur le bateau de son père en 1993

Tessa, aujourd'hui

1 h 46

Effie se tient sur le seuil, sur mon porche, un paquet marron bosselé à la main. Sa fine robe de chambre volette derrière elle. Dans le quartier profondément endormi, il n'y a que nous, et quelques réverbères. Avant même qu'elle ne frappe, j'étais tout à fait réveillée, tentant de lire *Le Chardonneret*, l'esprit préoccupé par Terrell.

Plus que trois jours.

— J'avais oublié de te donner ça, annonce-t-elle en me remettant le colis. J'ai vu une fille en robe violette le déposer sur le paillasson. Ou peut-être un bel homme en costume. Je ne sais plus. Bref, en tout cas c'est arrivé devant ta porte cet après-midi. Ou bien hier. Il y a une semaine, peut-être. J'ai pensé qu'il valait mieux que je te l'apporte.

— Merci, dis-je distraitement.

Il y a *Tessie* écrit dessus à la main. Pas de timbre. Pas d'adresse d'expéditeur. Le paquet est un peu mou, mais avec quelque chose de raide en son centre.

« Ne l'ouvre pas. » Une Marguerite qui m'avertit.

Mes yeux se perdent derrière Effie, jusque sur la pelouse plongée dans l'obscurité. Je scrute le volume des arbustes tapis à la limite entre nos propriétés. Les ombres qui dansent dans l'allée suivant un rythme dépourvu de mélodie.

Charlie dort chez une amie. Lucas avait un rendez-vous qui s'éternisera jusqu'au matin. Bill séjourne dans un hôtel de Huntsville parce que Terrell l'a supplié de rester.

Effie est déjà repartie en direction de chez elle, aussi légère qu'une plume.

Lydia, seize ans

43 heures après l'agression

Ceci n'est pas ma meilleure amie.

C'est une chose, avec une perruque de Bozo le Clown, un visage flasque et des tubes qui courent partout, comme un parc aquatique déjanté, sauf que l'eau est jaune et rouge.

Je tiens la main de Tessie et je la serre, chronométrant chaque pression à ma montre, à cause de ce qu'a dit sa tante Hilda. « À peu près toutes les minutes, il faut qu'elle sache qu'on est là. » J'essaie de ne pas écraser la partie de sa main où le bandage est un peu rose. J'ai entendu une infirmière raconter qu'elle a les ongles arrachés, comme si elle avait gratté la terre pour sortir d'une tombe. Ils ont retiré des pétales de fleur jaunes de l'entaille qu'elle avait à la tête.

— Il faut à peu près dix-huit mois pour que les ongles des orteils repoussent, je précise à voix haute, parce que tante Hilda tient à ce qu'on continue de parler vu qu'« on ne sait pas si elle entend », et puis j'ai déjà rassuré Tessie, les ongles des doigts, c'est seulement six mois.

Quand j'ai appris que Tessie avait disparu, j'ai vomi. Au bout de douze heures, j'étais persuadée qu'il lui était arrivé quelque chose d'effroyable. J'ai commencé à rédiger le discours que je prononcerais à son enterrement. Plus jamais je ne sentirais ses doigts me tressant les cheveux, plus jamais je ne la verrais tracer en un temps trois mouvements ses élégants croquis, plus jamais je ne verrais son visage durcir, sauvage, au moment où elle s'élance pour la course, voilà ce que j'ai écrit. Les gens auraient tous pleuré.

J'avais l'intention de citer Chaucer et Jésus, de promettre de vouer ma vie à découvrir qui l'avait tuée. Je comptais me tenir droite derrière

le pupitre de l'église baptiste et lancer un avertissement à son assassin au cas où il écouterait, car en général, c'est ce qu'ils font. Au lieu d'échanger des « Que la Paix soit avec vous », les paroissiens se seraient retournés sur leur banc pour dévisager leurs coreligionnaires avec nervosité et ils se seraient interrogés à jamais sur ces gens qui vivaient près de chez eux. On trouve des couteaux dans toutes les cuisines, des oreillers sur tous les lits, des bidons d'antigel dans tous les garages. Les armes sont partout, mesdames et messieurs, et nous sommes au bord de l'explosion. Tel aurait été mon message.

Tessie part du principe que les humains sont fondamentalement bons. Pas moi. Je meurs d'envie maintenant de lui demander si elle pense toujours que le mal est une aberration, mais je ne voudrais pas qu'elle croie que je remue le couteau dans la plaie.

Le moniteur au-dessus du lit couine pour la centième fois, je sursaute, mais Tessie, elle, ne bouge pas. J'ai l'impression que ma main serre une boule de mozzarella. Pour la dixième fois peut-être, il me vient d'un coup à l'esprit qu'elle ne sera plus jamais la même. Son visage est en partie dissimulé sous un bandage. Elle ne sera peut-être plus jamais jolie, ou drôle, peut-être qu'elle ne comprendra plus mes références littéraires, ou bien elle ne sera plus l'unique personne sur terre à ne pas me trouver complètement morbide. Même mon père me surnomme Morticia, des fois.

Le bip ne veut pas s'arrêter. J'appuie sur le bouton d'appel une fois de plus. Une infirmière pousse la porte, me demande si un adulte sera bientôt de retour. Comme si c'était moi le problème.

Je n'ai pas envie d'être encore renvoyée en salle d'attente. Il y a un million de gens là-bas. Et puis, l'entraîneur d'athlétisme de Tessie me rend dingue. Il passe son temps à se féliciter que le *calvaire* soit arrivé à temps pour sauver Tessie. « Le calvaire c'est là que Jésus est mort sur la croix, espèce d'abruti. C'est cavalerie, le mot que tu cherches. » Je répète l'anecdote à Tessie, bien que je la lui aie déjà racontée quelques minutes plus tôt.

Ses paupières papillonnent. Oui, mais voilà, sa tante Hilda m'a prévenue : ses yeux font ça, régulièrement. Ça ne signifie pas qu'elle est en train de se réveiller.

J'ai choisi Tessie en CE1, à l'instant où j'ai pris place au pupitre à côté du sien.

Je serre sa main.

— Tu peux revenir. Je ne le laisserai pas te faire de mal.

Tessa, aujourd'hui

1 h 51

Je ferme la porte. Entre le code de sécurité.

Me retourne et là, mon souffle se coupe.

Le visage de Merry est plaqué contre le reflet du miroir sur le mur.

Elle est piégée de l'autre côté, exactement comme le soir où je l'ai vue derrière la vitre de la voiture, sur le parking du supermarché. Quelle énergie elle avait dû déployer pour parvenir à se relever de la banquette arrière, à demi morte, à demi droguée, une écharpe bleue en travers de la bouche, un effort ultime dans l'espoir que quelqu'un comme moi soit là pour la sauver. De toutes les Marguerite dans ma tête, Merry est la moins suppliante, la moins accusatrice. La plus coupable.

Ne t'inquiète pas, dis-je doucement en approchant. Ce n'est pas ta faute. C'est moi qui suis désolée. J'aurais dû te sauver.

Lorsque je plaque ma paume sur la surface du miroir, Merry a déjà disparu, remplacée par une femme pâle aux cheveux roux hirsutes, aux yeux verts, un pendentif en or au creux de sa gorge. Mon souffle embue le miroir, je disparais à mon tour.

Merry m'est apparue à deux reprises. La première fois, à la fenêtre du médecin, lorsque j'avais dix-sept ans, cinq jours après avoir recouvré la vue. Puis, il y a quatre ans, elle avait chanté « Je m'envolerai » depuis le dernier rang de la chorale à l'enterrement de mon père.

Je me dirige vers la cuisine, sors un couteau du tiroir et ouvre le paquet d'un geste sûr.

Les Marguerite fredonnent de plus en plus fort dans ma tête.

Lydia, seize ans

6 mois avant le procès

Je cogne à la porte de toutes mes forces en criant « Tessie ! ».

Elle m'a enfermée. Je suis piégée dans sa chambre débile toute rose comme dans un conte de fées, qui était parfaite du temps où on avait dix ans. À mon réveil, elle n'était pas dans son lit et maintenant je n'arrive pas à ouvrir la porte qui donne sur le balcon. Je lui ai dit que je ne voulais pas qu'elle sorte toute seule ce soir parce qu'elle est aveugle et que c'est dangereux et puis c'est moi qui suis chargée de veiller sur elle. Mais en vrai, c'est surtout parce que j'ai peur qu'elle saute du toit de son grand-père.

Aujourd'hui, ç'a encore été une Triste Journée. La vingt-sixième d'affilée. Je dessine un smiley dans mon agenda pour chaque jour où elle a souri *une fois*. Je suis bien la seule à noter ces détails et pourtant, si Tessie se tue ce soir, ce sera la faute de Lydia Frances Bell.

« Lydia n'a jamais eu une bonne influence. Lydia est morbide. Si ça se trouve, c'est Lydia qui l'a poussée. »

Je colle mon oreille contre le battant. Toujours en vie. Elle joue un truc un peu lugubre à la flûte. Il faut beaucoup de souffle pour jouer de cet instrument. J'aime autant ne pas être trop près, ça m'évite de sentir son haleine. Elle ne s'est pas brossé les dents depuis six jours. Je suis la seule, là encore, à tenir ce genre de comptabilité. Une des leçons de vie à tirer de cette histoire avec Tessie, c'est qu'il est plus difficile d'aimer les gens quand ils puent. Bien sûr, il y a aussi des tas de côtés positifs. C'est cool d'être qualifiée d'« amie de rêve » par le magazine *People*. Je suis en quelque sorte parcourue en permanence par un frisson secret, exactement comme quand je fixe l'océan en m'imaginant toute sa

profondeur, sa noirceur, et ce qui est tapi au fond. J'aime avoir cette impression de faire partie d'un roman effrayant, de le *vivre*, de me lever chaque matin pour en écrire une nouvelle page, même si les gens continuent de considérer que Tessie en est le personnage principal.

La porte résiste, alors je la pousse un peu plus fort d'un coup de hanche. Ce sont ses grands-parents qui ont eu l'idée idiote de la faire venir dans leur château pour le week-end, pas moi. Bien entendu, eux sont allés se coucher à 21 h 30 et ils ont un pied dans la tombe de toute façon.

Quand même, elle n'irait pas sauter à cause de cette remarque sur Frida Kahlo que j'ai faite au dîner. Elle m'avait valu un regard noir de sa grand-mère. Alors qu'en plus c'était son grand-père qui avait mis le sujet sur le tapis.

Il racontait que Frida Kahlo peignait dans son lit après le terrible accident d'autobus dont elle avait été victime à dix-huit ans, qui l'avait forcée à porter un corset en plâtre. La mère de Frida lui avait confectionné un chevalet spécial. Du coup, le grand-père de Tessie lui a proposé de fabriquer quelque chose du même genre. Il essayait de l'inspirer, mais moi j'en ai surtout conclu que cet accident de bus avait foutu en l'air la vie de Frida Kahlo et que c'était tout à fait le destin qui attendait Tessie. J'ai seulement dit que c'était une bonne chose que Frida Kahlo se soit suicidée vu qu'elle se peignait à mort. Je trouvais ça drôle. C'est vrai, combien d'autoportraits de Frida Kahlo le monde pouvait-il supporter ?

Soudain, la porte cède, je déboule sur le balcon. Assise les pieds dans le vide, elle me tourne le dos, vêtue du tee-shirt super-ample de son grand-père, ce qui lui donne un air de Casper le gentil fantôme. Elle a oublié de prendre une chemise de nuit pour ce petit séjour, alors elle a récupéré un tee-shirt dans un tiroir.

Il y a de bien meilleurs moyens de te tuer, si tu y tiens tant que ça, je pense. Et je serais toi, j'éviterais ce genre de fringues.

Je ferais peut-être mieux de la laisser sauter. Voilà ce qui me vient à l'esprit.

Si elle se jetait du balcon, avec la chance qu'elle a, il y a fort à parier qu'elle finirait en fauteuil roulant. Ou le manque de chance. La frontière est tellement ténue, parfois. Tout ce boulot pour la ramener à la vie alors que je suis à peu près certaine qu'elle aurait préféré s'endormir dans cette tombe pour ne plus jamais se réveiller.

Je suis vraiment très, très fâchée ce soir. Plus que d'habitude. Je pleure, même. Je ne suis pas sûre de pouvoir tenir encore longtemps comme ça. Toutes ces histoires dans les journaux, et pourtant la véritable histoire, la plus sordide, n'est jamais racontée.

Et elle continue, avec sa flûte débile. C'est moi qui vais bientôt avoir envie de sauter.

— Ne reste pas au bord comme ça, dis-je d'une voix étranglée. S'il te plaît.

Tessa, aujourd'hui

1 h 54

J'enfonce la main dans le paquet et j'en tire un sachet plastique.
À l'intérieur, une chemise.
Tachée de sang.
Je la reconnais.

Lydia, seize ans

10 semaines avant le procès

Je pourrais dessiner vingt smileys sur mon agenda aujourd'hui.

Ma mère vient de nous apporter chacune une canette de Coca bien fraîche avec une paille et une assiette de cookies. Elle a dit que ça faisait du bien de nous entendre rire à nouveau comme ça. Après, j'ai fermé la porte. C'était une idée de Tessie, d'inventer ces faux dessins pour son psy, ça m'a fait un sacré choc, parce qu'en général, c'est plutôt moi qui propose ce genre de choses. Tessie n'a jamais été forte pour mentir, tandis que moi je n'ai aucun problème avec ça, tant que la fin justifie les moyens. Elle m'a bien prévenue qu'elle n'était pas près de laisser ce nouveau docteur percer son âme. Cette histoire d'âme, c'est pour se moquer du précédent médecin qu'elle avait été forcée de consulter avant celui-ci. Cet abruti lui avait suggéré, pour recouvrer la vue, de sauter dans la mer à marée haute et d'ouvrir les yeux sous l'eau. Je n'ai jamais vu le père de Tessie autant en colère quand je l'en ai informé. « Et pourquoi pas lui conseiller de se suicider, tant qu'il y est ! »

Tessie porte ce pyjama cucul avec de la dentelle que sa tante Hilda lui a offert. Si elle pouvait le voir elle préférerait mourir plutôt qu'enfiler un truc pareil. Mais comme elle ne le voit pas, c'est assez mignon. Il lui donne un air tellement innocent, si loin de cette ambiance de fin du monde.

— Tu as le marqueur noir ? me demande-t-elle.

— Oui.

Je peaufine la grimace que j'ai tracée sur une fleur puis le lui tends.

Pour une fois, je n'ai pas honte de dessiner dans la même pièce que Tessie. Il fallait au moins qu'elle soit aveugle pour que ça arrive. Tout ce

qu'elle dessine est toujours tellement parfait. J'aime mon dessin. Je suis vraiment meilleure quand je ne suis pas en compétition avec Tessie.

Tout de même, je le trouve un peu littéral. Un champ de fleurs monstres. Une fille recroquevillée. Ça manque de *drame*.

Je rajoute une autre fille par-dessus la première. Quelques traits rouges. Les filles sont-elles engagées dans une lutte à mort ? L'une est-elle en train de tuer l'autre ? Les pauvres petites fleurs seraient-elles simplement inquiètes, tentent-elles de mettre un terme à tout ça ?

Ha-ha. Laissons-le s'interroger.

Tessa, aujourd'hui

2 h 03

J'ai les yeux rivés sur la tache marron sur le chemisier rose. Mon chemisier. Elle me l'a emprunté il y a très longtemps et ne me l'a jamais rendu.

Ça fait beaucoup de sang.

Une fois encore, j'envisage, hébétée, l'idée que Lydia ait pu être assassinée.

Lydia aimait bien le ketchup. Le sirop de maïs et la teinture rouge, la manipulation et les devinettes.

Le paquet contient autre chose.

Un carnet ligné. Je le reconnais, lui aussi. Il en existait toute une boîte.

Une date est griffonnée sur la couverture. Et un nom.

Le L se termine en boucle, comme une queue de chat. Je l'ai vue écrire ce L des centaines de fois.

Ma main hésite entre ce carnet et mon téléphone.

Essayant de décider quel jeu jouer.

Lydia, seize ans

3 semaines avant le procès

— Je m'appelle Lydia Frances Bell, dis-je en introduction, regrettant aussitôt d'avoir ajouté Frances.

Ou peut-être d'avoir utilisé Lydia, dont j'ai toujours eu l'impression que ce n'était pas mon vrai prénom. Je serais plutôt du genre Audriana ou Violetta ou Dahlia. J'aurais dû lui donner un faux nom. Tessie aurait trouvé idiot de me présenter, déjà, pour commencer. Elle serait en colère, si elle savait. Je lui ai fait croire que j'allais simplement assister à un des cours de son médecin pour l'observer, sans lever la main ni rien. Mais depuis, je suis déjà revenue deux fois. Tessie me rend carrément dingue. Hier soir, elle a failli me démonter la tête, tout ça parce que j'ai apporté mon sandwich au beurre de cacahuètes dans sa chambre. Non, mais ça va, quoi. C'est juste un sandwich.

Aujourd'hui, pour la première fois, je me suis inscrite pour un rendez-vous à son cabinet. J'ai l'impression d'être aussi prête que possible. Je me suis renseignée au maximum sur lui. J'ai lu sa série de conférences intitulée *De Marilyn Monroe à Eva Braun : les bimbos les plus puissantes de l'histoire*. J'ai carrément dévoré son étude de cas à propos de cette fille qui a survécu après avoir été enterrée vive par son beau-père, l'affaire qui lui a valu les faveurs du monde entier quand son nom est apparu parmi la liste des candidats volontaires pour soigner Tessie. Il est professeur associé dans pas moins de trois universités majeures du pays. Il n'enseigne *jamais* aux premières années. Je n'ai pas trouvé grand-chose concernant sa vie privée, pas de bol, et rien de rien sur sa fille disparue, mais je suis sûre que c'est quelqu'un de secret entièrement dévoué à l'œuvre de sa vie.

— Je suis vraiment ravi que vous passiez me voir, Lydia, dit-il. Je vous ai remarquée, assise au premier rang.

Son sourire est plus éblouissant qu'éblouissant. Quand je pense à lui, je me mets à citer Keats.

Je place devant moi mes copieuses notes sur son dernier cours, sur « la triade sombre de la personnalité », pour qu'il voie tout de suite quelle bonne élève je suis. Il me demande si je suis d'accord avec Machiavel, qui juge que nous ne sommes pas à la merci de la fortune. Apparemment, la question est rhétorique, car il continue de parler. J'adore le son de sa voix lorsqu'il manie ces mots de quatre syllabes. C'est comme s'il faisait l'amour à mon cerveau.

J'ai préparé dix questions brillantissimes rien que pour l'impressionner, mais je n'en ai posé aucune.

Il a fait rouler son fauteuil jusque devant son bureau. Son genou se presse contre ma jambe, la sensation, entre plaisir et douleur, est délicieuse. Je suis à peine capable de réfléchir à son contact, pourtant on dirait qu'il ne se rend compte de rien.

Je sais qu'il faut que je lui avoue que je suis la Lydia qui est la meilleure amie de Tessie, mais pas quand il me regarde comme ça.

La prochaine fois.

Tessa, aujourd'hui

2 h 24

Je tourne les pages avec frénésie. Elles sont d'une grande brutalité. Elles me griffent, me transpercent, me cognent en plein ventre. M'envoient quelques baisers. Amour et ressentiment mêlés.

Une Lydia complètement différente se révèle. Une image derrière l'image. Je repense à cette nuit sur le balcon, j'avais cru alors que nous avions tout balancé. Jusqu'au dernier petit caillou de colère. La moindre tumeur bénigne qui avait pu grossir depuis les débuts de notre amitié – ces tumeurs qui progressent sous la peau de chaque relation intime jusqu'à l'impardonnable, le point de rupture qui change l'alchimie à jamais.

Je me trompais du tout au tout. Il restait tant de non-dits entre nous.

J'essaie de réconcilier la fille du carnet avec celle qui m'aidait à reprendre mon souffle grâce à un sac en papier. Qui m'a cajolée toute une nuit à la mort de ma mère, m'a tressé les cheveux quand j'étais aveugle. Celle qui me lisait de la poésie avec tant de passion. M'écrivait des petits mots avec le code secret préféré d'Edgar Poe, rédigés à l'encre invisible à base de jus de citron, qu'elle coinçait dans une fente de ma cabane pour que je les découvre le lendemain. Pour que je puisse les lire à la lumière du soleil.

J'ai la nausée.

Mon téléphone sonne. Je sursaute, renversant une bouteille d'eau.

L'encre se dilue.

J'éponge, affolée, les pages mouillées.

La sonnerie ne cesse pas. Insistante.

Je consulte l'écran.

Outler, Euphemia.

Il me reste au moins un quart des pages à parcourir. Je ne sais pas comment se termine l'histoire de Lydia.

Je décroche.

— Marge ? Marge ?

Effie, en mode panique absolue.

Elle baisse la voix.

— Je crois qu'il est là. Cette saleté de chipeur de bêches.

Lydia, dix-sept ans

2 jours après le procès

Tessie me hurle dessus.

— Tu as donné mon journal intime au docteur !? Tu as fouillé dans mes affaires !?

— Il fallait bien que les jurés aient une vision générale de la situation.

Ouh là, elle pète grave les plombs. Moi qui croyais qu'elle comprendrait. Je précise :

— Je le lui ai confié pour te protéger, uniquement. Et si j'ai raconté tout ça au procès, c'était pour faire condamner Terrell.

— Ben voyons. Tu étais obligée d'expliquer que je ne me lavais plus ? Que tu as trouvé des poux dans mes cheveux ? Que j'avais piqué des antalgiques dans la pharmacie de tante Hilda ?

— Je suis désolée d'avoir dit que les garçons te surnommaient Margot la Balafrée. Ce titre en une, c'était hyper regrettable.

— Ils m'appellent vraiment comme ça, Lydia ?

Tessie a l'air sur le point de fondre en larmes. Mais je ne peux pas céder. Elle veut toujours gagner sur tous les tableaux.

— Tu as témoigné pour *toi*, dit-elle encore. Pour pouvoir être une star toi aussi.

Nous sommes sur le balcon chez son grand-père, comme ça nous est arrivé un million de fois. Elle tremble, tellement elle est fâchée contre moi. Oui, mais moi aussi, je sens la colère qui monte, un peu plus chaque seconde. Elle ne comprend donc pas tout ce que j'ai fait pour elle ? Elle me hurle dessus, et moi aussi je hurle, c'est l'engueulade du siècle. Et je finis par lui clouer le bec.

Il ne reste que le silence, la nuit noire et nous, hors d'haleine.

— Je t'ai vue avec le docteur.

Son ton me fait flipper.

— De quoi tu parles ?

Bien sûr, je sais parfaitement à quoi elle fait allusion. Mais quand ? Que sait-elle exactement ? Je tente le coup :

— Tu veux dire, quand je lui ai donné ton journal ?

— J'imagine. Je me baladais sur le campus avec Oscar. Qu'est-ce que tu croyais, Lydia ? Me faire un truc pareil ? Va-t'en.

Sa grand-mère apparaît soudain dans mon dos, elle m'attrape par l'épaule, un peu essoufflée d'avoir grimpé toutes ces marches. Elle ne m'a jamais trop appréciée.

— Les filles…

— Va-t'en, Lydia, sanglote Tessie. Va-t'en va-t'en va-t'en !

Tessa, aujourd'hui

2 h 29

Je traverse le jardin en courant. Pieds nus. J'ai l'impression que c'est un rêve. La nuit étoilée s'étire au-dessus de ma tête. Un parfum doux, écœurant, me chatouille les narines.

Des ombres suspendues à chaque arbre, prêtes à m'étouffer. Je me concentre sur le filet de lumière à la fenêtre de la cuisine d'Effie. Sur l'acier froid dans ma main. J'imagine Effie, seule en compagnie d'un monstre. Celui qui me bouffe le cerveau, celui qui a transformé des filles en ossements, celle qui me brossait les cheveux en méprisant secrètement ma faiblesse. Les trois, peut-être.

Qui m'attendent. Avec Effie comme appât.

Qu'y a-t-il, là, par terre ? Je penche pour passer la main sur l'herbe. Des confettis. Dispersés pour former un chemin entre ma maison et celle de ma voisine. Je froisse les petits bouts de papier entre mes doigts. Et sous mes yeux les morceaux s'effritent et retombent avec légèreté vers le sol, comme autant de brillantes pensées abstraites.

Ce ne sont pas des confettis.

La pelouse est jonchée de marguerites jaunes.

Auxquelles on a arraché la tête pour me mener sur une piste.

Le souffle coupé, je cherche de l'air.

Le ciel de Van Gogh tourbillonne au-dessus de moi.

Dans ma tête, c'est une explosion d'images, une en particulier.

Il a enfin ôté la boue qui maculait son visage.

Mon monstre. Le tueur des Marguerite aux yeux noirs.

Il est propre, rasé. Souriant.

Les Marguerite piaillent de joie. « C'est lui c'est lui c'est lui ! »

Son bras autour de mes épaules. L'odeur d'eau de Cologne sur son manteau.

J'entends son accent traînant, si rassurant.

« Si tu avais droit à trois vœux, Tessie, quels seraient-ils ? »

Lydia, dix-sept ans

3 jours après le procès

Nous avons fait l'amour deux fois. Il est déjà assis au bord du lit.

— Je vais prendre une douche, mon chou, dit-il. Et après je dois filer, alors tu remballes, d'accord ?

« Mon chou. » Comme si j'étais une poule des années 1940. Pourquoi je n'aurais pas droit à un petit nom un peu plus mythologique ? Eurydice par exemple ? Ou Iseult ? Moi je trouve que Lydia Frances Bell mérite mieux que des draps rêches et des « tu remballes » ou « mon chou ».

La douche coule déjà.

Je quitte le lit, nue, frissonnante. Il fait toujours froid dans son appartement. Il n'aime pas le bruit de la chaudière qui s'allume, s'éteint. N'importe quoi. Je récupère sa chemise par terre, j'y glisse mes bras. J'agite les manches comme un oiseau. C'est son dernier jour à la fac avant son année sabbatique en Chine. Il dit que Tessie n'a pas à savoir qu'on a couché ensemble, lui et moi, mais c'est carrément impossible de me demander un truc pareil. Je parie qu'elle se remettra de cette histoire de témoignage. Je lui donne un mois.

Il y a des cartons absolument partout.

Et si j'explorais un peu. Si je me trouvais un petit souvenir qui ne lui manquerait pas.

J'enfonce les mains dans les poches de ses costumes de vieux. J'aimerais bien qu'il me laisse l'habiller. Ses chemises sont bien trop amidonnées. Elles me grattent le cou. Je feuillette une série de manuels scolaires chiants au possible. Je fouine un peu dans son tiroir à caleçons. Du banal, rien que du banal.

La douche coule toujours.

J'ouvre, je ferme un tiroir vide après l'autre. Je jette un coup d'œil dans le congélateur.

Passe en revue son courrier. Pff, même chez Tessie je déniche de meilleures surprises.

J'ai presque failli ne pas prendre la peine d'ouvrir le placard sous l'évier.

C'est là que je les ai trouvées.

Des fleurs jaunes tout en longueur avec des yeux noirs, tapies dans l'obscurité.

Tessa, aujourd'hui

2 h 34

Je suis agenouillée dans l'herbe. Fixant un pétale plaqué sur ma main. Vibrante de rage.

Contre lui. Contre moi, qui le savais depuis le début, mais avais trop peur pour voir.

Contre Lydia.

Je ne sais pas combien de temps s'est écoulé. Quelques secondes ? Plusieurs minutes ? La lumière est toujours visible à la fenêtre de la cuisine d'Effie.

« Tu contrôles ton esprit, Tessie. » Le docteur. Dans ma tête. Qui me nargue. Qui se moque.

Je me force à me relever.

Il y a des pétales partout, collés à mes genoux, sur la plante de mes pieds nus.

Je me baisse pour m'en débarrasser.

Ce ne sont pas des pétales.

Ce sont de minuscules morceaux de Kleenex. Des petits bouts de papier désintégrés après un passage à la machine à laver. Ceux qui se nichent constamment au fond des poches des robes de chambre ou des gilets d'Effie.

Cette piste a été laissée par ma voisine. Elle mène jusqu'à sa porte d'entrée, à des kilomètres de la tombe où Tessie s'est endormie.

Mais voilà, Tessie se réveille. La Tessie d'autrefois, celle qui courait plus vite que les garçons, celle qui a triomphé de son cœur si lent, affronté les cicatrices, les os et les balafres et n'a pas perdu parce que, juste derrière la ligne d'arrivée, sa mère morte l'encourageait.

Je revois Tessie en position de départ sur une piste sous un soleil aveuglant. La chaleur qui monte en vagues perceptibles. Yeux baissés. Pour se classer première, elle passera le moins de temps possible en l'air, au-dessus des haies.

Le bout de ses doigts est en place sur la terre battue.

Les miens tournent la poignée de la porte d'entrée.

Nous sommes prêtes, elle et moi, le coup de pistolet peut retentir.

Lydia, dix-sept ans

10 jours après le procès

Il est un peu le M. Darcy des tueurs en série, il me tend la main pour que je monte à bord du bateau qui oscille sur les flots près du ponton vermoulu. Nous avons suivi un sentier tortueux pour venir ici depuis le cabanon. C'était son idée, de louer cette maisonnette. Un endroit spécial pour notre nuit d'adieu, avant qu'il s'envole pour la Chine ou ailleurs. Où que ce soit en réalité. C'est complètement paumé, comme coin. Je me demande s'il y a amené d'autres filles. Ou bien alors il choisit un nouvel endroit à chaque fois ? Tout est noir. L'eau, le ciel, la forêt derrière nous. Et que dire de cette bâche à nos pieds ? Il croit vraiment que Lydia Bell est aussi idiote ? Bien sûr, j'embarque en compagnie d'un serial killer, mais c'est comme ça qu'on fait lorsqu'on ne détient pas de preuve véritable et qu'on est le tout dernier espoir.

— Attention, prévient-il lorsque je le rejoins. Tu veux barrer ?

Je m'assieds, il tire sur la ficelle du moteur, a du mal à le mettre en marche. Je pourrais lui proposer mes conseils, mais je m'abstiens.

— Non, merci, dis-je. J'aurais trop peur. Je préfère m'asseoir et contempler la lune, si je réussis à la voir. J'ai pris ma lampe torche. Je pourrais te faire la lecture.

J'agite un livre. *Le Grand Livre des poèmes d'amour : de Browning à Yeats*. Non que j'en aie besoin, j'ai une mémoire photographique et j'ai dû lire ce recueil environ un milliard de fois.

— J'ignorais qu'il t'arrivait d'avoir peur, me taquine-t-il.

Hmm, je me dis, cette histoire de peur, c'était peut-être un peu exagéré.

— Tu vas adorer cette balade sur le lac, promet-il. C'est tout à fait

ton style. Attends que j'aie trouvé un bon endroit avant de commencer à lire. Je couperai le contact et on se laissera dériver. Avec un verre de vin.

Après quelques minutes, il ralentit l'allure, j'allume ma lampe, j'ouvre le livre et je me lance :

— Tu m'aimes. Un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout.

Les mots se perdent dans le bruit du moteur.

— Quoi ?

Impatient.

— Je t'avais dit d'attendre.

Je garde le silence, ce qui n'est pas facile.

Il coupe le moteur au beau milieu du lac.

Je suis prête, bien sûr. J'ai dix questions inscrites clairement dans ma tête, toutes numérotées. Je ferme le livre.

Question numéro 1 :

— Est-ce que tu as tué ces filles ?

— Quelles filles, mon chou ?

— Tu as cru que je ne t'aimerais plus ? Et que j'irais le raconter ?

— Lydia. Arrête.

— Tu savais qui j'étais, le jour où je me suis présentée dans ton cabinet ? Que j'étais la meilleure amie de Tessie ?

Je veux qu'il me réponde non. Je veux qu'il m'explique.

J'ai du mal à voir son visage dans le noir. Son corps demeure parfaitement détendu.

— Mon chou, évidemment que je savais. Je sais tout de Tessie et toi. Vous êtes deux gamines complètement cinglées.

Je regarde ses mains, qui tripotent une corde enroulée.

C'est officiel. Lydia Frances Bell est tombée amoureuse d'un tueur en série.

Mon cœur cogne assez fort, comme il fallait s'y attendre. Je garde les yeux sur la corde.

— Où vas-tu, en réalité, avec cet avion ?

— Tu dois avoir des questions plus intelligentes que ça dans ta petite tête bien pleine, Lydia. Mais, pour te répondre… je ne sais pas trop, encore.

— J'ai dix questions, au total.

— Vas-y, balance.

— As-tu vraiment une fille appelée Rebecca ?

— Eh non.

Il sourit de toutes ses dents.

— Pas de famille ? Pas d'amis ?

— C'est superflu, tu ne trouves pas ?

— Mes trois autres questions n'ont pas d'importance.

Mes doigts enserrent la crosse du pistolet de papa, dans la poche de mon manteau.

— Je suis enceinte, dis-je.

L'arme est maintenant pointée sur son torse.

Mais voilà que du sang coule de son épaule.

Je n'ai même pas entendu la détonation. Pourtant quand un coup de feu retentit sur le lac, c'est comme si le ciel se brisait. Comme si l'on devait craindre une pluie d'éclats de verre. C'était ce que disait Tessie.

Je calme le tremblement de ma main.

— Attends, mon chou, me supplie-t-il. On peut arranger ça. Toi et moi, on est pareils.

Tessa, aujourd'hui

2 h 44

L'entrée, dans l'obscurité.

— Effie ?

— Dans la cuisine, Marge !

Sa voix me parvient de la pièce voisine. Mélodieuse. Toute panique effacée. Il flotte une odeur de brûlé.

Je me demande si c'est la poudre que je sens. Si ma voisine a dézingué son chipeur de bêches à l'aide de son petit revolver à crosse nacrée qu'elle garde, chargé, dans sa table de chevet, malgré mes multiples avertissements.

Allez, tu peux le faire. Pour Charlie.

Je bifurque.

La scène est très ordinaire.

Et glaçante à la fois.

Lydia, une Lydia tout à fait vivante mais blonde, est assise à la table.

Effie, radieuse, est en train de poser devant elle une assiette en porcelaine à fleurs bleues.

— Te voilà ! s'enthousiasme ma voisine. Fausse alerte ! Ce n'était pas le chipeur de bêches. C'était juste Liz. Ça, ça fait bien plaisir.

Lydia, tout sourire. Pas enterrée dans une tombe anonyme quelque part. Pas brisée. Pas désolée.

Ses lèvres sont barrées de rouge vif. Je distingue la toute petite, minuscule tache de naissance noire sur sa lèvre supérieure, dont un garçon s'était moqué, faisant mine de croire qu'il s'agissait d'une tique. Elle avait dissimulé sa bouche derrière sa main toute une semaine.

Sa jambe gauche est croisée par-dessus son genou droit selon un

angle quelque peu étrange. Elle avait pris l'habitude de s'asseoir comme ça un été pour cacher une marque laissée par la boucle du ceinturon paternel. C'était devenu un tic dont elle n'avait jamais pu se débarrasser.

Je connaissais ses habitudes Je connaissais des secrets capables de la pousser à bout. Je pourrais la réduire en charpie.

Lydia m'observe attentivement. Toujours sans un mot.

Mon arme tombe sur le sol.

Je ne bouge pas. C'est intentionnel.

— Tu as fait tomber quelque chose, ma puce, dit Effie. Tu ne ramasses pas ? Tu te rappelles, je t'ai parlé de Liz ? Cette chercheuse pour la société historique nationale qui me rend visite de temps en temps. Récemment, elle est même venue entreposer ses archives sur Fort Worth dans mon abri de jardin. Elle fait le tour des sociétés locales dans tout le pays !

Je me souviens. Des cartons soigneusement scotchés. Charlie avait aidé Effie et une inconnue à les stocker dans la remise.

— Liz est venue ce soir pour récupérer quelque chose dans un de ses cartons et elle n'a pas voulu me déranger, poursuit Effie. Je lui ai dit que ce n'était pas recommandé de traîner autour des maisons comme ça au Texas. Elle passe la majeure partie de son temps dans des endroits bien plus civilisés comme Washington ou Londres, n'est-ce pas ?

Lydia, cette Lydia aux cheveux teints, qui sourit et confirme d'un hochement de tête, a réussi à s'insinuer dans la vie d'Effie. En se faisant passer pour quelqu'un qu'elle n'est pas. En espionnant, comme toujours. Elle me surveillait. Surveillait Charlie. Elle a livré elle-même son journal sur mon paillasson. M'a rendu mon chemisier, imbibé de rouge. Elle a joué à ses petits jeux.

— Où est-il ? je siffle à l'intention de Lydia.

C'était Lydia qui m'avait toujours incitée à ne pas prononcer le nom du docteur à voix haute. « À toi de prendre la main. Limite son pouvoir. »

— Le chipeur de bêches n'est pas là, chérie.

Effie, cherchant à éclaircir la situation.

— Comme je disais, c'était Liz, dans le jardin. Nous étions en train de discuter de ce tueur en série, ce Mudgett, de Chicago.

— Cela ne m'étonne pas d'elle, dis-je d'un ton tranchant.

Je ne peux pas détacher mon regard. Ses yeux si brillants, familiers. Coûteuses lunettes en écaille. Cheveux rassemblés en un chignon négligé

très chic. Imposante Breitling à bracelet de cuir à son poignet. Un simple anneau d'argent martelé assez large à sa main droite.

— Il est mort, Tessie.

Ce sont les premiers mots que Lydia m'adresse en dix-sept ans. Sa voix est triomphale.

— Je l'ai tué.

— Mais voyons, bien sûr qu'il est mort, jacasse Effie. M. Mudgett est mort en prison en 1896. Il a été pendu à Moyamensing, Liz. Tu viens de me dire, il n'y a pas une minute, qu'il s'était tortillé au bout de la corde pendant un quart d'heure.

Lydia, dix-sept ans

J'appuie sur la détente à quatre reprises.

Simple comme bonjour pour une Texane cinglée dans mon genre.

Je l'enjambe pour prendre la barre.

Il me faut onze minutes pour faire le tour du lac en vitesse, dans le noir, et retrouver Dumbo. Mon point de repère. Le gros arbre sur la rive ouest doté d'une branche unique et recourbée comme une trompe d'éléphant.

C'est là l'endroit le plus flippant. Le Triangle du Macchabée. La pêche y est bonne, mais si on tombe à l'eau, souvent on ne remonte pas. Je sais naviguer depuis que je suis assez grande pour voir la proue et que mon père est un poivrot, ce qui coïncide à peu près au moment de ma naissance. Mon père et moi passions toujours nos meilleurs moments ici. J'étais capable de vider les poissons sans vomir, contrairement à lui, qui descendait sa vodka planquée dans des canettes de Coca.

Mon esprit est si tranquille. Jamais il n'a été aussi tranquille, même, on dirait. C'est bizarre. Je coupe le moteur. Dérive une seconde. Mieux vaut me remettre au boulot. Je n'ai pas tant de mal que ça à le pousser par-dessus bord. *Plouf*. Il coule en moins d'une minute. Je ne ressens rien, en le regardant s'enfoncer. Je me débarrasse aussi du vieux bouquin que j'ai trouvé sous son évier entre le produit vaisselle et les marguerites jaunes. *Rebecca*, de Daphné Du Maurier. À la reliure usée et imbibée de sang, sinon je l'aurais gardé. Mes questions 8, 9 et 10 portaient sur ce livre, mais il était sur le point de m'attraper au lasso avec sa foutue corde.

En un rien de temps, je traverse à nouveau le lac, je récupère la bâche et je rassemble nos affaires dispersées un peu partout dans le cabanon. « Veuillez libérer les lieux avant 11 heures, dit la notice au dos de la porte d'entrée. Assurez-vous d'avoir bien attaché le bateau. Merci

de laisser la clé sur la table. »

C'est en claquant des dents, les pieds et les mains anesthésiés, que je démarre la voiture, mais je suis plutôt contente de moi. Je contourne le camping du parc national du lac Texoma pour aller jeter la bâche puis sa valise dans deux gros containers à ordures situés à l'opposé l'un de l'autre.

J'ai parcouru la moitié du chemin pour rendre le véhicule de location à l'agence quand je tombe en panne d'essence.

Tessie, aujourd'hui

2 h 52

Mon monstre est mort.

Ma meilleure amie est en vie, elle plie en pointe une serviette blanche.

Alors pourquoi cette pulsion terrifiante qui s'empare de moi, cette envie de prendre mes jambes à mon cou ?

De crier à Effie :

Sauve-toi !

Lydia, dix-sept ans

J'ai cru que mon père allait me tuer. Il a dû passer me chercher dans un fast-food de Sherman. J'avais fait plus de six kilomètres à pied. J'avais la figure et les vêtements couverts de sang. Quand j'ai demandé à pouvoir utiliser le téléphone, j'ai raconté à la femme au comptoir que c'était à cause d'un sachet de ketchup qui avait explosé. Mon père, lui, n'a pas gobé mon bobard.

Il m'a percée à jour, comme toujours. J'étais tellement fatiguée. J'arrivais à peine à bouger. Il n'a pas eu besoin de beaucoup me menacer. Si seulement j'avais pu appeler Tessie.

Mon père a dit des tas de trucs sur le chemin de la maison. « Tu n'as aucune preuve que c'était lui l'assassin. Il est hors de question que tu avortes. Nom de Dieu, Lydia. Nom de Dieu. »

Je l'ai entendu passer un coup de fil à deux de ses potes de casse automobile. Il les a payés pour s'occuper du plein de la voiture du docteur et pour la ramener à l'agence de location.

Malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à me réchauffer. J'ai l'impression qu'un million d'années se sont écoulées depuis que je l'ai vu en train de planter des fleurs sous la cabane dans l'arbre de Tessie.

Là, mes parents sont sur le canapé en train de préparer leur plan, et moi je suis dans le jardin, et à mon tour je creuse, pour enterrer quelque chose. J'appelle ça la Petite Boîte des Mauvais Souvenirs. La clé du cabanon que j'ai oublié de reposer sur le comptoir. La bague de Tessie que j'ai volée, et planquée dans un recoin de mon coffret à bijoux, parce qu'elle lui portait malheur. Mon livre d'Edgar Poe préféré parce que j'ai cru l'entendre faire tic-tac ce soir sur mon étagère et que je refuse de vivre avec ça jusqu'à la fin de mes jours. Jamais, jamais je ne finirai dingue comme Tessie.

Tessa, aujourd'hui

2 h 53

Elle est folle. Lydia est folle.

Quand aurais-je dû m'en rendre compte ? À l'instant où elle s'est installée à côté de moi en CE1, avec ses crayons rouges à paillettes taillés aussi pointus que des pics à glace ?

Et on ne l'arrête plus, maintenant, comme toujours quand Lydia dit la vérité, elle parle de Keats, du ciel qui se brise au-dessus du lac, et aussi que « la dernière chose que j'ai vue de lui, c'était une tonsure, on aurait dit une grosse piqûre de moustique » et puis après « du noir, du noir, du noir ».

Le docteur. Mon monstre. Son amant.

Au fond du lac. Celui où j'ai appris à Charlie comment slalomer en ski nautique. Elle a sûrement dû lui passer au-dessus.

Il a toujours été mort.

Le soulagement, qui m'envahit. La prise de conscience, qui me secoue jusqu'en enfer.

C'est moi qui ai maintenu mon monstre en vie.

Ma meilleure amie m'a laissée faire. Elle m'a laissée souffrir. Elle a laissé Terrell payer pour un crime qu'il n'a pas commis.

Lydia, une fleur vorace. Plus semblable aux marguerites jaunes que n'importe laquelle des filles présentes dans cette tombe. Manipulatrice. Proliférant sur un terrain dévasté.

— Je l'ai regardé planter des marguerites sous ta cabane quatre heures après qu'on a fait l'amour pour la dernière fois, lui et moi, raconte doucement Lydia. Je les avais trouvées dans leurs petits pots en plastique, rangées sous son évier, alors je l'ai suivi et je l'ai vu creuser le

trou. Ce n'est pas à moi qu'il faut t'en prendre.

Elle rit.

Il ne touchera jamais à ma fille, voilà ce que je pense.

Il n'est plus que des os.

Lydia l'aimait.

— Tu as l'air bizarre, ma puce, dit Effie. Fatiguée. Tu devrais t'asseoir.

— Les fleurs… ?

Ma question, hésitante, s'adresse à Lydia.

— Oui ?

Impatiente. Elle attend quelque chose.

De la gratitude. Lydia attend que je lui manifeste ma gratitude. Je lutte contre un déferlement de colère et la sidération. Elle a retenu ma santé mentale en otage dix-sept années durant et elle aimerait que je l'en remercie. Je suis saisie d'une envie folle, enragée, de lui flanquer une gifle, d'arracher ses brillants cheveux teints, de hurler « Pourquoi ?! » à en faire trembler la vieille baraque d'Effie jusqu'à ses fondations.

Lydia semble déjà sur le point de décamper, et il faut que je sois certaine. Je reprends depuis le début :

— Lydia. S'il est mort… qui a planté ces marguerites jaunes près de chez moi toutes ces années ?

Ses yeux sont rivés aux miens.

— C'est une accusation ? Comment veux-tu que je le sache ? Ce ne sont que des fleurs, Tessie. Ne me dis pas que tu es toujours dégoûtée par le beurre de cacahuètes, tant que tu y es ?

— Le boulot de Liz n'a rien à voir avec les plantes, intervient Effie. C'est Marjory Schwab, de la société de jardinage, qui est chargée des fleurs sauvages. Et c'est Blanche quelque chose qui s'occupe des casse-croûte. Ou bien Gladys. Et puis c'est Liz, pas Lydia, ma puce.

— Ne t'inquiète pas, Effie, dis-je.

Lydia tamponne ses lèvres avec la serviette. Encore du cinéma. Elle n'a pas touché à l'étouffe-chrétien qu'Effie a déposé dans son assiette.

— Je sais que tu es en colère, Tessie. Mais le crime parfait n'arrive pas dans un claquement de doigts. Tout est dans le timing. Je l'ai vraiment joué à la O. J. Simpson, en gardant mon chemisier, tu ne trouves pas ?

— C'est… c'est son sang sur le chemisier, dis-je lentement. Le soir où tu l'as tué.

— Tu n'as pas fini de lire mon journal ? s'enquiert Lydia. Je t'ai laissé quarante-cinq minutes.

Je ne l'écoute plus. Mon esprit se concentre sur la seule chose qui compte encore. La seule qui peut encore être arrangée. Terrell.

Le sang du docteur sur le chemisier rose. Le fœtus dans la tombe. L'ADN d'Aurora.

Tous liés. La science pourrait innocenter Terrell. Si Lydia dit la vérité, le sang sur ce vêtement les relie tous. Le docteur a non seulement engendré la fille de Lydia, mais aussi l'enfant d'une Marguerite aux yeux noirs assassinée.

— Tu ne me demandes pas pourquoi je suis là ?

Lydia a ce ton plaintif qu'elle avait déjà à dix, douze et seize ans.

— J'ai entassé trois années de recherches sur le docteur dans la remise. Les facs où il a enseigné. Les filles qui ont disparu à cette période. Circonstanciel, certes, mais tout a l'air de se tenir plutôt pas mal. Et puis il faudra faire sonder le lac, évidemment. J'accorderai quelques interviews, mais je serai bien trop dévastée pour tout expliquer en détail.

Elle s'enivre de tant de Lydia-titude.

— Si je suis là, ce n'est pas pour rien, Tessie. Le sursis en toute dernière minute, voilà une fin magnifique pour mon nouveau bouquin. Même si Terrell est exécuté, je n'en serai pas moins une héroïne d'avoir tenté de le sauver. Le livre est centré sur l'autre Marguerite aux yeux noirs qui a survécu. *Moi*. Je le raconte sur le mode conte de fées moderne féministe. Tu vas adorer. Et surtout, le monstre se fait bien niquer.

— Je commence à penser que vous n'êtes pas de la société historique, dit Effie.

Lydia enfonce sa fourchette dans un morceau du gâteau d'Effie. Il atteint presque ses lèvres.

Je ne l'arrête pas.

Pour la première fois depuis longtemps, l'espoir me gagne. Comme si un vent frais avait d'un souffle nettoyé mon esprit.

Le monstre, 1995

3 octobre 1995, 13 heures.

Chapeau à O. J., qui vient de sortir du tribunal en homme libre.

C'est notre dernière séance. Tessie est toute rouge, ça en dit long. Elle est fâchée.

Sa minuscule cicatrice ressort sur son bronzage comme une nouvelle lune dans un ciel ponctué de taches de rousseur. Pas de maquillage pour la cacher aujourd'hui. Ça me plaît. C'est le signe d'une confiance retrouvée. Ses yeux vert émeraude ont la précision d'un laser. Sa splendide chevelure rousse est tirée en arrière, lissée sur son crâne, comme si elle s'apprêtait à prendre le départ d'une course. Les muscles de son visage sont tendus, déterminés, plus ce sac mou pendant sur les os qu'elle était le premier jour où elle est entrée ici. Elle se ronge toujours les ongles, mais elle les a vernis avec soin d'une jolie teinte lavande.

J'ai envie de lui raconter tant de choses.

Par exemple, que j'avais l'intention de la détruire, mais que j'avais trouvé beaucoup, beaucoup plus excitant de la remettre sur pied.

Ou encore, que Rebecca était à la fois un mensonge désinvolte jeté en pâture à un journaliste et une métaphore pour tout. Rebecca est le fantôme qui m'a tenu compagnie la pire nuit de ma vie. Elle est la femme et la fille que je n'aurai jamais, elle est chacune des étudiantes si spéciales qui ont assisté à mes cours et levé les yeux vers moi sans présager leur destin.

J'aimerais dire à Tessie que parfois – souvent – je suis désolé.

Je veux terminer cette histoire que j'ai commencé à raconter à propos de ce garçon triste qui retrouvait sa maison déserte après l'école et allumait le chauffage.

Tessie s'était fait du souci pour lui, j'ai bien vu. Quand elle est

chagrinée, son visage se froisse joliment, comme un origami.

La mère de ce garçon laissait toujours une surprise pour lui avant de partir travailler. Un oisillon mort sur son oreiller. Un serpent vivant dans les toilettes. Une crotte de chat dans les céréales. Des gags, comme elle disait.

Le samedi soir où il a rajouté vingt cachets écrasés dans le verre de gros rouge de sa mère, elle s'est endormie à la page 136 de *Rebecca*. Daphné Du Maurier. Un nom tellement exotique qu'elle n'était pas capable de le prononcer correctement, cette grosse gourde.

Il avait tapoté son oreiller, monté la climatisation au maximum au beau milieu de l'hiver et lu le roman en entier avant d'appeler la police pour leur annoncer qu'elle était suicidaire depuis des mois.

« Je vous ai vu avec elle », me nargue Tessie.

J'ai envie de poser la main sur son genou, pour qu'il arrête de tressauter comme un marteau-piqueur.

J'ai envie de lui confier ce livre lu et relu.

J'ai envie de lui raconter que ce sont les fleurs rouges, et pas les jaunes, qui avaient un sens particulier pour Rebecca.

J'ai envie de lui dire que très bientôt je vais suivre du bout du doigt ce papillon qu'elle a sur la hanche. Le même que Lydia.

ÉPILOGUE

L'imagination bien sûr, peut ouvrir n'importe quelle porte – tournez la clé et laissez entrer la terreur.

Lydia, seize ans, lisant *De sang-froid* de Truman Capote sous le pont de Trinity Park, en attendant que Tessie termine sa course, dix jours avant l'agression, 1994

Tessa

L'une après l'autre, les pièces du puzzle se présentent, comme des filles timides qui se lèvent pour danser.

Lydia a avoué un meurtre de sang-froid et sa liaison avec le docteur, mais jamais avoir planté les marguerites jaunes ni chez elle, ni près de mon ancien appartement, ni à l'endroit où poussaient autrefois les tomates grimpantes de ma grand-mère, ni sous le pont qui rugissait aussi fort qu'un océan.

Si c'est vrai, le docteur n'en a planté qu'une fois et une seule. Le reste serait dû au vent et au cinglé opposé à la peine de mort. J'aurais laissé un jardinier diabolique vivre dans ma tête pendant plus de dix ans. Attribuant, comme les frères Grimm, un pouvoir à un objet ordinaire, innocent. Quel enfer peut naître d'un simple miroir. D'un malheureux pois. D'une fleur à un œil.

Un matin que je regardais Charlie manger ses céréales dans un bol jaune ayant appartenu à ma mère, je me suis souvenue du tee-shirt que portait Merry, et qui disait : BIENVENUE À CAMP SUNSHINE. Il était cependant tellement maculé de terre et de sang que seule la partie SUN restait lisible. S-U-N. Mon truc mnémotechnique n'était qu'une puce déréglée dans les circuits de mon cerveau. Un outil de survie, pour reprendre les mots du Dr Giles.

Une séance sur deux, le Dr Giles tente de me convaincre que les Marguerite dans ma tête n'existent pas. Je ne la croirai jamais. Elles existent bel et bien. Avant, la nuit, j'imaginais mon esprit comme la maison de mon grand-père, avec des couloirs, des pièces sombres qui auraient bien besoin d'un éclairage à la bougie, accueillant dans tous les lits, nombreux, des Marguerite endormies, ou non. Maintenant, la lune déverse ses rayons beurre fondu à travers les fenêtres. Les sols sont balayés. Les lits faits. Les placards vidés.

Les Marguerite se sont échappées, mais simplement parce que j'ai

tenu mes promesses. C'était l'unique conseil de survie prodigué par mon grand-père, si jamais je me trouvais prise au piège dans un conte de fées. Tiens tes promesses. Sinon, les conséquences seront terribles.

Les os des deux autres Marguerite dans cette tombe ont été identifiés comme étant ceux de Carmen Rivera, étudiante mexicaine en échange à l'université du Texas, et de Grace Neely, étudiante en sciences cognitives à Vanderbilt. Le code génétique de la terre s'est révélé remarquablement précis. Huit autres jeunes filles dans trois États différents ont été liées à l'affaire grâce aux investigations méticuleuses conduites par Lydia.

J'ai été soulagée de ne voir nulle part apparaître le visage de Benita Alvarez Smith, si ce n'est sur le trombinoscope de sa paroisse. Lucas avait mené sa petite enquête pour moi. Elle est l'heureuse mère de deux enfants, vit à Laredo, et nous irons boire un café lorsqu'elle viendra à Fort Worth rendre visite à ses parents le mois prochain.

Le mieux dans tout ça, évidemment, c'est Terrell. Il a obtenu sa libération grâce aux recherches encyclopédiques de Lydia. Ça, plus la correspondance d'ADN entre le sang sur le chemisier et le fœtus, a confirmé l'existence d'un doute raisonnable suffisant pour qu'un tribunal d'État stoppe l'exécution, puis relâche Terrell six semaines plus tard. Je craignais, en trois jours, de ne pas avoir le temps de tirer la sonnette d'alarme permettant de freiner ce train qui, au Texas, mène tout droit à l'exécution. Bill avait déclaré qu'à l'échelle du couloir de la mort, trois jours, c'était une éternité.

Terrell est maintenant sur tous les plateaux de télévision pour raconter son histoire délirante, mais aussi rassurer les gens quant au sens de la vie, parler de Dieu, du pardon, de tous ces sujets qui ne devraient même pas sortir de la bouche d'un homme qui a été la victime innocente d'un système raciste. Hors caméra, Terrell se contente d'une unique pièce, dans laquelle il vit stores baissés, préférant dormir sur le canapé, pour l'heure encore incapable de se sevrer de l'ambiance carcérale.

Il va également récupérer en compensation un million de dollars d'argent public de la part du Texas, plus une annuité de quatre-vingt mille dollars jusqu'à la fin de ses jours. Qui aurait cru que l'État qui exécute le plus de condamnés était aussi celui qui était le plus généreux en réparation de ses erreurs judiciaires ?

Effie nous manque, à Charlie et moi. Elle nous parle par skype, la tête recouverte de bigoudis roses, expédie ses briques censément

comestibles par la poste sans se soucier des frais d'envoi, continue à se battre vaillamment contre ses gremlins. Les nouveaux propriétaires de sa maison l'ont peinte aux couleurs de l'université Notre-Dame dans un bleu sombre et or pas du tout historique. Les trois mini terreurs humaines qu'ils ont amenées avec eux ont éradiqué tous les efforts paysagers de ma voisine. Charlie a poliment refusé leur proposition de baby-sitting malgré un tarif horaire de vingt dollars de l'heure.

Jo poursuit son combat contre un nombre toujours plus grand de monstres, chaque jour elle enfile sa blouse blanche et réduit en poudre les os des corps perdus. Nous sommes devenues copines de jogging, et pas seulement. La veille de l'apparition théâtrale de Lydia, elle était passée chez moi. Elle avait détaché son pendentif porte-bonheur en or, en forme de brin d'ADN, et me l'avait attaché au cou, en guise d'amulette protectrice.

Je consacre beaucoup plus de temps que je ne voudrais bien l'admettre à penser à Lydia Frances Bell alias Elizabeth Stride alias Rose Mylett. Elle s'est établie en Angleterre, où elle vit en compagnie de ses deux chats, Pippin et Zelda. C'est du moins ce que raconte sa biographie en quatrième de couverture de son nouveau best-seller, *La Marguerite cachée*. Charlie le lit en douce. « Laissez-la faire », insiste le Dr Giles.

Charlie et Aurora sont en contact régulier par SMS. Elles sont devenues amies sur Facebook à la suite du battage médiatique qui nous a tous projetés dans le même tourbillon deux mois durant. « Aurora a eu une vie de merde, et pas moi, me dit Charlie, comme pour justifier ce lien entre elles. Elle veut devenir infirmière. Ses parents d'accueil viennent de lui payer une vieille Coccinelle jaune. Elle espère encore que sa mère finira par décrocher son téléphone pour la contacter. »

Leur relation me rend à la fois heureuse et mal à l'aise.

Mon regard s'étire aussi loin que possible sur ce golfe sombre qui clapote devant moi. Je réfléchis à la meilleure manière de le peindre. À l'aide de touches foncées et abstraites ? Surplombé d'un ciel strié de faisceaux brillants façon intervention christique, permettant la résurrection de tout ce qui vit sous la surface ?

Jésus ne se manifeste pas par des rayons de soleil aujourd'hui. Un requin a attaqué une heure plus tôt, on ne distingue que de rares et intrépides taches de couleurs au gré des flots. Le ciel est nuageux. L'eau est plombée, impénétrable, comme souvent à Galveston, même par beau temps. Le sable est jonché d'algues qui donnent l'impression, lorsqu'on y

marche pieds nus, de fouler mille serpents.

Ma fille et moi rejoignons cette location de vacances un peu miteuse chaque été pour une semaine quoi qu'il arrive. Le sable dur, épais, est idéal pour construire des châteaux. Les couchers de soleil méritent chacune des secondes consacrées à leur contemplation immobile. Le soir, quand on se pose sur la digue, on peut compter les poissons qui bondissent hors de l'eau au clair de lune. C'est une île, si laide et si belle, avec une histoire aussi profonde et tordue que la nôtre.

Pour la première fois, nous avons timidement lancé une invitation. Bill pourrait nous rendre visite ce week-end. Je suis sur la terrasse devant la maison, Charlie court au bord de l'eau avec son amie Anna, dont la mère a été exfiltrée vers une cure de désintoxication de trois mois à cause de son goût prononcé pour le Coca Light à la vodka. À les voir ainsi, personne ne pourrait deviner ce qu'endure l'une ou l'autre de ces adolescentes. Elles s'éclaboussent à grands coups de pieds dans les vagues en riant, leur bavardage se mêle aux cris des mouettes.

Me rappelant deux autres jeunes filles.

Avant que Lydia saute dans son avion, elle a raconté à la police une histoire rocambolesque quoique totalement convaincante à propos du soir où elle a éliminé le tueur des Marguerite aux yeux noirs. Légitime défense. Viol. Manipulation par ses parents. À aucun moment il n'a été envisagé de la mettre en examen. Lorsqu'ils ont découvert, comme moi, les bribes de journal intime psychologique écrit sous le nom du docteur, Lydia a librement reconnu les avoir rédigées elle-même. « En usurpant son identité, j'avais moins l'impression de faire partie de ses victimes, a-t-elle prétendu. Je n'arrive pas à me l'expliquer. » Du coup, ils ne l'ont même pas poursuivie pour faux.

Les avocats opposés à la peine de mort tentent toujours de persuader Terrell de porter plainte contre elle. Les animatrices télé qui palabrent en tribus imbéciles dans les talk-shows n'apprécient pas que Lydia s'en tire à si bon compte. Les groupes de lutte contre les violences domestiques demeurent ses soutiens les plus solides. C'était une adolescente manipulée sexuellement par un tueur. C'est soit ça, soit le contraire, me suis-je dit. On a beaucoup glosé sur l'intelligence du docteur. Sur les risques qu'il a pris pour entraver la procédure. Sa capacité à rouler un procureur et un père dévoué. Cette manière de se porter candidat parmi toute une liste de gens qualifiés pour que je le choisisse moi-même.

Ma rage est enfermée à double tour dans un recoin vers lequel je m'aventure de moins en moins souvent. J'utilise les trucs qu'il m'a enseignés. Lorsque je le laisse se faufiler dans ma tête, il m'apparaît tout à fait vivant. Assis sous ce tableau de Winslow Homer avec ses jambes étendues, qui m'attend. Ondulant dans le noir au fond du lac. Le lac Texoma a été exploré à l'aide d'instruments high-tech à trois reprises déjà, ce qui a permis de découvrir le crâne d'une femme d'environ cinquante ans non identifiée et celui d'un garçon de deux ans, qui s'étaient noyés l'automne dernier, mais pas les restes de mon monstre.

Bien sûr, je me demande…

Lydia n'aurait-elle pas menti de bout en bout ?

Ses poches ne seraient-elles pas pleines de graines ?

Lydia et moi n'avons-nous réellement plus rien à nous dire ?

J'ai gardé une dernière cartouche, au cas où. Son journal intime. J'ai enfoui son carnet dans mon ancienne planque, dans le mur de la cave de mon grand-père. Je n'hésiterai pas à rouvrir ce tombeau si c'est nécessaire. À montrer au grand jour toute sa noirceur et sa vanité. À laisser ses propres mots la terrasser. À la ramener à ce statut de petite fille pâle et bizarre avec laquelle personne ne voulait jouer, sauf moi.

Je m'endors le soir sûre d'une chose en revanche.

Où que Lydia se trouve, qu'elle soit seule avec son stylo, allongée sur une plage de sable doux ou étendue au beau milieu d'un champ de fleurs, les Marguerite érigent en silence leur nouvelle maison dans sa tête, brique après brique.

FIN

Quand on a explosé un mec le pantalon sur les chevilles, crois-moi, mieux vaut ne pas se faire arrêter au Texas.

Lydia et Tessie, 14 ans, devant Thelma et Louise, à l'arrière d'un pick-up, au Drive-in Brazos, 1992

Remerciements

Pour l'écriture de ce livre, j'ai réquisitionné toute une armée d'êtres humains aussi brillants que généreux – des scientifiques, des psychiatres et des experts juridiques – qui ont su m'initier aux toutes dernières avancées sur l'ADN, à l'impact des traumatismes psychiques sur les adolescents et au long chemin vers une exécution au Texas.

Rhonda Roby, experte en génome mitochondrial et native de l'Oklahoma, a été ma consultante pour *Ainsi fleurit le mal*, que ce soit par SMS, téléphone, e-mail ou autour d'une bière. Elle a également partagé avec moi ses expériences marquantes dans l'identification des victimes, qu'elles aient péri de la main de tueurs en série, lors de la guerre du Vietnam, sous la dictature de Pinochet, dans un crash d'avion ou le jour du 11 septembre. Peu après l'attaque sur New York, elle s'est retrouvée à Ground Zero en compagnie de certains des meilleurs scientifiques au monde et, des années durant, elle a travaillé pour apporter des réponses aux familles. Sa personnalité, son expertise, son humanité font partie intégrante de ce livre. Quant à cette délirante histoire de chevreuil ? Elle est vraie. Rhonda est aujourd'hui professeure à l'institut J. Craig Venter, un poste dont elle a toujours rêvé.

Le centre pour l'identification humaine de l'université de North Texas à Fort Worth est ici représenté avec une certaine liberté, mais pas tant que ça. Sa mission, sous la direction d'**Arthur Eisenberg**, défie l'entendement – mettre des noms sur des os non identifiés quand tout le monde a échoué. Les polices du monde entier y envoient leurs plus vieux dossiers jamais résolus. Et, oui, ce centre a bel et bien permis de donner un nom à l'une des victimes du serial killer John Wayne Gacy, trente-trois ans après que ses restes ont été retrouvés enfouis dans un vide sanitaire sous une maison de Chicago.

George Dimitrov Kamenov, géochimiste à l'université de Floride,

m'a ouvert l'esprit sur le miracle de l'analyse des isotopes et son utilisation actuelle pour résoudre des crimes et identifier des ossements anciens. Il m'a fait comprendre, bien mieux que quiconque, que nous *sommes* la terre. George m'a aussi inspiré l'un de mes rebondissements préférés.

Nancy Giles, pédopsychiatre depuis de longues années, m'a expliqué en détail et dans toute leur complexité comment opèrent bons et mauvais thérapeutes. Elle m'a fourni une bibliographie d'ouvrages de psychiatrie (*Shattered Assumptions*[1], *Too Scared to Cry*[2], *Trauma and recovery*[3]) qui a changé le cours de ce livre. J'ai également été aidée par son fils, **Robert Giles III**, expert auprès du programme d'aide à l'enfance pour la justice militaire de la marine américaine, et sa femme, **Kelly Giles**, psychiatre, qui a consacré une bonne partie de sa vie à soigner les enfants maltraités. Le mari de Nancy, **Bob Giles**, rédacteur en chef ayant remporté deux prix Pulitzer, un de mes anciens patrons, a su croire en moi au tout début de ma carrière de journaliste. C'est grâce à lui, en grande partie, que j'ai fini par avoir suffisamment d'assurance pour écrire un livre.

David Dow, avocat bien connu, défenseur des condamnés à mort au Texas, s'est projeté au beau milieu de l'intrigue imaginaire de ce roman et m'a raconté comment il aurait géré cette affaire. Je ne m'attendais cependant pas à ce qu'il nourrisse la philosophie même de l'un de mes personnages. Son essai, *Autobiographie d'une exécution*[4], est inoubliable, je le recommande chaudement, quel que soit votre point de vue sur la peine capitale.

Un des anciens clients de David dans le couloir de la mort, **Anthony Graves**, a consacré un peu de son précieux temps d'homme libre pour discuter avec moi au téléphone de son expérience en tant qu'innocent derrière les barreaux. Il a passé dix-huit années en prison, accusé à tort d'avoir tué une famille de six personnes. Désormais libre, il dégage une assurance spirituelle à côté de laquelle nous paraissons tous bien faibles. Jetez donc un œil à son plaidoyer infatigable sur anthonygravesfoundation.org.

Dennis Longmire, professeur à l'université d'État Sam Houston, est indéfectiblement présent depuis des années lors des exécutions qui ont lieu au Texas. Il tient une bougie de Noël fonctionnant sur pile. Par une nuit glaciale, devant la chambre d'exécution, lui et d'autres habitués ont pris le temps de m'expliquer la réalité la plus terre à terre des

exécutions. **John Moritz**, ancien journaliste au *Star-Telegram* de Fort Worth, qui a assisté à plus d'une dizaine d'exécutions, a complété cette description.

Le duo mère-fille **Mary et Mary Clegg**, qui gère le Bed & Breakfast à quelques rues de la tristement célèbre unité de Huntsville, m'a révélé un petit coin de douceur dans cette ville du Texas. Leur maison ancienne est magnifique et les fantômes dont je l'ai peuplée sont une pure œuvre de fiction, mais elles m'ont bel et bien servi les pancakes les plus délicieux qu'il m'ait été donné de déguster. Si jamais l'un d'entre vous s'arrête à Huntsville, ne ratez pas les deux Mary.

J'aimerais aussi attirer votre attention sur un article de **Cathy A. Malchiodi** à propos de l'utilisation de l'art avec les enfants traumatisés. Elle y détaillait le cas de la petite « Tessa » et de sa maison de poupée, anecdote que j'ai insérée dans mon histoire.

Laura Gaydosh Combs m'a aidée à trouver l'information concernant les os de fœtus.

Ainsi fleurit le mal est une fiction, mais il était très important pour moi que la science médico-légale, le rôle de la thérapie dans le traumatisme psychique et la voie légale des exécutions au Texas soient profondément inspirés de la réalité. S'il reste des erreurs ou des inventions complètes, je suis la seule coupable.

J'aimerais enfin remercier :

Christopher Kelly, ami et auteur formidable, qui a su se métamorphoser en critique quand j'en avais besoin et me prêter son épaule pour pleurer quand c'était nécessaire.

Kirstin Herrera, la seule amie que je connaisse capable d'accepter mon invitation à nous planter en face de la chambre d'exécution du Texas un soir où la mort d'un homme est programmée.

Christina Kowal, à qui je dois la réplique du Big Mac lancée du siège arrière et qui incarne en partie Charlie. Ainsi que sa maman, ma chère cousine **Melissa**.

Kay Schnurman qui réalise des objets incroyables à partir d'acier et de fils et dont je me suis inspirée pour décrire les activités artistiques de Tessa.

Sam Kaskovich, mon fils, qui a dessiné des moustaches à Jane Eyre, trouve que les trophées font « vantard » et se comporte avec tant de confiance et de gentillesse. Ce livre lui est dédié, passionnément.

Chuck et Sue Heaberlin, mes parents, qui doivent se demander

pourquoi toutes ces sombres histoires sortent de ma tête, mais sont fiers de moi quoi qu'il arrive.

Chez Random House, c'est tout un village que je dois remercier : **Kate Miciak**, mon éditrice, bouledogue et poète, la meilleure réviseuse sur la planète ; **Jennifer Hershey**, qui a très tôt soutenu *Ainsi fleurit le mal* ; **Libby McGuire** ; **Rachel Kind** et toute son équipe des droits étrangers ; mon agent publicitaire, **Lindsey Kennedy**, qui assure. Et tous ceux qui m'ont sauvée de mes erreurs et ont permis de faire de ce livre un si bel objet : **Loren Noveck**, éditrice de production, **Pam Feinstein**, correctrice, **Angela McNally**, responsable de fabrication, **Dana Leigh Blanchette**, responsable de la mise en pages, et **Lee Motley** et **Belina Huey**, qui ont créé la couverture du livre.

Sans oublier **Kathy Harris**, pour ses corrections très en amont.

Maxine Hitchcock, chez Michael Joseph/Penguin UK, pour son soutien enthousiaste à ce livre et à ma carrière.

Danielle Perez. Je n'oublierai pas. Merci.

Steve Kaskovich, mon mari, thérapeute et premier lecteur. Mon plus grand jour de chance fut celui où il décida de me bombarder de perles de Mardi gras à travers la salle de rédaction, avant de m'inviter à sortir avec lui jusqu'à ce que je cède.

Garland E. Wilson, artiste, photographe pour la morgue, chanteur et conteur. Le meilleur grand-père qu'une fillette puisse avoir. Ton sous-sol lugubre me manque.

Et pour finir, et tout particulièrement, mon agent, **Pam Ahearn**, présente à chacun des tours et détours des pages que vous venez de lire. Elle a toujours cru en moi, et en ce roman. Je lui en serai éternellement reconnaissante.

1. De Ronnie Janoff-Bulman, non traduit.
2. De Lenore Terr, non traduit.
3. De Judith Herman, non traduit.
4. Publié chez Flammarion, trad. Christophe Magny.

Titre original : *Black-Eyed Susans*
Published in the United States by Ballantine Books, an imprint of
Random House, a division of Penguin Random House LLC, New York.

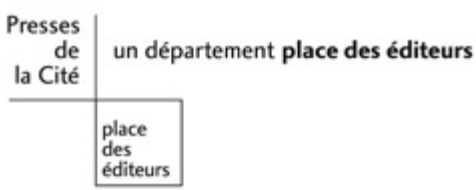
Ce livre, les personnages et les noms propres sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance entre l'intrigue du roman et des événements réels, des personnes vivantes ou mortes et des noms existants ne pourrait être que totalement fortuite.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2e et 3e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : conception Thierry Sestier
Droits image couv. : © Alexander Nicholson/Getty Images ; © David Cavagnaro/Getty Images

© Julia Heaberlin, 2015
© Presses de la Cité, 2016 pour la traduction française

EAN : 978-2-258-13854-4



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.